





TRIOMPHE
DE
L'ÉVANGILE.



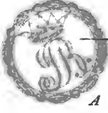
TRIOMPHE
DE
L'ÉVANGILE,
OU
MÉMOIRES
D'UN Homme du monde, revenu des erreurs du Philosophisme moderne;

OUVRAGE où l'on combat d'une manière victorieuse les sophismes de l'Incrédulité, et dans lequel on démontre la vérité de la Religion Catholique.

TRADUIT de l'Espagnol, sur la septième Édition,

Par J. F. A. B...... DES É.......

TOME SECOND.



A LYON,
Chez BRUYSET AINÉ et BUYNAND.

AN XIII = 1805.



Deum time, et mandata ejus observa; hoc est enim omnis homo. Eccl. XII. 13.



LE TRIOMPHE DE L'ÉVANGILE.

LETTRE DOUZIÈME.

Le Philosophe à Théodore.

Je t'ai entretenu, mon cher *Théodore*, dans ma dernière lettre de l'impression qu'avoit fait sur moi le discours du Père ; lorsque je cherchai à m'en rappeler les principaux points et à classer dans mon esprit toutes les matières qu'il avoit traitées, j'eus beaucoup de peine à me reconnoître dans le tumulte de mes idées. Pour mon instruction et pour mieux saisir l'ensemble d'un plan ordonné avec tant d'harmonie, je crus qu'il me seroit utile de rassembler en forme d'extrait la substance de tout ce que le Père m'avoit dit, afin de pouvoir porter également mon attention sur tous les objets qu'il m'avoit présentés. Pour y parvenir, je donnai plus d'étendue à mes notes dont je t'envoie la copie.

« Le commencement de la Religion remonte jusqu'à la création ; Dieu après avoir créé *Adam*,

se fit connoître à lui, et lui imposa des lois que notre premier père, oubliant les bienfaits de son Créateur, viola par foiblesse. Dieu pour le punir de son ingratitude, lui retira une partie de ses dons, et étendit cette peine jusques sur sa postérité qui hérita de sa foiblesse et des misères attachées à l'humanité. Mais, miséricordieux jusques dans ses châtimens, Dieu promit à *Adam* un Messie, un Réparateur, un Rédempteur ; il lui fit connoître que ce Rédempteur devoit être l'objet, l'auteur et le consommateur de la Religion.

» Les fils d'*Adam* et leur postérité se multiplièrent bientôt à tel point qu'ils furent obligés de se séparer en peuplades qui formèrent ensuite des nations. Peu d'entr'eux conservèrent la lumière de la loi primitive dans toute sa pureté ; le plus grand nombre, hommes foibles et de peu de foi, dégradèrent la noblesse de leur origine, en se livrant sans mesure aux plaisirs des sens et à la dépravation de leurs goûts. Comme d'un côté ils se multiplièrent extrêmement, et que d'autre part tandis que leurs vices faisoient des progrès rapides, l'époque de la création et du châtiment d'*Adam* s'éloignoit de plus en plus, le souvenir des promesses de Dieu s'affoiblit dans la mémoire des peuples dont la raison se dégradoit chaque jour davantage, et qui s'avilirent par la domi-

nation des sens ; ils eurent bientôt oublié presque entièrement ces faits primitifs, et perdu de vue jusqu'à la promesse d'un Rédempteur qui devoit leur être si utile. Devenus étrangers à toute idée religieuse, ils abandonnèrent le culte du vrai Dieu pour se livrer aux erreurs les plus criminelles. C'est ce que nous confirme l'expérience de deux mille ans, pendant lesquels les peuples livrés à eux-mêmes, s'abandonnèrent à l'idolâtrie la plus grossière et aux vices les plus odieux.

» Pour les rappeler à l'état de dignité dont ils étoient déchûs et les réintégrer dans les droits qu'ils avoient perdus, il leur fallut de nouvelles lumières et une nouvelle révélation qui leur enseignât le culte que Dieu exige des hommes, et remît sous leurs yeux l'espérance de leur rédemption. La volonté et le plaisir de Dieu opérèrent ce bienfait. Il choisit la famille du fidelle *Abraham ;* il lui ordonna de se séparer des nations corrompues, et lui renouvela toutes ses promesses, ajoutant qu'il auroit une nombreuse postérité, qu'il habiteroit la terre qu'il lui avoit destinée, et que de sa postérité naîtroit le Rédempteur ou Messie.

» Dieu répéta à son fils *Isaac* les mêmes promesses, et les confirma de nouveau à *Jacob* fils d'*Isaac ;* il lui dit même que le Rédempteur naîtroit de la race de *Juda*, lui en marquant le temps

et lui prédisant la prééminence que cette tribu obtiendroit à cause de cet événement sur toutes les autres.

» Les douze fils de *Jacob* se multiplièrent à tel point que chaque famille put faire une tribu différente. Dieu fit élection de ce peuple parce qu'il voulut l'adopter plus particulièrement, dans la vue de lui communiquer sa révélation, de lui imposer sa loi, et de l'établir l'instrument et le dépositaire de ses promesses.

» Cette histoire contient des faits si extraordinaires qu'elle paroîtroit à peine croyable, si Dieu n'avoit daigné en établir l'authenticité par des preuves tellement évidentes, par des documens si irréfragables et par des monumens si visibles, que pour peu qu'on veuille en prendre connoissance il n'est pas possible de la révoquer en doute.

» Le nombre des descendans de *Jacob* qui composoient les douze tribus d'Israël, s'accrut en peu de temps à tel point qu'ils formèrent plus de deux cent mille combattans; mais malgré cette étonnante multiplication, ils gémirent en Égypte dans la servitude, courbés sous le joug d'une nation qui les opprimoit et appesantissoit leurs chaînes. Lorsque le temps que Dieu avoit marqué pour les délivrer de leur esclavage et les conduire dans la terre promise à leurs pères, fut venu ; pour commencer à accomplir ses

promesses, il leur donna un chef et un conducteur.

» Ce guide choisi parmi eux, fut *Moyse ;* Dieu communiqua avec lui et lui ordonna de tirer les Hébreux de l'Égypte, de les conduire à la terre de Canaan et de leur faire connoître la loi qu'il lui dicta, afin que tous s'y soumissent ; il lui ordonna ensuite d'écrire leur histoire, à commencer depuis la création du Monde jusqu'à lui, pour que les Hébreux conservassent le souvenir de Dieu, et n'oubliassent jamais ce qu'ils lui devoient.

» En même temps il lui prescrivit d'écrire tout ce qui devoit arriver à l'avenir. *Moyse*, d'après les ordres de Dieu et par son inspiration, écrivit les livres qui portent son nom; les premiers contiennent tout ce qui s'est passé depuis la création du Monde jusqu'au moment où Dieu lui manifesta ses ordres; les autres renferment tout ce qui lui arriva et tout ce qu'il fit pour tirer les Hébreux de leur captivité, malgré l'opposition des Égyptiens, pour leur apporter la loi divine et les conduire dans le désert.

» Ainsi *Moyse* savoit non-seulement tout ce qu'il écrivit, non-seulement il fut un historien véridique, il fut encore un prophète inspiré de Dieu.

» Les livres que nous avons aujourd'hui sont

authentiques, et sont arrivés jusqu'à nous sans éprouver jamais aucune altération.

» Leur authenticité se prouve ; par la manière dont ils parlent du peuple Hébreu. — Par la corrélation essentielle qu'ils ont les uns avec les autres. —Par les miracles avérés qui les autorisent. — Par les prophéties qu'ils contiennent et les événemens qui successivement en ont justifié la vérité. —Par la doctrine qu'ils renferment. —Par la révélation du péché d'*Adam* et la malédiction prononcée sur sa postérité. —Par la promesse d'un Libérateur ou du Messie.

» Elle est encore prouvée par la venue de ce Messie, lequel fut J. C. —Par l'accomplissement de toutes les prophéties, et particulièrement de celles de *Jacob*, de *Daniel* et d'*Aggée*. —Par la conversion des Gentils. —Par l'impossibilité d'observer la loi de *Moyse* après un si grand espace de temps. —Par l'état actuel des Juifs, leur dispersion, et par la continuité de leur réunion en un corps de nation, qu'aucun effort humain n'a pu détruire. —Enfin il résulte de l'ensemble de ces faits réunis, que *Moyse* fut suscité par Dieu, qu'il opéra par ordre de Dieu, et prouva sa mission par des miracles si répétés, si publics et si notoires qu'on ne peut la révoquer en doute ; et que nous devons en conclure que tous ces évènemens eurent pour but de préparer la venue

de Jésus-Christ, et par conséquent la rédemption du genre humain. »

Tel étoit le tableau raccourci que je m'étois tracé du discours du Père; je le lui présentai: il témoigna quelque satisfaction de mon exactitude et de mes soins. Il me dit : vous êtes semblable à la bonne terre dont parle l'Évangile, et dans laquelle la semence porte fruit; Dieu sans doute répandra sur vous ses bénédictions. Oui, Monsieur, vous avez déjà su tracer les premiers traits de cet auguste et magnifique berceau de la Religion : vous connoissez au moins déjà sa généalogie; vous avez reconnu qu'elle descend en ligne droite de Dieu son auteur; vous verrez bientôt qu'elle arrive jusqu'à Jésus-Christ, et comme en partant de ce point, la lumière devient plus vive, les preuves s'accumulent, les miracles se multiplient, votre raison que la bonne foi accompagne et qui est dans le chemin de la croyance, se verra bientôt tellement convaincue qu'elle ne pourra ni s'écarter de sa voie ni se refuser à l'évidence.

Ceux qui espéroient trouver dans le Messie, un roi, un conquérant, une divinité purement temporelle, ont pu à la vérité s'étonner de ne trouver en lui qu'un homme condamné à mort et couvert d'ignominie. Tel fut le scandale de l'endurcissement des Juifs et de l'aveugle folie des Gentils;

tel est celui que donne aujourd'hui le philosophe orgueilleux qui en fait un objet de dérision. Mais ceux qui ont appris des Prophètes que la croix de J. C. est le signe dont Dieu marque ses élus, savent que c'est précisément parce que J. C. a été crucifié, qu'il est le Sauveur des hommes; on en trouve encore la preuve dans ses humiliations et sa mort, qui ont été pareillement prédites d'une manière incontestable. On ne peut se défendre d'admirer et de considérer avec un saint respect, ces admirables prophéties qui nous annoncent les opprobres et les souffrances du divin Sauveur, son sacrifice et les circonstances qui devoient l'accompagner, enfin sa mort et les fruits que les hommes doivent en espérer. Tous ces faits nous sont présentés sous des traits si clairs et si reconnoissables qu'ils semblent maintenant plutôt une histoire qu'une prophétie.

Isaïe avoit dit que le Messie seroit condamné à mort par le peuple qui l'attendoit et qui le méconnoîtroit, que la soumission de J. C. au sacrifice qu'il s'imposoit feroit penser qu'il étoit abandonné, que sa patience quoique volontaire seroit regardée comme une foiblesse; que son sacrifice seroit souillé par la présence et la compagnie de deux malfaicteurs, qu'il seroit attaché comme un criminel et déclaré tel par un jugement public; que loin de se justifier ou d'employer les

miracles pour sa délivrance, il souffriroit en silence et aussi patiemment que l'agneau que l'on égorge; qu'il expieroit les péchés des hommes par ses souffrances, que ses douleurs leur mériteroient le pardon, que ses blessures obtiendroient leur guérison, et qu'enfin il seroit une victime si pure, si sainte et si agréable à Dieu qu'elle appaiseroit sa colère.

Ces preuves vous paroissent-elles suffisantes? je puis vous en offrir d'autres aussi positives. On avoit prédit de J. C. qu'il mourroit, et que quoique vaincu en apparence, il obtiendroit la victoire; que les hommes ne reconnoîtroient leurs erreurs que par l'effet de sa résurrection et par l'augmentation prodigieuse du nombre des fidelles qui en seroit tout à la fois le résultat et la preuve, et qu'ils le connoîtroient encore mieux lorsqu'ils verroient les autres peuples et leurs souverains renoncer à leurs divinités mensongères pour adorer la Croix; qu'alors on verroit que celui que l'on avoit crucifié étoit le Juste par excellence, le Roi promis à Sion; que les Gentils le révéreroient, le glorifieroient, et que semblable à *Joseph* qui fut d'abord vendu par ses frères, il deviendroit ensuite le maître de l'Égypte.

Daniel voit le Roi par excellence, le Saint des Saints, le même Christ livré à la mort, sans que personne se déclare pour lui. Sa mort, quoique

regardée comme un supplice mérité, detruit l'empire du péché et établit le règne d'une justice éternelle.

Aux yeux de *David* il est assis sur un trône plus durable que le soleil, environné de l'éclat des Saints et sortant dans l'éternité du sein de son Père. Il l'appelle le pontife sans successeur, parce qu'il est immortel, qu'il ne succède à personne, et qu'il est avant tous les siècles; après avoir célébré sa magnificence et sa grandeur, il le représente tout-à-coup plongé dans un abîme de douleurs, environné d'ennemis sans nombre, abandonné des siens, cloué, immobile, étendu avec violence, exposé aux regards insultans des témoins de son supplice, enfin abreuvé de fiel et de vinaigre.

Bien plus; le Prophète-Roi prédit en même temps qu'il devra à ces ignominies le triomphe le plus glorieux: il ajoute, que celui qui est attaché à la croix est la lumière des nations; que son sacrifice produira leur conversion; qu'il instituera un sacrifice universel en mémoire de sa mort et de sa résurrection, pour rendre à Dieu de publiques et éternelles actions de grace; que les pauvres et les riches seront invités à ce banquet sacré, et que tous seront satisfaits et comblés de biens et de gloire.

Telles sont les prophéties: comparez-les de

bonne foi avec l'histoire, et dites-moi si le Messie prêché par les Apôtres n'est pas le même que celui que prédirent les Prophètes ? ces derniers ont-ils annoncé un fait qui ne se soit entièrement accompli en la personne de Jésus-Christ ? Les incrédules se scandalisent de l'apparente abjection de sa naissance ; mais les Chrétiens savent bien que malgré le voile sous lequel le Messie cacha sa divinité, il lui est plus glorieux d'avoir été annoncé sous ces dehors ignominieux, que s'il eût paru plus grand aux yeux des hommes, sans être annoncé par les divins oracles. Les hommes sont de mauvais juges en fait de grandeur ; et comme nous l'avons déjà dit, la grandeur qu'ils reconnoissent et qu'ils estiment n'est pas celle qui convenoit à J. C.

Les Prophètes ne furent pas les seuls à prédire les mystères futurs du Messie ; l'ancien Testament est tout entier un magnifique tableau sur lequel la main de Dieu grava tout ce qui devoit arriver au Libérateur promis. Semblable au serpent d'airain, le Messie sera élevé sur le bois qu'il se sera choisi, pour y être exposé à la vue de toute la terre ; comme lui, il donnera la vie et la santé à tous ceux qui le regarderont avec foi et mettront en lui leurs espérances. Comme *Moyse*, il priera, les bras élevés ; comme lui, il mettra en fuite ses ennemis et nous donnera la

victoire. Comme *Jonas*, il calmera la tempête; il appaisera la colère de Dieu et prêchera la pénitence aux Gentils.

Comme *Joseph*, il sera détesté de ses frères et livré aux Gentils; et après avoir été enséveli dans la tombe et en être sorti comme lui, il sauvera l'Égypte par sa sagesse. Comme *Abel*, il sera mis à mort par ses frères en haine de ce que son sacrifice fut agréable à Dieu. Comme *Isaac*, il sera sacrifié par son père; mais comme lui, il survivra à son sacrifice et mourra père d'une nombreuse postérité. La bénédiction et la reconnoissance de toutes les nations seront le fruit de son obéissance.

Comme l'agneau pascal, il sera égorgé, et tout Israël sera redevable de sa liberté à l'effusion de son sang. Comme le grand pontife, il entrera dans le Saint des Saints le jour de l'expiation générale, et en livrant son corps au fer, aux tourmens et à la mort, il rompra le voile qui mettoit obstacle à la réconciliation des hommes et qui s'opposoit à leur entrée dans le Ciel. Il se chargera de toutes les iniquités commises depuis le commencement du monde, ainsi que de toutes les malédictions prononcées contre les hommes. Il s'offrira à la justice terrible de son Père, il en supportera tout le poids et il la changera en miséricorde. Son sang deviendra un bain salutaire

aux lépreux, notre Sauveur consentira à mourir pour nous rendre à la vie, et nous faire recouvrer notre liberté et notre innocence.

Enfin il scellera la nouvelle alliance par un sang plus digne de Dieu que celui de l'ancienne; il en fera l'aspersion sur tout son peuple; par ce même sang, le Testament par lequel il nous déclare ses héritiers demeurera irrévocable et éternel. Aux purifications légales qui ne pouvoient sanctifier ceux qui les observoient, il substituera un sacrifice unique dont le prix sera infini, et dont l'effet sera éternel et général. C'est ainsi que tout l'ancien Testament, tous les rites et cérémonies de la loi ancienne étoient des emblêmes et des prophéties de la nouvelle. Jésus-Christ étoit le but et la réalité de toutes ses figures, l'accomplissement de toutes ses promesses, le centre où toutes ses images venoient aboutir; il étoit, pour mieux dire, le grand et l'unique objet de toutes les saintes Écritures.

Après de nombreux et de longs préparatifs, après tant de promesses et d'espérances, de gémissemens et de desirs; après que tant de prophéties eurent annoncé sa venue, et que tant de symboles eurent offert l'emblême de ses mystères; après que tant de Justes eurent souhaité ardemment son arrivée, et que les hommes tourmentés des plaies dont ils étoient couverts eurent soupiré

pour le médecin qui devoit les guérir; lorsque le temps marqué par les Prophètes arrive et vient combler toutes les espérances, JÉSUS, fils de *Marie* issue de *David*, paroît enfin sur la terre et naît dans la ville de Bethléhem, que les Prophètes avoient assignée pour le lieu de sa naissance.

Jésus étant le Messie, il devoit, selon ce qui étoit écrit par les Prophètes, rétablir le royaume de *David*, et non-seulement il le rétablit, mais encore il l'améliore, non dans le sens terrestre et mondain du Juif grossier, mais dans le sens plus spirituel et plus sublime des Prophètes qui l'annonçoient, puisqu'il transporte aux Gentils la santé, la vie et le royaume éternel que la Synagogue avoit mérité de perdre par son aveuglement. Cette substitution étonnante est aussi publique qu'elle est indubitable; nous en avons la preuve sous les yeux, en ce que les Gentils formèrent les Églises chrétiennes, tandis que la plus grande partie des Juifs s'obstina dans son aveuglement. Ce fait seul détruit tous nos doutes, puisque les livres mêmes que les Juifs conservent et honorent, prédirent leur indocilité en même temps que la docilité des Gentils.

Il ne s'agit plus que de considérer maintenant en détail l'histoire de Jésus-Christ, sa vie, ses dogmes, ses premiers Disciples, ses travaux, ses

conquêtes et la formation de son Église, pour être assuré qu'il fut le vrai Messie annoncé et si bien caractérisé par les Prophètes, et qu'il n'est pas possible qu'il ait été ou pu être tout autre. Dieu a voulu pour notre consolation et pour la sécurité de notre foi, que le dépôt précieux des écritures du nouveau Testament qui existe et gouverne l'assemblée des Chrétiens, fût revêtu, indépendamment des titres qui établissent la divinité de son origine, de toutes les conditions que pourroit exiger la foi la plus scrupuleuse, et accompagné de toutes les circonstances qui concourent à en établir la vérité.

Le premier caractère d'authenticité qu'ont ces livres sacrés, est d'avoir été écrits par huit auteurs contemporains : *St. Matthieu, St. Marc, St. Luc, St. Jean, St. Pierre, St. Paul, St. Jacques* et *St. Judes* ; tous témoins oculaires des faits qu'ils rapportent. Tous huit, ils donnent sur les points importans un témoignage uniforme qu'ils transmettent aux siècles futurs ; ajoutant, qu'ils rapportent les faits tels qu'ils les ont vus de leurs yeux, qu'ils les ont entendus de leurs oreilles, et qu'ils les ont pour ainsi dire palpés de leurs mains.

Quelle histoire, autre que celle de l'Évangile, peut se vanter d'avoir un si grand nombre de garans et des garans aussi dignes de foi ? Ainsi

la Religion chrétienne, abstraction faite de son essence divine, et en ne considérant que le nombre et le caractère de ses historiens, réunit, par le temps et les circonstances où ils écrivirent, un degré d'authenticité fort au-dessus de celle de toutes les autres histoires qui s'appuient sur la force des témoignages humains. Ainsi les faits qui lui servent de base portent avec eux un tel degré de certitude qu'ils ne doivent laisser aucun doute aux esprits sur lesquels la raison conserve encore quelque empire.

Nul doute que ces historiens ne fussent contemporains et témoins oculaires, puisque la tradition et la foi publique l'assurent constamment. L'on ne pourroit chercher à combattre cette vérité, sans détruire toutes les histoires qui existent, sans mettre entre les siècles antérieurs et nous, l'intervalle d'un abîme et d'un chaos inexplicable. Non-seulement les Chrétiens, les Hérétiques mêmes, les Juifs et les Gentils reconnoissent que les Apôtres et les Évangélistes furent les auteurs de ces livres, et qu'ils écrivirent d'après leur propre témoignage ; tous sont d'accord quant à leurs auteurs et à leurs dates ; les Églises des différentes nations les recevoient à mesure qu'on les écrivoit, elles se les communiquoient les unes aux autres, et toutes les conservoient avec le plus grand soin et le plus grand respect. Aussi

ni *Celse*, ni *Porphyre*, ni *Julien*, ni aucun des adversaires du Christianisme, n'eurent jamais la hardiesse de répandre le moindre doute sur cette tradition.

Après la mort des Apôtres et lorsque la doctrine de l'Église se fut propagée et étendue, deux novateurs, *Marcion* et *Manès*, osèrent soutenir l'altération des Évangiles. Pour établir une prétention si nouvelle et détruire la paix et la tranquillité de l'Église, il eût fallu montrer d'autres originaux qui pussent constater la différence, ou alléguer des preuves décisives ; mais il n'étoit pas en leur pouvoir de le faire. Et lorsqu'on les pressa de prouver une assertion aussi inouie, le silence qu'ils gardèrent et la honte dont ils se couvrirent, servirent à prouver que dès l'origine même du Christianisme l'on ne pouvoit rien opposer à la tradition de l'Église sur un point aussi important.

Comment eût-il été possible d'altérer des écrits que la piété recevoit avec tant de respect et que la dévotion conservoit comme un trésor précieux ? Comment celui qui considère la manière dont ces écrits se distribuoient et se conservoient, pourroit-il les soupçonner d'infidélité ou d'altération ? Chaque Apôtre fondoit différentes églises et les visitoit successivement. Ils écrivoient à celles dont ils étoient éloignés ;

l'église qui recevoit un écrit ou une Épître de son Apôtre, la lisoit en public, en remettoit une copie aux églises voisines ou à celles avec lesquelles elle entretenoit une correspondance plus suivie, afin qu'elles pussent profiter de ce trésor de doctrine et de lumières ; toutes les conservoient avec le soin le plus religieux, et toutes eussent regardé comme un sacrilége la plus petite altération de leur contenu : aussi ces copies se sont-elles conservées dans leur pureté et nous sont-elles parvenues dans toute leur intégrité ; c'est par ce moyen que l'instruction publique se propageoit et qu'a dû s'établir la conformité des copies avec le manuscrit autographe de manière à ne laisser aucun doute.

Les Épîtres de *St. Paul*, dit *Bossuet*, sont si pleines de l'amour divin, si conformes au temps, aux affaires et aux circonstances d'alors ; elles portent l'empreinte d'un caractère si sublime que ces Épîtres que reçurent les églises à qui elles furent écrites, sont seules une preuve suffisante et convaincante de l'originalité et de la vérité des écrits que nous ont laissés les Apôtres.

En effet, sans parler du zèle ardent, tendre et énergique qui caractérise ces productions divines, caractère que l'imposture n'a pas le pouvoir d'imiter, je demande comment un homme qui n'auroit pas converti les Galates, eût osé leur

écrire avec la force et la véhémence que nous admirons dans l'Épître que *St. Paul* leur adresse? comment les Corinthiens eussent-ils supporté le ton d'autorité qu'il prend dans les deux Épîtres qui leur furent adressées, si l'écrivain n'eût pas été *St. Paul*, et si *St. Paul* n'eût pas été leur Apôtre?

Comment un imposteur auroit-il pu s'ériger en arbitre et juger en maître des différends qui survenoient entre les Juifs et les Gentils de Rome, si ces difficultés n'eussent existé? Et si leur existence est certaine, de quel droit un homme dont la mission n'auroit été prouvée ni autorisée par aucuns miracles, se seroit-il immiscé de connoître décisivement d'une question aussi importante que celle de l'origine de la justice? quel titre auroit-il eu pour humilier à la fois les uns et les autres?

Remarquons encore que les Épîtres de *St. Paul* ainsi que les autres écrits du nouveau Testament furent envoyés à des nations différentes, aux Romains, aux Éphésiens, aux Galates, aux Hébreux et à plusieurs autres peuples. Observons que ces peuples réunis en différentes églises, les reçurent du temps même des Apôtres, qu'ils possédoient l'écrit autographe et le montroient publiquement. Pour que ces écrits fussent supposés, il faudroit que tous se fussent entendus

pour les inventer et en répandre un nombre infini ou que tous eussent été trompés.

Mais comment tant de milliers d'hommes auroient-ils pu se laisser tromper sur un fait aussi simple et dont il étoit si facile de découvrir la fausseté ? Quels si grands intérêts auroient pu les porter à accréditer cette imposture ? Tombe-t-il sous les sens que ceux qui prêchoient une Religion qui abhorre le mensonge et enseigne la pratique de la vérité; ceux qui pour la suivre abandonnèrent toutes leurs espérances temporelles de richesse et de bonheur, qui s'exposèrent même aux persécutions les plus violentes, aient voulu tremper dans un complot aussi difficile à exécuter et aussi odieux en lui-même dans la simple vue de tromper les siècles futurs, en leur présentant comme l'œuvre de l'Esprit saint leurs inventions ou celles d'un imposteur, et en citant les Apôtres comme témoins de faits qui n'existèrent jamais ?

Et lors même que cela seroit possible, comment auroit-il pu se faire que pendant les divisions intestines des Églises, dans les temps difficiles qu'elles eurent à supporter, parmi tant de divisions d'intérêts, avec tant de diversité dans les esprits et les caractères, personne n'eût été induit à déclarer la fourberie et à détromper le public ? Une supposition semblable est une chi-

mère qui ne mérite même pas d'être réfutée sérieusement.

D'autre part, tous les livres du nouveau Testament ont été publics et connus dès le commencement du Christianisme ; tous les grands hommes contemporains des Apôtres en ont fait mention : tels furent *St. Ignace*, *St. Clément*, *St. Polycarpe* et autres ; leurs premiers disciples *Saint Irenée* et *St. Justin* les ont pareillement cités. On ne peut donc nier que ces saints et vénérables personnages ne les eussent lus, puisqu'ils en rapportent dans leurs ouvrages plusieurs passages et le texte même. Il n'est pas moins certain qu'ils étoient persuadés que les Apôtres et les Évangélistes en étoient les auteurs, puisqu'ils les leur attribuent ; et ils ne pouvoient en douter, puisqu'ils avoient vécu avec eux.

Ajoutez que ces premiers témoins, si respectables par eux-mêmes, sont appuyés par ceux qui vinrent après eux et qui ne sont pas moins dignes de foi. *St. Irenée* cite *St. Clément ;* et celui-ci *St. Ignace* et *St. Polycarpe* qui citent les Apôtres eux-mêmes. Que peuvent les conjectures frivoles de l'incrédulité, contre cette succession de témoins qui commence aux Apôtres, et d'âge en âge, de siècle en siècle, arrive jusqu'à nous sans aucune interruption et en conservant toujours la même liaison et la même autorité ?

L'exactitude sévère et rigoureuse que mettoient les premiers Chrétiens dans l'examen des vraies et des fausses écritures et le principe infaillible qu'ils employoient pour les reconnoître, excluent la possibilité de toute fausseté ou de toute altération. Dans les premiers siècles, plusieurs hérétiques eurent l'audace de composer de faux évangiles et de les publier comme venant des Apôtres. Cette entreprise sacrilége fut bientôt reconnue et rejetée avec indignation.

Les Fidelles attachés à l'ancienne tradition s'opposoient à ces écritures, par la seule raison qu'elles étoient nouvelles ; ils disoient : jusqu'à présent nous ne les avons pas connues ; les Apôtres, au nom desquels elles paroissent, ne les ont pas connues non plus ; aucun d'eux n'en rendit leurs églises dépositaires ; aucune église ne les a reçues de leurs mains ; elles n'ont jamais été connues dans nos assemblées, jamais on ne les y a expliquées ; elles sont postérieures à l'établissement de la Religion et datent du même temps que les erreurs qu'elles favorisent : il est inutile d'examiner des titres dont la nouveauté atteste la fausseté. L'on voit assez que des personnes qui se gouvernent d'après de tels principes, ne peuvent admettre que ce qui est authentique : aussi méprisoient-ils tout ce qui ne remontoit pas à la fondation du Christianisme.

Ils proscrivoient généralement, par l'unique et invincible argument de la nouveauté, tout ce qui n'avoit pas été avant eux l'objet de la vénération générale et tout ce qui n'en portoit pas le caractère.

L'Église a toujours conservé une profonde vénération pour la mémoire des Apôtres ; en tout temps elle a respecté leurs écrits comme ayant été inspirés par l'Esprit saint ; elle a toujours regardé comme un sacrilége et comme une impiété l'action d'y retrancher ou d'y ajouter la moindre chose. C'est à cette saine et sage maxime que nous sommes redevables de la scrupuleuse attention avec laquelle elle a veillé sans cesse à garantir de toute altération la pureté de ce dépôt sacré.

D'ailleurs, cette altération devenoit impossible. Lors même que l'on auroit pu corrompre ou altérer l'histoire de l'Évangile, les copies qui dès l'établissement des églises étoient répandues avec elles dans toute la terre, auroient fait foi ; les premiers Chrétiens qui formoient ces églises les avoient reçues, les respectoient comme un monument divin ; chaque Fidelle conservoit la sienne, elle étoit le titre fondamental de sa grandeur et de ses espérances. Continuellement ils en faisoient la lecture dans leurs familles, dans les maisons particulières et dans les assemblées

publiques des Fidelles ; aussi leur intégrité et leur fidélité étoient-elles à l'abri de la révolution des siècles et de l'audace des novateurs.

Si quelque incrédule osoit avancer que ces livres ont éprouvé quelques altérations, il devroit nous les faire connoître, nous en nommer les auteurs, nous en apprendre les motifs, enfin nous en désigner l'époque. On leur demanderoit : quels sont ceux qui ont pu créer cette imposture ? seroit-ce les Gentils ? Mais ils ne pouvoient le faire que pour abattre le Christianisme naissant et soutenir l'idolâtrie dont la chûte commençoit à se faire sentir. Comment auroient-ils pu conserver en même temps des sentimens assez élevés et assez sains pour les porter à admirer la pureté de la doctrine Chrétienne, si supérieure à celle de leurs philosophes ? Comment n'auroient-ils pas supprimé le récit de tant de miracles qui prouvent l'essence divine de la Religion ? Et si les Gentils conçurent un projet aussi insensé, comment les Chrétiens de tout l'univers ont-ils pu l'ignorer ? Comment en virent-ils l'exécution avec indifférence ? comment abandonnèrent-ils sans résistance aux poursuites des idolâtres, des monumens qui étoient l'objet de toute leur vénération, et dont ils soutenoient l'authenticité au prix de tout leur sang ?

Seroit-ce les Juifs ? Mais sans répéter ce que

nous avons dit de l'absurde imputation que l'on pourroit en faire aux Gentils et qui a pour eux la même force, nous demanderons pourquoi s'ils ont pu altérer les Livres saints, ils y ont laissé subsister tant de passages qui couvrent de honte les vaines traditions de la Synagogue, et l'hypocrisie des prêtres et des docteurs de la loi, qui mettent au jour les superstitions qu'ils embrassèrent, leurs vices et leur aveuglement? Qu'on nous explique principalement pourquoi ils n'ont pas passé sous silence ce grand nombre de prodiges qui prouvent tous en faveur du Christianisme et convainquent l'univers entier de leur dureté et de leur déicide.

Les Chrétiens seroient donc les seuls que l'on pût soupçonner de cette fraude; mais est-il possible que tous les Chrétiens du monde se fussent concertés pour dénaturer ce qu'ils respectoient comme un trésor sacré, qu'il n'y en ait eu aucun qui s'opposât à cette sacrilége entreprise et dont la voix s'élevât pour sauver sa foi et garantir la postérité de l'erreur? Si l'on objecte qu'un seul ou un petit nombre d'entr'eux a pu ourdir cette fausseté, il seroit bien plus absurde d'y ajouter foi; ce seroit supposer qu'un petit nombre de Chrétiens a pu les séduire tous, en altérant un livre dont la lecture étoit journalière, dont le contenu étoit gravé dans la

mémoire des enfans mêmes et dont il existoit un nombre infini d'exemplaires, déposés dans toutes les églises et dans chaque famille ; un livre enfin que chaque Fidelle conservoit pour son usage personnel.

Qui auroit pu être assez téméraire pour concevoir cet absurde dessein et assez insensé pour en espérer la réussite ? le peuple même eût bientôt reconnu l'altération des écritures : auroit-on pu la cacher aux pasteurs ? Si eux-mêmes en eussent été coupables, les Fidelles l'auroient-ils souffert ? Enfin si les pasteurs et le peuple se fussent réunis pour exécuter cette scandaleuse entreprise et consommer cet énorme sacrilége, les ennemis de la Religion se seroient-ils abstenus du reproche qu'ils pouvoient leur en faire ?

Ce reproche eût été bien naturel, et cependant il ne s'en trouve aucun parmi eux qui ait accusé les Chrétiens de cette témérité ; lors même qu'ils réunissoient tous leurs efforts pour combattre la doctrine des Livres saints, ils ne révoquèrent jamais en doute leur authenticité ; ils ont toujours reconnu leur intégrité et leur pureté. Enfin si le silence, l'oubli ou l'indifférence des ennemis du Christianisme les eût empêché de découvrir l'exécution d'un projet aussi insensé ; les partis qui peu de temps après divisèrent l'Église et qui

sont presqu'aussi anciens qu'elle, l'eussent bientôt fait reconnoître.

Peu de temps après la mort des Apôtres, on vit s'élever des hommes turbulens et téméraires qui rompirent l'unité de l'Église, et qui poussés par l'esprit d'indépendance formèrent des sociétés séparées. Dès lors il devenoit impossible d'introduire la moindre nouveauté dans les Écritures; car si les Chrétiens orthodoxes l'eussent hasardé, avec quelle force toutes les sectes qui s'étoient isolées d'eux, ne se seroient-elles pas élevées contre cette prévarication? Il est vrai, et je l'ai déjà dit, que les hérétiques pour favoriser leurs opinions, ont fait tous leurs efforts pour changer quelques paroles du texte sacré; mais l'Église les a toujours confondus par la seule comparaison des exemplaires anciens.

S'il est impossible de trouver les auteurs d'une falsification qui n'existe pas, il le seroit bien plus de déterminer son époque. A quel temps, en effet, pourroit-on la rapporter? Remontera-t-on à des temps antérieurs aux *Irenée*, aux *Justin*, aux *Clément*, aux *Ignace* et aux *Polycarpe?* mais c'est celui des Apôtres dont ils furent les disciples, avec lesquels ils vécurent, auxquels ils succédèrent immédiatement, qu'ils remplacèrent dans leur ministère et dans leur autorité; et certainement aucun changement n'eût été praticable sous les

yeux d'un si grand nombre de témoins tous à l'abri de la corruption. Seroit-ce aux temps postérieurs ? cela seroit impossible puisque le nouveau Testament dont on se sert aujourd'hui est le même que celui dont parlent les premiers Écrivains de l'Église, comme le prouve le grand nombre de passages qu'ils en citent dans leurs ouvrages. L'exacte conformité des uns et des autres prouve que les Livres saints ont toujours été textuellement les mêmes dans tous les temps.

D'un autre côté, il faudroit supposer à cette altération un motif quelconque ; il faudroit qu'elle eût été provoquée par quelque intérêt, et encore cela ne suffiroit pas : l'intérêt qu'on auroit eu à la faire, ne prouveroit pas qu'on l'eût faite. Il seroit donc indispensable de dire positivement : tel passage n'étoit pas originairement dans vos Livres saints, et on y en a ajouté tel autre ; voilà ce que vos pères ont retranché et ce qui s'y lisoit auparavant. Cette marche seroit naturelle, si l'altération étoit certaine ; mais jamais l'incrédulité n'en a parlé. Elle se permet tous les soupçons, mais elle se dispense des preuves ; ainsi pour la confondre, il faut non-seulement combattre ce qu'elle avance, mais répondre encore à tout ce qu'elle ne dit pas, et se borner de préférence à démontrer l'impossibilité des faits.

Convenons donc que des hommes qui respectoient les écrits des Apôtres et des Évangélistes, comme étant la parole même de Dieu, qui y avoient puisé l'horreur du mensonge et l'amour de la vérité, qui renonçoient à tous les biens de la terre pour ne suivre que la vérité, et qui sacrifioient jusqu'à leur vie pour la défendre, n'étoient capables ni d'imposture ni de sacriléges. Ajoutons en même temps que l'on ne trouve dans les Livres saints ni lacune ni interpolation qui puissent prêter à une imputation aussi injurieuse et aussi téméraire.

Si ces écrits eussent pu être altérés, les faussaires en auroient supprimé tout ce qui peut offenser des esprits orgueilleux ou intimider un naturel corrompu ; mais ils ne sont remplis que de mystères incompréhensibles qui confondent la raison humaine, de préceptes durs et sévères qui combattent tous les vices et gourmandent toutes les passions. Qu'auroit-on pu ajouter à les miracles de Jésus-Christ ; mais on ne peut les révoquer en doute, puisque c'est à eux qu'il faut rapporter la conversion et l'accroissement rapide du nombre des premiers Chrétiens. Il est clair que puisqu'il n'étoit pas nécessaire de les interpoler, il est indispensable de les supposer ; et de là, en admettant toutes les absurdités que nous venons de détailler, il faudroit en con-

clure que les Écritures sont entièrement fausses; puisque les miracles en sont la base, comme ils le sont aussi de la doctrine, des mœurs, des usages et de la foi des mystères; et si la supposition entière des Livres saints paroît impossible, l'addition frauduleuse des miracles ne doit pas moins le paroître.

L'incrédulité s'applaudit lorsqu'elle entend dire que les versions de l'Écriture sainte ne sont pas semblables, et que dès les temps les plus reculés l'Église discuta sur l'authenticité de quelques-uns des écrits qui font aujourd'hui partie des livres canoniques. Mais combien son triomphe est illusoire ! Certainement on conviendra que dans une si longue suite de siècles, l'inadvertance des copistes a pu occasionner dans quelques passages des livres transcrits, de légères différences que l'on n'a pas relevées, vû le peu d'importance des objets sur lesquels elles portoient. Il n'en reste pas moins toujours indubitable, que l'on y trouve la même morale, les mêmes prophéties, les mêmes promesses et les mêmes faits; il est avéré que tous les manuscrits, toutes les traductions et tous les ouvrages qui composent les Livres saints renferment la même doctrine, la même croyance, et par-tout le même dogme et la même série de lois; tous, sans exception, nous représentent J. C. faisant

des miracles, prêchant une doctrine aussi nouvelle que sublime, avec le caractère du bon pasteur qui réunit ses brebis en établissant son Église; tous nous apprennent que cet Homme-Dieu mourut volontairement dans les douleurs les plus cruelles et l'ignominie la plus affreuse; qu'il ressuscita par sa propre puissance, et qu'après avoir donné aux Apôtres la mission de prêcher l'Evangile par toute la terre, il s'éleva glorieusement dans les cieux, d'où il leur envoya son Esprit saint pour le communiquer par eux à son Église naissante.

Il n'est pas moins avéré que tous parlent uniformément de la prédication des Apôtres, de leurs travaux et des conversions qu'ils firent; ils nous rapportent de concert la ruine de l'idolâtrie, l'établissement et la propagation de la croyance en Jésus-Christ, la saine doctrine et les dogmes religieux du Christianisme, leur essence, leur excellence et leurs caractères; tous proclament un Dieu créateur, un Christ rédempteur, un Saint-Esprit sanctificateur et revivificateur; tous enfin nous présentent le baptême, le sacrifice d'un Dieu souverainement bon; le même but, les mêmes moyens pour éviter les supplices et les tourmens réservés aux pécheurs, et pour obtenir les récompenses destinées à l'homme vertueux. Ce tableau est la base fon-

damentale et la substance essentielle de tout. Que pouvoit-on exiger de la Providence de plus imposant ; de plus plausible et de plus convaincant pour nous prouver que c'est à sa main bienfaisante que nous sommes redevables de tous ces monumens mystérieux et sacrés, qu'elle a daigné nous conserver dans toute leur intégrité ?

Vainement objecteroit-on que des églises particulières parurent quelque temps dans le doute sur certains passages des Écritures : un fait pareil n'attaque ni ne peut anéantir notre croyance ; si quelques églises ont hésité quelque temps à reconnoître l'authenticité de quelques-uns des Livres saints, cette conduite elle-même nous prouve la sollicitude et l'examen attentif auquel elles se livroient avant de les adopter : elles n'osoient rien décider par elles-mêmes ; mais dès que l'Église universelle avoit prononcé que tel ouvrage étoit des Apôtres, elles se soumettoient aussitôt, et sa croyance particulière se conformoit à la croyance générale : il suffit d'ailleurs de lire ces livres pour reconnoître qu'ils ne renferment rien de nouveau ni d'opposé à ce que contiennent les autres Livres saints dont on a de tout temps reconnu l'authenticité.

Il est donc évidemment prouvé que les Apôtres et les Évangélistes ont écrit le nouveau Testament, et que nous le possédons tel qu'il est

sorti

sorti de leurs mains : il ne nous reste plus qu'à examiner l'authenticité de l'essence de ces Livres et à voir s'ils méritent notre confiance. Pour dissiper tout doute à cet égard, je renonce à toutes les preuves qui établissent d'une manière incontestable la divinité de leur origine ; et je n'emploîrai, pour en faire sentir le prix, que les moyens dont la critique humaine se sert pour apprécier la valeur d'un écrit, ainsi que le degré d'estime et de crédit que l'on doit à son auteur. En ne suivant seulement que ses principes, je prouverai qu'il n'y a pas de livre au monde plus digne de confiance que l'Évangile.

Il existe une grande différence entre nos livres et ceux que nous examinons ; ils ne sont point l'ouvrage de l'imagination et de l'esprit ; ils ne racontent pas des faits étrangers à ceux qui les ont écrit, arrivés loin d'eux ou dans des temps qui leur seroient antérieurs ; on n'y trouve que des événemens dont ils furent les témoins oculaires et le plus souvent le premier instrument : en un mot, il n'y est question que de ce qu'ils ont vu ou fait eux-mêmes. D'autre part, la saine raison, le jugement le plus profond, la douceur la plus grande respirent dans ces écrits ; que faut-il de plus pour captiver notre croyance ? et la réunion de toutes ces circonstances ne détruit-elle pas jusqu'au plus léger soupçon d'erreur ou d'illusion ?

Supposons un moment que leurs auteurs purent se tromper, et examinons si nous avons à craindre qu'ils aient voulu nous induire en erreur. Mais ils n'ont point travaillé de concert; et quoiqu'ils n'aient écrit ni dans le même temps ni dans le même lieu, ils s'accordent tous parfaitement soit dans leur doctrine, soit dans les faits qu'ils rapportent. Leurs écrits, il est vrai, diffèrent quelquefois légèrement sur des points peu importans; mais cette différence même est une nouvelle preuve de la vérité des faits essentiels sur lesquels ils sont tous d'accord.

Ils avouent eux-mêmes leur ignorance, leur foiblesse et leurs fautes avec tant d'ingénuité qu'ils persuadent et édifient. Ils se donnent pour ce qu'ils sont, pour de pauvres pêcheurs dont toute la science, avant qu'ils fussent appelés à l'apostolat, consistoit à conduire leur barque et à préparer leurs filets. Ils n'ignorent pas que l'orgueil est le vice le plus opposé à l'esprit de l'Évangile; et néanmoins ils avouent le desir qu'ils ont eu d'acquérir des distinctions et des préférences; ils confessent que jusqu'aux derniers momens de la vie de Jésus-Christ, l'ambition et la jalousie furent parmi eux la source de leurs murmures et de leurs querelles.

Ils confessent qu'ils avoient tous promis à Jésus-Christ de le suivre jusqu'à la mort, mais

qu'ils furent punis de leur présomption en ce qu'ils prirent lâchement la fuite. Quand ils rapportent que l'un d'eux le renia trois fois, ils n'omettent rien de ce qui peut caractériser l'énormité de sa faute et la rendre plus digne de mépris.

Et pourquoi une si grande sincérité et une humilité aussi profonde ? Étoit-il donc nécessaire de rendre publiques des fautes nombreuses qui les couvroient de honte ? n'eût-il pas été plus utile pour la propagation de l'Évangile, de cacher les foiblesses de ceux qui étoient appelés à le prêcher ? En agissant ainsi, les hommes auroient peut-être pensé faire un calcul très-prudent ; ils eussent cru qu'il leur importoit de garder le silence sur des foiblesses dont la connoissance eût affoibli la confiance qu'obtenoient chaque jour les Apôtres, et eût mis par conséquent un obstacle aux progrès de la Religion ; mais l'Esprit divin n'en jugea pas ainsi.

Le courage et la constante fermeté avec laquelle les Apôtres souffrirent la mort pour soutenir la vérité, mettent le dernier sceau à la certitude de leur témoignage ; on peut concevoir qu'un homme se laisse séduire et qu'il s'obstine dans son erreur, lorsqu'il s'agit de discuter des dogmes impénétrables ou des maximes spéculatives. L'éducation, les exemples et ses réflexions

propres peuvent former ses opinions, leur donner un grand degré de force, et graver dans son ame des sentimens profonds ; la crainte de Dieu peut les fortifier encore par l'application du principe général que nous devons tout sacrifier aux saines idées de la Religion, et alors il n'est pas étonnant qu'avec plus de zèle que de lumières il devienne la victime de son erreur.

Mais concevra-t-on qu'il puisse exister une réunion de séducteurs qui veuillent sans intérêt comme sans motif, non pas faire adopter leur opinion, mais persuader un fait auquel ils ne croient pas. Peut-on admettre que dans cette vue ils s'exposent aux tourmens les plus horribles, aux supplices les plus affreux ; qu'ils se livrent aux remords de leur conscience et aux châtimens de Dieu, sans que cette obstination insensée leur produise autre chose que la certitude d'être condamnés par l'éternelle vérité qu'ils offensent ? ce seroit une sorte de délire dont la possibilité ne tombe pas sous les sens et dont l'histoire n'offre aucun exemple. Mais puisque les Apôtres souffrirent tout, au point de sacrifier leur vie pour attester des faits publics et avérés dont ils avoient été témoins et sur l'existence desquels on ne pouvoit se tromper, qui pourra douter de leur authenticité ? L'erreur de celui

qui élèvera quelque doute ne proviendra pas de sa raison, mais de sa volonté.

Voilà ce que nous pouvons dire, humainement parlant; mais combien ces preuves n'acquièrent-elles pas plus de force lorsque nous considérons que ces livres sont divins et leurs auteurs des hommes inspirés ? Et peut-on en douter, si, comme nous l'avons prouvé, ces livres sont bien ceux que les Apôtres écrivirent ? Que nous apprennent-ils ? Que J. C. leur promit une lumière surnaturelle, une révélation immédiate qui les conduiroit dans la publication de leur doctrine. Voici ses propres paroles (*) : « Le consolateur ou l'Esprit saint que mon Père vous enverra en mon nom, vous enseignera tout et vous fera ressouvenir de tout ce que je vous ai dit..... Quand l'Esprit de vérité viendra, il vous enseignera toute vérité, car il ne parlera pas de lui-même, mais il dira tout ce qu'il aura entendu, et il vous annoncera les choses à venir. »

La promesse de cette inspiration ne pouvoit être ni plus positive ni plus générale. Les Apôtres eux-mêmes et les Évangélistes assurent l'avoir reçue, et ils ajoutent qu'elle fut ponctuellement accomplie; c'est pour cela qu'ils nous

(*) Jean, XV. 26. XVI. 13.

répètent à tout moment qu'ils ne sont que les organes et les interprètes de l'Esprit saint, que J. C. parle par leur bouche; que celui qui méprise ses paroles, méprise Dieu qui s'explique par son Esprit. Le grand Apôtre dit aux Fidelles de Thessalonique (*) : « Vous ne vous êtes pas trompés en recevant mes discours avec le même respect que si c'eût été la parole de Dieu, parce qu'en effet elle l'étoit : *non ut verbum hominum, sed, sicut est verè, verbum Dei.* »

Il est donc avéré que les Apôtres disoient soit dans leurs discours, soit dans leurs écrits, qu'ils étoient inspirés de Dieu ; il est même à remarquer que non-seulement ils le disoient, mais qu'ils le prouvoient ; et comment ? Par les miracles qu'ils opéroient; une seule parole au nom de Jésus-Christ guérissoit toutes les infirmités ; par elle les boiteux de naissance étoient guéris : ils disoient aux paralytiques de marcher, et cette parole puissante produisoit tout ce qu'ils ordonnoient ; la mort même respecte en eux l'empire absolu de celui qui s'appelle la *Résurrection et la Vie.* Ils pénètrent les replis les plus secrets des consciences, et l'éclair n'est pas plus prompt que la mort dont ils frappent l'hypocrisie et le mensonge. Ces prodiges étoient si publics et si ré-

(*) I. Thessal. II. 13.

pétés que les Gentils les prenant pour des dieux, voulurent leur offrir des sacrifices. C'en étoit trop ; mais comment se refuser à croire ce que disent des hommes qui opéroient de semblables choses ?

Et que disoient-ils ? Que tout ce qu'ils faisoient, ils ne le faisoient pas par leur propre vertu, mais par celle de Jésus-Christ ; que s'ils chassoient les démons, s'ils guérissoient les malades et ressuscitoient les morts, que s'ils communiquoient enfin aux autres Fidelles les dons de l'Esprit saint, c'étoit uniquement au nom de l'Homme-Dieu crucifié, dans la seule vue de persuader à l'univers que Jésus-Christ est l'unique médiateur entre Dieu et les hommes, et que la Religion chrétienne est la seule vraie. Les Apôtres étoient donc persuadés eux-mêmes ; et quel autre que J. C. auroit pu les persuader ? et comment n'eussent-ils pas été persuadés, témoins eux-mêmes du spectacle étonnant de son pouvoir, de ses vertus et de sa doctrine ?

Toute la vie publique de Jésus-Christ, depuis le commencement de son ministère jusqu'à la consommation de son sacrifice, fut une suite continuelle de miracles : l'Homme-Dieu disposoit de la nature en arbitre souverain. Il donnoit la vue aux aveugles, l'agilité aux impotens et la santé aux malades. A sa voix les morts sor-

toient du sépulcre et ouvroient une seconde fois les yeux à la clarté du jour. Il commandoit aux vents et aux tempêtes ; la mer lui étoit soumise et lui obéissoit également. Entre ses mains toutes puissantes un petit nombre de pains se multiplient au point de suffire à la nourriture du peuple immense qui le suivoit. Enfin il seroit impossible de faire l'énumération de ses miracles : arrêtons-nous à quelques-uns et tâchons d'en tirer les mêmes conséquences que J. C.

Celui de la multiplication des pains annonçoit ouvertement le Créateur de tout. Celui qui appaisa ainsi la faim de cinq mille hommes, est le même qui toutes les années avec la même bonté et la même puissance satisfait aux besoins de tout ce qui existe sur la terre, en donnant la fécondité à nos semailles. Ce prodige nous surprend moins parce qu'il est plus ordinaire ; mais mettant à part toutes réflexions, je m'arrêterai à ce miracle, attendu que s'il est certain, on ne peut en tirer que de grandes conséquences.

Il est impossible de révoquer en doute sa vérité, et l'on ne peut soupçonner ici ni imposture ni illusion. Ce que l'Évangile nous en rapporte est naturel et simple, et il ne peut y avoir eu aucune supercherie, puisque le miracle se fit à la vue et en faveur d'une multitude immense.

Les Apôtres savoient bien la quantité de pain qu'ils avoient ; et ils ne purent douter de leur multiplication, puisque ce fut par leurs mains que le partage s'en fit au peuple. Si ce miracle est vrai, je dis qu'il s'ensuit que Jésus-Christ est le fils de Dieu et qu'il étoit le Messie, puisque J. C. au moment de faire ce miracle, leur dit : « Je suis le pain de vie, le pain venu du Ciel qui donne la vie au monde ; celui qui croit en moi obtiendra la vie éternelle. » De ce que ces paroles accompagnèrent le miracle, il s'ensuit que l'on doit y ajouter foi.

Jésus-Christ rend la vue à un aveugle de naissance (*). Ce miracle fut aussi public qu'indubitable. Les efforts que ses ennemis employèrent à faire douter de son évidence et à en affoiblir l'impression, contribuèrent au contraire à lui donner plus de publicité et plus de certitude. Quel fut le motif de cet acte divin ? l'Évangile nous l'apprend ; celui de montrer aux hommes que J. C. étoit le fils de Dieu, de les porter à croire à sa parole et à l'adorer. Puisque l'on ne peut douter du miracle, on ne peut non plus révoquer en doute ses conséquences.

Et qui pourra refuser d'adorer Jésus-Christ et hésiter à croire en lui, si l'on examine toutes

(*) Jean, IX. 1.

les circonstances de la résurrection de *Lazare* (*). Jésus étoit éloigné quand on lui donna connoissance de sa maladie, et à l'instant il déclare que Dieu ne l'a permis que pour la manifestation de sa gloire et prouver la mission de son Messie. *Lazare* meurt; il étoit enterré depuis quatre jours. La nouvelle de sa mort étoit publique; elle étoit connue à Jérusalem, puisque plusieurs personnes en étoient venus pour consoler ses deux sœurs. J. C. arrive après eux, et aussitôt il annonce solennellement qu'il est la résurrection et la vie. Il exige que *Marthe* le reconnoisse pour le fils du Dieu vivant; et il l'assure que non-seulement son frère ressuscitera au dernier jour du jugement, mais même sur l'instant.

Il se rend au tombeau de *Lazare;* non-seulement ses deux sœurs l'accompagnent, il est suivi d'une grande quantité de Juifs que les circonstances avoient amenés; il ordonne de lever la pierre, rend graces à son Père de ce qu'il l'écoute toujours favorablement, il le prie de l'exaucer encore dans cette circonstance pour l'instruction du peuple qui a les yeux sur lui; et appelant *Lazare* de cette voix puissante qui fit autrefois sortir l'univers du néant, il arrache à la mort une de ses victimes, et rend à la vie et

(*) Jean, XI. 1.

à la lumière un cadavre que la corruption avoit déjà défiguré.

Toutes les circonstances de ce fait prouvent sa publicité puisqu'il eut un si grand nombre de témoins ; aussi les prêtres et les pharisiens ne purent-ils l'ignorer : Et les Évangélistes ajoutent que ne pouvant en attaquer la notoriété ni supporter l'effet de ce prodige, ils résolurent la mort de J. C. Ils ajoutent encore que le desir de voir *Lazare* ressuscité, fit venir de Jérusalem à Bethanie beaucoup de Juifs; que leur curiosité qui fut l'occasion de la conversion d'un grand nombre d'entr'eux, servit aussi à irriter les prêtres contre *Lazare ;* enfin ils nous disent que ce miracle contribua beaucoup aux acclamations que Jésus-Christ reçut quelques jours après à son entrée dans Jérusalem.

Maintenant je demande, si tous ces faits étoient faux, comment les Apôtres et les Évangélistes auroient-ils osé les écrire et les publier ? comment les auroient-ils écrit avec tant de simplicité, et pourquoi en décrivent-ils toutes les circonstances et jusqu'aux détails les plus minutieux ? comment osèrent-ils citer en témoignage tant de personnes alors vivantes ? et sur-tout comment auroient-ils pu espérer d'avoir pour complices ceux mêmes qui avoient le plus grand intérêt à les démentir ? si ce n'étoit parce que

non-seulement les indifférens et les simples, mais même les plus grands ennemis de Jésus-Christ attestoient les uns et les autres ces miracles.

Il est vrai que pour en atténuer l'effet, ils en calomnioient le principe. Ils disoient qu'il les faisoit au nom de *Béelzébut ;* contradiction d'autant plus absurde qu'ils soutenoient qu'il chassoit les démons par la vertu du prince des démons, comme s'il avoit voulu combattre contre lui-même. Ils reprochoient à J. C. rendant la vue aux aveugles et guérissant les paralytiques, de profaner le saint jour du sabbat : mais tous ces subterfuges dictés par la haine et l'envie, n'étoient qu'un aveu plus éclatant de l'impuissance où ils étoient de nier ce que tous avoient vu, un témoignage ajouté à l'authenticité des faits. Leur malignité même y donnoit un plus grand degré de croyance.

Les Juifs les plus opposés à Jésus-Christ, furent eux-mêmes si convaincus de ses actions miraculeuses que la tradition s'en est perpétuée dans leur postérité ; et aujourd'hui même leurs anciens monumens nous en offrent des vestiges. On lit dans le *Thalmud*, chap. 12, que Jésus-Christ fut redevable de ce pouvoir à la magie qu'il avoit apprise en Égypte, ainsi qu'au secret qu'il possédoit de bien prononcer le nom de יהוה *Jehovah.* Nous n'avons pas besoin de re-

courir aux Juifs pour apprendre par quelle vertu il faisoit des miracles ; mais ces explications frivoles et ridicules prouvent qu'ils ne pouvoient les nier, et cela nous suffit.

Les Gentils n'osèrent pas non plus les nier. *Celse* lui-même qui attaqua la Religion avec tant d'acharnement et de rage, ne les a jamais contestés. *Julien* ne les révoqua jamais en doute ; il cherchoit à les atténuer, à les présenter comme des prestiges ; il reconnoissoit que J. C. avoit guéri des boiteux et des aveugles, qu'il avoit chassé des démons ; mais ces actes ne lui paroissoient ni grands ni dignes d'être transmis à la postérité. Si ces ennemis implacables du Christianisme, dans des siècles plus voisins des événemens, n'osèrent jamais s'élever contre une tradition aussi constante et aussi générale, comment les incrédules modernes sont-ils assez audacieux pour se prétendre mieux instruits qu'eux, et exiger que leur témérité prévale contre dix-huit siècles de respect et d'une habitude constante ?

Mais, nous disent-ils, si ces miracles sont certains, pourquoi tous ceux qui habitoient Jérusalem et la Judée ne se convertirent-ils pas ? Combien leur incrédulité est injuste et aveugle ! Ils ne s'étonnent pas de ce que J. C. par ses miracles ait converti une multitude de Juifs et un

grand nombre de nations, et il leur paroît impossible que ses miracles n'aient pas converti toute la Judée! Ils devroient voir que les Prophètes plus éclairés qu'eux avoient prédit qu'Israël verroit de grands prodiges, et que néanmoins son incrédulité seroit presque générale; ainsi, loin que l'incrédulité des Juifs soit une preuve contre les miracles de Jésus-Christ, elle nous prouve au contraire qu'il est le Messie, puisque l'accomplissement des prophéties nous fournit une double preuve de sa mission.

Il n'est cependant pas difficile d'expliquer cette énigme. Les Juifs étoient comme la plupart des hommes qui ne travaillent ni ne s'appliquent point à la recherche de ce qui n'intéresse pas leurs passions. Lorsqu'ils ne sont mûs par aucun intérêt, la vérité par elle-même ne leur offre point d'attrait assez puissant pour leur paroître un bien, malgré les peines et les travaux nécessaires pour l'acquérir. Il leur arrivoit ce qui arrive ordinairement; ceux qui avoient seulement entendu parler des miracles, ou ne les connurent qu'imparfaitement, ou n'en tirèrent aucunes conséquences, parce qu'ils ne s'appliquèrent pas à les vérifier. D'autres purent être mieux instruits et peut-être aussi plus touchés; mais la disposition insuffisante de leurs cœurs put effacer facilement cette impression passagère; ils crurent

ce qu'ils virent, et n'y pensèrent plus dès que les événemens ou les faits cessèrent d'être sous leurs yeux.

Les pharisiens et les docteurs de la loi furent les plus aveugles, parce qu'ils étoient les plus passionnés. Forcés de reconnoître les miracles parce qu'ils en avoient été témoins, ils les attribuèrent au démon. Plusieurs de ceux qui suivirent J. C. pendant sa vie, ne purent ensuite supporter le scandale de la croix. Il étoit si opposé aux idées et aux espérances de la multitude, qu'il dût effacer le souvenir des premières œuvres de J. C. D'ailleurs les miracles ne produisent que l'étonnement et la surprise; leur effet n'est que passager et superficiel, lorsque la grace n'atteint pas les cœurs, lorsque son influence heureuse n'a point surmonté leur résistance et la secrète aversion qu'inspire toute vérité qui tend à la mortification des sens.

Enfin, J. C. après avoir donné de si grandes preuves de sa divinité, en donna une plus grande dans sa résurrection glorieuse qui devoit effacer toutes les impressions défavorables que l'ignominie apparente de sa mort avoit pu produire. Nous avons déjà vu que ce grand événement étoit la base et le fondement de la Religion chrétienne; que seul, il suffit pour démontrer tout ce qui l'a précédé et suivi, et que dans ce des-

sein Dieu a voulu lui donner un tel degré de clarté et de certitude, qu'aucun des faits que les hommes regardent comme indubitables, ne peut être aussi complétement prouvé ni paroître aussi certain.

Il n'en est aucun qui ait été rapporté par tant d'auteurs contemporains, tous témoins oculaires, tous dignes de foi, tous prêts à sceller de leur sang la vérité de ce qu'ils avoient écrit; le plus grand nombre d'entr'eux souffrit la mort pour assurer leur témoignage; aucun autre fait historique ne peut donner moins de prise à l'erreur ou à l'illusion. Il n'en est aucun qui, pour être dûment attesté, demandât autant de courage et exigeât de si grands sacrifices; aucun ne s'est lié plus étroitement et par une connexion plus intime à d'autres faits indubitables; aucun n'a été cru par tant de peuples, pendant un si grand nombre de siècles; aucun n'a changé autant la face du monde; il n'en est point enfin de plus évident, de sorte qu'on ne peut opposer à son authenticité que des doutes intéressés ou téméraires, que des suppositións arbitraires et absurdes.

On a reproché aux Apôtres et aux Disciples d'avoir cru légèrement, mais leur relation même les justifie. Eux-mêmes ils confessent qu'ils n'espéroient plus la résurrection de leur Maître, que les ignominies de la croix avoient effacés de leur

mémoire

mémoire ses prédictions, en détruisant le peu d'espérances qu'ils avoient. Leur défiance étoit telle qu'ils se refusoient à croire les premières nouvelles qu'on leur en donna, et quand J. C. apparut lui-même au milieu d'eux, ils crurent voir un phantôme. Il fut obligé de leur dire (*) : « Voyez mes pieds et mes mains, je suis Jésus; touchez et voyez, car un esprit n'a ni chair ni os. » Ils l'ont donc vu et touché; et malgré cela à peine pouvoient-ils le croire : enfin, pour dissiper entièrement leurs doutes, il se met à table, il mange devant eux et avec eux. Il leur rappelle ce qu'il leur avoit dit pendant sa vie. Il étoit nécessaire, leur dit-il, que tout ce qui étoit écrit de moi dans la loi de *Moyse*, dans les Prophéties et les Pseaumes, s'accomplît.

J. C. pouvoit-il leur donner des preuves plus grandes et plus positives de sa vie et de sa présence ? Qui eût imaginé qu'après sa glorieuse résurrection il auroit conservé les cicatrices de ses plaies, et seroit descendu jusqu'à des preuves indignes en apparence de son immortalité et de sa gloire. Tout cela néanmoins étoit nécessaire pour que les Apôtres fussent convaincus; car telle étoit leur méfiance qu'ils ne se rendirent

(*) Luc, XXIV. 39.

à un si grand nombre de preuves, que par l'impuissance d'y résister.

J. C. ne se borna ni à ces preuves ni à ces démonstrations extérieures, il les éclaira aussi intérieurement. Il leur communiqua l'intelligence des Écritures, et leur donna la mission de prêcher à tous les peuples de la terre la pénitence et la rémission des péchés; il leur promit une force surnaturelle pour soutenir le poids d'un ministère si difficile et si relevé; il leur ordonna de se rendre en Galilée, il leur indiqua la montagne sur laquelle il vouloit qu'ils le vissent dans toute sa splendeur. Ainsi ces apparitions n'étoient ni subites, ni illusoires; elles n'étoient point muettes. J. C. leur parle, leur rappelle le passé, leur donne des ordres nouveaux pour l'avenir, il leur parle comme il avoit fait pendant sa vie.

Et puisque les Disciples, au nombre de plus de cinq cents, se rendirent en Galilée pour obéir à ses ordres, puisqu'ils en revinrent en racontant tout ce qui s'étoit passé et plus persuadés qu'auparavant de la résurrection de Jésus-Christ, seroit-il possible de douter encore que ses apparitions ne fussent pas certaines, que ses ordres n'aient pas été positifs et que sa résurrection n'est pas incontestable? Dans un fait sur lequel les hommes les plus stupides et les plus bornés ne sauroient être susceptibles d'illusion, de simples soupçons ou

des doutes volontaires pourroient-ils suffire pour infirmer la déposition de cinq cents témoins, et leur imputer de s'être tous laissé fasciner les yeux? Alors que deviendroit la certitude historique? Admettre de pareils doutes, ce seroit adopter le pyrrhonisme le plus insensé.

Ah! Monsieur, plus on examine les Historiens sacrés, plus la certitude des faits qu'ils rapportent devient sensible; plus celui de la résurrection, particulièrement, y acquiert le dernier caractère d'authenticité. *St. Luc* le présente en peu de mots; il dit « que J. C. apparut plusieurs fois à ses Apôtres après sa mort, qu'il leur démontra par des preuves qu'il étoit vivant; et que pendant quarante jours il leur parla sans cesse du Royaume de Dieu. »

Que de choses importantes renferment ce peu de mots! Les apparitions sont multipliées, sont différentes et continuées pendant quarante jours. Ainsi que nous l'avons rapporté, elles ne furent ni muettes, ni subites et passagères; de longs discours les accompagnèrent, elles furent suivies d'instructions relatives à l'Église dont les Apôtres étoient les pontifes; aux Sacremens dont ils étoient les ministres; aux vérités éternelles qu'ils devoient être les premiers à annoncer; enfin à la hiérarchie et à la discipline du nouveau Royaume que J. C. alloit fonder sur la terre.

Ce ne sont pas ici seulement quelques mains qui touchent le corps de Jésus ressuscité, quelques oreilles qui entendent sa voix, quelques yeux qui s'assurent de sa présence ; à tout cela se réunit encore l'étonnante explication des prophéties les plus sublimes, une lumière qui fait disparoître l'obscurité des Écritures, une manifestation complète du plan général de l'Église, de cette Église qui devoit commencer à Jérusalem, recevoir ensuite dans son sein toutes les nations, et en dépit des persécutions et des hérésies, se maintenir stable et ferme jusqu'à la fin des siècles. Maintenant donc, si les Apôtres n'ont cru la résurrection qu'après tant de preuves et de prodiges, qui osera les accuser de crédulité ? Quel nom donnerons-nous à ceux qui après tant de preuves convaincantes s'obstinent à ne pas la croire ?

Que dirons-nous de ceux qui pensent que les Apôtres eux-mêmes ne la crurent pas ? Qu'ils nous expliquent comment et par quel motif ils cherchèrent à la persuader au monde ? Leur paroît-il vraisemblable que tous et avec eux les autres Disciples du Sauveur, eussent osé avancer un mensonge aussi coupable que téméraire ; qu'aucun d'eux ne s'y fût opposé, et n'en eût prévu les terribles conséquences ; que la crainte de Dieu et des hommes n'eût agi sur aucun d'eux, et ne leur eût fait sentir l'absurdité et la folie de tout

hasarder sans but et sans motif; qu'aucun d'eux n'en eût été détourné par l'impossibilité probable du succès, et ne se fût séparé d'une société perverse de malveillans qui n'aspiroient qu'à inventer une religion nouvelle, fondée sur l'imposture et le parjure; enfin que le cri de la conscience ou une crainte légitime n'en eût porté aucun à se démentir ?

Mais quels sont les hommes auxquels on attribue une perfidie si aveugle et si opiniâtre ? Les Disciples d'un Maître qui leur avoit proposé pour modèle la candeur et la sincérité de l'enfance, qui leur avoit enseigné à être toujours vrais et à mériter la réputation de l'être constamment pour n'être jamais obligés d'employer de sermens, d'un Maître enfin qui les avoit avertis qu'ils rendroient compte à Dieu de la moindre parole inutile.

Ces mêmes hommes furent soumis aux épreuves les plus rudes. La persécution les suivit jusqu'à la mort, plusieurs d'entr'eux périrent de la manière la plus cruelle et la plus violente. On ne peut se lasser d'admirer leur courage : ils supportèrent avec constance toutes ces tribulations, parce qu'ils souffroient pour la cause de la justice, et qu'ils étoient soutenus par la consolation intérieure de l'Esprit divin. Or si la résurrection n'est pas vraie, ces hommes ne sont pas

des faussaires que leur imposture rend dignes des châtimens éternels ; et comment alors expliquera-t-on les motifs de leur constance ?

Comment ! ces hommes auroient su que J. C. est mort, qu'il n'est pas ressuscité, que sa mort a été comme celle de tous les autres, que par conséquent il n'a le pouvoir ni de les délivrer de leurs persécuteurs, ni de les récompenser de leurs sacrifices, qu'ils n'ont rien à espérer de lui, et néanmoins ils auroient l'audace d'inventer et de soutenir sa résurrection ? On ne les condamne aux supplices et à la mort que pour cette imposture; loin que leur conscience puisse les consoler, les remords les plus cuisans se réunissent aux tourmens qu'ils endurent; ils souffrent les douleurs les plus atroces, une seule parole peut les en affranchir, et ils aiment mieux expirer dans l'agonie la plus douloureuse que de prononcer ce seul mot qui rendroit gloire à la vérité, et leur assureroit une vie tranquille et paisible. Qui pourroit admettre une si monstrueuse hypothèse, si contraire à la nature humaine et à la saine raison ?

Ce n'est pas tout encore : pendant que leurs persécuteurs s'acharnent à déchirer leurs corps, l'idée d'un Dieu vengeur viendroit intérieurement les atterrer. Et nous les voyons au milieu des tourmens rendre grace à ce même Dieu qu'ils

auroient irrité, à ce Dieu dont ils n'auroient pu attendre que les châtimens destinés aux imposteurs et aux parjures. Ils implorent son secours, le nom de Jésus-Christ est sans cesse sur leurs lèvres, ils le prennent à témoin de leurs peines, ils lui offrent le martyre qu'ils endurent, dans la seule confiance qu'il couronnera leurs travaux ; et tout cela ne seroit qu'un simulacre de vertu, une feinte qui couvriroit leur hypocrisie, un voile qui cacheroit leur obstination insensée et supérieure à toute la rigueur des supplices !

Si pour être incrédule il faut dévorer d'aussi grandes absurdités, l'incrédulité doit être bien honteuse ; je rougis même d'employer tant de temps à justifier de fraude et de mensonge des hommes dont les vertus non-seulement étonnèrent l'univers, mais le convertirent à Dieu. Dès que l'Esprit saint les eut remplis de ses dons, il ne leur resta d'humain que ce qui étoit nécessaire pour l'exercice de leur zèle. Ils dévorèrent tous les outrages, ils ne furent retenus par aucun danger, ils surmontèrent tous les obstacles, pour retirer les hommes de l'abîme de leurs erreurs et des vices dans lesquels ils étoient plongés. Leur humilité ne connut point de bornes ; leur douceur fut inaltérable, leur patience invincible et leur courage au-dessus de tout. Loin de dissimuler en rien, ils prononcèrent les ma-

lédictions les plus terribles contre les cœurs faux; leur fermèrent à jamais les portes de la Jérusalem céleste, et les menacèrent du feu éternel.

Nous avons déjà vu que J. C. après sa résurrection employa quarante jours à consoler ses Disciples, à les instruire, à les fortifier dans leur foi et à cimenter leur Église. Nous avons vu qu'au moment de quitter la terre, il les conduit à la montagne des Olives, leur annonce des vérités nouvelles et sublimes qu'il accompagne de promesses pleines de consolation, lève les mains, les bénit et s'élève dans les Cieux, une nuée le dérobe à leurs yeux, et quelques Anges leur parlèrent à tous. Tout cela se passa à la vue de tous; tous le virent, tous l'entendirent et tous l'attestèrent.

Comment seroit-il donc possible de douter de la vérité de ce prodige ou de chercher à l'atténuer? Cette montagne étoit à la vue de tous; les témoins étoient en très-grand nombre, tous connoissoient Jésus-Christ, tous reçurent les mêmes leçons, entendirent les mêmes discours et les mêmes prédictions; tous assistèrent à sa merveilleuse ascension, tous éprouvèrent la même sensation, et se réjouirent de la gloire de leur Maître et de l'espoir de la partager un jour; tous enfin lui rendent des actions de grace, et se réunissent pour attendre dans la retraite et la

prière l'accomplissement de ses promesses. Cette réunion de circonstances et de témoignages exclut toute possibilité d'imposture et d'illusion. C'est ainsi que les faits de la résurrection et de l'ascension de J. C. se soutiennent réciproquement; mais la venue du Saint-Esprit qui les suivit de très-près, leur donne un nouveau degré d'évidence.

J. C. dit à ses Disciples qu'il se séparoit d'eux pour monter au Ciel, mais qu'il leur enverroit l'Esprit saint qui les rempliroit d'une vertu divine, les transformeroit en d'autres hommes et leur enseigneroit toute vérité; qu'ils convaincroient le monde d'avoir commis un crime énorme en crucifiant celui qui étoit venu sur la terre pour en être le Rédempteur; que le prince des ténèbres, principal auteur de ce crime, seroit dépouillé de l'empire tyrannique qu'il avoit usurpé sur le genre humain, et que le Fils de Dieu, du sein de son Père, seroit plus puissant pour nous conduire à la vérité et à la justice.

Avec quelle fidélité, avec quelle magnificence les événemens n'ont-ils pas justifié la vérité de ces oracles merveilleux! Les Disciples de J. C. qui composoient l'Église chrétienne, dans le principe de son établissement, s'étoient réunis dans une maison où ils prioient. Un vent impétueux tout-à-coup s'y fait sentir, semble l'ébranler, et des langues de feu se reposent visiblement sur la tête

des Disciples, elles furent les signes publics et extérieurs de la venue de l'Esprit saint, de l'Esprit consolateur qui devoit leur enseigner toute vérité et que J. C. leur avoit promis ; c'est à cet instant qu'il s'empara de leurs cœurs ; et ce signe d'en haut fut le symbole de sa force invincible.

Quels furent ses effets ? Les Disciples ne peuvent dès-lors contenir l'ardeur dont ils se sentent pénétrés. Ils quittent leur retraite, se répandent dans les rues de Jérusalem, et en présence des habitans et de la multitude des Juifs étrangers qui étoient venus pour y célébrer dans le temple la solennité du jour, ils reprochent aux magistrats et aux sages de la Nation d'avoir crucifié Jésus qui étoit le Messie, pour qui leurs pères avoient tant soupiré. Ils publient hautement sa résurrection, affirment et assurent l'avoir vu et lui avoir parlé ; ils expliquent avec force et clarté tout ce que les prophètes avoient prédit sur sa mort et sa gloire, ses ignominies et ses vertus, et sur l'empire éternel qui devoit être le fruit de son sacrifice. Les peuples étrangers de tant de pays différens de la terre, les entendent malgré la diversité de leur langage ; chacun entend dans le sien ce que disent ces hommes simples, et ils sont pleins d'étonnement.

Qui a appris aux Apôtres si subitement tant de langues différentes ? quel discernement leur

fait saisir, au milieu de tant d'idiomes différens dont ils avoient si promptement acquis la connoissance, celui qui convient à un chacun, sans le mêler ni le confondre avec les autres? Comment des hommes élevés dans la bassesse et l'ignorance ont-ils pu s'élever tout-à-coup à un si haut degré d'illustration et d'intelligence? Qui leur a donné le pouvoir de transformer une multitude si indocile et si endurcie, en un peuple nouveau qui se pénètre d'amour et se soumet à la pénitence?

Le fait est que leur premier discours convertit trois mille personnes et le second cinq mille. Et l'on ne dit pas que les Apôtres dûrent des progrès si prodigieux à la disposition des esprits en leur faveur ou que ces conversions furent aussi superficielles que rapides, puisque ces hommes qu'ils convertirent et qu'ils amenèrent à adorer Jésus-Christ, étoient les mêmes qui le crucifièrent; ceux qui peu de temps auparavant ne croyoient pas en lui, parce qu'ils ne voyoient dans les Écritures que des récompenses temporelles, furent alors ceux qui le reconnurent pour le Messie et leur Dieu; ceux qui naguères n'avoient d'autre intérêt que celui des biens de ce monde, sont ceux qui vont les vendre pour en mettre le prix aux pieds des Apôtres; enfin ces Juifs si charnels et si grossiers sont transformés par leurs

desirs en citoyens du Ciel qui n'aspirent qu'à la jouissance des biens éternels. Ils forment déjà un peuple de Chrétiens qui n'ont d'autre souci que d'aimer J. C. et de l'imiter.

Qui peut s'empêcher de reconnoître dans une révolution si grande et si inopinée, la présence de l'Esprit saint et de son opération toute puissante? Quelle autre puissance que la sienne auroit produit en un moment des vertus si sublimes, éteindre l'amour propre, le transformer en une charité pure, ardente et généreuse, réformer des cœurs corrompus et les fondre de telle manière dans le feu de l'amour divin, qu'ils ne forment plus qu'un seul cœur et une seule ame? On n'en peut douter, et s'il est certain que suivant la promesse de Jésus-Christ, l'Esprit divin est descendu sur eux, il est indubitable que J. C. est le Messie qui est ressuscité, et qui à présent est plein de vie et assis à la droite de son Père, exerçant le même pouvoir, puisque sans cela il n'eût pas envoyé l'Esprit consolateur, seul auteur de tant de merveilles.

Je crains, Monsieur, que mes longs discours ne fatiguent votre attention; je crains que mes réflexions ne deviennent fastidieuses, et malgré tout cela je n'ose pas toujours les supprimer; parce que si quelques-unes ne paroissent pas nécessaires, elles pourroient peut-être être utiles.

Mais je ne dis pas tout ce que je pourrois, et pour ne pas être diffus j'omets de grandes vérités qui pourroient être d'excellentes preuves. Hier nous parlions du vieux Testament, aujourd'hui, du nouveau. Hier nous commençâmes par la Création et nous nous arrêtâmes à Jésus-Christ ; aujourd'hui nous avons parcouru sa vie, et nous l'avons suivi jusqu'à son séjour bienheureux dans le Ciel. Ce n'est pas tout, il me reste encore beaucoup à vous dire ; si vous me le permettez, nous pourrons continuer demain.

Le Père s'en alla, et je restai sans avoir ni la force, ni la faculté d'articuler une seule parole. Chaque fois que le Père me quittoit, il me laissoit avec un poids dont mon cœur étoit oppressé ; mais cette fois, il me sembloit qu'il m'avoit accablé sous le faix d'une montagne qui m'empêchoit de respirer. Je réfléchissois sur tout ce qu'il me disoit, je cherchois à fixer mes idées, j'écoutois avec la méfiance que m'inspiroit naturellement un homme auquel son éducation et son état prescrivoient de telles opinions ; mais je ne savois comment échapper à la force de ses discours, ni comment résister à une si grande lumière.

Je ne pouvois me défendre de trembler quand je l'entendois me prouver la divinité de J. C. par des raisonnemens qui me paroissoient convaincans et sans réplique ; plein de crainte et d'effroi, je

disois en moi-même, si J. C. est Dieu, combien mon sort seroit affreux ! Quel sera celui de *Théodore* et de tous mes autres amis ? Hélas ! infortuné *Manuel !* Ces idées me remplissoient de consternation, elles affectoient cruellement mon ame et me déchiroient le cœur.

Adieu, mon ami.

LETTRE TREIZIÈME.

Le Philosophe à Théodore.

LE Père fut à peine arrivé qu'il me demanda si j'avois fait un nouvel extrait de la conférence précédente ; je le lui lus alors ainsi qu'il suit :

Les humiliations et la mort de Jésus-Christ sont la preuve la plus certaine qu'il étoit le Messie tant promis et si desiré, à raison de ce que tout ce qui lui est arrivé avoit été positivement prédit.

Après l'avoir prouvé par les prophéties d'*Isaïe*, de *Daniel*, de *David* et d'une infinité d'autres, le Père a ajouté que l'ancien Testament entier, toutes les cérémonies, les rites et sacrifices ordonnés par la loi de *Moyse* n'étoient autre chose qu'un tableau figuratif où se trouvoient représentés d'avance les mystères du Messie.

Les livres de l'ancien Testament prédisent l'obstination des Juifs et la conversion des Gentils, et la substitution de ces derniers au peuple Hébreu, aussi invraisemblable alors et aussi impossible à prévoir qu'elle fut certaine dans la suite, est encore une preuve que l'Esprit divin les a dictés.

On ne peut révoquer en doute la vérité de

tout ce que contient le nouveau Testament ; en suivant seulement les règles humaines de la critique et les principes de la certitude historique, lors même qu'on ne s'arrête pas à considérer la divinité de son origine.

Aucune autre histoire n'a été écrite par un aussi grand nombre d'auteurs contemporains et par des auteurs si dignes de croyance, puisqu'au nombre de huit tous furent témoins oculaires, et que le plus grand nombre furent eux-mêmes les agens de ces faits.

La foi à ces Livres, conservée par la tradition est si publique et si certaine, que parmi les ennemis de la Religion il n'en est aucun qui ait osé la nier, attendu que les Écrivains des temps apostoliques citent à tout instant le texte de ces Livres sacrés.

La tradition confirme également leur intégrité et l'impossibilité de toute altération. Jamais on n'a pu en découvrir aucune ; et on s'appliqueroit vainement à vouloir prouver que quelqu'un eût eu intérêt à en être l'auteur, tandis qu'il est certain que le nombre de ceux qui avoient intérêt à les combattre étoit très-grand ; et que si l'altération de quelques passages eût été possible, les ennemis de la Religion n'eussent pas manqué de le relever hautement et avec beaucoup d'éclat.

Les

Les Auteurs du nouveau Testament étoient parfaitement instruits des faits qu'ils rapportent; faits de toute vérité et par conséquent ils ne purent ni se tromper eux-mêmes ni induire les autres en erreur.

Si ces principes suffisent seuls pour établir l'autorité de ce monument historique, elle acquiert un bien plus grand degré de force lorsque ses auteurs ayant reçu l'inspiration d'en haut, on prouve que ces Livres ont été dictés par l'Esprit saint.

Les miracles de Jésus-Christ prouvent la divinité de cet écrit, comme ils prouvent aussi qu'il étoit le Messie attendu, et qu'il étoit Dieu comme son Père.

Enfin l'inspiration des divines Écritures est encore prouvée par les miracles que faisoient leurs auteurs, sur-tout par la résurrection, l'ascension et la venue de l'Esprit saint, parce que ces faits sont attestés par une foule d'autres témoins, tous témoins oculaires, tous d'une conduite pure et intègre, qui scellèrent leur témoignage par le sacrifice de leur vie, sans que jamais aucun d'eux ait songé à se rétracter. »

Le Père avoit écouté mon extrait avec intérêt; il me dit qu'il étoit exact, et continua ainsi :

—Ce que nous avons dit, Monsieur, suffit

à celui qui cherche la vérité de bonne foi et avec le desir sincère de la trouver ; mais notre sainte Religion abonde en preuves. La divine Providence a bien voulu multiplier et répandre ses lumières, les verser à pleines mains, les présenter de différentes manières, afin d'éclairer tous les esprits, même les plus opposés, à tel point, que personne ne pût trouver d'excuse s'il venoit à fermer les yeux volontairement à leur divine clarté. Autant les mystères sont enveloppés dans une sainte et profonde obscurité qui relève le mérite de notre foi, autant Dieu nous manifeste clairement que c'est lui qui nous ordonne de les croire, pour que nous ne puissions refuser ni notre obéissance ni notre soumission.

Hier nous avons laissé J. C. assis à la droite de son Père, après avoir manifesté au monde par la vérification des prophéties accomplies en sa personne, par ses miracles et spécialement par ceux de sa résurrection et de son ascension, que Dieu avoit rempli sa promesse en envoyant le Messie, et que ce Messie étoit Dieu lui-même. Nous verrons maintenant que le même Jésus-Christ étant monté au Ciel, a manifesté de nouveau cette vérité par tout ce qu'il a daigné faire ensuite.

Dès que Jésus-Christ eut quitté ce monde,

son Église commença à s'élever. Ses Apôtres rassemblèrent les Fidelles dont ils formèrent différentes sociétés ou Églises particulières ; et J. C. versa sur eux ses dons avec tant de profusion, que les miracles qu'ils opéroient multiplièrent chaque jour le nombre des Fidelles ; en prouvant tout à la fois l'assistance de l'Esprit saint, le pouvoir de J. C. et la vérité de la Religion qu'il avoit fondée. *St. Paul* parle de l'effusion de ces dons comme d'un fait notoire, généralement connu de tout le monde ; il ne le rapporte pas pour instruire ceux qui l'ignorent ni pour persuader ceux qui en douteroient, il en parle comme d'une chose universellement connue.

Ce qu'il écrit à cet égard aux Corinthiens et aux Galates paroîtroit insensé, si aucun d'eux n'eût fait des miracles et n'eût guéri des malades en invoquant le nom de Jésus-Christ ; si nul d'entr'eux n'eût eu le don des prophéties et de parler toutes sortes de langues. C'est dans cette idée que *St. Paul* leur écrit ; et non-seulement il le leur écrit, mais il les réprimande encore de l'abus qu'ils en font. Il faudroit donc imaginer que *St. Paul* auroit voulu leur persuader qu'ils faisoient des miracles, tandis que cela étoit faux. S'il en eût été ainsi, comment pourroit-on regarder comme des hommes aveugles et

charnels ; ceux qui après avoir cru en J. C. et reçu du Saint-Esprit le don des miracles, auroient cherché la grace stérile de leur soumission à une vaine observance ?

Il est donc évident que ces dons étoient non-seulement publics et vrais, mais tellement multipliés, que les Apôtres crurent convenable d'interposer leur autorité pour en régler l'usage. Or si ces dons existèrent, à qui peut-on les attribuer, si ce n'est à J. C. qui les avoit promis ? à J. C. qui dit (*) qu'il lui avoit été donné tout pouvoir sur la terre et dans le Ciel ? Et que doit-on inférer de là, si ce n'est que l'Église chrétienne est son ouvrage ?

Les prophéties et les miracles suffisent pour démontrer la divinité de la Religion chrétienne; mais nous ne nous y arrêterons pas. Cherchons à contempler le plan même de la Religion, tel que J. C. le conçut. Examinons la nature des moyens qu'il employa pour l'établir et la propager ; la lumière surnaturelle avec laquelle il prédit les événemens, l'exactitude et la précision avec lesquelles ils se vérifièrent, et vous reconnoîtrez aisément que dans cette entreprise unique et surnaturelle tout étoit nécessairement divin.

(*) Math. XXVIII. 18.

Voyez le Fils de Dieu au moment où il sortit de la retraite à laquelle il avoit consacré la plus grande partie de sa vie, pour remplir son auguste ministère. Quel étoit son dessein ? le plus grand qu'il fût possible d'imaginer, rien moins que celui d'instruire et de réformer l'univers.

Le peuple d'Israël étoit le premier objet de sa mission ; et J. C. entreprend de leur persuader que leurs sacrifices, leurs offrandes et les cérémonies légales sur lesquelles ils se reposoient avec tant d'assurance, n'étoient plus que des ombres vaines et de stériles cérémonies. Il cherche à les appeler à un culte plus intérieur et plus spirituel, à les éloigner de l'amour des biens temporels, à leur faire concevoir de plus hautes espérances, à leur montrer une justice supérieure à celle qu'ils connoissoient et dont ils étoient satisfaits ; à les convaincre enfin que celle qu'ils peuvent exercer en suivant leurs lois, n'est plus que le reste d'un vain orgueil, aussi condamnable que les vices des autres nations.

Dans son plan, Jésus-Christ s'est proposé d'enseigner sa doctrine aux autres nations dont la raison étoit avilie sous le joug des erreurs d'une idolâtrie qui couvroit presque toute la terre. Il veut les arracher à la longue et mortelle léthargie dans laquelle ils étoient plongés, et dissiper les ténèbres qui leur fermoient les

yeux ; il veut renverser les temples du démon, détruire leurs idoles, prouver aux philosophes que leur science n'est que folie ; attacher au joug de la foi les princes idolâtres, changer des hommes charnels, grossiers et sensuels, en hommes spirituels, chastes, désintéressés et fidelles ; réunir à un même culte tous les peuples de la terre, imposer une loi uniforme aux Juifs et aux Gentils, et la leur rendre commune, malgré l'opposition de leurs sentimens et de leurs passions.

A ces desseins si étonnans en eux-mêmes, nous devons en ajouter d'autres plus élevés et plus sublimes. Il vient pour instruire et ceux qui vivent sans loi et ceux qui obéissent à la loi. Tous naissent dans le péché, ennemis de Dieu et chargés de sa malédiction ; il leur apprend qu'il y a un espace immense entr'eux et la grace divine ; il leur démontre l'insuffisance de leurs efforts pour sortir de l'abyme où ils sont plongés, efforts qui ne pourroient être suivis que de l'accroissement de leurs maux, puisque leur présomption les rendroit sans remède : il leur dit expressément qu'ils ont tous besoin d'un médiateur qui les réconcilie avec Dieu, et que lui-même est ce médiateur. Il veut qu'on le reconnoisse pour tel, qu'ils n'attendent plus la vie éternelle que de son intercession ; et il les avertit que

leurs bonnes œuvres ne deviendront fructueuses pour eux que par le prix de ses mérites.

Tel est le plan que Jésus-Christ conçut et vint exécuter, sur lequel ses yeux paternels s'arrêtèrent et qu'il communiqua dans toute son extension. Qui ne reconnoît la nécessité d'une intelligence infinie pour concevoir un si vaste dessein ? et qui pouvoit l'exécuter, si ce n'est celui qui dispose seul des événemens à son gré; qui, certain de ne trouver aucun obstacle et sûr de les écarter à sa volonté, peut enfin, quand il le veut, réformer ses œuvres et leur rendre leur perfection originelle ?

Notre admiration s'accroît lorsque nous considérons que pour exécuter un aussi vaste projet, un plan aussi immense, il dédaigna les moyens que la raison humaine eût jugés suffisans, mais qui auroient pu ternir sa gloire. Abandonnant les grands, les sages, les savans de la nation, il ne choisit pour instrumens de son triomphe que des hommes pauvres et obscurs, sans talens, sans savoir, sans biens, sans pouvoir : tels sont ceux dont il se servit pour confondre et subjuguer les sages et les hommes puissans des nations; tels furent ceux qui lui ont soumis l'univers et qui occupèrent les premières places de son nouvel empire.

Que leur promet J. C. dans la vue de leur

inspirer le zèle et la constance nécessaires pour exécuter une entreprise si difficile, pour leur faire braver tous les dangers? Leur prodiguera-t-il les louanges? les encouragera-t-il par de puissantes promesses? Il connoît la foiblesse du cœur humain, les ressorts qui agissent sur lui et le penchant qui l'entraîne; il sait que tout ce qui n'est pas évident le touche peu, qu'une récompense à venir perd de sa grandeur par son éloignement, et qu'il ne se résout qu'avec peine à la mériter aux dépens des jouissances présentes. Soutiendra-t-il leur courage par l'espoir de quelques avantages actuels et puissans?

Non, il ne leur présente qu'un sort pareil au sien; il leur annonce que comme lui ils seront méconnus, persécutés, injuriés; que leur condamnation et leur mort seront regardées comme un mérite acquis auprès de Dieu. Si telles furent les espérances qu'il leur donna et les moyens dont il sut les enflammer; si, en effet, les Apôtres ne se découragèrent point à la vue des humiliations, des tourmens et de la mort qui étoient devenus leur seule perspective et le but unique de leurs travaux dans ce monde, il est évident que J. C. maîtrisoit leurs cœurs et en disposoit à son gré; puisque rejetant les moyens qu'eût conseillés la prudence humaine, il n'employa que ceux qui avant l'événement devoient

paroître plutôt contraires que favorables à ses desseins.

Toutes les actions de J. C. étoient donc divines, toutes supérieures aux vaines spéculations de la prudence humaine. Qui eût imaginé que les Apôtres, pour remplir leur mission, regarderoient la mort de leur Maître comme nécessaire, tandis qu'elle paroissoit devoir détruire leurs espérances et enchaîner leurs actions ? Qui eût pu penser que le succès de leur ministère dépendoit des humiliations mêmes qui devoient l'accompagner ?

Jésus-Christ, il est vrai, le leur avoit prédit; et nous trouvons encore là une preuve de sa divinité et de sa toute-puissance. « On me prépare, leur disoit-il, une mort cruelle et ignominieuse; mais par elle je vaincrai le monde et l'esprit impur qui est depuis si long-temps l'objet de ses adorations; j'attirerai à moi tous les peuples de la terre, ils se prosterneront au pied de ma croix dont je ferai un autel d'expiation, un trône de miséricorde; le Juif seul restera endurci et persistera dans son incrédulité et sa rebellion (*) : de toutes parts les Gentils viendront s'asseoir avec *Abraham*, *Isaac* et *Jacob* dont ils imiteront la foi; tandis que les Juifs, enfans du royaume,

(*) Math. VIII. 11, 12.

seront chassés honteusement et condamnés aux larmes éternelles. »

Cette prophétie est très-claire, elle est très-positive; mais combien ne devoit-elle pas paroître extraordinaire, incompréhensible et hors de toutes probabilités! Son accomplissement entier et littéral pouvoit seul en prouver la vérité; si les Juifs qui respectoient les Prophètes et qui furent témoins des miracles du Messie, ne croyoient pas en lui, comment espérer que les infidelles croiroient, eux qui ne connoissoient ni les Prophètes ni le Messie, qui jamais ne les avoient entendus et qui n'avoient été témoins d'aucun de ses miracles?

La prédiction de J. C. sur les malheurs qui menaçoient Jérusalem, ne fut ni moins précise ni moins opposée à toute vraisemblance. Les Romains étoient au plus haut degré de puissance; tout ce qui leur avoit résisté étoit subjugué: les Juifs partageoient le joug sous lequel avoient fléchi tant d'autres peuples; et ils s'y étoient tellement accoutumés que rien n'indiquoit en eux le desir ou le pouvoir de recouvrer leur indépendance. Malgré toutes les apparences, Jésus-Christ leur prédit que Jérusalem se révoltera (*), qu'elle persistera dans sa re-

(*) Luc, XIX. 43, 44.

bellion, qu'elle sera réduite aux extrémités les plus désastreuses; et qu'enfin cette cité alors si florissante sera tellement ruinée qu'il ne restera pas pierre sur pierre soit des murs destinés à sa défense, soit de son temple et de ses édifices.

Elle périra, ajoute-t-il, par un siége meurtrier et soutenu avec fureur; ses ennemis l'environneront de tranchées : elle sera resserrée si étroitement qu'aucun de ses habitans ne pourra se sauver; elle sera prise d'assaut : enfin elle essuiera tous les outrages et les fureurs d'un vainqueur irrité de sa longue résistance.

J. C. leur prédit encore que plusieurs de ceux qui l'écoutoient et qui le voyoient répandre des larmes sur l'ingratitude de Jérusalem, seroient témoins de ses malheurs et de sa destruction; et ce qui mérite toute attention, il ne leur annonce pas ce désastre comme dépendant d'événemens simples et naturels, mais comme un châtiment dont il les menace et qu'ils n'éprouveront que par ses ordres.

Jérusalem écouta tranquillement ces menaces formidables. Les armées qui devoient la réduire en cendre, lui paroissoient éloignées ou imaginaires : elle étoit loin de croire qu'elles obéiroient si promptement aux ordres de J. C. Mais cette confiance et cet aveuglement ne donnent-ils pas

à sa prédiction un caractère surnaturel ? et de ce que les événemens en prouvèrent la vérité dans toutes ses circonstances, il s'ensuit évidemment que celui qui la faisoit étoit le Fils de Dieu, le maître de l'univers, dont la justice sévère châtioit les Juifs qui avoient méprisé sa clémence.

Tel est le caractère de toutes les prophéties de Jésus-Christ ; d'abord l'invraisemblance, ensuite l'évidence et la précision. Ses Disciples étoient des hommes foibles, incapables de toute entreprise courageuse ; et malgré cela il leur promet de les transformer en hommes forts : rien ne pourra les intimider ni les affoiblir ; ils supporteront courageusement les tourmens les plus cruels, la mort la plus affreuse : il ne leur dérobe rien de ce qu'ils doivent souffrir pour lui ; mais il les assure en même temps qu'ils endureront tout avec courage, avec constance ; il leur promet une victoire semblable à la sienne, et leur prédit le triomphe de l'Évangile : il leur annonce que leurs succès s'étendront de la Judée aux provinces voisines et jusqu'aux contrées les plus éloignées. Il les avertit de ne pas s'occuper de ce qu'ils répondront aux magistrats et aux rois, parce qu'il leur inspirera ce qu'ils doivent dire, et qu'ils ne seront plus que les organes de l'Esprit saint qui leur dictera leurs réponses.

Voilà quelles furent ses promesses ; voyons

comment elles s'accomplirent. Les Apôtres commençoient à peine à prêcher l'Évangile, que sa lumière divine se propage par-tout avec une inconcevable rapidité. De Jérusalem, elle se répand dans toute la Judée et en Samarie. La synagogue s'alarme et s'irrite : elle croit qu'en dispersant les Disciples de J. C. elle éteindra un incendie aussi rapide ; ses efforts n'aboutissent qu'à l'étendre avec plus de sûreté. Les Apôtres se séparent et parcourent les différens pays qu'ils doivent convertir ; avant de terminer leur carrière, la foi est déjà annoncée à tout l'univers : la voix de ses prédicateurs s'est fait entendre aux extrémités de la terre.

Les malheurs que le Christ avoit prédits à Jérusalem eurent aussi leur entier accomplissement. Les Juifs aveugles et obstinés en ressentirent bientôt les terribles effets. Une armée Romaine survient et rase jusqu'aux fondemens de cette ville rebelle ; elle ruine, elle incendie tout : elle détruit ce temple qui faisoit toute sa gloire. Vainement *Tite* leur général et leur empereur s'efforce-t-il de sauver cet auguste édifice ; un ordre supérieur avoit prononcé son malheureux sort. Sa destruction devoit montrer au monde entier qu'il n'y a de vie et de salut qu'en Jésus-Christ ; que ceux qui l'offensent irritent Dieu ; que sa main toute puissante punit leurs outrages, et

que les cœurs endurcis et rebelles seront les victimes éternelles de sa colère et de sa justice inexorable.

Naguères enfant de Dieu, le Juif ingrat et obstiné se trouve en un instant dégradé, déshérité et chassé honteusement de la maison paternelle ; il a perdu ses droits, tout ce qui lui étoit promis, l'intelligence des Écritures saintes, le bienfait de l'alliance de Dieu, du Messie et la vie éternelle ; tous ses trésors ont passé entre les mains de ses ennemis, et il ne lui reste d'autre expectative que les terribles châtimens qui dureront pour lui, autant de temps que son impénitence et son aveuglement.

Qui ne s'étonnera de voir les Gentils venir se prosterner aux pieds de celui même que sa propre nation avoit condamné comme usurpateur du titre et de la gloire du Messie ? L'ignominie attachée au supplice de la croix ne met aucun obstacle aux adorations qu'ils s'empressent de lui prodiguer, et néanmoins ce sont pour la plupart des hommes qui ne jugent les objets que par le prix de leur apparence extérieure et sensible ; mais J. C. avoit prédit que de toutes les parties de la terre les peuples viendroient partager la foi d'*Abraham*, et sa prédiction devoit s'accomplir en dépit de toutes les probabilités humaines.

Ses autres promesses eurent toutes le même accomplissement. Non-seulement les Apôtres ne se laissent point intimider par les menaces, non-seulement ils ne s'effraient pas des supplices qui les attendent, ils s'estiment encore heureux de partager les humiliations de leur divin Maître : toute leur ambition est de s'unir à ses souffrances et à sa croix pour participer à son triomphe; forts de son amour et de sa protection, ils se montrent par-tout invincibles.

La lumière qui les éclaire égale la force qui les soutient ; leurs discours au peuple et au conseil suprême de la nation Juive, sont des monumens éternels de la céleste sagesse qui les anime. Ils combattent également le faux zèle des Juifs et des Gentils, l'éloquence et la philosophie humaine qui prétendent gouverner les opinions à leur gré, et ils n'ont d'autres armes que la simplicité de leur prédication et la folie apparente de la croix.

Mais à qui resta le champ de bataille ? qui obtint la gloire du combat ? pour qui se décida la victoire ? quel fut le vaincu ? qui se vit réduit au silence, de l'Apôtre ou du docteur de la loi ? quelle fut la clarté qui prévalut, celle que le monde nommoit folie, ou celle que les Chrétiens s'appliquoient à combattre ? La conversion du monde et l'établissement universel de l'Église ont résolu

ce problême. Ce ne fut encore que la moindre partie de leur triomphe.

Tout ce qui sur la terre étoit redoutable, savant ou puissant, se réunit pour défendre l'idolâtrie et pour étouffer l'Église dans son berceau. Les princes rendirent des édits atroces, les magistrats les font exécuter avec une rigueur barbare; des millions de victimes sont livrées aux bourreaux, et des ruisseaux de sang coulent dans toutes les villes de l'empire. Quel fut le fruit de ces mesures coupables et inhumaines? Que peuvent les hommes contre le pouvoir de Jésus-Christ? que peuvent-ils attendre de leurs folles entreprises contre sa gloire? Le sujet rebelle et armé contre son souverain légitime, fut vaincu et enchaîné par lui. Le démon qui s'étoit élevé jusqu'aux astres pour se faire adorer, fut précipité dans les abymes. Ses temples furent fermés ou détruits, ses autels renversés, ses statues réduites en poussière; l'idolâtrie abattue et honteuse fuit le sol qu'elle déshonora si long-temps, et court ensévelir dans les ténèbres son infamie et ses abominables superstitions.

Dieu ne permit pas aux Apôtres de jouir de la plénitude d'un spectacle aussi touchant que glorieux; mais l'Église qu'ils avoient fondée succèda à leur autorité, hérita de leurs promesses et étendit son empire. Rien n'avoit paru plus foible

foible et plus méprisable dans son berceau que la réunion des Chrétiens ; en peu de temps elle parvient au plus haut degré de splendeur. Toutes les nations se réfugient dans son sein comme les fleuves se rendent à la mer ; toutes viennent se faire adopter dans la famille de *Jacob* et reconnoître les Patriarches pour leurs pères. L'Église vit à ses pieds ses deux orgueilleuses ennemies, la synagogue et l'idolâtrie, et sur les ruines de toutes deux elle éleva sa tête sublime et majestueuse.

Tous les jours, il est vrai, la persécution enlevoit du sein de cette chaste épouse des milliers de ses enfans ; mais elle se console par la promesse de son céleste époux : elle sait qu'elle doit un jour triompher, se multiplier et étendre son empire par la mort d'un grand nombre des siens. Confiante en la bonté de Jésus-Christ, elle espère qu'il ne laissera pas long-temps ses fidelles serviteurs dans l'opprobre et dans l'oppression ; que le jour de sa gloire ne tardera peut-être pas à luire, ce jour desiré où la croix doit sortir de l'obscurité et servir d'ornement aux temples, ce jour qui doit voir placer avec honneur sur les autels les restes précieux de ses victimes, ce jour enfin où J. C. lui-même y doit renouveler son ineffable sacrifice.

En effet les corps des Martyrs qui pendant

long-temps avoient été livrés aux bêtes féroces et aux oiseaux du ciel, furent recherchés avec soin et parurent avec gloire : une sainte vénération portoit le peuple à les recueillir avec un respect religieux ; les enfans même de ceux qui avoient été leurs bourreaux se prosternèrent avec respect devant ces restes précieux ; les tyrans qui les avoient condamnés à périr, n'avoient fait que les couronner de gloire : leur mort étoit devenue une victoire ; les tourmens et les humiliations qu'ils endurèrent, avoient été le gage de leur gloire actuelle, et les instrumens de leur supplice sont aujourd'hui les trophées qui embellissent l'éclat de leur triomphe.

Trois points hors de doute se présentent à notre observation : la certitude de ce changement, l'immensité des obstacles qui lui furent opposés, et la foiblesse des moyens qui l'opérèrent. On se demande : comment un changement si inattendu, si étonnant, si opposé à tous nos penchans et à toutes nos passions, a pu s'opérer par des moyens si foibles et malgré de si grands obstacles ? Quelle cause secrète et puissante a pu changer ainsi la face de l'univers, obliger les hommes à renoncer à leurs opinions, à leurs inclinations et à abandonner leurs cultes pour adorer un Dieu crucifié par sa nation même, et embrasser une Religion qui commandoit si

impérieusement la mortification de nos sens ? Quelle clarté vive et soudaine put découvrir même aux ignorans les vérités les plus sublimes et les mystères les plus profonds ? Qui put inspirer une soumission si humble, une docilité si parfaite à tant d'orgueilleux philosophes ? Comment enfin la croix de J. C. fut-elle préférée aux richesses, aux plaisirs, à la gloire et aux jouissances de la terre ?

L'incrédulité s'efforcera vainement de trouver une raison naturelle à des événemens aussi extraordinaires : il n'y a qu'un moyen de les entendre et de les expliquer. Disons que les décrets éternels de Dieu les avoient ordonnés, que lui-même les avoit annoncés dès le commencement du Monde, que J. C. les avoit prédits, et que maître des cœurs, il voulut opérer les choses les plus grandes par les moyens les plus foibles en apparence ; il voulut que ni les hommes ni la raison humaine ne pussent s'attribuer une partie de sa gloire, et que ses miracles également grands et nombreux ouvrissent les yeux de la multitude ; il voulut que cédant à sa voix pleine de force et de persuasion, elle élevât son cœur vers le Seigneur et reconnût son libérateur ; que les peuples vinssent en foule former dans le sein de son Église cette famille chérie, cette nation sainte promise au Messie

pour son héritage et devenue le prix de ses humiliations.

Jusqu'à présent je ne vous ai montré que les dehors du grand édifice de la Religion ; je vais vous faire pénétrer dans son temple auguste : je vais vous mettre à portée de voir que tout ce qu'il renferme est digne de la grandeur de Dieu et parfaitement adapté aux besoins des hommes. Les premiers objets que Jésus-Christ offre à notre vue, sont des mystères incompréhensibles qui blessent notre orgueil et humilient notre raison ; mais après nous avoir convaincus qu'il est Dieu lui-même, oserons-nous lui contester l'autorité suprême dont il est revêtu ? Ne mérite-t-il pas que l'homme ajoute au sacrifice de son cœur, celui de ses foibles lumières ? Dieu à qui il est redevable de la raison, ne pourra-t-il lui prescrire de croire ce qu'il ne lui permet pas de comprendre ?

Où sont les titres, quels sont les droits de cette raison présomptueuse qui prétend soumettre à son examen les oracles mêmes de Dieu ? Lorsqu'elle se livre à une prétention si absurde, elle est déjà dégradée et corrompue par les passions. Qu'elle s'applique plutôt à méditer l'immensité de l'Être suprême, à découvrir les rapports infinis qu'elle lui présente et dont la profondeur ne peut se mesurer ; qu'elle reconnoisse

son délire, lorsque dans sa dépendance elle se permet de juger l'autorité de Dieu, et que dans les ténèbres dont elle est enveloppée, elle veut apprécier la lumière qui environne son trône; qu'il nous suffise de savoir que tout ce qui nous vient de Dieu ne peut être que vrai, juste et saint; et ne devons-nous pas en conclure que tout ce qu'il a bien voulu nous révéler mérite nos adorations, lors même que les bornes de nos lumières s'opposent à ce que nous puissions le concevoir?

Que ces hommes vains et présomptueux qui refusent à la souveraine vérité la soumission qui lui est dûe, nous disent si la nature ne leur cache aucuns secrets. Hélas! de quelque côté que nous portions nos regards, nous rencontrons mille objets d'une utilité journalière dont Dieu nous a accordé l'usage, mais dont il nous déroba la connoissance, peut-être parce qu'elle eût plutôt excité notre curiosité que notre reconnoissance. Combien de vérités sublimes s'offrent à nos regards, sans que leur certitude nous permette de les pénétrer! Que de merveilles échappent à notre conception! Pouvons-nous expliquer la nature de la lumière si admirable dans ses effets, si étonnante par sa mobilité, si variée dans ses combinaisons? Connoissons-nous le principe de l'air, de ce fluide si imperceptible

à la vue, si actif et si terrible dans ses phénomènes; du feu, de cet élément si caché dans son essence et si redoutable dans ses effets? Qui pourra expliquer la formation des élémens, la multiplicité infinie de leurs combinaisons, et cette foule d'autres merveilles sans nombre que la nature offre à nos regards, sans que la raison puisse les comprendre et auxquelles elle refuseroit toute croyance, si nos sens ne nous en attestoient journellement l'existence?

S'il nous est impossible de pénétrer dans les secrets de l'ordre physique, pourquoi trouverions-nous plus de facilité dans ceux d'un ordre surnaturel? Qui soulèvera le voile qui les soustrait à notre entendement? La raison reconnoît évidemment la nécessité d'un Créateur suprême qui donna l'existence à l'univers; mais veut-elle analyser sa souveraine majesté, aussitôt l'éclat de sa gloire l'éblouit et la force à rétrograder. Elle sait que Dieu est éternel, elle conçoit que l'être qui n'a point eu de commencement ne peut avoir de fin; mais comment pourra-t-elle comprendre son éternité? comment sonder cet abyme profond qui embrasse tous les temps, qui ne présente aucune limite? Elle sait que Dieu est immuable, elle reconnoîtra en lui sans effort ces deux attributs; mais dès qu'elle veut les approfondir, elle se perd dans ses propres raisonnemens.

Si de Dieu nous descendons à l'homme, quel abyme nouveau d'obscurité ! L'homme naît malheureux et injuste ; il n'est point sorti dans cet état des mains du Créateur dont l'essence est d'être infiniment bon et infiniment saint : il faut donc que l'homme lui-même soit la cause de ses malheurs. Mais comment ou quand se rendit-il coupable ? c'est sur quoi la philosophie humaine ne pourra jamais répondre. Dieu tira l'univers du néant, et comme Dieu, il doit le gouverner avec une justice égale à son pouvoir ; pourquoi donc tant de méchans coulent-ils leurs jours dans la prospérité, pendant que tant d'hommes justes et vertueux vivent dans l'oppression ? l'esprit humain pourra-t-il nous en rendre mieux raison ?

Si dans l'ordre physique et moral, ou ce qui est la même chose, dans celui de la nature et de la raison, on rencontre à chaque pas des objets qui échappent à notre pénétration, combien à plus forte raison doit-on trouver dans l'ordre surnaturel de la révélation des vérités qui surpassent notre intelligence ? sans doute il en doit être ainsi. Et puisque nous savons que ces dogmes ont été révélés par Dieu lui-même, et portent avec eux le caractère et toutes les preuves qui doivent convaincre un cœur droit, un esprit judicieux, comment pourrions-nous ne pas les respecter ?

L'incrédule répète hautement et sans cesse que ce qui est absurde et contradictoire, ne peut être un dogme révélé et encore moins émané de Dieu. Mais est-il certain, est-il prouvé que les dogmes de la révélation soient contradictoires ? comment démontrer ou même appercevoir cette contradiction ? Pour dire qu'il y a contradiction dans une chose, il est indispensable de voir clairement l'incompatibilité des élémens qui la composent, avoir sur ces mêmes élémens des notions claires, précises et assez étendues pour pouvoir en examiner et en juger l'ensemble.

D'après cela, qui auroit la témérité de prétendre avoir des notions assez parfaites, non-seulement sur l'ensemble de tous les mystères, mais même sur chacun d'eux en particulier ? qui osera se vanter d'en connoître le fonds, les rapports et la connexion ? Ceux donc qui soutiennent que le sens que renferment les mystères est contradictoire, parlent de ce qu'ils ne connoissent pas, jugent ce qu'ils n'entendent pas et abusent de leur raison en paroissant ou voulant paroître s'en servir.

« Les incrédules, dit *Bossuet*, prennent leur raison pour guide, et elle ne leur offre qu'obscurités et vaines conjectures. Les absurdités qu'elle enfante sont plus grandes et plus extravagantes

que les vérités dont ils paroissent s'étonner si fort, et ils ne peuvent nier des mystères incompréhensibles, sans s'engager dans des erreurs sans fin. » Peut-on d'ailleurs envisager leur sotte incrédulité, autrement que sous le point de vue d'une erreur continuelle, d'une témérité qui les expose à tout, d'un égarement volontaire et d'un orgueil qui repousse l'unique remède à ses maux, c'est-à-dire l'intervention de l'autorité légitime ?

L'incrédule ne s'arrête pas; il répète encore que les mystères répugnent au bon sens et à la raison, sans considérer que plus cette répugnance paroît fondée, plus il fournit des armes contre lui-même. Comment en effet des mystères si incompréhensibles et en même temps si absurdes, ont-ils trouvé tant de personnes qui y croient; et comment en trouvent-ils encore un si grand nombre ? Laissant de côté les preuves et les argumens, au moins sera-t-il forcé de convenir que ces mystères qu'il tourne en dérision et auxquels il ne veut pas croire, ont été prêchés avec un grand succès aux Gentils les plus éclairés, puisqu'un si grand nombre d'entr'eux embrassèrent la Religion chrétienne.

Il ne niera pas non plus que ces mystères, si incroyables selon lui, ont été reçus et respectés, non dans une partie obscure et retirée de la terre, par des hommes ignorans et grossiers,

mais dans toute l'étendue de l'univers, et par des nations illustres et bien policées. Les Apôtres chargés de propager l'Évangile, le prêchèrent dans tous les pays ; ils firent entendre la parole de Dieu de l'orient à l'occident, du septentrion au midi. Chaque jour les Gentils augmentoient considérablement le troupeau de Jésus-Christ ; les villes, les provinces, les empires recevoient et croyoient ces mystères ; ce n'étoit pas seulement le peuple qui les croyoit, ce n'étoient pas uniquement des hommes ignorans et sans culture qui se rangeoient sous la bannière des Chrétiens, mais les plus grands génies, les hommes de la plus haute science, ceux enfin qui étoient regardés comme des philosophes et des sages.

Ouvrons les livres des Pères de l'Église, et ne les considérant même que comme des sages et des philosophes, nous serons bientôt convaincus qu'il faudroit n'avoir ni goût ni discernement pour ne pas admirer la profondeur de leur doctrine, la pénétration de leur esprit, l'élévation de leurs pensées, la force de leur raisonnement, la beauté et l'énergie de leurs expressions, et jusqu'à la grace qu'ils répandent dans leurs discours tantôt éloquens, tantôt ingénieux ou pathétiques.

Certainement on ne trouvera ni leur esprit livré à la superstition, ni leur talent frivole,

ni leur génie limité ; et ce n'étoient ni des hommes faciles à tromper, ni des hommes légers dans leur croyance.

Remarquez en même temps que ces mystères si incompréhensibles ne durent pas leur adoption à des maximes agréables, ou à des principes commodes ou favorables à la naissance, à l'éducation, à l'intérêt ; loin de là, l'austérité qu'ils commandoient, sembloit ne servir qu'à les accréditer. Pendant une longue suite de siècles les Chrétiens n'étoient composés en grande partie que de Gentils, nés dans le paganisme et élevés dans l'idolâtrie ; pour les persuader, il falloit détruire toutes leurs opinions, effacer de leur cœur toutes leurs affections, il falloit les assujettir à la sévérité des devoirs qu'imposoit la doctrine qu'ils venoient d'embrasser. S'il étoit difficile d'obtenir leur assentiment à des dogmes nouveaux et incompréhensibles, de leur faire abandonner leurs dieux, leur culte et leurs cérémonies superstitieuses, il l'étoit bien plus de les assujettir à des devoirs pénibles et rigoureux ; et malgré l'austérité qu'on leur prêchoit, leur nombre ne cessoit d'augmenter tous les jours. Ces faits doivent paroître aux incrédules hors de toute croyance, et c'est ce qui est arrivé. Les Gentils se convertissoient, les idolâtres abjuroient leurs erreurs ; les faux prêtres en courroux disputoient,

menaçoient, ne discontinuoient pas leurs cultes insensés ; mais l'Évangile s'établit sur leurs ruines.

L'homme adopte facilement des opinions conformes à ses passions ou qui flattent ses sens ; il voit circuler avec indifférence des maximes qui n'astreignent pas à des devoirs pénibles ou difficiles. Mais quand une Religion nous dit que l'homme doit s'oublier, qu'il doit réprimer ses passions, résister aux desirs et aux penchans les plus naturels, embrasser sa croix, la porter chaque jour, et mettre en pratique toutes les mortifications que prescrit l'Évangile ; certes une telle Religion ne s'adopte pas légèrement, la pratique n'en est pas aisée, et personne ne se rend que lorsqu'il ne peut plus résister à des preuves évidentes auxquelles il ne peut s'empêcher de céder.

Mais ce qu'on ne sauroit assez admirer, c'est que la foi que les premiers Chrétiens donnèrent à ces mystères, fut si vive, si constante et si ferme que pour pratiquer et pour défendre les maximes austères de leur croyance, ils sacrifièrent tout, richesses, honneurs, plaisirs, santé, repos et la vie même. Dès la naissance de l'Église, quels conmbats n'eurent-ils pas à soutenir ! que de sang n'ont-ils pas prodigué ! Sans cesse ils étoient exilés, proscrits, jetés dans les cachots

les plus affreux, traduits devant les tribunaux, livrés aux bourreaux, recevant enfin la couronne du martyre dans les tourmens les plus cruels et les plus recherchés que pût inventer la barbarie de leurs ennemis. Pourquoi se livroient-ils ainsi au fer des bourreaux ? pourquoi alloient-ils au-devant des douleurs les plus vives de la mort la plus affreuse ? Pour soutenir et défendre ces mêmes mystères que l'incrédule juge inadmissibles, et auxquels il ne daigne pas s'arrêter.

Ils ont été crus avec une foi si constante, qu'en dépit de tous les obstacles, leur croyance existe depuis dix-huit cents ans, et que suivant la promesse de Jésus-Christ, elle se conservera jusqu'à la consommation des siècles. En vain le pouvoir des hommes s'est élevé pour les combattre ; les douceurs de ce monde, toutes les passions déchaînées par l'orgueil d'une vaine philosophie les ont toujours contestés ; mais comme les vagues de la mer irritée se brisent contre le rocher qui leur résiste, ainsi les efforts des ennemis de la Foi n'ont pu les ébranler, et les Disciples du Christ, sortant toujours victorieux de cette lutte impie, enseignent aujourd'hui la même foi et la même croyance que leurs prédécesseurs enseignèrent dès le principe.

Tu ne peux, dirai-je à l'incrédule que j'inter-

pelle encore, nier que ces mystères ont été crus dans tout l'univers, de la même manière, avec la même force, avec la même constance; qu'ils ont été crus par les idolâtres, les barbares, les sauvages, les philosophes et les sages, par les riches et les pauvres, les grands et les petits, dans les cours, dans les villes et dans les campagnes; expliques-moi donc, pourquoi tu dis qu'ils sont incroyables ? dis-moi comment ils ont été crus avec une publicité si incontestable ? avoues qu'il y a en cela un secret que tu ne connois pas. En effet il y a un secret, et je vais te le révéler.

Saches qu'un Être supérieur à la nature a dirigé cette œuvre qui est la sienne; saches que les impulsions secrètes de sa providence la dirigent continuellement; reconnois la main de la Divinité, prosternes-toi et adores-la; rougis de tes railleries insensées qui l'ont outragée, et crains de provoquer sa colère.

Dieu, il est vrai, nous a proposé des vérités cachées et incompréhensibles; mais il ne l'a pas fait sans de grands et de puissans motifs. La terre est pour les mortels un passage rapide, un lieu d'exil; on ne peut donc trouver étrange que l'homme n'y jouisse pas du glorieux privilége de voir la vérité dégagée des nuages qui la cachent,

comme il la verra dans le sein même de la Divinité. Les hommes cheminent à présent dans le désert de ce monde, comme le peuple d'Israël lorsqu'il se rendoit à la Terre promise après sa sortie d'Égypte. Le flambeau de la révélation est la colonne lumineuse qui dirigeoit les Hébreux ; il ne nous donne que la clarté nécessaire pour guider nos pas, pour éviter les précipices, et nous défendre des prestiges de nos sens et de l'erreur ; sa lumière est imparfaite, et elle le sera jusqu'à l'heureux jour où le soleil de la justice se montrera dans tout son éclat, nous couvrira entièrement de ses rayons lumineux et nous environnera d'un bonheur éternel.

Cette clarté imparfaite, ce mélange de lumière et d'obscurité devenoit indispensable pour nous. Le premier homme voulut se devoir à lui-même et sa science et sa félicité. Par cette double présomption il mérita d'être abandonné à la perversité de son cœur et au délire de son esprit ; Dieu dans sa miséricorde voulut lui pardonner, mais en même temps le rappeler à lui par des moyens convenables à son état de foiblesse, et capables d'humilier et de corriger sa raison et son cœur. Il le rendit donc comptable de ses actions et de ses desirs ; et c'est dans cette vue qu'il exige une soumission sincère et parfaite aux vérités de sa parole. Par cette double dépendance l'homme

rentre de nouveau sous la domination de Dieu; sa raison revenue de ses erreurs connoît la vérité, et son cœur guéri de ses blessures est rendu à la vertu.

La foi réprime non-seulement l'orgueil, mais elle prévient l'égarement où il entraîne; elle règle, étend et purifie les lumières de l'homme, elle le prémunit contre le choc d'une multitude d'opinions fausses qui l'agitent, elle lui montre le chemin qu'il doit suivre; et le délivrant même de la crainte du naufrage, elle le conduit au port. Ce moyen que Dieu choisit pour le rétablissement de l'homme, ne mérite-t-il pas toute notre admiration et toute notre reconnoissance? Il ne lui rendit pas l'intelligence sublime et la sagesse qu'il avoit perdues par le péché; mais il fit pour lui ce qu'il fit pour l'aveugle de naissance : en lui mettant de la boue sur les yeux, il sembloit mettre un obstacle à sa guérison, et cependant il fut guéri.

C'est ainsi qu'il a guéri l'homme en n'offrant à sa vue que l'ignominie de la croix. C'est la boue qu'il met sur nos yeux et l'obscurité des mystères qui enveloppe l'éclat bienfaisant de leur efficacité. Il veut que nous portions notre croix sans en rougir; il nous promet que si nous l'arrosons de notre sang, elle nous éclairera. En effet la récompense de la foi consiste à découvrir des trésors

trésors de science, de force et de sainteté dans des mystères qui paroissent ne nous présenter que contradiction et folie ; à trouver des jouissances infinies dans le sacrifice de la raison humaine, et à sentir enfin que celui qui ne croit pas est vraiment dans les ténèbres.

Nous avons dit que la foi n'exclut point la raison et ne l'empêche pas d'user de ses lumières ; celui qui penseroit autrement, calomnieroit et méconnoîtroit la Religion. En effet, loin de craindre la clarté du jour, elle présente à tous, ses titres, ses preuves et ses préceptes. Elle invite tous les hommes à fouiller dans ses annales, et à s'y convaincre du caractère auguste et évident de la révélation. Elle dit à tous ceux qui sont doués de quelque intelligence : examinez, cherchez, vérifiez s'il est vrai que Dieu s'est communiqué à nous, et si mes préceptes sont émanés de sa bouche divine ; tel est l'objet soumis à votre examen : mais une fois convaincus de la divinité de mon origine, de nouvelles recherches seroient au moins superflues, et la raison doit se les interdire, parce qu'elle ne peut méconnoître son insuffisance, et qu'elle a Dieu pour garant de ce qu'elle n'est pas à portée de comprendre.

Ainsi le Chrétien qui n'est devenu tel qu'en mettant en œuvre toutes les facultés de sa raison, ne la consulte plus lorsqu'il est parvenu à l'être réelle-

ment. Il ne la prend point pour juge, quand la Religion parle. Il n'entend pas ce qu'il croit, mais il est sûr de ce qu'il doit croire. La saine raison le conduit à la révélation, elle le pénètre de sa réalité et de sa certitude, et le mène jusques dans le sanctuaire; elle l'y laisse dans les bras de la Religion; et, remplie d'admiration, elle se retire en silence. En se séparant de l'homme, elle lui dit : écoutes un maître plus éclairé que moi, et n'écoutes plus que lui. Je ne t'abandonne que pour te livrer à un guide plus sûr. J'ai pu t'être nécessaire pour te convaincre que ces mystères sont émanés de Dieu, que tu ne dois croire qu'en lui, que tu dois te fier à la vérité de sa parole : maintenant que tu es convaincu, tu n'as plus besoin de mon secours; ton unique devoir est de croire et d'adorer.

La raison éclairée par la foi, non-seulement se soumet aux mystères qu'elle propose à notre croyance, mais elle y trouve encore une source intarissable de lumières, et des motifs éternels de reconnoissance et de consolation. Que de richesses, que de merveilles ne lui offre pas, par exemple, le seul mystère de l'Incarnation ! Je vais à cet égard me permettre quelques réflexions.

Dieu ayant créé l'homme à son image et à sa ressemblance, il étoit nécessaire qu'il voulût bien lui servir de modèle; mais Dieu étoit invisible,

et les regards de l'homme, après son péché, ne se portèrent plus que sur les biens temporels de ce monde. Il étoit devenu nécessaire que Dieu daignât se rendre visible à l'homme, pour lui faire entendre sa volonté et lui présenter le modèle qu'il devoit suivre. La malédiction prononcée contre l'homme prévaricateur et désobéissant, étoit un obstacle qu'il ne pouvoit surmonter. La majesté divine si éloignée de lui, par l'élévation de son essence, s'en éloignoit encore par la sévérité de sa justice. A raison de ce double motif le cœur de l'homme étoit livré d'une part au sentiment de sa bassesse comparée à l'éclat de la souveraine majesté de Dieu, et de l'autre au remords de son injustice comparée à la sainteté éternelle du Créateur.

C'en étoit fait de l'homme, si cet état n'eût changé; il ne pouvoit découvrir le remède qui devoit l'en faire sortir : Dieu seul le trouva, parce que lui seul pouvoit le trouver. Quelle reconnoissance ne devons-nous pas au Dieu d'amour et de bonté qui, par son incarnation, nous retira de cet abîme et nous rétablit dans notre premier état ! Il couvre du voile de notre foible humanité, une majesté dont nos regards ne pouvoient plus soutenir l'éclat; il désarme sa colère à laquelle nous ne pouvions nous soustraire; il concilie les droits du Créateur avec les

intérêts les plus chers de la créature; il rend à Dieu ce qui lui est dû ; il obtient pour les hommes ce qui leur manque; et unissant en sa personne la nature divine et la nature humaine, réunissant en lui deux natures si distantes l'une de l'autre, il établit entr'elles un point de contact et de communication dans le vague immense qui les sépare : enfin Dieu s'approche de nous puisqu'il se fait homme ; Dieu s'appaise envers nous, puisqu'il s'unit aux hommes par la plus étroite des alliances.

La bonté divine fit plus que de s'unir à l'homme; elle compatit tellement à sa foiblesse qu'elle consent à devenir sa force. Avant son incarnation elle étoit la lumière première de toutes les intelligences. Mais quoique cette lumière découvrît aux hommes tout ce qu'ils connoissoient, ils ne la connoissoient pas elle-même ; ils voyoient tout par elle et ils ne la voyoient pas. Que fit-elle donc ? Elle s'offrit à leurs regards : et comme leurs yeux débiles n'auroient pu soutenir son éclat, elle se proportionna à leur foiblesse; elle se revêtit de notre humanité et s'en servit comme d'un voile pour la couvrir. Dieu-homme put alors exciter notre admiration, par ses instructions et ses miracles; notre reconnoissance, par ses bienfaits et ses promesses. Il nous accoutuma à le voir, à l'aimer : et quand il cessa d'être visible, ses soins

tendres et paternels se choisirent un sanctuaire dans nos cœurs, où il nous avertit qu'il habiteroit; il nous recommanda de l'y chercher et de l'écouter comme le seul maître à qui nous dussions notre confiance.

Ainsi voyons-nous que Dieu a suivi pour la réparation du monde moral le plan qu'il forma pour la création du monde physique. Après la prévarication de l'homme, son esprit erroit dans les ténèbres, son cœur étoit sous le joug des passions; il n'existoit plus de communication entre son Créateur et lui; il vivoit oublié de Dieu, et pourtant il vivoit tranquille. Il avoit perdu avec la grace tous ses droits à l'héritage céleste, et cette perte ne l'affectoit point. Non-seulement il avoit regardé comme importunes les obligations que lui avoit imposées l'Auteur de son existence, il en avoit encore presque perdu le souvenir. La plus grande partie des hommes n'étoit plus composée que d'êtres muets et sourds; le monde spirituel n'étoit pour eux qu'une vaste solitude où régnoit le silence de la mort. Quelle horrible situation!

Pour faire cesser de si grands maux, pour faire recouvrer aux hommes le bonheur dont ils étoient déchus, enfin pour rétablir dans l'ordre moral, l'harmonie qui en fait toute la beauté; il ne falloit rien moins qu'un médiateur tout-

puissant qui, par sa nature divine pût nous obtenir tout et nous attirer à lui par son humanité; un médiateur enfin qui pût aimer Dieu comme on doit l'aimer, qui pût nous procurer l'avantage de rendre à notre Créateur, par lui et avec lui, l'hommage et l'adoration qui conviennent à sa grandeur et à sa majesté. Sa bonté divine accomplit tout cela. Quel bienfait! quelle générosité! quel mystère auguste et sublime! L'harmonie que le péché avoit fait disparoître, renaît et nous ramène de nouveaux avantages. L'homme élève son cœur à son divin Créateur, pour l'aimer et le glorifier. Mais que peut-il de lui-même? Peut-il dans sa foiblesse lui offrir un hommage digne de sa grandeur? son cœur penché vers la terre pourra-t-il s'élever à une si grande hauteur? Non; mais un médiateur, homme comme lui et égal à Dieu, va lui prêter le sien, et en s'unissant à lui, il s'élance jusqu'au trône inaccessible de sa lumière céleste.

L'incrédule orgueilleux prétend que l'état d'humilité et d'abjection que le Fils de Dieu embrassa par son incarnation, n'est pas digne de sa majesté suprême; comme si les idées de son orgueil délirant devoient servir de règle à la conduite de Dieu. La plus légère réflexion suffiroit pour lui découvrir que ce que sa fausse science lui présente dans ce mystère comme au-dessous

de la majesté divine, nous étoit utile et indispensable, et par-là même étoit digne de Dieu et de son ineffable bonté : rien en effet ne plaît tant à Dieu, rien ne lui est plus agréable que le bien de ses créatures. Pour nous retirer de l'abîme dans lequel nous nous étions précipités, il falloit que J. C. s'offrît sous une forme plus humble et plus vile que la nôtre même, qu'il embrassât une vie plus pauvre, plus laborieuse et plus exposée à toutes les misères qui accompagnent ordinairement celle des hommes.

Il falloit pour réveiller l'attention des hommes, qu'il s'étonnassent de voir la Divinité descendre jusqu'à cette extrémité pour l'amour d'eux ; il falloit que leur étonnement les conduisît à la confiance, et leur apprît à se reposer sur sa bonté ; il falloit qu'ils reconnussent combien jusqu'à ce moment ils s'étoient tourmentés inutilement du desir d'être heureux ; et enfin que Dieu qui ne peut réellement pas s'abaisser, détachât l'homme de la terre et le soutînt par son divin secours : ainsi les humiliations apparentes de J. C. fortifient notre foi, bien loin de l'ébranler. Nous savons qu'il voulut bien se les imposer, mais qu'il n'y fut pas forcé ; que ce n'est point par foiblesse qu'il les a souffertes, mais qu'il les a endurées par compassion et par une ineffable condescendance, puisqu'il nous élevoit sans cesser

d'être grand ; sans s'appauvrir , il nous enrichissoit ; sans cesser d'être ce qu'il étoit, il nous communiquoit son essence ; enfin il nous dévoiloit tout son amour sans rien dérober à sa grandeur et à son pouvoir.

Combien ce mystère est propre à nous faire découvrir les attributs de sa divinité ! combien leur éclat augmente lorsque nous considérons qu'il n'avoit d'autre but que le sacrifice que J. C. offrit sur le Calvaire pour tous les hommes ! Voyez J. C. sur la croix, c'est là que vous connoîtrez toute sa puissance et toute sa grandeur ; vous contemplerez en lui le maître de la vie et de la mort, le souverain arbitre qui ouvre les Cieux à ceux qui le reconnoissent, et qui abandonne les incrédules obstinés et impénitens. La croix est son tribunal suprême ; c'est là qu'il décide des destins éternels des hommes. Un jour toute la terre sera forcée à comparoître devant elle.

La croix est l'autel sur lequel le Pontife de la nouvelle alliance consomme librement et volontairement son propre sacrifice, avec une charité qu'on ne peut comparer qu'à sa grandeur ; ses bourreaux exécutent l'œuvre de sa miséricorde ; en se livrant à leur odieux ministère, leur crime affreux accomplit ses desseins, et J. C. lui-même achève l'acte de notre rédemption. La croix devient le siége éclatant sur lequel il

se présente aux yeux de l'univers, comme son législateur suprême ; c'est là que par son exemple il nous confirme ce qu'il daigna nous enseigner pendant son auguste mission ; c'est un trône radieux sur lequel il est élevé, et l'ignominie éphémère qui nous dérobe sa majesté y laisse appercevoir encore l'étendue sans bornes de sa bonté et de son empire.

Il avoit prédit que lorsqu'il seroit sur la croix, il attireroit tout à lui, et sa prédiction s'accomplit : les rois et les nations sont à ses pieds ; il étend une de ses mains à l'orient et l'autre à l'occident, pour rassembler ses élus épars dans différens pays et répandus dans différens siècles. Nouveau *Samson*, il fait chanceler l'ignorance et l'impiété, les deux colonnes du temple où le démon se faisoit adorer ; et lorsque d'une part son pouvoir infini éclaire, persuade et attire ceux que son Père lui envoie, de l'autre il brise, surmonte et détruit tout ce qui s'oppose à lui, tout ce qui résiste à l'évidence de sa victoire.

Combien dans ce mystère ne devons-nous pas être touchés des témoignages évidens de sa bonté infinie et de l'amour incompréhensible qu'il porte à ses créatures ! Comment notre ame ne seroit-elle pas émue ! comment nos cœurs ne seroient-ils pas brisés d'attendrissement lorsque nous voyons le Fils de Dieu descendre au milieu de

nous, s'unir à la dégradation de notre nature, s'associer à la colonie aussi méprisable que malheureuse des habitans de la terre, s'offrir à des persécutions inouies, se charger de toutes les humiliations et de tous les châtimens dont nous avons encouru la peine, se rassasier des fruits amers, devenus l'unique production de cette terre ingrate qu'il veut bien habiter, rassembler sur lui-même toutes les horreurs de l'ignominie la plus recherchée, des douleurs les plus affreuses et de la mort la plus cruelle, dans la seule vue de nous procurer par de si grands sacrifices l'innocence, la paix et l'immortalité de sa gloire !

Pour qui fait-il ces sacrifices si grands, si inouis ? Pour nous qui étions devenus ses ennemis, pour nous qui l'étions sans remords, pour nous devenus coupables de l'indifférence et de la foiblesse la plus honteuse, et qui n'avions pas craint de nous souiller de tous les crimes de l'incrédulité, de l'arrogance et de l'obstination. Notre condamnation étoit prononcée, rien ne paroissoit en devoir révoquer l'arrêt, la justice de Dieu devoit en réclamer l'exécution ; mais sa miséricorde intercéda en notre faveur, et c'est alors que touché de nos maux, il nous sacrifie son Fils unique, l'éternel objet de son amour, et que ce Fils-Dieu consent avec joie à mourir pour nous.

Non, jamais les intelligences célestes elles-mêmes n'atteindront à ce prodige de bonté, envers des pécheurs tout à la fois obstinés, ingrats et rebelles; et sans pouvoir ni le concevoir ni en sonder les profondeurs, elles se prosterneront en tremblant devant le Très-Haut. Comment l'intelligence humaine pourroit-elle donc le pénétrer? Mais par cela même qu'il est bien au-dessus de nos pensées et de notre intelligence, il n'en est que plus digne de Dieu; par-là même nous n'en sommes que plus coupables de chercher dans l'immensité d'un tel bienfait, un prétexte à notre ingratitude.

C'est ainsi que la bonté infinie de Dieu répandit tous les trésors de ses richesses pour l'expiation de l'homme, sans déroger en rien aux droits de sa sainteté et de sa justice. Depuis la malédiction qu'il prononça contre *Adam* et sa postérité, Dieu ne pouvoit s'appaiser sans une satisfaction convenable et sans que l'homme fît pénitence. Mais quelle pénitence pouvoit-il faire, si la grace de Dieu n'agissoit en lui? et comment pouvoit-elle agir en lui tant que son iniquité ne cessoit de l'en priver? comment la justice divine pouvoit-elle départir à l'homme un si grand bienfait, sans qu'il se fût reconcilié? et pouvoit-il se réconcilier sans qu'elle fût satisfaite? L'ordre établi par Dieu et interverti par le péché ne pouvoit se

rétablir que par le châtiment du coupable ; et la majesté d'un Dieu offensé réclamoit la punition du crime. Jésus-Christ lève tous ces obstacles ; il se revêt de la nature humaine pour nous mettre à portée de satisfaire à la justice divine ; il se soumet à la malédiction, et en s'y soumettant il en détruit l'effet et les inévitables conséquences.

Par ce moyen tous les intérêts furent compensés. La colère de Dieu fut suspendue et désarmée par une satisfaction qui égaloit et surpassoit même le crime de l'offense. Sa majesté souveraine fut plus glorifiée par la mort et l'obéissance de son Fils divin, qu'elle n'avoit pu être outragée par la désobéissance et la rebellion de l'homme ; le péché fut effacé par les mérites de l'Homme-Dieu. La justice divine dont la sévérité menaçoit le pécheur, fut appaisée, et l'homme put jouir du bienfait entier de sa miséricorde.

Je me suis arrêté sur ce mystère pour vous convaincre que tout incompréhensible qu'il est, nous pouvons y puiser de grandes instructions, des consolations infinies et des exemples admirables. Que Dieu est grand ! puisque les humiliations de l'Homme-Dieu pouvoient seules être une satisfaction proportionnée à sa grandeur. Que Dieu est saint ! puisqu'il falloit le sang de l'Homme divin pour expier les crimes dont nous

nous étions rendus coupables. Que sa justice est terrible, puisque la mort seule de l'Homme-Dieu pouvoit l'appaiser ! Que le péché est horrible, puisque pour l'effacer et pour en obtenir le pardon, il a fallu un tel pontife, un tel sacrifice et une telle victime !

La contemplation des autres mystères nous offre les mêmes secours ; et quoiqu'ils échappent à la conception de l'homme, il n'en est aucun qui ne nous présente des vues également utiles et consolantes. Tous servent de base à la Religion, à la sublimité de sa doctrine et à la pureté de sa morale ; on ne peut citer une vérité essentielle, que J. C. n'ait enseigné par eux dans tous ses développemens. Ce divin Maître a donné seul aux hommes une idée juste de leur Dieu et telle qu'elle pût être digne de lui ; lui seul leur a fait connoître leur Créateur, ce Créateur qu'ils avoient abandonné pour lui substituer des divinités mensongères. Quel législateur a expliqué avec autant de grandeur et de dignité la nature de ce Dieu ? Qui nous a démontré avec autant de clarté ses perfections, ses desseins et sur-tout les jugemens auxquels il soumet les actions des hommes ?

Écoutez les législateurs les plus célèbres, les philosophes les plus éclairés ; dans leurs étroites conceptions ils ne purent imaginer que des

dieux conformes à la foiblesse de leurs idées. Vainement cherchoient-ils à donner à leur esprit tout l'essor dont il étoit susceptible ; ils ne pouvoient s'élever au-delà des limites de leur sphère. Ils se perdoient dans l'espace qu'ils vouloient parcourir ; leur imagination égarée et confondue retomboit dans le néant de leur foiblesse, que manifestent assez les effets de leur délire, aussi monstrueux qu'indignes de la majesté de Dieu. Les uns le supposoient insensible, d'autres faisoient de ses attributs autant de divinités partielles, et multiplioient les dieux au gré de leur imagination déréglée ; ils leur attribuoient leurs propres passions humaines, et plaçoient leur félicité dans les plaisirs grossiers qui ne pouvoient rendre heureux les inventeurs mêmes de ces êtres fantastiques.

Quelle différence entre ces êtres supposés et l'Être par excellence que J. C. nous apprend à connoître ! Il falloit être Dieu pour en avoir une connoissance aussi parfaite, et pour le définir avec tant de grandeur : aussi fut-il le premier qui put donner une idée élevée et sublime de son essence. *Dieu*, nous dit-il, *est celui qui est :* celui qui existe par lui-même, l'être par essence, la plénitude et le principe de tout être. Il est unique et seul, parce qu'étant par sa propre nature, il est nécessairement indivisible et ne peut

avoir de semblable. Il est le maître de tout, parce qu'il a tout créé. Il est immense, infini et présent par-tout, parce qu'il remplit tout de sa gloire, parce que son pouvoir comprend tout, parce que sa sagesse dirige tout et que sa divine providence conduit tout.

Du centre de son inaccessible éternité qui lui sert de trône et où il goûte le repos et la félicité, il déroule une longue série de siècles; il dispose les générations futures, il désigne à chaque créature, même avant de l'avoir tirée du néant, la place qu'elle doit occuper dans l'univers, et lui départit les fonctions qu'elle doit remplir. Il est la lumière universelle qui éclaire les intelligences de tous les temps, de tous les lieux; c'est un témoin invisible, mais toujours agissant qui pénètre les pensées les plus secrètes, qui sonde les replis les plus cachés de la conscience. Il est la vérité qui ne peut changer, la règle immuable de nos pensées, de notre esprit et de nos actions; règle active et vivante qui montre à l'homme des devoirs qui le confondent quand il les viole, ou le consolent quand il les remplit.

Il est la sainteté par essence; il condamne tout ce qui est injuste et déréglé, il s'offense de tout ce qui nous avilit et nous rend coupables. Il est la justice souveraine, et s'il souffre un moment

que le pécheur viole sa loi, qu'il opprime la vertu ou persécute l'innocence, ce n'est ni par insensibilité ni par foiblesse, puisque après avoir laissé quelques momens triompher les méchans, il fait cesser leur fausse joie et les rend aussi malheureux qu'ils furent coupables : il ne les châtie que forcément et par la nécessité de satisfaire à sa justice, puisque par lui-même il est la bonté infinie. Il nous aime comme ses enfans ; et pendant toute la durée de notre vie, il a les yeux sur nous et ne cesse de nous exciter au repentir et à la pénitence : il est le seul but auquel on doit tendre, le seul souverain bien ; la paix et la gloire entourent son trône et en émanent sans cesse. Nous partagerons sa félicité si nous la desirons, si nous nous en rendons dignes ; si nous le servons uniquement dans la vue de lui plaire, et si nous ne cherchons que dans ce sentiment seul des consolations contre le mépris et la censure des hommes.

Tel est le Dieu que Jésus-Christ nous a appris à adorer, le Dieu que les hommes ignoroient, et que lui seul nous a découvert. Comment l'auroient-ils connu, lorsqu'ils ne se connoissoient pas eux-mêmes ? Avant la venue de Jésus-Christ, ils ignoroient leur propre origine, ils n'avoient ni l'idée de leur nature ni celle de leur destinée ; en perdant la grace, ils conservèrent le desir du bonheur ;

bonheur ; mais dans leur profonde ignorance ils étoient incapables de discerner les faux biens d'avec les véritables. Toute l'activité de leur ambition se portoit sur cette vie si courte et si fragile ; celle qui devoit être éternelle, éloignée de leur pensée, n'excitoit en eux ni crainte ni desir.

Jésus-Christ arracha le voile que le péché avoit appesanti sur leurs yeux. Il apprit aux hommes que leur origine étoit céleste, qu'ils furent créés à l'image de Dieu et à sa ressemblance ; il leur démontra l'excellence de leur nature, il leur dévoila les égaremens où leurs sens les conduisent ; il les força à descendre dans leur propre cœur pour y reconnoître que rien ne peut le satisfaire que la vérité ; il leur enseigna la grandeur et la sainteté de leur destinée ; il leur apprit enfin qu'ils étoient destinés pour l'éternité, qu'ils ne seroient jamais plus grands que quand ils auront cessé de vivre, et qu'ils ne peuvent sans ingratitude s'assujettir à d'autres qu'à Jésus-Christ ni chercher d'autre dépendance.

Ce ne fut pas pour exciter leur orgueil que J. C. découvrit aux hommes la gloire qui leur étoit réservée ; au moment même où il leur découvre la noblesse de leur origine et les hautes espérances qui les attendent, il leur apprend aussi le péril qu'ils courent et la profondeur de

leur misère. Pour les en convaincre, il leur déclare qu'ils sont tous coupables, tous ennemis de Dieu et incapables de rentrer en grace par eux-mêmes; que sans lui ils resteroient à jamais dans les ténèbres; que sans son sacrifice, leur ame seroit condamnée à la mort; qu'ils doivent croire en lui et en son Père qui l'a envoyé; que pour être éternellement heureux, ils doivent mettre toute leur foi en ses mérites; enfin que toute religion qui ne l'adore pas, est superstitieuse et fausse, et que toute philosophie qui promet de les réformer et de les rendre heureux sans lui, est le comble de l'impiété et du délire.

Jésus-Christ a été le seul qui ait donné une idée juste des vrais biens et des maux inévitables qui nous attendent. Ce divin Législateur éleva des ames immortelles à des pensées dignes d'elles. Il fonda sa Religion sur la promesse d'une vie future et d'une gloire éternelle ou de maux perpétuels. Il nous découvre le mal que nous devons éviter et les biens que nous devons rechercher. Il nous enseigne que la vertu n'est pas un vain mot et qu'elle peut aspirer à un bonheur immortel, que nous devons la préférer à tout, malgré l'oppression et les misères qu'elle éprouve quelquefois sur la terre; que la volonté de Dieu est la suprême loi, que l'obéissance de l'homme ne doit connoître aucune réserve, et qu'il ne peut

être heureux que par elle ; que tout ce qui existe dans le monde est périssable et s'évanouit comme la fumée ; que le mérite seul de nos actions peut nous donner une existence qui dure au-delà des temps ; que ceux enfin qui n'agissent pas d'après la loi de Dieu, ne peuvent attendre dans l'éternité que des douleurs sans fin et une ignominie éternelle.

Non-seulement J. C. nous a révélé, d'une manière claire, ces terribles vérités, il les annonça encore avec une telle autorité que malgré la terreur qu'elles inspirent, en dépit de la répugnance que la foiblesse de notre nature corrompue éprouvoit à les entendre, il remporta des victoires sans nombre ; et l'effet de sa persuasion multiplie et augmente encore tous les jours ses conquêtes. Il sut surmonter tous les obstacles du monde et de la chair, il soumit toutes les résistances, il répondit à tous les argumens, il dissipa tous les doutes, calma toutes les agitations, il mit fin à toutes les anxiétés. J. C. nous proposa de si puissans motifs, il nous les rendit si sensibles qu'il convainquit l'entendement, en même temps qu'il calmoit tous les cœurs ; et la pratique de ses maximes fit éprouver cette douce paix que peut seule procurer la possession de la vérité.

Ce fut sur ces principes que s'éleva l'édifice

de la morale chrétienne, dont la pureté et l'excellence furent toujours inconnues aux hommes; morale digne de Dieu, la seule proportionnée à la foiblesse de l'homme et l'unique remède à leurs maux. Portez vos regards......... j'allois me jeter imprudemment dans des développemens que le sujet rend importans, nombreux et qui exigent du temps. Il est tard, je crains d'abuser de votre complaisance; mais si vous êtes assez indulgent pour n'être pas fatigué de mes importunités, je continuerai un autre jour.

—Vraiment, mon cher *Théodore*, je n'en pouvois déjà plus; ma tête ne suffisoit pas à cette multitude de pensées, et je me trouvai soulagé de ce que lui-même s'étoit interrompu; je le remerciai, et il me quitta après que nous nous fûmes donné rendez-vous pour le lendemain.

Ma situation fut alors celle d'un homme qui ayant vécu long-temps dans une obscurité profonde, se trouve tout-à-coup exposé à la clarté la plus vive et la plus éclatante qui lui découvre une foule d'objets grands et nouveaux, des temples magnifiques, des forteresses formidables, des jardins délicieux, des palais somptueux où brilleroit la pompe des plus grandes richesses. A la vue de tous ces objets, forcé de croire à leur présence, puisqu'ils sont sous ses yeux, mais étonné d'une nouveauté inattendue, il ne peut

se résoudre à les croire réels ; il craint que des apparences mensongères ou l'illusion du sommeil ne lui en imposent, il appréhende encore d'être le jouet d'une magie trompeuse ; et cette inquiétude cause plus de tourmens que cette vue enchanteresse ne procure de satisfaction.

Tel étoit l'état où m'avoient jeté les discours du Père. Il m'avoit démontré des choses grandes, sublimes et nouvelles pour moi, qui s'emparant de mon imagination, la captivoient et l'étonnoient tout à la fois. Je ne sais quel effroi m'avoit saisi à la vue de tant de vérités inattendues et me rapetissoit à mes propres yeux ; mais loin de me consoler, toutes ces idées m'inquiétoient, parce que je n'y appercevois que des motifs de terreur, lorsque mes regards se portoient sur moi-même.

Je commençois à réfléchir sur les parties séparées de ce plan ; déjà j'appercevois la clarté, l'ordre admirable et le concert harmonieux qu'il m'avoit annoncé. Les prophéties me paroissoient aussi difficiles à expliquer lorsqu'elles furent faites, que faciles à reconnoître et à comprendre après leur accomplissement. On m'avoit présenté des raisons sans réplique, des réflexions pleines d'évidence ; j'y cherchois encore les erreurs qui auroient pu m'échapper, mais par-tout je ne rencontrois qu'une base inébranlable, appuyée

sur la raison. Le plan que conçut Jésus-Christ me parut majestueux et vaste ; je reconnoissois sa divinité dans son intention de réformer les hommes, et son succès m'accabloit et m'étonnoit. J'appréciois toutes les difficultés qu'il avoit eues à vaincre, j'admirois les moyens qu'il employa ; et je me disois ensuite à moi-même : ses prédictions sont si justes, ses miracles confirmés si évidemment, qu'il est presque impossible de ne pas avouer qu'il est Dieu, puisque ses actions ne peuvent appartenir qu'à Dieu seul.

Seroit-il donc possible que tout cela fût vrai ?..... mais il est indispensable que cela soit, puisque tant de témoins......... Ah ! *Théodore*, combien j'aurois desiré t'avoir près de moi ! que n'aurois-je pas donné pour que tous nos amis eussent partagé cette instruction, pour que l'intrépide *Robert* qui, tout plein de son *Voltaire*, se répand contre la Religion en sarcasmes si violens, eût pu entendre ce bon Père si modeste et si simple en apparence ! je parie qu'il eût perdu son ton insolent et doctoral. Ne sachant enfin comment sortir de l'embarras où je m'étois mis, j'appréhendois de me livrer à la persuasion qu'il m'avoit inspirée, et je rassemblois toutes mes forces pour m'armer contre tant de prestiges. Adieu, mon cher ami.

LETTRE QUATORZIÈME.

Le Philosophe à Théodore.

VOICI, mon cher *Théodore*, l'extrait que je présentai le lendemain au Père, dès qu'il fut entré :

La vérité de la Religion Chrétienne m'a été prouvée par les dons miraculeux que J. C. fit à sa primitive église ; la vérité de ces dons se démontre par le témoignage des Apôtres et des Écrivains contemporains, par la rapidité et le nombre des conversions qui furent leur ouvrage, et par le témoignage constant d'une tradition non interrompue.

Le Père a expliqué le dessein qu'avoit J. C. en fondant sa Religion, d'éclairer et de réformer les hommes.

De convaincre les Juifs de l'insuffisance de leur culte, et de les élever à la connoissance d'un culte plus spirituel.

De réveiller les Gentils de la léthargie dans laquelle ils étoient ensévelis, de renverser leurs temples, de détruire leurs idoles, d'appeler les idolâtres à la foi chrétienne et de changer des hommes grossiers et soumis à la chair et au

sang, en hommes spirituels, chastes, désintéressés et saints.

D'enseigner des vérités dures, mais utiles et nécessaires; d'apprendre sur-tout aux hommes qu'ils naquirent dans le péché et ennemis de Dieu; de leur faire sentir que par leurs propres forces ils ne peuvent échapper aux misères qui les attendent, qu'ils ont besoin d'un médiateur, que J. C. l'est pour eux, qu'ils doivent enfin le reconnoître et l'adorer.

De leur montrer qu'une entreprise de cette nature, si fort au-dessus de la conception humaine, a été exécutée par J. C. avec des moyens si foibles, si opposés entr'eux, qu'ils devoient plutôt paroître des obstacles que des ressources, puisque pour parvenir à ses fins il ne choisit qu'un petit nombre d'hommes pauvres, ignorans et sans pouvoir.

Que loin d'enflammer leur zèle par l'espérance d'avantages temporels, il ne leur présenta d'autre perspective que celle des tourmens, des afflictions et de la mort.

Que néanmoins d'aussi foibles instrumens ont suffi pour conduire à une heureuse fin, une si inconcevable entreprise.

Que les prédictions de J. C. jusqu'alors si invraisemblables, se vérifièrent littéralement et avec la plus exacte précision.

Que celle de la ruine de Jérusalem eut son entier accomplissement, qu'il y a eu plusieurs témoins et de la prophétie et de l'événement prédit.

Le Père en a conclu que soit qu'on veuille examiner la Religion Chrétienne en elle-même, dans ses obstacles, ses moyens ou ses effets, on est forcé de convenir qu'elle ne peut être rien moins que l'ouvrage de Dieu.

Que les incrédules sont injustes lorsqu'ils accusent la Religion de proposer des mystères incompréhensibles.

Parce que Dieu peut nous prescrire de croire ce qu'il lui plaît, lors même que notre raison ne peut y atteindre.

Parce que dans l'ordre naturel et dans celui de la raison, dans l'ordre physique et moral, il existe aussi des secrets que nous ne pouvons pénétrer, sans que pour cela ils cessent d'être réels, puisqu'ils sont palpables.

Il a montré que les mystères de la foi ne sont point opposés à la raison, mais qu'ils lui sont supérieurs.

Que Dieu, par sa bonté, sa sagesse comme par sa justice, devoit proposer à notre foi des mystères incompréhensibles, parce que la soumission que Dieu exige non-seulement est juste, mais nous devient encore utile.

Parce que la raison bien dirigée nous conduit à sa croyance.

Parce que ces mystères renferment les attributs de la Divinité. Pour en donner un exemple, le Père a développé cette idée par le mystère de l'Incarnation et le sacrifice de la mort de J. C.

Parce qu'enfin toute sa doctrine est fondée sur ces mystères, et que l'élévation et la sublimité de la morale chrétienne en dérivent. Ce dernier point a été réservé pour l'entretien d'aujourd'hui.

—Il est vrai, dit le Père, je vous ai promis de vous en entretenir. S'il m'a été facile de vous démontrer que tout ce que la Religion nous prescrit de croire vient de Dieu et répond à sa grandeur, il ne le sera pas moins de vous prouver que tout ce qu'elle nous ordonne de pratiquer, a la même origine, et n'est ni moins favorable ni moins bien adapté aux besoins des hommes. Jésus-Christ donna dans le premier discours qu'il prononça et qu'on nomme le Sermon de la montagne ou des huit Béatitudes, des préceptes plus grands et plus utiles que tout ce que la raison humaine avoit pu produire dans l'espace de quarante siècles. Quelle sublimité dans les pensées, quelle simplicité dans l'expression! Que de vertus nouvelles encore alors inconnues au monde! que d'idées contraires à celles que les hommes faisoient profession de respecter!

La morale du monde étoit un édifice sans ciment et sans liaison : tout y étoit incertain, incohérent et arbitraire. Elle étoit sans autorité, puisque ceux qui la préconisoient n'avoient par aucuns titres le droit d'imposer des lois sans fondement et sans but, puisque ses promesses ne s'étendoient pas au-delà des bornes de la vie, ou bien étoient si vagues, si incertaines et si obscures, qu'elles ne pouvoient en imposer à l'impétuosité des passions ; sans force, puisqu'elle n'étaloit que de fastueuses maximes, et ne parvenoit jamais jusqu'à l'ame où résidoit le mal, car la philosophie ne pénètre point jusques-là ; fausse, puisqu'elle ne régloit que l'extérieur, abandonnant le cœur à sa propre corruption et à sa perversité ; enfin sans utilité, puisqu'elle ne pouvoit glorifier comme nous le devons l'Être suprême, et qu'elle ne le reconnoissoit ni pour principe ni pour règle, ni pour fin dernière.

Elle ne pouvoit ni sanctifier l'homme ni le conduire à une félicité éternelle, puisqu'elle lui laissoit ignorer sa grandeur primitive, sa dégradation subséquente, et ne lui offroit aucun moyen pour le rétablir dans sa première innocence. Quelle différence dans la morale de l'Évangile ! Elle nous découvre nos obligations, nous en explique les fondemens, nous en expose les mo-

tifs, et agit sur nous par l'effroi des châtimens ou l'espoir des récompenses.

Son premier précepte est d'adorer le souverain Auteur de notre être, de nous former de ses divins attributs l'idée la plus élevée à laquelle puissent atteindre nos efforts, de supposer toujours qu'il est parfait en tout et le modèle de la perfection, de lui vouer un respect sans bornes, de l'aimer d'un amour de préférence universelle, d'un amour qui rapporte à sa gloire tout ce que nous recevons de sa bonté, d'un amour qui remplisse toute la capacité de notre cœur, qui purifie ses desirs, sanctifie ses inclinations et anoblisse ses espérances.

Que l'on lise les livres les plus vantés de l'antique Gentilité, on n'y verra rien qui puisse se comparer à ces deux seules paroles de l'Évangile (*) : *Aimes ton Dieu de tout ton cœur, et ton prochain comme toi-même.* Aucun philosophe, aucun mortel ne suivant que les lumières de sa raison, enfin aucune religion sinon la vraie n'a fait un précepte d'aimer Dieu. Ce sentiment si doux et si légitime, ce devoir si indispensable et si juste qu'il n'est point étranger au cœur le plus barbare, lorsqu'il n'est pas égaré par les

(*) Luc, X. 27.

passions, eût resté dans l'oubli, si notre Religion ne nous en eût averti.

Nous avons vu, Monsieur, que puisque Dieu est la souveraine vérité, nous devons croire tout ce qu'il nous dit et espérer tout ce qu'il nous promet. Nous avons encore vu que la Religion de J. C. exige de nous à cet effet une foi pure qui n'allie point à la parole divine nos propres pensées, une foi humble et sans curiosité, une foi vive animée par l'amour et qui nous unît de cœur à la vérité éternelle. Ainsi la Religion nous prescrit une ferme et généreuse espérance qui transporte notre cœur au séjour des seuls biens véritables; un espoir qui nous remplit de joie, qui nous élève et qui nous anoblit, qui nous porte à mépriser tout ce que le temps détruit; et qui enfin, semblable à une ancre salutaire, fixe notre ame et lui conserve son imperturbable fermeté au milieu des tempêtes de la vie.

Comme en même temps Dieu est la justice suprême et qu'il nous a dit qu'il prépare de grands châtimens à ceux qui méprisent ses menaces et qui abusent de sa patience, nous devons redouter la sévérité de ses jugemens : le nom de Dieu est infiniment élevé et adorable ; nous ne devons le prononcer qu'avec un respect profond et une religieuse terreur.

Nos besoins sont infinis. Le cœur humain

éprouve en lui-même un vide immense ; il doit donc recourir à la bonté de Dieu qui seul peut le remplir. C'est dans cette source inépuisable d'amour et de bonté qu'il doit chercher et puiser les secours nécessaires pour connoître et remplir ses obligations, pour cicatriser ses profondes blessures, soutenir sa foiblesse, et l'aider à marcher d'un pas sûr dans le sentier de la vie éternelle. Mais comme le Ciel ne lui doit rien et que par lui-même il n'est capable de rien obtenir, il doit l'implorer sans cesse et le prier au nom de Jésus-Christ, par les mérites duquel il peut obtenir tout. Il faut qu'il demande, avec la persuasion intime, qu'il ne peut parvenir jusqu'au Père que par l'aide de son divin médiateur, et que rien n'est agréable à Dieu si ce n'est ce que sa divine oblation a sanctifié. Il suit naturellement de ces principes, qu'après avoir obtenu les biens qu'il demandoit, il doit en user en les sanctifiant par une humilité sincère et une reconnoissance sans bornes.

La volonté de Dieu est la suprême loi ; et comme elle vient de Dieu, elle est nécessairement bonne et juste. Rien n'arrive dans ce monde sans qu'il n'en soit le principe et la cause, puisque rien ne peut arriver sans que le Seigneur lui-même ne l'ordonne ou ne le permette. Ce principe suffit pour que dans tous les événemens

nôtre volonté naturellement inquiète, orgueilleuse et ennemie de la dépendance, soumette ses caprices à la force de la réflexion, et impose silence à l'inquiétude et à l'impatience. Les plaintes ou la méfiance deviendroient une infidélité.

Dieu est le souverain bien et la dernière fin; il doit donc être aussi l'objet et le but de nos desirs. Nous devons donc nous appliquer sans relâche à purifier notre ame de ses affections injustes et charnelles, pour y établir le règne de la justice, pour parvenir au séjour de la félicité où règnent exclusivement l'amour et le bonheur; il faut, que tout incapable que nous sommes de jamais atteindre à la souveraine perfection de Dieu, elle n'en soit pas moins notre unique modèle. Voilà quelles sont les promesses et les devoirs les plus essentiels de la morale chrétienne, devoirs que la raison seule nous prescriroit, si elle n'étoit corrompue; il est évident que la Religion qui les propose comme la base de sa morale, doit nécessairement être la vraie Religion.

Il ne suffit pas qu'elle instruise l'homme de ce qu'il doit à son Dieu, elle doit aussi lui enseigner ce qu'il se doit à lui-même; et pour lui donner la conviction de ses devoirs, il falloit lui faire connoître en même temps et sa chûte déplorable et ce qu'elle a pu lui laisser encore

de sa grandeur primitive ; il falloit lui découvrir la cause de cet amas confus et désordonné de sentimens opposés qui agitent sans cesse son cœur. S'il étoit dangereux de lui montrer sa dignité sans l'instruire de sa dégradation, il devenoit donc bien utile de lui faire connoître en même temps l'un et l'autre, pour qu'il pût se former une idée juste des contrariétés auxquelles il est en proie, et pour qu'en en appercevant le principe, il pût chercher et connoître le moyen de les concilier.

Mais à qui pouvoit-il être redevable de la perspicacité nécessaire pour pénétrer une si grande obscurité ? Ce n'est certainement pas à la philosophie humaine, qui n'a jamais pu connoître ce point fondamental d'où dépend la bonne conduite des hommes, et en l'absence duquel tout au moins ses leçons sont incomplètes. Les philosophes qui ont voulu servir de guide aux hommes, les ont toujours égarés. Tantôt ils ont flatté leur orgueil, qu'il eût fallu abattre ; tantôt ils ont augmenté leur foiblesse, qu'il eût fallu animer et soutenir. Ceux-ci leur inspiroient les sentimens d'une grandeur démesurée qui n'étoit pas leur état ; les autres les dégradoient au point de les rabaisser jusqu'à la matière, et ce n'étoit pas non plus leur constitution. Aucun n'est venu à bout de connoître que le

caractère

caractère qui les distingue est de ne pouvoir être justes par eux-mêmes, mais de pouvoir le devenir avec le secours de la grace; aucun n'a su rendre l'homme humble et lui inspirer en même temps de la confiance.

J. C. et J. C. seul a rempli parfaitement ce but important. Il humilie l'homme bien plus que la raison ne parvient à l'humilier, mais il ne le désespère pas; il l'élève bien au-delà des prétentions de son propre orgueil, mais sans l'aveugler ni l'enorgueillir. Il ne le prive point des biens qui lui sont restés, mais il ne lui dérobe pas la profonde misère dans laquelle il est tombé. A son école l'homme s'humilie à proportion de ce qu'il espère; plus il apprend à se méfier de lui-même, et plus sa confiance s'accroît. Il apprend à s'unir à son Rédempteur qui lui procure un sort plus heureux que celui qu'il a perdu. Quand il met en parallèle les dons dont la bonté divine l'a primitivement comblé et ceux que la bonté incarnée lui a rendus en le régénerant, il se console par l'espérance qui lui est offerte, bien plus qu'il ne s'afflige de sa dégradation.

Tel est, Monsieur, le titre essentiel de notre dignité et de notre gloire; et telle est aussi la base indispensable de nos obligations. Nous ne sommes plus nous-mêmes, puisque nous avons été rachetés. J. C. au prix de son sang a opéré

notre rédemption, il nous a donné une nouvelle existence, il est notre unique recours, notre seul espoir; c'est en lui que résident tous nos biens. Il n'y a point de justification sans ses mérites, point de salut si ce n'est en son nom, point de réconciliation si ce n'est par son sang répandu pour nous, point de vie si ce n'est par son intercession : il est donc bien évident que la première obligation de l'homme et son plus grand intérêt consistent à s'unir invariablement à Jésus-Christ, à marcher sur ses traces, à étudier sa volonté, à se nourrir de sa doctrine, à vivre de son esprit, à dépendre en tout de sa loi, à ne se conduire que par elle en toute occasion, comme ne vivant que pour lui et par lui, comme occupant sa place et ne faisant qu'un avec lui.

Comment eût-il été possible de parvenir à cet amour et à ce désintéressement, si la morale chrétienne ne nous avoit instruit des dangers de la triple concupiscence, source de tous nos maux? seule, elle pouvoit convaincre et délivrer l'homme des périls auxquels l'expose son orgueil. Les Sages de l'antiquité ne connurent jamais cette maladie du cœur humain; aussi n'ont-ils pu songer à y remédier. Leurs maximes étoient revêtues d'une écorce brillante, mais stérile; elles pallioient, elles déguisoient nos maux, sans en guérir aucun. Leur morale ne renferme rien qui puisse

bannir la vanité de notre ame; il y a plus, ils condamnent l'imprudence de la laisser paroître, ils conseillent de la cacher; mais ils la laissent dans le cœur. L'humiliation et le mépris des autres ne pouvoient que l'irriter, puisque l'homme traité avec dédain s'érige des autels au-dedans de lui-même, s'encense et se constitue son propre adorateur.

Ce n'est pas ainsi que procède la philosophie de l'Évangile; elle nous enseigne que les hommes ne sont rien par eux-mêmes, qu'à la vérité les dons de Dieu les élèvent et les perfectionnent, mais sans détruire la malice de leur nature; qu'ils ne peuvent s'enorgueillir lorsqu'ils les obtiennent, parce qu'ils n'en sont redevables qu'à la grace et à la miséricorde de Dieu; qu'ils ne peuvent les retenir par leurs propres forces; que n'ayant à eux en propre que leur misère, il ne dépend pas d'eux de faire eux-mêmes un pas vers la vertu, de former un bon desir ou d'avoir une pensée salutaire; que tout nous vient d'en haut et émane du Père des lumières, et qu'enfin nous devons sans cesse implorer sa bonté.

Cette philosophie supérieure nous détrompe de toutes les illusions de l'amour propre; elle nous éclaire pour nous détourner de tout ce que la vérité éternelle condamne, et nous donne la force d'acquérir tous les dons qui peuvent nous

procurer la connoissance de notre propre foiblesse ; elle nous porte à rendre graces de ce que nous avons reçu, à appréhender d'en être privés et à demander ce qui nous manque. Rien donc de plus propre à confondre la vanité et à abaisser l'orgueil que la sagesse chrétienne, rien ne peut mieux nous faire connoître les avantages de l'humilité, seule elle peut nous en faire sentir le prix et même connoître le nom.

Je dis son nom : la morale de l'Évangile peut seule bien instruire l'homme de l'état de bassesse et de dégradation où ses sens le réduisent ; seule, elle peut l'aider à se délivrer de cet honteux esclavage. Ne se bornant point à lui dévoiler les maux affreux qui résultent du vice, la morale de l'Évangile pour lui en inspirer plus d'horreur, ramène sa pensée jusqu'aux notions primitives de l'ordre ; elle lui montre que d'après ses immuables règles, ce qui est le plus parfait et le plus noble doit être dans un rang au-dessus de ce qui l'est moins ; que ce qui par sa nature se trouve inférieur, doit en occuper un au-dessous ; elle lui fait voir clairement que ces principes éternels sont renversés lorsque l'esprit créé pour commander se soumet à la chair qui doit obéir, et que cette dernière usurpant un empire étranger à sa nature, l'asservit à ses caprices.

Elle lui fait sentir que ce désordre ne peut

avoir lieu que par une dépravation de l'ame qui, s'oubliant en entier, s'avilit par sa conduite, prostitue ainsi la noblesse de son origine, l'excellence de sa nature et la sainteté de la fin pour laquelle elle fut créée ; elle lui fait appercevoir qu'elle se confond avec la matière, lorsqu'elle préfère aux chastes délices de la vertu, les plaisirs grossiers qui la dégradent ; elle l'avertit enfin de faire un retour sur elle-même et lui démontre qu'en abandonnant sa grandeur, en sacrifiant ses immortelles espérances, elle se rend l'esclave de ses passions qui ne peuvent lui produire que la honte, la douleur et la mort.

A cette doctrine si propre à nous faire revenir de nos égaremens, le Christianisme unit d'autres vérités qui donnent à la vertu des motifs plus sublimes. Il apprend à l'homme que par la sainte consécration du Baptême, ses membres et son corps deviennent un sanctuaire où l'Esprit de Dieu réside dans toute sa gloire et dans toute sa majesté ; que les temples dans lesquels la Religion nous rassemble, tout respectables qu'ils peuvent être, ne sont qu'une image du temple vivant que présente le Chrétien baptisé, et que l'autel visible sur lequel chaque jour s'offre le sacrifice de la nouvelle alliance, quelque saint et quelque digne qu'il soit de notre vénération, n'est que l'image de l'autel invisible du cœur du

Juste. Quelle barrière plus forte pouvoit-il opposer à ses égaremens ? quelle horreur plus grande que la profanation du temple du Dieu vivant ? Quelle infamie peut se comparer à celle de se couvrir de nouveau de la boue du vice, après avoir été lavé dans le sang de l'Agneau et associé à la Divinité même ?

Il n'existe aucune passion contre laquelle l'Évangile ne nous présente des moyens de combat et de triomphe. Le Christianisme seul peut donner des armes pour s'élever au-dessus de l'amour des honneurs et des richesses ; seul, il peut nous en montrer le néant, nous en faire sentir le vide et nous en inspirer le mépris. Quelques philosophes ont pu échapper à l'ambition et à l'avarice à force d'orgueil et de vanité ; mais c'étoit guérir un mal par un autre : J. C. seul sait extirper les vices et nous détromper de leurs erreurs. Il nous enseigne que les vrais trésors consistent dans l'innocence et la vertu ; que le plus léger acte de charité élève le Chrétien plus que ne le feroit l'empire de tout l'univers ; qu'il est plus sûr de ne pas s'exposer aux périls inséparables de la grandeur et des richesses : enfin qu'il n'y a d'heureux que ceux qui méprisent les biens de la terre et savent n'estimer que les biens du Ciel. Il veut que nous regardions comme indigne de nous tout ce qu'un monde insensé et corrompu

admire et estime ; que nous gémissions de ses goûts et de ses plaisirs, et que nous nous réjouissions de ses afflictions et de ses persécutions.

Dans aucun temps la philosophie ne s'est vantée plus que dans celui-ci de venir à notre secours, et jamais elle n'a donné tant de leçons d'humanité. Mais où peut aboutir l'ostentation de ses déclamations, lorsque ses motifs sont si foibles ? la Religion est l'unique puissance qui donne aux hommes la force de s'aimer avec sincérité et de s'entraider avec zèle. Elle seule nous présente des motifs assez sublimes pour nous faire chérir les devoirs d'une bienveillance mutuelle ; elle nous développe l'origine céleste de la charité, elle en établit les fondemens, elle règle sa marche, elle triomphe des obstacles ; entre tous les hommes de toutes les classes et sans aucune exception, elle forme une alliance et une association si sainte et si inviolable qu'aucun motif humain, aucun intérêt particulier, ne peuvent la détruire, et que l'ingratitude même et la persécution ne sauroient l'affoiblir.

Comment la Religion nous conduit-elle à ce haut degré de perfection ? Par un moyen aussi simple qu'il est sublime ; en concentrant en Dieu seul toutes les affections de notre cœur, en nous faisant sentir que Dieu est le principe de tout, qu'il nous donne tout et que nous lui devons tout ; en

nous apprenant que ce Père commun nous chérit tous, qu'il veut que nous nous aimions tous pour lui, qu'il desire que nous partagions par amour pour lui avec toutes les autres créatures raisonnables qu'il aime aussi, tout ce que son amour nous donne ; et il le veut, parce qu'il les a toutes créées à son image et à sa ressemblance ; et qu'ainsi que nous, elles sont toutes destinées à jouir de sa vue et de sa présence pendant l'éternité des siècles.

Ainsi Dieu, notre Père universel, est la source inépuisable qui produit tous les biens que son amour dispense à toutes ses créatures. Il peut avoir des motifs pour les répartir inégalement ; mais il veut que celui qui a eu quelqu'avantage dans cette distribution, donne par amour pour lui à celui qui a été moins bien partagé, qu'il ne soit que l'économe de ses dons, qu'il secoure en son nom celui qui en a besoin ; et qu'ainsi tous ses enfans unis entr'eux et s'aimant dans leur Père commun, lui rendent le tribut de reconnoissance et d'amour qu'ils lui doivent.

La Religion nous enseigne par-là que la relation intime qui existe entre Dieu et les hommes, doit, parmi les hommes mêmes, en produire une autre aussi sainte que celle de son origine, puisqu'elle n'en est que la conséquence, et qu'elle ne pourroit pas plus exister sans elle que l'effet

sans la cause qui l'a produit. Qu'est-ce en effet qu'aimer les hommes, si ce n'est leur souhaiter et leur procurer tout le bien que nous desirerions nous procurer à nous-mêmes ? Mais pour nous élever à la perfection qu'exige cette disposition, il faut commencer par détacher son cœur de tous les biens qui nous sont propres, parce qu'ils sont limités, parce qu'ils diminuent à mesure qu'ils se partagent, et que par cette raison nous nous obstinons à les convoiter et à nous y attacher. Comment pourrons nous nous sevrer de ce qui nous intéresse à ce point, si nous ne plaçons pas toutes nos affections dans le seul vrai bien qui puisse honorer le choix de toute créature raisonnable, dans ce Dieu qui par son immensité suffit à tous, qui seul peut remplir notre cœur ; en ce Dieu enfin dont les largesses et la libéralité s'augmentent à mesure que nous partageons avec ceux qui en ont besoin les trésors qu'il nous a prodigués ?

La Religion est donc le mobile unique de la charité, le principe unique qui, en nous portant à aimer Dieu, devient le fondement le plus solide de notre amour pour les hommes ; aussi la générosité chrétienne est-elle la seule vertu qui puisse nous faire surmonter notre amour propre, arracher de nos cœurs les vaines inquiétudes, la basse jalousie, l'envie malicieuse et les desirs

injustes. Seule, elle peut nous exciter à partager nos trésors et nos biens et à multiplier les compagnons de nos richesses. Que peut aimer celui qui n'aime pas Dieu ? On peut être humain par tempérament, bienfaisant par ostentation ; mais ordinairement celui qui ne sait pas franchir le cercle étroit de son amour propre, sera toujours l'esclave de son intérêt et n'aimera jamais que lui-même.

La charité que J. C. nous prêche est constante, sincère et désintéressée ; elle survit à tout parce que rien ne peut l'anéantir. Elle ne peut jamais se croire malheureuse, parce que son humilité lui assigne toujours une place inférieure à celle que la justice lui décerneroit ; elle n'éprouve ni trouble ni impatience, jamais elle n'a besoin de rien couvrir du voile de la patience, parce qu'elle n'est ni vaine ni hypocrite ; elle ne consiste ni en démonstrations ni en paroles, parce qu'elle réside dans le cœur : elle est prête à tout souffrir, et elle endure tout quand sa douceur et son humilité peuvent contribuer à conserver ou à recouvrer l'innocence d'autrui. S'il étoit nécessaire, elle voudroit mourir pour ses frères, ainsi que J. C. lui en imposa la loi, après lui en avoir donné l'exemple; et si elle espère tirer quelques fruits de ses sacrifices, c'est moins elle-même qu'elle auroit en

vue, que le bien de ceux qui ne pourroient être ingrats sans cesser d'être justes.

La morale de l'Évangile ne se borne pas à imposer à l'homme ces obligations générales ; semblable à un mentor attentif et vigilant, elle le suit, elle l'accompagne, elle le guide dans tous les états et dans toutes les situations où la Providence a pu le placer. Comme elle fait la félicité et le bien-être de la société entière, elle fait aussi le bonheur de tous les individus qui la composent ; et aucune grandeur, aucune perfection ne lui est étrangère, elle est le principe du bonheur des états et de celui des familles : seule, elle rend les vertus solides et constantes, elle les grave dans le cœur, les soutient contre les tentations et les combats, les fortifie et les encourage par ses récompenses.

L'incrédule dit que la Religion intimide et énerve le cœur humain ; il prouve en cela combien il la connoît peu : il faut n'en avoir jamais eu la moindre notion pour avancer une pareille erreur. Comment seroit-il possible qu'un culte qui transporte l'homme de la terre dans le Ciel, qui élève son cœur au-dessus de sa sphère naturelle, diminuât l'énergie de son ame ? Comment la noble et sublime émulation qu'il nous inspire, affoibliroit-elle les sentimens généreux qui enfantent les hautes entreprises et qui font les héros?

Loin de détruire aucun des motifs légitimes qui les produisent, elle en ajoute de nouveaux d'une force bien supérieure ; non-seulement elle en fournit de nouveaux, elle les anoblit encore tous, en leur donnant un but plus respectable, une fin bien plus précieuse et bien plus relevée.

C'est la philosophie humaine qui énerve le cœur, puisqu'elle ne donne à la vertu que des motifs foibles et caducs ; mais la Religion ! la Religion n'en présente que de solides et de durables, puisqu'ils subsistent encore lorsque les autres ont disparu. Le Chrétien se conduit sans témoin comme il se conduiroit à la face de l'univers entier ; il ne juge pas de la vertu par les événemens. Lorsqu'il la voit persécutée, sa fidélité s'en augmente parce que la Religion donne de nouveaux droits à ses espérances. Ah ! Monsieur, si tous les hommes suivoient la morale de l'Évangile, ainsi que le Ciel, la terre seroit le séjour du bonheur, et la vertu n'auroit plus besoin des efforts que le contraste du vice lui rend nécessaires.

Par une contradiction très-familière aux incrédules, ceux-mêmes qui accusent la morale du Christianisme d'énerver les cœurs et d'étouffer le germe des vertus héroïques, se plaignent de ce que leur système est trop parfait pour notre foiblesse. Ce reproche est bien injuste et ne

pourroit convenir qu'à la philosophie elle-même, puisque sans exiger beaucoup elle n'offre pas des motifs assez puissans pour obtenir le peu qu'elle demande ; tous sont insuffisans en eux-mêmes, puisqu'ils n'ont pour base que l'orgueil, la plus injuste de toutes les passions : aussi loin de guérir nos maux, elle ne fait que les aggraver. Ce n'est pas ainsi qu'agit la Religion, si elle nous impose des obligations pénibles : si les voies et le but qu'elle nous présente sont difficiles, si pour y parvenir il nous faut de grands efforts et des sacrifices continuels ; elle aide en même temps notre foiblesse par des secours puissans, et anime notre zèle par l'espoir que nous donnent ses immenses promesses.

Pour nous donner des leçons de modération et de vertu, Jésus-Christ ne se contente pas, il ne se borne pas à nous faire entendre la voix de ses miracles. La vue de sa sainteté et de sa gloire eût ébloui les hommes, sans les tirer de leur léthargie et de leur insensibilité. Elle n'eût pas suffi pour les guérir de leurs erreurs et réprimer leurs passions ; leurs maux demandoient un remède plus intime et plus efficace. C'est pour cela que le divin Messie leur fit appercevoir dans un ordre supérieur à celui de la nature, un autre empire, d'autre merveilles et les effets les plus extraordinaires de sa toute-puissance. Il voulut que les

prodiges qu'il opéroit sur le corps humain par la puissance de sa parole, fussent l'image et la preuve des prodiges invisibles, mais non moins admirables qu'il opère sur les cœurs; lorsqu'il répand en eux une lumière vive et pénétrante qui dissipe leurs ténèbres, une onction secrète qui change leurs goûts et leurs inclinations, qui diminue leur dureté et triomphe de leur résistance, il crée dans eux des desirs plus purs, des affections plus saintes, et par une opération douce et puissante il y rétablit tout ce que le péché avoit détruit ou altéré. Au lieu de la loi de menace dont *Moyse* fut le ministre, J. C. nous présente une loi de grace et de faveur, une loi de douceur qui donne elle-même ce qu'elle demande, qui en intimant le précepte en inspire l'amour, et qui perfectionne dans l'homme jusqu'à sa liberté même.

Quelle autre vertu que celle de Dieu auroit pu produire le changement miraculeux que la morale de l'Évangile a opéré dans le monde? A peine la voix du petit nombre d'hommes choisis pour prêcher sa doctrine et devenir des modèles, se fût elle fait entendre, qu'on vit sortir comme du néant un nouvel empire et un nouveau peuple qui annonce la vérité, non dans de stériles et fastueuses déclamations, mais par des exemples pratiques et des sacrifices difficiles, il montre

que la terre est un lieu d'exil pour l'homme, que le Ciel est sa patrie, que tout ce qui finit n'est rien ; que la réputation, les richesses et les plaisirs qui ne peuvent nous suivre dans l'autre vie, ne sont pas dignes d'occuper l'ame qui ne meurt pas. On voit s'établir d'autres maximes également inouies et nouvelles, que jamais des lèvres humaines n'avoient proférées.

A la connoissance de ce qu'il lui importe de savoir, ce peuple nouveau unit la soumission la plus parfaite à la volonté divine, la charité la plus active et la plus pure envers tous les hommes, la patience la plus invincible au milieu des persécutions les plus injustes, et un désintéressement absolu qui ne s'est jamais démenti. Tel fut le caractère des premiers Chrétiens, telles furent les armes avec lesquelles ils combattirent le monde non pour le dominer, mais pour le retirer de son erreur; non pour acquérir du pouvoir, des honneurs ou des richesses, mais pour enseigner aux hommes la route de la justice et du bonheur.

Les premiers Prédicateurs de l'Évangile n'ignoroient pas que leur conduite devoit attirer sur eux une multitude d'outrages et de tourmens; mais rien ne les arrête, et ils s'exposent à la mort avec l'intrépidité qui annonce l'indifférence de la vie. O *Socrate !* ô *Platon !* que n'étiez-vous sur terre lorsque les Apôtres y donnèrent

le spectacle étonnant de tant de magnanimes vertus ! vous eussiez trouvé le Juste dont vous avez tant parlé, sans jamais nous le montrer ; vous n'auriez pas été bornés à en voir un seul, à peine espériez-vous de le rencontrer, et vous en auriez vu une multitude ; vous auriez enfin reconnu que le Ciel avoit eu pitié des maux de la terre ; que déjà il avoit envoyé la lumière qui devoit produire toute vertu, et placé au milieu des Chrétiens le modèle divin qu'ils devoient suivre.

L'Église que les Apôtres formèrent dans Jérusalem étoit plutôt une réunion d'Anges qu'une assemblée de mortels, la charité, l'union, la concorde, la simplicité de cœur, le désintéressement, le mépris de tout ce qui n'est que passager, l'oraison continuelle, les actions de grace non interrompues, la patience, la douceur au milieu des persécutions, enfin toutes les vertus avoient banni du milieu d'entr'eux tout sentiment terrestre.

La Judée n'étoit pas seule le théâtre d'un changement si complet. Toutes les nations s'associent aux espérances de Sion, et s'y unissent pour participer à ses bénédictions. La parole de Dieu sort de Jérusalem et se répand sur toute la terre ; les Gentils forment des églises sur le modèle de la première Rome ; Corinthe et Éphèse noyées

noyées dans les délices et si célèbres par leurs excès, et une foule d'autres grandes villes qui depuis tant de siècles, courbées sous la tyrannie d'erreurs ou de coutumes monstrueuses, enfantées par une superstition antique et sans bornes, virent aussi s'élever dans leur sein des hommes justes, pieux, humbles, doux, sincères, charitables et ennemis des plaisirs sensuels.

Ces hommes d'une espèce nouvelle joignent au profond respect qu'ils vouent à Dieu dans leurs adorations, le plus ardent desir de faire à leur prochain tout le bien dont ils sont capables, une obéissance sans bornes à leurs supérieurs, lors même qu'ils sont injustes et violens, une fidélité à toute épreuve dans toutes leurs obligations, quelque douteuses et pénibles qu'elles puissent être, un amour constant envers leurs frères, fussent-ils même ingrats ou devenus leurs persécuteurs.

On ne peut lire sans admiration ce que les Apôtres ont écrit sur les vertus et les miracles de ces premiers Chrétiens. En même temps qu'ils leur écrivent pour réformer quelques abus ou pour les consoler dans leurs peines, ils les appellent saints, ils leur donnent le nom de bienheureux et d'élus, les félicitent sur les œuvres de leur foi, sur les travaux de leur charité et la constance de leur espoir. Quand les Apôtres

rendent ce glorieux témoignage aux fidelles de leur temps, les accusera-t-on de se tromper sur ce qu'ils voyoient de leurs propres yeux ? soupçonnera-t-on qu'ils se soient exposés à passer pour des imposteurs, en publiant des faits dont la fausseté eût été aussitôt reconnue ?

Si de l'Orient nous passons à nos contrées méridionales, nous y verrons les mêmes lumières, les mêmes vertus, briller et succéder aux mêmes ténèbres et aux mêmes vices ; nous y verrons encore que la stabilité de nos lumières et de nos gouvernemens fut un autre bienfait de l'Évangile. Toujours armés et sans cesse errans, nos pères lui durent enfin l'union sociale qui fait la félicité des peuples.

En examinant toutes les parties de l'empire divin fondé par Jésus-Christ, on appercevra sans peine que le caractère propre et immuable de la Religion chrétienne est de délivrer l'homme de ses erreurs, de l'affranchir de ses passions, de l'instruire, de le sanctifier, et de le fortifier tellement dans la vertu qu'il ne puisse être ni troublé par les agitations du monde ni séduit par ses illusions.

Avant J. C. les malheurs du genre humain sembloient en quelque sorte insulter à la Providence. La philosophie vantoit son courage et sa constance ; elle parloit avec ostentation de l'indépendance de l'ame, du mépris de la mort

et de sa fermeté dans les revers ; vaines jactances ! puisque jamais la philosophie n'a pu découvrir l'origine de nos maux et en adoucir l'amertume.

Comment les malheureux auroient-ils trouvé quelque consolation dans un système qui assujettissoit tous ses partisans au joug inexorable du destin, qui ne leur présentoit ni l'idée d'un châtiment mérité pour l'endurer avec résignation, ni celle d'une épreuve méritoire qui eût pu soutenir leur constance, qui jamais ne tempéroit la rigueur du présent par l'espoir de l'avenir, qui jamais n'offrit à la douleur que des soulagemens plus cruels que la douleur même ?

Un philosophe ancien a dit que la fermeté du juste qui lutte contre l'infortune, est un spectacle digne de la Divinité ; apophthegme plus brillant que solide, et qui ne renferme aucun sens dans les principes de la philosophie profane. Car si l'homme n'a pas péché, s'il est malheureux sans être coupable, s'il souffre sans cause et sans l'avoir mérité, si une grace intérieure n'est pas le principe de sa force, si la justice n'est pas la mesure de ses peines ; il est évident qu'alors ce juste lutte contre une nécessité aveugle, que dans un combat de cette espece il n'emploie que ses propres forces, et que s'il est vainqueur il ne doit sa victoire qu'à lui-même ; et qu'inviter l'Être suprême au spectacle

de ce triomphe, ce seroit vouloir le rendre témoin de son injustice, et lui montrer en quelque sorte que l'homme est supérieur à Dieu.

L'Évangile seul nous a enseigné l'art sublime d'être heureux. Les souffrances dont il présente la perspective au Chrétien, sont pour lui autant de motifs de consolation. Que sont pour lui les afflictions ? La peine du péché, l'exécution d'une sentence infiniment juste, les salutaires amertumes que renferment les objets qui nous séduisent, qui nous portent à nous en éloigner et à revenir aux vrais biens, ne sont à ses yeux que des châtimens paternels, des tourmens imposés par la miséricorde, suivant l'expression d'un St. Père, des sacremens d'amour, une honorable participation aux fruits que nous procure la passion de Jésus-Christ, un titre de conformité avec ce divin modèle ; enfin des épreuves passagères à l'aide desquelles s'expient les fautes, se purifient les vertus, s'augmentent les mérites, se consomme la sanctification, et qui doivent être couronnées par une gloire éclatante. Dites-moi, Monsieur, la philosophie peut-elle jamais présenter à l'homme des motifs aussi puissans de patience et de courage dans les disgraces ?

Si à ces divines leçons vous ajoutez cette satisfaction intérieure que la Religion répand dans les cœurs, et qui leur fait chérir leurs souffrances;

vous avouerez nécessairement que J. C. est le grand et l'unique consolateur de l'univers; vous comprendrez alors pourquoi tant de Chrétiens ont su trouver la paix, le calme et une douce satisfaction dans les douleurs, les opprobres et la mort; pourquoi tant de martyrs appeloient eux-mêmes les supplices, défioient la fureur de leurs tyrans, et fatiguoient la cruauté de leurs bourreaux en se livrant aux tourmens qui les conduisoient à leur patrie bienheureuse.

Cette intrépidité des héros Chrétiens n'étoit ni une singularité extraordinaire ni un enthousiasme passager; c'étoit un sentiment permanent, général et profond, une disposition habituelle et raisonnée. C'étoit sans doute un grand prodige, mais il se renouveloit presque tous les jours parmi les premiers Chrétiens. *St. Paul* s'écrioit au nom de tous : « qui nous séparera de l'amour de Jésus-Christ ? rien : ni l'affliction, ni les tourmens, ni la pauvreté, ni le dénuement, ni la faim, ni les périls, ni la violence, puisque celui qui nous aime nous rend victorieux de tous ces maux; ce ne sera ni la vie ni la mort, ni les anges ni les principautés, ni les choses présentes ni les futures : aucun pouvoir, aucune créature ne pourra jamais nous séparer de l'amour de Dieu en Jésus-Christ notre Seigneur. »

Il est essentiel d'observer que tant que le glaive

des persécuteurs fut suspendu sur la tête des Chrétiens, la Religion eut toujours un aspect agréable et serein, et qu'elle sortit enfin du sein des tribulations plus radieuse et plus fervente. Lorque la paix et le calme permirent aux mondains de s'introduire dans l'Église et d'y apporter avec eux tous leurs vices, elle se vit alors obligée aux plus grands efforts pour s'élever au-dessus des eaux impures du siècle ; plusieurs de ses membres, pour se soustraire à la contagion qu'ils redoutoient, cherchèrent un asile et un préservatif dans la retraite. D'autres, jaloux d'une plus grande perfection, abandonnèrent le monde et se réfugièrent dans la solitude. Les déserts se peuplèrent, les forêts devinrent des bourgs. Ceux qui desiroient ne vivre qu'avec leur Dieu, se virent réduits à les quitter encore et à se retirer dans les solitudes les plus profondes; la vie de *St. Jean-Baptiste*, qui fut l'admiration de la Judée, devint le modèle de celle que tant de pieux solitaires s'empressèrent d'imiter.

On les voit consacrer les jours et les nuits à chanter les louanges du Seigneur, à briser leurs cœurs en sa présence par des prières continuelles, à l'écouter sans cesse dans la méditation des saintes Écritures, à resserrer avec plus de force les nœuds de la charité qui les réunit, et à travailler de leurs mains pour secourir les pauvres.

Si en se dérobant aux yeux des hommes, ils s'affranchissent des supplices et d'une mort violente, ce n'est que pour se livrer à une autre espèce de martyre, peut-être plus pénible, en ce qu'il est plus long, plus douloureux, et qu'il n'a d'autre témoin que le Dieu pour qui ils l'endurent. On diroit que supérieurs à la foiblesse de leur nature, ils semblent avoir laissé dans le monde tout ce qu'ils avoient d'humain, et que déjà ils vivent moins sur la terre que dans le Ciel.

Cependant, quoique cachés dans le sein de Dieu, ces dignes solitaires ne perdent point de vue les intérêts de son Église; au fond de leur retraite ils sont instruits de ses biens et de ses maux, ils voient les orages qui l'agitent, ils tremblent sur les malheurs qui la menacent, ils gémissent sur les scandales qui la déshonorent; prosternés le jour et la nuit devant celui qui commande aux vents et pose des bornes à la mer, ils lui représentent avec douleur et confiance les dangers de leurs frères, ils prient pour eux, et s'ils ne peuvent les sauver par leur ministère, ils les sauvent par leurs prières et leurs gémissemens.

Les dangers deviennent-ils plus pressans; ils sortent de leur retraite pour s'opposer à ceux qui veulent altérer la foi ou corrompre la discipline.

Les promesses des prévaricateurs ne peuvent ébranler leur désintéressement; les menaces ne peuvent suspendre un instant leur courage. Quelles voluptés pourroient séduire ceux qui n'ambitionnent que les supplices? quels tourmens pourroient épouvanter ceux qui ne vivent plus que pour le tombeau? qui pourroit effrayer ceux qui n'aspirent qu'à verser leur sang pour l'amour de celui qui le premier a répandu le sien pour eux?

Tels sont les effets qu'a produit la morale chrétienne, tels furent les fruits de l'Évangile. Le même esprit l'accompagnoit par-tout, et partout on vit les mêmes résultats. Ces faits furent publics et notoires, hors de l'atteinte du doute; tous les écrivains contemporains, témoins eux-mêmes, nous les rapportent, et jamais ils n'ont été démentis. L'un d'entr'eux, *Justin*, homme d'un grand savoir, devenu Chrétien après avoir été philosophe parmi les Gentils, disoit aux adversaires de la Religion :

« Doctrine céleste! tu ne formes ni poëtes, ni philosophes, ni orateurs; mais de mortels que nous sommes, tu nous rends immortels, de la terre que nous habitons tu nous transportes dans le Ciel, tu nous fais participer à la nature divine; tu as ravi mon admiration, tu m'as fait abandonner mes anciennes erreurs, et embrasser la doctrine pure et sublime de l'Évangile. Venez

à moi, apprenez ce que j'ai appris; j'étois ce que vous êtes maintenant, ne désespérez pas d'être un jour ce que je suis à présent. La doctrine évangélique se soutient par sa propre vertu. Elle est secrète cette vertu, mais efficace, puisqu'elle purifie le cœur, réprime les affections sensuelles, nous rend à la lumière, et nous fait goûter la paix en éloignant de nous l'inquiétude et le désordre des passions. »

Comment une morale si austère et si contraire aux inclinations naturelles put-elle soumettre tant d'hommes corrompus? la réponse est très-simple: Par la foi. La Religion fut démontrée par tant de preuves évidentes qu'il devint impossible de douter de sa vérité; ceux qui en étoient convaincus devoient nécessairement croire aussi à la morale qu'elle prêche, aux biens qu'elle promet et aux disgraces dont elle nous menace. Jésus-Christ avoit dit à ses Disciples (*): « Ne craignez point le monde, je l'ai vaincu. » Et comment l'a-t-il vaincu? Par la foi qu'il est venu nous enseigner.

St. Jean écrivoit aux premiers Chrétiens: Qui nous a donné la victoire pour triompher du monde? Notre foi. La chose est bien évidente. Par quel moyens le monde nous a-t-il

(*) Jean, XVI. 33.

perdu ? Par les erreurs qui nous ont séduit, par les jouissances qui nous ont corrompu, par la crainte que ses menaces nous inspirent, et par le respect humain qui nous subjugue. De quelle manière la Religion nous fait-elle triompher de tous ces obstacles et nous assure-t-elle la victoire ? Voyons-en les raisons, et examinons-les en détail :

Il est visible que le monde est rempli des erreurs les plus palpables et les plus grossières; il adopte les maximes les plus fausses, et s'en sert pour établir des principes qui lui paroissent incontestables. Par exemple, l'ambitieux qui estime la fortune au-dessus de tout, l'envisage comme l'objet le plus digne de ses desirs et la veut obtenir à tout prix. L'avare qui fait son dieu des richesses, s'imagine que son mérite est en proportion de ce qu'il possède, et croit que le soin d'augmenter ses biens est son affaire la plus importante. Le voluptueux qui pense n'être sur la terre que pour se livrer aux plaisirs des sens, ne connoît point de jouissance plus grande que celle de satisfaire tous ses penchans. L'homme d'état, absorbé par la considération des intérêts publics, se persuade que la première des vertus est la prudence humaine, ou cette politique astucieuse que l'intérêt a fait naître et que l'amour propre soutient. Tels sont les principes et les

règles de conduite que suit le monde. Celui qui ne les adopte pas devient à ses yeux un homme foible, on ne l'estime bon à rien ; et celui qui voudroit contredire ces maximes sembleroit appartenir à un monde différent.

Quoique ces principes soient assez généralement reçus, quand on les examine on n'y trouve ni raison, ni humanité, ni bonne foi. La Religion nous en découvre la fausseté, puisqu'en établissant des principes meilleurs et plus sains elle en tire des conséquences contraires. Quels sont ceux sur lesquels le monde établit ses maximes erronées ? Il les fonde sur l'amour propre, sur les inclinations d'une nature dépravée, sur les passions du cœur. Il n'est pas étonnant que cette racine infecte produise des fruits dangereux et corrompus. Que peut-il résulter du mensonge, si ce n'est un nouveau mensonge ? La Religion offre des idées bien différentes : ses maximes se fondent sur des principes plus purs, tels que le respect le plus profond et la plus inviolable fidélité à la loi de Dieu, l'amour du prochain qui s'étend jusqu'à nos ennemis mêmes, l'abnégation du monde et de soi-même, le désintéressement, la fidélité, la droiture du cœur, la mortification des sens, la sanctification de son ame et le soin de son salut.

La contrariété des maximes ou des règles de la

vie est le résultat nécessaire de cette contrariété de principes. Aussi l'homme chrétien doit-il penser et agir d'une manière toute différente de celle du monde. C'est la première victoire que la Religion a obtenue et obtient journellement en détrompant un grand nombre d'hommes mondains de la fausseté de leurs opinions, et en leur découvrant leurs illusions et les dangers qu'ils courent. Le monde s'en moque et regarde cette contrariété comme une folie, le Chrétien y voit la vraie sagesse; il sait qu'à ne consulter même que la raison, tous les principes de l'Évangile sont utiles et justes.

On observe que lorsque le feu des passions commence à s'amortir, lorsque la maturité de l'âge met l'homme à portée de mieux discerner le bien du mal et le vrai du faux, lorsqu'il considère les objets avec plus d'attention et de jugement, les maximes de l'Évangile qui répugnoient à son cœur commencent à lui paroître beaucoup mieux établies qu'il ne l'avoit cru d'abord; plus il en examine les motifs et les effets, plus elles lui paroissent respectables, il s'étonne lui-même de son aveuglement; ces premières lueurs le pénètrent chaque jour de plus en plus et parviennent à le détromper. Il en vient enfin à défendre avec un saint zèle ces mêmes vérités qu'il avoit méprisées dans son aveuglement et sa précipitation.

Ce triomphe honore la Religion qui en profite pour faire de nouvelles conquêtes et soumettre d'autres incrédules. *St. Paul*, élevé dans le judaïsme et le persécuteur le plus ardent de l'Église, devenu tout-à-coup l'apôtre et le docteur des Gentils, fut un argument puissant et sans réplique contre les Juifs. Son exemple seul les forçoit à reconnoître la puissance et la force de la foi chrétienne.

Si le monde aveugle l'esprit par ses erreurs, il pervertit aussi le cœur par ses fausses douceurs. Dans le premier cas, il agit par séduction; dans le second, par ses attraits. Nous nommons les douceurs du monde, ce que *St. Jean* appelle la concupiscence des yeux et de la chair, et l'orgueil de la vie; c'est-à-dire tout ce qui peut plaire aux yeux, flatter les sens, exciter la curiosité, satisfaire l'amour propre et augmenter les douceurs, les agrémens et les délices de la vie.

C'est à l'aide de ces armes que le monde a de tout temps su s'emparer du cœur des hommes. Si la raison suivoit ses propres lumières, elle reconnoîtroit facilement que toutes ces jouissances sont frivoles, nulles en elles-mêmes et presque toujours trompeuses. Quoique la raison en soit bien convaincue, entraînée par une sorte d'ivresse, elle y trouve un attrait puissant qu'elle

n'a pas le courage de surmonter. La raison se fait entendre, mais la séduction se fait sentir et subjugue le cœur avec plus d'empire.

La Religion seule peut triompher du monde; ses moyens pour nous en détacher sont nombreux. L'esprit de pénitence qu'elle nous inspire nous arrache à ses séductions, parce qu'il nous rappelle sans cesse que nous sommes pécheurs. Le souvenir de nos péchés et des châtimens qu'ils méritent, nous remplit d'une sainte haine contre nous-mêmes; il nous fait perdre le goût de tout ce qui flatte nos sens, comme étant incompatible avec la douleur d'un pénitent.

Elle nous inspire la plus haute idée des biens éternels; c'est vers eux qu'elle porte tous nos desirs et toutes nos prétentions. Le cœur tout occupé de la perspective du bonheur éternel qui fait l'objet de ses espérances, se détache peu à peu des biens passagers et devient insensible à la séduction de leurs attraits. « Quand je lève les yeux au ciel, disoit un Saint, tout ce que je vois sur la terre me paroît insipide et digne de mépris. » Bien d'autres l'avoient dit avant lui; plusieurs le disent aujourd'hui, parce que la Religion distribue aux uns et aux autres la même lumière et leur suggère les mêmes desirs.

La Religion est la source de nos consolations intérieures qui sont absolument étrangères à

l'homme mondain. *L'homme charnel*, dit l'Apôtre, *ne peut comprendre ce qui est de Dieu*, parce que les consolations spirituelles sont aussi supérieures à celles des sens que l'esprit l'est au corps. Le monde en rit ; mais ni ses charmes ni ses plaisirs n'offrent rien qui puisse égaler les saintes délices de l'ame, ces satisfactions intérieures du cœur et les joies pures de la vertu. Celui qui parvient à les connoître et à les goûter, ne peut trouver que très-insipides tous les autres plaisirs.

Il faut que le monde soit bien aveugle pour ne pas se détromper, et pour être insensible aux preuves que lui fournit de son erreur l'exemple des siècles et du nôtre même. On a toujours vu et l'on voit encore de nos jours un grand nombre de personnes de tout âge, de tout sexe et de tout état abandonner les plaisirs qui éblouissent et séduisent leurs partisans. Combien de jeunes vierges à qui le plaisir offroit une longue carrière de délices, s'en éloignent avec mépris ! combien de riches du siècle à qui la grandeur et l'opulence promettent toutes les jouissances de la vie, s'en dépouillent-ils volontairement ! Pourquoi renoncent-ils à des biens recherchés avec tant d'ardeur ? précisément parce qu'ils sont un moyen de satisfaire à tous les desirs ? Pour-

quoi leur préfèrent-ils une pauvreté qui leur laisse à peine le nécessaire ? pourquoi dédaignent-ils les honneurs et ce luxe auxquels l'orgueil attache un si grand prix ? pourquoi préfèrent-ils l'obscurité d'une retraite qui aux yeux de l'ambition paroît si austère et si triste ?

Comment purent-ils embrasser la vie pénitente du cloître et les exercices pénibles de la mortification religieuse ? qui put leur inspirer une résolution si étrange ? Où puisèrent-ils la force de la suivre ? dans la foi qui les embrase et qui leur communique cette divine impulsion. C'est en vain que le monde leur présente ses décevantes illusions, ses charmes les plus séduisans et ses piéges couverts de fleurs ; la foi fait disparoître tous ces enchantemens et ces prestiges.

Le monde emploie aussi ses persécutions pour intimider la vertu ; et elle a besoin d'une force supérieure pour les soutenir. L'Apôtre a raison quand il dit que ceux qui veulent vivre saintement en se conformant à l'esprit de Jésus-Christ, doivent se préparer à de rudes combats (*). En effet, l'homme qui veut abandonner le chemin aisé du vice pour suivre le sentier difficile de la vertu, est à chaque instant en butte à la raillerie,

(*) II. Timoth. III. 12.

à

à la dérision et aux insultes. Mille considérations humaines tendent à l'éloigner de la bonne voie. Tantôt un ami vous abandonne, et vous l'indisposez parce que vous ne voulez pas l'aider dans ses coupables entreprises. Tantôt c'est une famille, peut-être même un village, une province entière qui murmure contre l'assujettissement à une règle qui n'a d'autre but qu'une exacte justice et le maintien du bon ordre.

C'est l'un des plus grands périls que le monde présente et la cause la plus fréquente des désordres de la vie humaine. Il est difficile de lutter contre une si grande résistance; et l'homme foible succombe malgré lui, tout en gémissant contre l'esclavage qui le subjugue. Un sentiment naturel d'équité et de conscience le porte puissamment à se soustraire à cette tyrannie; mais le courage lui manque, et il oublie toutes ses résolutions au moment de les exécuter. Qui lui donnera la force de surmonter tant d'obstacles? la Religion.... oui, la Religion seule. La foi le prémunit contre toutes les attaques, toutes les tentatives; par elle seule le cœur le plus foible devient invincible. Il n'est aucune liaison qu'elle ne rompe; aucune société à laquelle elle ne renonce, aucune menace qu'elle ne méprise; elle se plaît à sacrifier à Dieu et à son devoir ses espérances, ses intérêts et tous ses avantages temporels.

Telles sont les dispositions d'un homme animé par l'esprit du Christianisme et soutenu par la foi qu'il professe ; c'est ainsi qu'il pense et qu'il agit. Il ne peut se conduire autrement, parce qu'étant Chrétien il ne reconnoît d'autre pouvoir que celui de Dieu ; s'il en admet d'autres, il ne les regarde que comme subordonnés à celui du Tout-Puissant auquel tout doit céder. Ce sentiment est évidemment juste et généreux, mais il n'est pas de pure spéculation, sans effet et sans conséquence dans l'histoire de la Religion, puisqu'il n'y a rien de si ordinaire que de le voir mis en pratique et que ses exemples s'en multiplient sans cesse.

Combien de mépris et d'outrages, combien de sacrifices et de misères n'ont pas supportés les Chrétiens de l'un et de l'autre sexe, pour rester invariablement dans la voie du Seigneur, et être fidelles aux observances austères et pénibles que sa loi nous prescrit ? Combien de disgraces, de haines, d'animosités et de tourmens n'ont-ils pas endurés avec courage ? combien de chastes vierges ont vu leur vertu triompher de tous les piéges ? Juges intègres qu'aucun effort n'a pu corrompre, serviteurs fidelles qu'il n'a pas été possible de détourner du sentier de la vertu, quelles douleurs n'endurèrent pas des milliers de martyrs ? Rien ne les étonnoit ; ni la

fureur de leurs tyrans ni la cruauté des bourreaux, ni l'horreur des cachots ni l'atrocité et la barbarie des supplices. Au milieu de tourmens inouis, ils souffroient avec patience et savoient mourir avec dignité.

L'antiquité vante ses héros ; mais malgré les éloges que les païens leur prodiguèrent, malgré la vénération portée jusqu'à l'idolâtrie dont ils jouirent, jamais ils ne montrèrent une constance aussi héroïque. Qui pouvoit inspirer aux généreux soldats de J. C. cette imperturbable fermeté, si ce n'est la foi qui dirigeoit leur cœur ? Les ennemis mêmes du Christianisme, ceux qui les persécutoient avec le plus de fureur, ne pouvoient voir cette force surnaturelle sans s'en étonner ; et combien d'entr'eux, convertis à cette vue, aimèrent mieux devenir victimes que de rester bourreaux !

Tels sont, Monsieur, les effets qu'a produit la morale de J. C. Et comment une Religion qui nous présente une morale si sainte, qui nous inspire un courage si supérieur aux forces humaines, pourroit-elle ne pas provenir de Dieu ? J'aurois sur ce sujet encore beaucoup de choses à vous dire ; mais nous avons aujourd'hui un de nos camarades qui est au dernier moment de son agonie : on va lui faire la recommandation de l'ame, et je dois avec nos autres frères lui rendre

ce dernier et triste service ; je vous prie de me le permettre, et demain nous pourrons continuer cet entretien. Il se retira, et je restai seul.

—Je me trouvai abymé dans un océan de pensées et de réflexions : jamais il ne me quittoit sans me laisser dans le trouble et la confusion. Chaque jour j'étois plus convaincu de mon ignorance ; chaque jour la solidité de ses discours augmentoit mon étonnement, je n'avois plus de force pour lui résister. Je t'ai dit que je ne l'écoutois qu'avec méfiance, je savois que son état l'obligeoit à avoir ou à montrer ces opinions ; et d'autre part son éloquence, son zèle, son esprit actif et séduisant, animé par sa propre persuasion, me faisoient craindre que son enthousiasme entraînant ne donnât à ses discours un coloris capable de m'éblouir.

Dans cette appréhension je repassois en moi-même, quand j'étois seul et hors de son active influence, tout ce qu'il m'avoit dit ; ne me contentant pas des petits résumés que je t'ai montrés, j'en fis de plus étendus et je les jetois sur le papier à mesure que ma mémoire me les présentoit ; ce sont ceux que je t'envoie à présent. Il me sembloit que les écrivant moi-même et les relisant ensuite dépouillés de toutes les graces et de la chaleur que pouvoit y mettre l'expression vive et animée du Père, je devois ne

plus sentir que leur force intrinsèque et véritable, être mieux à portée de discerner ce qui pouvoit n'être que des sophismes ou des illusions, et de prononcer sur leur solidité ou leur foiblesse.

En effet je les lisois, je les repassois à diverses reprises dans le plus grand calme ; mon attention s'isoloit de tout ce qui n'étoit qu'accessoire ; je m'appliquois à dépouiller ses raisonnemens de toute espèce de prestige ; j'examinois en particulier les faits et les raisons, pour juger de leur valeur avec plus d'impartialité. Te le dirai-je, *Théodore !* plus je considérois les faits, mieux ils me sembloient prouvés, certains et indubitables ; plus je pesois ses raisons, plus elles me sembloient claires, démonstratives et évidentes.

Je m'occupai tout le reste du jour à contempler et à considérer le plan de la Religion dans toutes ses parties dont le Père m'avoit tant entretenu, et il me paroissoit qu'il avoit pleinement raison ; qu'il est tout à la fois grand, riche et magnifique ; qu'il naquit avec le monde, qu'il a été suivi dans tous les temps, que tous ses rapports s'enchaînent complétement ; qu'une idée si sublime et si grande ne pouvoit être émanée que de Dieu ; qu'un édifice aussi immense et composé de matériaux aussi foibles, n'a pu être élevé que par une main divine qui se montre

si visiblement qu'elle rend inexcusable l'obstination de l'incrédule.

Tel étoit le résultat de mes réflexions ; et tu peux juger combien elles devoient m'affliger. Néanmoins pour épuiser tous les moyens qui pouvoient contribuer à me retirer de l'erreur, je me déterminai à faire un nouvau résumé de ce plan. Je pensai que de cette manière je pourrois plus aisément l'examiner dans son ensemble et dans chacune de ses parties, et qu'ainsi je pourrois en découvrir la partie foible. C'est dans cette idée que je fis l'extrait suivant :

« Il n'existe aucun écrit, aucun monument, aucune tradition sur la création du Monde, sur les événemens des premiers âges et sur la première histoire des hommes jusqu'à *Moyse*, que les livres que *Moyse* lui-même nous a laissés.

Il y rapporte que Dieu tira le monde du néant, qu'il donna l'être à tout ce qui existe, que son dernier ouvrage fut l'homme qui devint ingrat envers lui et lui désobéit, que Dieu l'en punit en le privant lui et sa postérité des dons qu'il lui avoit accordés ; mais que pour le consoler, il lui promit que dans les temps à venir il lui enverroit un Messie ou Rédempteur qui répareroit tous les maux de sa désobéissance.

Dès-lors ce Rédempteur fut l'objet et l'espoir des hommes, le centre et le but des opérations de Dieu.

Dieu renouvela la même promesse à *Abraham*, à *Isaac* et à *Jacob*, et leur dit que le Rédempteur sortiroit de leur race et seroit un de leurs descendans.

Les descendans des Patriarches étoient en Égypte sous l'esclavage de *Pharaon ;* et Dieu pour accomplir sa promesse, apparut à *Moyse*, l'un d'entr'eux ; il lui ordonna de tirer son peuple d'Égypte, et de le conduire à la terre de Canaan où devoit naître le Rédempteur.

Malgré les efforts de *Pharaon* souverain de l'Égypte, *Moyse* les tira en effet de leur esclavage et de l'Égypte, les conduisit dans le désert et enfin à la terre de Canaan.

Il ne put vaincre la résistance de *Pharaon* ni surmonter tous les obstacles sans faire de très-grands miracles fréquemment répétés ; et il en fit un tel nombre, ils furent si grands et si publics qu'ils triomphèrent de tout.

Le même *Moyse* reçut de Dieu l'ordre d'écrire l'histoire de la création et de tout ce qui étoit arrivé depuis le commencement du monde, afin que le souvenir de ces faits ne s'effaçât pas de la mémoire des Juifs, ainsi qu'il étoit arrivé aux autres nations, et afin qu'il se conservât pour leur postérité et qu'elle se préparât à recevoir le Messie dans le temps marqué par sa sagesse.

Il reçut en même temps l'ordre de continuer cette histoire, et d'écrire tous les faits dont il seroit lui-même l'instrument et le témoin depuis la sortie d'Égypte jusqu'à l'arrivée dans la terre de Canaan.

Pour obéir au Seigneur, *Moyse* écrivit les événemens qui eurent lieu, et les miracles qu'il fit par la volonté de Dieu pour surmonter tous les obstacles.

Si ces miracles sont certains, ils doivent prouver la vérité de tout ce que ses livres renferment, puisque celui qui fait des miracles est plein de l'esprit de Dieu, et que celui qui est inspiré par Dieu ne peut tromper dans ce qu'il écrit.

Ces miracles sont évidemment certains, car ils sont prouvés par la croyance et la tradition de tous les Hébreux qui les virent, et par l'autorité des livres qui les rapportent ; puisque dès-lors les mêmes Hébreux qui en avoient été les témoins, reçurent ces livres comme sacrés et inspirés par Dieu ; ils les gardèrent religieusement et les transmirent de main en main, de génération en génération jusqu'aux Juifs de nos jours qui ont pour eux le même respect que les Chrétiens.

Enfin la preuve en est dans les monumens, les cantiques et les fêtes que les mêmes Hébreux instituèrent au moment où chaque miracle s'étoit opéré, pour rendre graces à Dieu et en conserver

la mémoire ; leurs descendans les ont célébrées chaque année jusqu'à présent où les Juifs renouvellent annuellement les mêmes cérémonies.

La vérité de ces livres et des autres faits qu'ils contiennent, est prouvée par le respect avec lequel leurs contemporains les lisoient et les ont conservés. Car s'ils n'avoient pas vu de leurs propres yeux les miracles qui y étoient rapportés, ou si leur récit eût contenu quelques faux rapports, ce dont ils auroient nécessairement été instruits, ils ne les eussent pas consacrés comme le monument le plus respectable de leur religion; ils ne les eussent pas transmis à leurs descendans, en les leur recommandant comme étant vraiment divins.

L'identité, l'intégrité et la non-altération des livres que nous révérons aujourd'hui comme écrits par *Moyse*, est prouvée par leur conformité avec ceux qui sont au pouvoir des Juifs et qu'ils ont conservés depuis lors très-scrupuleusement. Il est visible que la Providence, pour attester la vérité du Christianisme, a disposé les principes qui lui servent de base, de manière qu'ils pussent être attestés même par ses ennemis les plus acharnés.

On ne peut nier non plus les promesses que Dieu fit aux Patriarches et qui sont consignées dans ces livres, puisque l'existence du culte et

de toute la nation Juive n'a d'autres fondemens que ces promesses.

Moyse ne fut pas le seul qui en parla. Après lui et lorsque la nation Juive se fut établie dans la Judée, de nouveaux Prophètes les répétèrent; non-seulement ils ajoutèrent de nouveaux signes pour reconnoître le Messie, mais ils déterminèrent encore d'une manière positive le temps précis de sa venue.

Conséquemment *Moyse* avoit prouvé sa mission, et justifié que la religion des Juifs étoit visiblement l'ouvrage de Dieu.

Jésus fils de *Marie* naquit précisément dans le temps indiqué par les Prophètes.

Ce Jésus étoit descendant de *David* à qui Dieu avoit révélé que le Messie devoit naître de sa race, ce que tous les Juifs savoient parfaitement.

Jésus naquit à Bethléhem, lieu où les Prophètes avoient prédit que le Messie devoit naître.

Le même Jésus prêchant aux peuples de la Judée et de la Galilée, leur dit qu'il étoit le Messie; mais les Juifs ne le crurent pas et le crucifièrent pour ses discours.

Ce Jésus, quoique crucifié, et par cela même qu'il fut crucifié, étoit le vrai Messie; et tout ce qu'il dit étoit la vérité, puisqu'il prouva sa

mission plus clairement que *Moyse* n'avoit prouvé la sienne.

Il la prouva par l'accomplissement formel en sa personne de toutes les marques que les Prophètes avoient données pour reconnoître le Messie, et qui se trouvent dans les livres des Juifs aussi bien que dans les nôtres.

Les prophéties de Jésus eurent leur entier accomplissement ; il fit des miracles publics et étonnans qu'il étoit impossible de faire sans l'assistance de Dieu ; et Dieu ne lui eût pas accordé son assistance, s'il n'eût dit la vérité quand il assuroit qu'il étoit le Messie.

Parmi ces miracles, celui de ressusciter par sa propre puissance et de monter au Ciel en présence d'un grand nombre de témoins, prouve évidemment sa divinité.

Il fonda et établit une Religion spirituelle et opposée aux inclinations humaines, avec douze pêcheurs, pauvres et ignorans.

Non-seulement il fit des miracles, mais il eut le pouvoir de communiquer ce don à ses Disciples qui en firent une grande quantité ; ils convertirent un très-grand nombre de Juifs et la multitude innombrable des Gentils qui formèrent les premières églises qui sont parvenues jusqu'à nous sans interruption.

Tous ces faits, tant ceux de la naissance, de

la vie et de la mort de Jésus, que les miracles qu'il a faits, sont écrits par les Apôtres et les Évangélistes, auteurs contemporains et témoins dignes de foi, puisqu'ils firent eux-mêmes des miracles.

Ils les écrivirent pour leurs contemporains, non pour les instruire puisqu'ils les connoissoient comme eux, mais pour en conserver la mémoire, et dans la vue de les faire passer à la postérité et aux régions lointaines. Il eût été impossible qu'ils osassent, sous les yeux de leurs contemporains mêmes, avancer des faits d'une si grande importance, s'ils eussent été supposés; puisqu'alors, loin que la Religion Chrétienne eût pu se propager aussi rapidement, elle eût été dans son principe totalement décréditée.

Ce n'est que par la publicité et la répétition de ces miracles que parvint à se propager, par de foibles moyens, une Religion que l'incompréhensibilité de ses mystères rendoit si difficile à croire, et dont la sévérité rendoit la pratique si pénible.

Ces miracles furent attestés par d'innombrables témoins, non-seulement sans tache, mais d'une vertu reconnue. Ils furent prêchés dans les pays éloignés, sans qu'il pût y avoir complicité, puisque tous étoient dispersés et sans aucun intérêt personnel, et puisqu'au contraire il leur en coûtoit souvent la vie; de ce qu'ils se li-

vroient au martyre pour en soutenir l'authenticité, il faut en conclure que ce ne pouvoit être que pour rendre témoignage à la vérité.

Enfin si ces miracles sont certains, la Religion Chrétienne qu'ils autorisent, est la vraie; si la Religion Chrétienne est la vraie, J. C. est Dieu; cette conséquence me fait frémir : car alors quel sera notre sort ? »

Telle fut, *Théodore*, l'analyse que je fis du plan de la Religion pour le soumettre à un nouvel examen, et je t'avoue que cet examen me fit trembler. Je l'envisageois sous tous ses rapports pour chercher la partie foible, sans pouvoir jamais la trouver : les faits me paroissoient prouvés; ma raison, tout en cherchant à résister à leur évidence, étoit forcée de céder : les conséquences étoient justes et naturelles; j'examinois chaque proposition en elle-même, je les repassois toutes les unes après les autres, et je ne trouvois pas qu'il fût possible d'en rejeter aucune.

Que n'aurois-je pas donné alors pour avoir pu rassembler auprès de moi tous nos amis, et pour voir l'effet qu'auroient produit sur eux ces réflexions qui leur sont aussi étrangères qu'elles l'avoient été pour moi ? J'aurois sur-tout desiré avoir à ma portée ces incrédules intrépides et fameux qui parlent avec tant de dédain d'une Religion fondée sur des raisons d'un si grand

poids ; j'aurois voulu voir ce qu'ils auroient eu à répondre à cet enchaînement de preuves fondamentales. J'aurois voulu savoir si avec tout leur esprit ils auroient pu découvrir quelque partie vicieuse et foible dans des raisonnemens si élevés, si clairs, si sûrs et si bien étayés les uns par les autres. Tu sentiras, *Théodore*, que je commençois dès-lors à soupçonner que le Père pouvoit bien avoir raison, lorsqu'il me disoit que les plus célèbres des incrédules ne connoissent pas la Religion qu'ils attaquent, qu'ils n'en ont jamais examiné les fondemens, et qu'ils ne se sont jamais arrêtés qu'aux accessoires que l'ignorance a pu y réunir, ou aux abus que la superstition a fait naître.

Son assertion ne me paroissoit que trop vraisemblable, et j'en trouvois la preuve dans leur conduite même. Plus j'y réfléchis, plus je vois qu'ils ne s'attachent qu'à des détails peu essentiels pour rendre la Religion ridicule, et qu'ils n'en attaquent jamais le tronc ni l'essence. Je voudrois que renonçant un moment à leurs ironies et à leurs sarcasmes, ils me répondissent sérieusement s'ils croient possible que sans mission divine et sans miracle, *Moyse* eût pu tirer les Hébreux de l'Égypte ? qu'ils m'expliquassent par quel art il put tromper les Hébreux eux-mêmes ; comment il parvint à leur

faire chanter le cantique par lequel ils rendoient graces à Dieu du miracle opéré pour le passage de la mer Rouge ; et comment pour célébrer ce prodige il eût pu dès-lors, s'il eût été fabuleux, instituer une fête que leurs descendans célèbrent encore de nos jours ?

Qu'ils m'expliquent comment *Moyse* auroit osé publier de son vivant des livres dans lesquels il expose la création du Monde et les faits qui suivirent, s'ils n'eussent pas été conformes aux traditions qu'ils connoissoient tous ; comment il y auroit inséré tant de miracles qu'il avance avoir faits en présence des Juifs ses contemporains qu'il cite comme témoins, pour les faire passer à la postérité ; et comment, s'ils eussent été faux, ceux mêmes à qui il distribuoit ces livres ne les auroient pas démentis ?

Par quelle magie auroit-il pu abuser tant de milliers d'hommes qui, au moment où ils reçurent ces livres, les respectèrent comme des livres divins, comme le canon sacré de leur religion, et les transmirent comme tels à leurs descendans qui les respectent encore aujourd'hui, ainsi que l'avoient fait leurs aïeux ?

Comment les livres du nouveau Testament, écrits par tant d'Auteurs contemporains, tous conformes dans les faits essentiels, tous témoins oculaires ou instrumens eux-mêmes des événe-

mens qu'ils rapportent, pourroient-ils n'être pas véritables ? et s'ils ne le sont pas, comment n'auroient-ils pas été démentis ou par les Juifs, ou par les Gentils, ou par les hérétiques ?

Comment les miracles de J. C. n'ont-ils jamais été contredits ? pourquoi les Gentils n'osant les nier, se contentèrent-ils de leur opposer les prétendus prodiges d'*Apollonius ?* Comment et pourquoi les Juifs n'osèrent-ils jamais nier des faits publics, connus de tous, et eurent-ils besoin de recourir au futile expédient de les attribuer à la magie et à la prononciation du mot *Jéhovah ?*

Si les miracles sont certains, comment la Religion où ils se sont opérés, ne seroit-elle pas divine ? et s'ils ne sont pas certains, comment douze pauvres pêcheurs auroient-ils pu isolément établir et répandre une morale si austère ? Cette supposition seroit plus incompréhensible que tout le reste.

Ceux qui cherchent à détruire la Religion, auroient dû s'occuper à combattre ces points principaux et une foule d'autres aussi essentiels. Ils devoient attaquer ses fondemens, détruire des raisons qui semblent invincibles, et qui en effet ont converti tant de peuples et tant de nations. A quoi bon ne s'attacher qu'aux branches sans toucher au tronc, ainsi que le font nos plus

célèbres

célèbres philosophes ? J'en concluois que le Père avoit bien raison lorsqu'il disoit que dès que la vérité de la Religion est prouvée et que l'on ne détruit pas ses fondemens, il importe peu que les incrédules multiplient des objections auxquelles il est impossible de répondre. Elles ne détruisent point la vérité, et servent seulement à prouver que les bornes de l'esprit humain sont si étroites que ne pouvant embrasser entièrement les vérités les mieux prouvées et les plus palpables, il reste toujours plongé dans d'épaisses ténèbres.

Je commençai donc à m'appercevoir que ces grands génies que j'avois cru si sages pouvoient être bien plus frivoles que je ne l'imaginois, et que ces Ecclésiastiques que j'envisageois comme si simples et si ignorans, en savoient plus que je ne pensois ; je commençai à me défier de mes propres opinions. Tantôt je desirois de fixer mes idées parce que j'étois inquiet et que cette anxiété me tourmentoit ; quelquefois il me sembloit que le parti le plus sûr étoit de me jeter dans les bras de la Religion. Tantôt une multitude de considérations m'arrêtoient ; la honte d'avouer à un pauvre Ecclésiastique qu'un homme tel que moi avoit jusqu'à présent vécu dans l'erreur et n'avoit été éclairé que par lui ; la crainte de me voir l'objet de tes risées et de celles de mes autres amis, d'être regardé par toi et par eux

comme un esprit foible séduit par un fanatique ; ma répugnance à renoncer à la vie agréable que je menois, la difficulté d'abandonner mes goûts, de sacrifier mes passions et de me livrer à une vie dont il me paroissoit impossible de soutenir l'austérité ; tous ces motifs se présentoient en détail à mon esprit, et j'envisageois chacun d'eux comme une montagne escarpée qu'il m'étoit impossible de franchir. D'après cela je cherchois à combattre ce que je regardois comme une foiblesse, à retrouver des forces et à me préparer à la résistance.

Je passai la nuit fort inquiet et je dormis peu ; je ne pouvois moi-même me comprendre. Il m'échappoit des exclamations qui jamais n'étoient sorties de ma bouche. Je me surpris quelquefois à m'écrier : ô Dieu ! s'il est vrai que tu existes ; s'il est vrai, Jésus-Christ, que tu sois Dieu, dissipes mon aveuglement et fais cesser l'irrésolution de mon cœur ; ce fut dans cette agitation que je passai toute la nuit, attendant le jour avec impatience.

LETTRE QUINZIÈME.

Le Philosophe à Théodore.

Le Père entra dans ma chambre à l'heure ordinaire. Son premier soin fut de lire l'extrait dont je t'ai donné copie dans ma dernière lettre. Il parut avoir quelque satisfaction à le lire, et il me dit : j'espère, Monsieur, que ce travail ne sera pas perdu. Dieu veille sur nous et il n'a jamais trompé mon espoir. Sans autre préambule, il continua ainsi :

—Nous nous entretinmes hier de la morale chrétienne ; il me restoit à vous dire que cette morale si pure et si sainte, si conforme à la raison, si utile et si proportionnée à la foiblesse de l'homme corrompu, repose sur deux grands fondemens ; sur les promesses magnifiques par lesquelles elle nous excite à la vertu et sur les châtimens terribles qu'elle réserve au vice. La Religion nous suit au-delà du tombeau, et c'est alors que nous ressentons l'effet de ses promesses.

Notre imagination ne peut concevoir les biens immortels qu'elle nous réserve. Après nous avoir rendus sur la terre enfans de Dieu, frères et cohéritiers de Jésus-Christ, elle nous prépare dans le Ciel une société éternelle de bonheur

avec le Père et avec le Fils, par l'union et l'amour de l'Esprit divin. Nos ames seront pénétrées de l'ineffable lumière d'une souveraine intelligence ; nos cœurs éternellement heureux par la vue et la possession d'un bien infini, auront la certitude d'être pendant l'éternité abreuvés d'un torrent de délices, d'être éternellement heureux, et de jouir d'un bonheur si grand et si immense que ni les sens ni la pensée ne peuvent les concevoir sur la terre.

Le corps même, ce fantome caduc et passager, participera à la gloire et à la félicité de l'ame. Compagnon de ses travaux, instrument de ses mérites et de ses bonnes œuvres, il ne demeurera pas toujours enséveli dans la poussière; une résurrection glorieuse lui assurera la récompense qu'il aura méritée. Tel est le prix que la foi promet à nos espérances.

Instruit de ces vérités, le Chrétien supporte avec patience les maux de la vie. Il sait que l'instant qui passe l'approche sans cesse du but, que le moment de rendre compte de ses actions ne peut tarder ; qu'il arrivera enfin ce moment terrible où la voix du Tout-Puissant appellera tous les morts à la vie : alors la terre, la mer et les abymes rendront tout ce qu'ils ont conservé dans leur sein. Notre foible raison se confond, mais qu'elle cesse de résister à celui qui nous a promis ce prodige. L'univers est dans sa

main ; et celui qui a su nous tirer du néant, saura bien nous trouver, quelque cachés que nous puissions être, parmi ses autres créatures.

Les corps ressuscités et immortels s'élanceront de leurs tombeaux pour comparoître devant Jésus-Christ, mais bien différens de ce qu'ils étoient. Ce ne seront plus ces corps soumis à l'empire du péché et tyrannisant l'ame par leur corruption ; ils ne seront plus un séjour d'argile d'où la raison ne pouvoit chasser ses indomptables ennemis. La main qui les créa leur donnera une nouvelle essence ; elle en fera des vases de gloire, des temples augustes et glorieux où tout sera en paix, parce que tout sera dans l'ordre. Alors comme les mystères de Dieu seront consommés, que le nombre des élus sera rempli et l'empire du péché détruit, J. C. détruira la mort qui est son dernier ennemi.

Après cette grande et dernière victoire, il n'y aura presqu'aucune distinction entre l'homme et les Anges. Nous serons tous des esprits célestes ; nous nous unirons tous pour chanter des cantiques d'amour et de reconnoissance à la gloire de notre libérateur ; nous monterons avec lui sur son trône, nous serons associés à son royaume et à son pouvoir ; nous jugerons avec lui les nations ; l'humble sera élevé au-dessus de l'orgueilleux qui le domina sur la terre ; le malheu-

reux qui souffrit avec patience, sera placé au-dessus de l'homme puissant qui l'opprima; la victime s'élèvera contre son tyran, et alors commencera l'empire sublime et éternel de la vertu.

Mais si la Religion fournit aux bons de si douces espérances, combien ne sont pas terribles les châtimens éternels dont elle menace l'impie et le pécheur qui ne meurt pas dans les bras de la pénitence! Nous en avons parlé l'autre jour; aujourd'hui j'ajouterai que ces châtimens, tout affreux qu'ils sont, ne nous rendent la Religion que plus précieuse et plus respectable; le dogme des peines réservées aux crimes, dans la vie future, est étroitement lié à ceux de la justice et de la sainteté de Dieu, à ceux de l'immortalité de l'ame et de la distinction du bien et du mal, aux notions que nous avons de la vertu et du vice, enfin à la nécessité d'une Religion.

Ce dogme est en même temps un point de doctrine indispensable pour servir de contre-poids aux passions, de barrière à tous les vices, d'appui à la vertu, de supplément à l'imperfection des lois humaines, de frein aux puissans de la terre, de consolation aux malheureux; il est si conforme à la raison, il devient la base indispensable de toute morale, de tout ordre et de toute société à tel point que le paganisme l'apperçut au sein même des ténèbres qui l'environnèrent. La théo-

logie grossière de ces temps d'ignorance le défigura, il est vrai, par des fables absurdes; et les nuages épais dont les philosophes cherchèrent depuis à l'envelopper, altérèrent de telle manière cette vérité importante qu'ils la rendirent aussi déshonorante pour Dieu que peu utile aux hommes. Mais ce fut l'erreur des passions; et le sentiment de l'existence de ce dogme fut dans le principe un instinct du cœur, suggéré par l'idée de sa nécessité.

C'est dans l'Évangile que ce dogme a recouvré son évidence, sa dignité et son énergie; c'est dans l'Évangile, qu'après nous avoir intimé ses lois et leur avoir donné sa sanction divine, Dieu nous avertit que ce code dicté par lui-même sera la règle invariable de ses jugemens, et que les peines seront proportionnées au nombre et à l'énormité des crimes. Il nous apprend qu'il sera pendant notre vie toujours miséricordieux et prêt à recevoir dans ses bras celui qui implorera sa clémence; mais qu'une fois entré dans l'abyme infini de l'éternité, l'homme ne sera plus pardonné, parce que dans cette vie nouvelle et malheureuse la pénitence a cessé d'être salutaire, et que le repentir du crime n'est plus que la rage de l'amour propre réduit au désespoir et à la fureur.

C'est lui qui nous dit que dans la région des

peines éternelles, ceux qui moururent endurcis et rebelles n'aimeront jamais la vérité, puisqu'ils ne sont plus capables de se convertir après s'être détrompés, ni d'améliorer leur sort par leurs reproches; ils ne servent plus qu'à les irriter, puisqu'il ne leur reste aucun espoir; et ils voudroient détruire la vérité de leurs mains sacriléges, si leur pouvoir égaloit leur haine. Nous y trouvons la peinture formidable de ce jour effrayant où Dieu, à la face de l'univers, justifiera sa providence en découvrant les ressorts cachés de son gouvernement, la sublimité de ses conseils, la sainteté de ses lois, et dévoilera la justice qui condamne aux châtimens éternels ceux qui n'ont pas daigné profiter de sa miséricorde.

Je sais bien que l'orgueil humain ne peut supporter cette idée, et que dans sa frayeur il répète sans cesse : quoi ! pour un moment de foiblesse, une éternité de tourmens ! Mais ni ses murmures injustes ni ses doutes insensés, ne pourront changer les dispositions divines et les destinées des hommes. Je vous l'ai dit, Monsieur, notre foible raison est incapable de prononcer sur la justice de Dieu; et pour lui imposer silence, il suffit de lui montrer que Dieu l'a dit. Considérez aussi que les lois humaines ne sont pas injustes, lorsqu'elles punissent la faute d'un moment par la perte irréparable de la vie; si notre raison parvient à reconnoître la nécessité

de cette rigueur, comment oserions-nous blâmer Dieu, lorsqu'après avoir menacé les impénitens de sa vengeance éternelle, il les voit de son trône se jouer de ses menaces ?

Qu'il nous suffise de savoir pour notre tranquillité que sous l'empire d'un Dieu dont la miséricorde est infinie, personne ne souffrira une destinée aussi affreuse sans que ce ne soit par sa faute et sans que le coupable n'y ait contraint sa justice. « Comment est-il possible d'imaginer, dit *Bossuet*, que Dieu n'ait pas une justice, quand la nôtre émane de la sienne ? Mais celle de Dieu doit être souveraine, c'est-à-dire inévitable, divine, et par conséquent infinie ; étant infinie, elle doit être conforme à sa nature, et ses châtimens doivent être infinis. Que les méchans méditent bien cette vérité, et qu'ils soient persuadés qu'ils ne peuvent trouver de sûreté contre la colère éternelle qui les menace ! »

Pour mieux sentir le prix, la grandeur et la nécessité de la Religion, transportons-nous en pensée au dernier moment de notre vie. Quelles consolations peut trouver un moribond dans la stérile philosophie de l'incrédulité ? que lui présentera-t-elle pour calmer ses terreurs et fortifier ses espérances ? Sera-ce l'abyme effrayant et incertain du néant ? Mais quel est l'homme que ses passions n'auront pas abruti qui envisagera sans effroi un destin si affreux ? est-il possible que la

nature ne répugne pas à l'idée de sa destruction? Quel est l'incrédule assez imbu de cette désastrueuse persuasion, pour se reposer tranquillement sur une espérance si pénible et si avilissante ?

Aussi n'en trouve-t-on aucun qui dans cette sécurité soit vraiment tranquille. Aux approches de la mort on les voit généralement se démentir, faire réparation à la Religion de leurs mépris, et chercher dans la miséricorde de Dieu la consolation qu'ils ne peuvent trouver dans leurs anciens principes. Si quelqu'un d'entr'eux porte plus loin la fureur de son impiété, c'est le dernier effort de l'orgueil, un malheureux artifice de leur rage qui cherche à cacher le trouble qui le dévore sous le masque de la fermeté ; Dieu, peut-être, l'a rejeté de lui et l'abandonne, parce qu'il a perdu lui-même avec l'espoir du pardon jusqu'au courage du repentir.

Combien est différent le sort de celui que la Religion a soutenu jusqu'à la fin par sa lumière et par sa force ! Le Chrétien envisage la mort non comme l'effet du hasard ou d'une aveugle nécessité de la nature, mais comme une conséquence juste, indispensable et sainte de la sentence prononcée contre le pécheur qui s'exécute au moment marqué par la Providence. Le moribond s'unit à la justice divine ; il coopère avec elle par sa soumission : il obéit, s'humilie et

adore ; il rend graces ou au moins il se résigne ; il se maintient en paix et élève son cœur à Dieu, en implorant sa miséricorde et s'abandonnant à l'espérance.

Le Chrétien sait que sa vie n'est qu'un long sacrifice qui commence au moment où il s'offrit à Dieu dans le baptême, et qui doit se consommer par la mort ; il sait que pendant sa vie et en mourant il doit être tout à son Seigneur ; que cet état d'humiliation est particulièrement le sien, puisqu'il va quitter la vie pour lui obéir, pour imiter sa mort et pour la représenter.

La mort de l'homme sans religion est un objet hideux, un supplice honteux, un abyme sans fond, un malheur sans ressource et l'écueil le plus fatal à l'humanité ; mais la mort en J. C. est une oblation volontaire, un acte d'obéissance, un sacrifice d'expiation, un sommeil paisible, un passage rapide des ténèbres à la lumière, de l'exil à la rentrée dans sa patrie, de la misère d'un séjour orageux et court, à la paix d'une vie immortelle et bienheureuse.

Ah ! Monsieur, si les hommes songeoient plus souvent à ces derniers momens où les passions se taisent, où la vérité succède à l'illusion, ils se fieroient moins à cette philosophie trompeuse, semblable à une toile d'araignée que le premier souffle de l'appréhension dissipe et fait disparoître

en un instant ; mais malheureusement dans le temps de la santé et de la force, lorsque l'amour propre repousse loin de lui l'idée de la mort, les passions subjuguent le cœur et éloignent la réflexion. La Religion se glorifie de ce que la plus grande partie de ceux qui l'attaquent sont corrompus et déréglés dans leurs mœurs ; tandis que ceux qui vivent sans amours illicites, sans habitudes vicieuses, n'éprouvent aucune difficulté à s'unir au joug de la foi, la respectent, la professent et admettent ce qu'elle leur présente, comme devant être cru et comme conforme à la raison.

Quels sont ceux qui desirent de secouer le joug de la foi et qui font leurs efforts pour y parvenir ? Ceux dont les passions sont ardentes, dans qui les sens ont étouffé la voix du cœur et qui se sont livrés à tous les désordres. C'est donc une gloire pour la Religion de n'avoir pour adversaires que des hommes corrompus, esclaves de la chair ou idolâtres de leur fortune ; nous voyons en cela un témoignage évident de sa sainteté, de son équité inviolable et de son inflexible droiture. Si elle pouvoit se relâcher de la sévérité qu'elle prescrit, si elle pouvoit composer avec le vice et donner quelque indulgence à ses desirs impurs, à ses idées ambitieuses et à ses injustices, ils ne lui feroient pas la guerre avec tant

d'acharnement ; ils la laisseroient régner en paix sur la terre, et ne lui voueroient pas une haine si furieuse.

La plus grande partie des incrédules disent qu'ils ne s'élèvent point contre la morale de l'Évangile dont ils reconnoissent la sainteté, mais contre ses mystères qu'ils n'entendent pas et qui bouleversent toutes les conceptions humaines : c'est un pur artifice ; et s'ils étoient sincères, ils avoueroient que ces mystères ne les contrarient point, et qu'ils ne les combattent que parce qu'ils leur servent de prétexte pour détruire la morale qu'ils supposent et qu'ils fortifient, parce qu'ils voudroient éteindre cette clarté austère qui les empêche de jouir tranquillement de leurs plaisirs. La foi des mystères ne leur coûteroit rien s'ils pouvoient la concilier avec l'iniquité de leurs cœurs ; mais comment allier la lumière avec les ténèbres ? Quand il n'y auroit d'autre preuve contre l'incrédulité que celle de la voir ne pas s'opposer aux désordres de la vie, on devroit en conclure qu'elle ne peut servir à rien. Ce motif seul suffiroit pour la condamner.

Supposons que dans un royaume quelconque il y eût des hommes qui cherchassent à décrier le gouvernement de leur souverain, qui méprisassent ses ordres, qui parlassent de sa personne sans respect, qui osassent avancer que

c'est une sottise et une foiblesse d'esprit que de lui obéir, que le zèle que l'on met à le servir est ridicule ; et enfin qui répandissent des impressions injurieuses à sa majesté et capables de bouleverser son gouvernement, je vous le demande, Monsieur, laisseroit-on ces hommes tranquilles ? au moins ne les feroit-on pas enfermer ? Devra-t-on donc tolérer des hommes audacieux et sacriléges qui, dans le sein du Christianisme même, profanent par leur impiété et leurs insultes les choses les plus saintes et cherchent à avilir le service du Dieu puissant que nous adorons ? Vous paroîtroit-il juste que l'on souffrît des hommes qui ne font aucun cas de sa lumière et de son culte, qui traitent de superstitions les témoignages de notre adoration, qui cherchent à lui enlever ses plus fidelles serviteurs, à les éloigner de ses autels ; qui se moquent enfin de leurs saints exercices, dans lesquels ils ne prétendent voir que de l'hypocrisie ou une ignorante simplicité ?

Ce qu'il y a de singulier, c'est que ceux qui ne tombent pas dans de si grands excès, disent ordinairement, en parlant de ces hommes, qu'excepté sur ce point, ils sont dans tout le reste honnêtes et hommes de bien ; langage absurde et qui discrédite beaucoup le titre d'homme de bien. Comment peut être honnête celui qui

manque à son obligation la plus essentielle, celle de reconnoître son Créateur, de l'adorer et de lui obéir ? Comment peut être homme de bien, celui qui professe des principes qui tendent à détruire toute confiance parmi les hommes, celui qui ne connoît aucun frein qui l'empêche de se livrer à tout ce qui peut servir ses intérêts et ses plaisirs ; enfin celui qui vit sans foi et sans loi ? Qu'il se trouve dans des épreuves difficiles, et l'on verra bientôt ce qu'il est et jusqu'à quel point il est un homme honnête.

Proposez à cet incrédule les vérités de la foi, c'est-à-dire des révélations fondées sur la tradition la plus ancienne et la plus constante, confirmées par une multitude de miracles notoires, consacrées par le sang d'un grand nombre de Martyrs, fortifiées par la soumission des hommes les plus savans dans tous les siècles et par la croyance de nations entières ; cela ne lui fera aucun effet. Mais proposez-lui les idées subtiles et délirantes d'un philosophe nouveau qui règle le monde à sa fantaisie, qui disserte sur l'ordre et la nature des êtres avec autant d'assurance, de certitude que s'il en étoit le créateur ; alors cet homme si incrédule admire ces conceptions, les adopte sans le moindre doute, les soutient avec obstination et les défend jusqu'au délire. *St. Paul* a très-bien

dit (*) : « Dieu abandonne à leur sens réprouvé les hommes qui se perdent dans leurs opinions frivoles et chimériques ; et ceux qui se regardent comme des sages sont des insensés.

Je voudrois aussi demander à ces docteurs d'irréligion ce qu'ils prétendent : veulent - ils bannir la superstition, retrancher les abus ? nous le desirons tous, et l'Église le desire plus que personne. Mais pour arracher l'ivroie faut-il en même temps arracher le bon grain ? La morale de l'Évangile n'est-elle pas sainte ? n'est-elle pas propre à rendre les hommes justes et heureux ? pourquoi donc la discréditer ? Et lors même qu'il seroit possible de la bannir de l'univers, qu'en résulteroit - il ? Peut - on trouver un moyen meilleur et plus puissant pour servir de frein aux hommes et de guide aux peuples ?

Que deviendroit un état où il n'y auroit ni Religion qui retienne, ni morale qui réprime ? Comment existeroit une société dans laquelle chacun se permettroit tout ce qu'il pourroit soustraire à la vigilance des lois humaines, et n'auroit d'autres règles que celle de son intérêt ? Et comme ordinairement les intérêts des uns sont en opposition avec ceux des autres, qu'en résulteroit-il ? des dissentions continuelles, un pillage universel,

(*) Aux Rom. I. 28.

le

le pauvre dépouilleroit le riche; l'oisif, celui qui travaille; et personne ne pouroit être à l'abri d'une mort violente ou d'un assassinat. On ne verroit plus qu'une confusion universelle, que crimes et que troubles : tel seroit le résultat général que les incrédules obtiendroient dans le monde entier, s'ils parvenoient à décréditer la Religion.

Mais ces conséquences ne les arrêtent point, ils ne les envisagent pas; ce qui leur importe, est de se soustraire à une loi qui gêne leurs passions et de se faire illusion à eux-mêmes. Le ton du jour, soit dans les conversations soit dans les écrits, est de tourner nos dogmes en ridicule, de s'en moquer et d'amuser les auditeurs ou les lecteurs. La dérision est substituée au raisonnement; les plaisanteries et l'ironie sont les objections à la mode. Cette marche est aisée et en même temps très-adroite; rien ne produit plus d'effet sur les ignorans qui n'apprécient point la futilité de leurs raisonnemens, qu'un sarcasme lancé avec grace et assaisonné du sel de l'indécence : mais l'homme instruit entend autrement les propos de ces nouveaux docteurs; et quand il les voit bien contens d'avoir combattu la Religion à leur manière, c'est-à-dire de s'être moqué de quelques dévotions populaires qu'ils traitent d'abus et de superstitions, il sourit de pitié ou s'indigne de leur méchanceté.

L'homme instruit sait que notre Religion ne consiste pas dans ces dévotions particulières, et qu'il n'est pas surprenant que la simplicité du peuple y ait introduit quelques superstitions par une erreur qui provient de son ignorance ; mais l'Église les condamne et charge ses Ministres d'éclairer les gens trop peu instruits. Souvent elles ne doivent l'existence qu'à l'excès d'un zèle qui part d'un bon principe ; l'Église nous apprend alors que l'on ne doit pas toujours condamner ce que suggère un zèle quelquefois exagéré ; qu'il y a des fondations pieuses que l'intention des Fidelles a instituées en l'honneur de Dieu et des Saints, et que l'on doit encourager. Il peut y avoir des institutions, peut-être moins utiles, mais qui ne contrarient point l'esprit de la Religion. On les tolère, parce qu'elles ne sont point dangereuses, et pour ne pas ralentir le zèle; mais on ne les regarda jamais comme le fondement de notre croyance et de notre culte : c'est à quoi ces philosophes devroient réfléchir. S'ils ne le savent pas, ils donnent une grande preuve de leur ignorance ; et s'ils le savent, c'est le comble de la méchanceté que de vouloir attaquer la Religion sur des accessoires qui n'en forment point le principal.

S'ils veulent être de bonne foi, qu'ils se dépouillent de toute prévention, et qu'ils examinent la Religion dans ses bases et dans son essence.

Alors ils ne pourront s'empêcher d'admirer combien elle est sublime ; et ils reconnoîtront qu'elle peut satisfaire les esprits les plus éclairés et les plus profonds, tels qu'étoient les Pères de l'Église. Malgré eux ils seront forcés d'y voir un caractère divin qui les étonnera. Mais je vous le répète, ce n'est pas ce qu'ils veulent; et que font-ils ? Ils attaquent ce que personne ne songe à défendre, des points qui ne sont d'aucune conséquence et dans lesquels la Religion n'est pas essentiellement intéressée ; une cérémonie, une coutume qui les choque, et qui n'est due qu'à la simplicité de ceux qui l'ont introduite : c'est sur des objets de ce genre qu'ils dirigent leurs grandes attaques, et contre lesquels ils font de grands frais d'éloquence. Ils prouvent bien que la Religion est au-dessus de leurs attaques, puisqu'ils ne la combattent que de loin et par de frivoles objections.

Si jamais le nom de philosophie, aujourd'hui si avili, venoit à recouvrer sa vraie signification, et que le titre de philosophe ne se donnât plus à l'avenir qu'à celui qui aime la vérité et la cherche de bonne foi, on apprendroit avec bien de l'étonnement que dans notre siècle la philosophie a été l'ennemie de la Religion, et qu'il falloit être incrédule et blasphémateur pour obtenir le nom de philosophe.

Lors même que l'Évangile ne seroit qu'un système humain, et qu'on parviendroit à prouver que l'origine divine qu'on lui attribue est fausse, que ses espérances et ses menaces sont chimériques; on n'en seroit pas moins forcé de reconnoître que c'est un livre excellent, qui n'a pu être écrit que dans des intentions vertueuses; que sa doctrine est si pure, ses maximes si saintes et ses conseils si sages, que son observance générale remédieroit seule aux abus et aux désordres dont l'homme de bien a chaque jour à gémir. Aussi est-il impossible de dérober aux fondateurs du Christianisme le mérite d'avoir exécuté une entreprise salutaire, conçu des idées saintes et sublimes, et d'avoir été des hommes bienfaisans et les vrais amis de leurs semblables.

Une autre vérité nous frappe également; parmi toutes les espèces de personnes dont se compose la société humaine, celles qui suivent les lois de l'Évangile sont les plus heureuses, les plus tranquilles, les plus sûres et les plus invariables dans leurs principes d'honneur et de probité; celles qui remplissent le mieux les obligations de leur état et qui compatissent avec le plus de fruit aux besoins des pauvres. De cette expérience résulte une vérité qui doit être chère à quiconque aime la vertu, et à tous ceux qui veulent être de vrais philosophes; c'est que puisque l'Évangile est capable de produire

ces vertus, un cœur honnête ne peut chercher à calomnier sa doctrine, et que le comble de la perversité est de desirer que les hommes cessent d'être Chrétiens, puisque le premier vœu de la probité est que tous soient bons et heureux.

Il est donc évident que dans toutes les hypothèses les détracteurs du Christianisme sont dangereux et coupables. S'il étoit possible de prouver qu'il n'existe aucune Religion révélée, il faudroit encore respecter l'Évangile, comme le meilleur livre que les hommes possèdent; et ceux qui prétendent le censurer, doivent être regardés comme des insensés, des furieux qui s'offusquent de tout ce qui porte le caractère de raison et de justice, et dont la profonde corruption pâlit à la vue de la morale sage mais sévère qu'il nous enseigne.

Le plus haut point de perfection où pourroit s'élever le meilleur système de félicité publique, seroit que, guidée par ses principes, la partie riche et puissante de la société fût comme obligée par son propre intérêt à secourir et à rendre heureuse la partie souffrante et malheureuse de cette même société, et qu'en même temps cette dernière classe trouvât dans ce système un point d'appui et une sécurité si indépendante qu'elle pût être heureuse même au sein de l'oppression et jusques sous le joug de la tyrannie.

C'est le but que n'ont jamais atteint et que

n'atteindront jamais les législations humaines, et c'est ce qu'a fait l'Évangile. Tel est le sublime caractère qui le distingue de tous les systèmes de politique et de morale qui ont paru depuis les siècles les plus reculés jusqu'à nos jours. L'Évangile est le livre qui a offert au genre humain le plan le plus vaste, le plus riche et le plus propre à produire le repos de l'univers, le bonheur des hommes et l'accord des empires.

Si un philosophe ne peut parvenir à la croyance du Christianisme, on doit sans doute y compatir, on doit le plaindre sincèrement de ne pouvoir y trouver les consolations inappréciables qui rendent heureux tant de milliers de Chrétiens. Mais de quel œil envisagera-t-on le frénétique qui, non-content de courir à sa perte, forme le projet insensé d'ôter cette consolation à nos cœurs ? C'est un tort que l'on ne peut pardonner à la philosophie de notre siècle ; sa conduite est absolument incompatible avec le caractère d'un honnête homme : et si l'indignation publique de quelques nations n'a pas encore banni des sociétés honorables tous les philosophes mal-faisans, c'est que dans l'extrême confusion où nous ont jetés les divers systèmes d'impiété en obscurcissant les principes de la saine morale, ils ont défiguré toutes les vertus, et ont tellement étendu leurs limites qu'il est presque impossible de reconnoître

le point où s'éteint la probité et où commence l'iniquité.

Les personnes qui n'ont aucune idée de l'Évangile, et qui lisent *Voltaire* et les autres philosophes de nos jours, en voyant l'acharnement qu'ils mettent à attaquer la doctrine chrétienne, s'imagineront que l'Évangile est le livre le plus pervers et le plus pernicieux qui ait jamais paru dans le monde, et que ces hommes bienfaisans n'ont d'autre but, en cherchant à le décrier avec tant d'ardeur, qu'un pur amour de l'humanité, et ne travaillent qu'à détruire des maximes qui pourroient produire le malheur ou la ruine totale de l'univers. Telle est la conséquence que l'on pourroit tirer de leur animosité et de leurs emportemens. Mais l'évidence même de son authenticité ne seroit-elle point par hasard la cause de leurs atrabilaires invectives ? La certitude de son utilité ne seroit-elle point la source de ces déclamations aussi absurdes qu'indécentes ? Ne pourroit-on point ajouter aux preuves innombrables de la divinité de notre Religion, et le peu de modération de ceux qui la combattent, et l'impossibilité d'être homme de bien que l'on reconnoît dans ceux qui la censurent et qui l'abhorrent ?

En effet, Monsieur, celui qui seroit incrédule de bonne foi et parce qu'il n'est pas persuadé, seroit plus tranquille et supporteroit la croyance

N 4

des autres avec plus d'indulgence. Une persuasion sincère n'est jamais passionnée. Quiconque insulte celui qu'il ne peut persuader, a d'autres intérêts que ceux de la raison. Il faut avoir le cœur bien méchant pour se plaire à troubler sans aucun intérêt, le repos de ceux qui vivent en paix et dans une douce tranquillité. Ainsi le philosophe qui prêche avec tant de fracas ce qu'il appelle la vérité, donne à entendre qu'il n'est pas lui-même intimement persuadé, qu'il n'aspire qu'à éviter la honte d'abandonner toute vertu, et qu'il veut aveugler les autres pour qu'ils ne puissent plus appercevoir la pauvreté et la turpitude de son cœur.

L'incrédulité cherche donc en vain à nous dépouiller de notre foi; les vrais amis des hommes tiendront toujours à la conservation de l'Évangile. Ce livre est tel, que s'il étoit possible qu'un homme sincère eût le malheur de ne pouvoir le croire, il lui resteroit l'espérance d'avoir pu se tromper, et que quelque jour il pourra mieux en juger; mais il admireroit toujours sa doctrine et ne pourroit s'empêcher de l'aimer. La doctrine qui trouve le chemin du cœur, sait aussi résister à toutes les erreurs de l'esprit.

Si la doctrine de l'Evangile étoit fausse, ce seroit la première fois, depuis l'origine du monde, que la vérité eût été d'accord avec l'intérêt des passions pour détruire les préceptes qui les gênent,

et ce concert seroit aussi nouveau qu'inexplicable, puisque le vice et la vertu ne peuvent jamais se trouver en harmonie. Il seroit impossible d'expliquer un phénomène de cette espèce; il est au contraire aisé de trouver la raison pour laquelle il y a des hommes qui combattent l'Évangile avec tant de force. C'est parce qu'ils ont abandonné l'Église qui fut leur berceau, et qu'ils cherchent à ériger la corruption en système, en affranchissant les hommes de leurs obligations, et tout cela pour éloigner le remords du vice; aussi observe-t-on que les apostats de tous les temps sont plus injustes, plus inconséquens et plus acharnés que les autres.

Vaine et téméraire entreprise ! ils pourront séduire quelques ignorans, achever de corrompre des cœurs déjà livrés au vice; mais la Religion se défend par elle-même : et sans parler de tous les antiques et vénérables documens, de toutes les preuves irréfragables que j'ai déjà mis sous vos yeux, sa doctrine offre un tel caractère de solidité et de grandeur qu'elle ne peut manquer de régner sur tous les cœurs dégagés de vices ou d'intérêts personnels; il est impossible qu'elle n'embrase pas entièrement l'intelligence humaine, quoiqu'elle n'offre à son desir naturel, à sa pénétration, qu'un abîme immense et dont la profondeur est au-dessus de sa portée.

L'esprit vraiment noble et élevé se glorifie et éprouve une sublime satisfaction lorsqu'il se sent ébloui par la gloire de son divin Auteur ; un cœur généreux se plaît à se perdre dans cette auguste immensité et à voir sa raison étonnée, forcée de se réduire à un profond silence.

Au contraire, les esprits vulgaires et légers auxquels ce sentiment échappe, reprochent à la Religion ses obscurités et ses mystères. Celui qui n'a ni énergie ni élévation, celui qui n'est pas doué d'une pénétration suffisante pour embrasser d'un coup d'œil son vaste système dans l'ensemble de ses détails et de ses rapports, celui qui ne peut saisir à la première vue son harmonieuse unité, celui enfin dont le jugement tardif et languissant ne peut s'étendre que successivement sur ses différentes parties, ajoute à l'obscurité des choses divines, la confusion de ses propres idées. Comment parlera sans blasphème des vérités de la foi, l'esprit lent et borné qui trouve des difficultés à tout et à qui son amour propre fait entrevoir dans les bornes de son intelligence celles mêmes de la possibilité ?

Mais celui qui parvient à voir comment toutes ces vérités mystérieuses se correspondent entr'elles avec la plus grande harmonie, comment elles émanent toutes d'un même dessein éternel et profond, comment toutes, par le concert et la

connexion qui les lient mutuellement, offrent un ensemble aussi majestueux que magnifique et sublime; celui qui, dans la profondeur même de ces abîmes impénétrables, peut reconnoître le jour qui brille sur les points qu'il nous importe le plus de connoître, sera forcé d'avouer que ces mêmes mystères qu'on accuse d'être obscurs, dissipent d'autres nuages plus obscurs encore qui confondroient davantage notre raison et altéreroient encore plus notre repos, et il finira par reconnoître que la vraie philosophie ne peut exister que dans la Religion même qui renferme toutes les vertus réelles.

Qu'est-ce que la Religion, sinon le complément, le dernier degré, la plénitude, l'ensemble de tout ce que l'homme cherche naturellement pour son bonheur et sa perfection ? Tels sont son objet, son intention, ses desirs, sans expliquer encore entièrement son incomparable excellence.

Que l'on nous présente donc un autre système aussi profondément conçu et aussi sagement combiné que celui du Christianisme; que l'on trace un autre plan qui suppose une connoissance aussi complète de la nature humaine. Parmi tous ceux qui sont connus, il est le seul qui prouve et justifie la tendance et la propension qu'a le cœur humain à être heureux et indestructible. L'infinité des desirs de l'homme ne peut s'accomplir ni

s'expliquer par aucun autre système de philosophie. Jésus-Christ seul peut nous donner des espérances proportionnées à notre faculté de jouir, à notre desir insatiable de connoître; et nous transporter dans l'incommensurable durée de l'infini.

C'est la majestueuse immensité de ce plan qui imprime à nos Livres sacrés ce caractère si distingué de sublimité et de supériorité qu'ils ont sur toutes les productions de l'esprit humain. Les anciens et les modernes n'ont jamais rien pu produire qui approche de l'abondance, de la solidité et de la sublimité des saintes Écritures. Les littérateurs religieux ne sont pas les seuls qui y reconnoissent des richesses qui ne se trouvent point ailleurs. Tout homme de goût, tout esprit élevé et qui se plaît dans les grands sujets, l'énergie et la richesse des idées, tout orateur qui chérit la vraie éloquence, tout philosophe qui cherche à pénétrer la nature de l'homme, ses besoins et les moyens d'y pourvoir, tout poëte qui cherche à enflammer son imagination en la portant sur de grands événemens et des peintures nobles et majestueuses, enfin toute ame sensible et tendre qui se délecte dans l'intérêt qu'inspirent des sentimens touchans, délicats et vifs, tous les lecteurs réfléchis et doués d'un jugement sain, admirent et recueillent avec un plaisir délicieux

les riches trésors que renferment ces Livres étonnans.

L'esprit futile et léger est seul à ne pouvoir en sentir le prix, à travers les formes antiques qui lui servent d'écorce ; il n'a pas assez de perspicacité pour connoître que cet or pur n'est pas moins précieux, pour se trouver incrusté dans des matériaux simples qui, loin de lui ôter sa valeur, prouvent au contraire la richesse de la mine dont il sort. Combien d'hommes naturellement bornés ont triomphé de la nature, et se sont rendus grands par le seul effort qu'ils ont fait de méditer et de pratiquer la Religion ! tandis que parmi les incrédules on n'en citera aucun que son incrédulité n'ait dégradé, aucun homme grand, aucun homme de bien, aucun philosophe respectable. Ce que le public connoît du caractère et de la conduite de ces savans est au moins équivoque et presque toujours scandaleux. Leur gloire ne gagneroit rien à ce que les particularités secrètes de leur vie fussent connues.

Ce sera toujours une présomption terrible contre les incrédules de voir que jusqu'à présent on n'en a connu aucun dont les vertus morales aient brillé dans le monde de cet éclat héroïque et supérieur qui laisse l'idée d'une probité intacte, constante, rigoureuse et délicate qui commande la vénération publique, qui se soit

rendu illustre par ces vertus qui rendent un nom immortel, qui font que les nations entières et l'univers même ne le prononcent qu'avec amour et avec respect. Je ne confonds point ici la célébrité des grands talens avec l'amour et la vénération que savent se concilier des vertus éminentes.

Tout le monde connoît ou a entendu parler de *Voltaire*, *Rousseau*, *d'Alembert*, *Raynal*, *Diderot*, *Hume*, et des autres philosophes de nos jours. Je vois, Monsieur, par ce que je vous ai entendu dire, que vous en estimiez quelques-uns, et je respecte votre opinion, car je n'ai ni le but ni l'intention de m'établir le censeur de leur conduite; mais je voudrois vous demander lequel d'entr'eux a laissé un nom aussi chéri et aussi respectable que ceux des philosophes don *Louis de Grenade*, *Bossuet*, *Fénélon*, *Bourdaloue*, et une infinité d'autres du même genre ? Malgré l'opinion avantageuse que vous pouvez avoir du talent des premiers, il me semble que vous avouerez que les derniers ont été assurément plus hommes de bien; on ne peut se le dissimuler : nous sentons au fond de notre cœur la différence de l'impression que produisent ces noms.

Je vous présenterai une autre réflexion plus pressante; les systèmes de la fausse philosophie de ce siècle ont ordinairement pour défenseurs des hommes sans principes, sans mœurs, sans

décence et quelquefois sans honneur. Il semble que la société des philosophes soit l'asile où le vice trouve un abri : ce n'est que dans son sein qu'il peut exister sans opprobre, puisque aucune espèce de dépravation n'en est bannie. Cette particularité est terrible ; mais l'on ne pourroit l'affoiblir, puisque c'est un fait existant, senti généralement, et qu'il seroit aisé de démontrer à ceux qui ne sont pas au courant de ce qui se passe dans le monde.

Ce qui achève de nous éclairer sur la malignité de cet esprit d'irréligion, c'est que ses partisans ne peuvent nier ni s'empêcher de rougir en voyant combien il en est entr'eux dont cette fausse philosophie a aidé à multiplier les vices et les crimes. Cette considération seule devroit suffire pour en éloigner tout homme d'honneur. Combien de fois ses sectateurs n'ont-ils pas eu à rougir les uns des autres ? combien ne leur seroit-il pas pénible d'être connus dans le public, tels qu'ils sont et tels qu'ils se connoissent entr'eux ?

Mais abandonnons ces malheureux aux leçons de l'âge et des infirmités, et sur-tout à la miséricorde divine. Je vous ai déjà dit, Monsieur, que j'en ai connu beaucoup et que j'ai vécu avec plusieurs. Je n'en ai vu aucun sincèrement persuadé, aucun qui fût convaincu ou certain du système qu'il avoit adopté ; j'en ai peu vu qui n'embrassassent

et ne suivissent une doctrine moins dangereuse lorsque l'âge avoit affoibli en eux l'empire des passions. Ceux à qui le Ciel accorde une longue vie, résistent rarement aux impulsions d'une raison calme et tranquille ; et si quelques-uns en ont l'apparence, ce sont les coryphées de la bande, ou ceux que l'intérêt ou l'orgueil empêche de se rétracter.

J'en ai vu un grand nombre revenus de leur aveuglement, et honteux de leur ancienne dépravation. Leur témérité avoit fait place à une réserve continuelle, et leurs sarcasmes à un silence respectueux. D'autres, guidés par une nouvelle clarté, sont devenus aussi zélés défenseurs de la vérité, qu'ils avoient été ses ennemis déclarés, et ont réparé par une vie pénitente les scandales de leur impiété. J'en ai peu vu qui n'aient éprouvé aux approches de la mort tous les tourmens de l'anxiété, toutes les angoisses du remords, et ne se soient enfin décidés pour le parti le plus sûr.

Il y en a eu sans doute quelques-uns qui, même dans ces derniers momens où toutes les espérances de la vie s'évanouissent, ont paru ne vouloir point abjurer leurs erreurs, et sont morts dans l'idée fausse de soutenir une gloire malheureuse à laquelle ils croient ajouter par leur opiniâtre entêtement. Mais ces exemples sont rares, et Dieu qui nous les donne leur refuse son

secours,

secours, pour nous montrer jusqu'où peut aller notre aveuglement quand il s'éloigne de nous, et nous apprendre à redouter la sévérité de sa justice.

La plus grande partie et les plus fameux d'entre ceux mêmes qui ont donné le plus de scandale et montré le plus d'irréligion dans leurs actions et leurs écrits, changèrent d'opinion et de conduite sur-tout à l'heure de la mort. Je pourrois vous en citer un grand nombre; le seul dont je vous entretiendrai, c'est *Voltaire* qui, à mon avis le patriarche de tous, en eût peut-être fait autant, si par malheur pour lui il n'avoit terminé ses jours à Paris. Il est constant qu'à Genève il se trouva, à deux reprises différentes et à un long intervalle, en danger de mourir, et que les deux fois il fit appeler un prêtre à qui il se confessa, et avec les secours duquel il se disposoit à mourir en Chrétien. Qui sait si la troisième fois il n'en eût pas agi de même ? mais à Paris les philosophes qui obsédoient son lit de mort fermèrent l'accès à tout secours religieux. Il ne fut point maître de prendre un parti, et la vengeance céleste frappa le coup mortel dans le moment où il s'y attendoit le moins.

Rapportons-nous-en aux jugemens de Dieu qui sont incompréhensibles, et d'après lesquels il punit quelquefois les incrédules, en les aban-

donnant aux erreurs de leur opinion, en punition de leurs scandales et de leurs crimes passés. Notre devoir est d'avoir compassion des incrédules tant qu'ils vivent, de prier pour leur conversion et pour qu'ils ne meurent pas dans leur égarement. Un zèle trop austère n'est pas chrétien et sert plus à irriter qu'à persuader. La Religion elle-même ne veut point être établie par la violence, elle ne permet à chaque particulier que la douceur de la persuasion; elle ne nous laisse d'autres armes que la force de la parole, le pouvoir de l'exemple, la ferveur de la prière et l'attrait de la vertu. Si la colère d'un saint zèle s'enflamme quelquefois contre l'obstination de l'incrédule, elle doit être appaisée par les eaux douces et salutaires de la charité, et se reposer dans la providence de l'Église.

Mon intention, Monsieur, dans tout ce que je viens de vous dire, est de vous montrer le danger de s'enrôler sous les bannières de cette fatale philosophie, et plus encore de s'en déclarer publiquement le partisan. Il en existe une autre vraiment sublime, saine et sûre, fille de la Religion et mère de la vertu; elle est incompatible avec le vice, et par-là même il nous est prouvé qu'elle est la bonne, qu'elle est la vraie et qu'elle vient de Dieu. Cette philosophie est si conforme à la raison et si utile à la société,

que ses ennemis mêmes sont contraints d'avouer que ses préceptes sont très-supérieurs à ceux que donnèrent les philosophes les plus sages de l'antiquité.

En effet, Monsieur, si vous voulez un jour me permettre de vous l'expliquer, vous verrez que tout en elle est douceur, bienfaisance et amour. Vous verrez que l'Évangile use de quelque sévérité envers ceux qui le suivent, parce qu'il leur prescrit de réprimer leurs propres inclinations lorsqu'elles sont vicieuses; mais vous reconnoîtrez que cette sévérité est modérée, qu'elle ne retranche rien des agrémens de la vie, et que l'habitude, l'espérance et le secours de la grace la rendent facile à supporter. Vous vous convaincrez que ce joug léger qu'il impose à chacun en particulier, tourne à l'avantage de tous, et qu'il n'est imposé que pour ce but. La voix de Dieu qui nous ordonne de modérer ou de réprimer l'orgueil, l'avarice, l'impureté, la colère et les autres passions qui dépravent le cœur, ne l'a ordonné ainsi que pour faire résulter de la sujétion particulière de chaque individu, la paix, la concorde, le bon ordre et la félicité de tous.

Cette philosophie ne nous enseigne que la candeur, la vérité, la bonne foi, le pardon des ennemis, la bienfaisance, le sacrifice de soi-même pour l'avantage du prochain, la fidélité, la bonne

intelligence, enfin toutes les vertus dont le cœur est susceptible. Considérez bien, Monsieur, qu'il n'y a et qu'il ne peut y avoir de vraie philosophie que celle qui peut rendre les hommes meilleurs, les exercer à dompter leurs passions, celle enfin qui leur inspire l'amour de la vertu et l'horreur du vice. Dans la fausse philosophie, au contraire, l'homme méconnoît Dieu pour suivre ses goûts et ses caprices. Dans toutes les autres religions il sert comme esclave et uniquement par intérêt la divinité qu'il encense ; dans la Religion Chrétienne seule, il sert par amour. Les Chrétiens sont comme de bons fils qui chérissent un bon père. Ah ! Monsieur, il faut être bon Chrétien pour devenir un philosophe parfait.

Observez que toutes les sectes de la philosophie des Gentils disparurent à l'apparition de l'Évangile. Les historiens conviennent que dès le sixième siècle de l'Église, il n'étoit plus question de cette philosophie stérile ; et on ne pensoit plus dès-lors à suivre les idées de *Platon* ni d'*Épicure*. La raison en est claire : l'Évangile avoit répandu plus de lumières et plus instruit les hommes en un court espace de temps que n'avoient pu le faire en plusieurs siècles, les exercices du Portique et du Lycée ; à mesure que le soleil de l'Évangile étendoit ses rayons, toute cette fausse clarté s'évanouissoit. L'enfant d'un

Chrétien en savoit déjà plus que tous les Sages de la Grèce.

L'homme juste, Monsieur, est le meilleur philosophe, le plus vertueux, le plus prudent et le mieux avisé. Quelle malheureuse science que celle dont tous les efforts n'aboutissent qu'à douter! Quel triste travail que celui de détourner sans cesse la vue pour ne pas voir la vérité, et de fermer les yeux quand elle se présente! combien n'est-il pas plus doux de croire et de se soumettre? Quelle pénible et laborieuse situation que celle d'être sans cesse en proie aux angoisses de la crainte! et quelle consolation, quel bonheur que celui de vivre dans le calme de la persuasion et de suivre avec fidélité la lumière qui nous éclaire! Tel est l'état du philosophe Chrétien, sa loi même lui ordonne la tranquillité de l'esprit et la confiance du cœur. Il jouit à tous les instans de ce qu'il desire. La douleur ne l'abat point, le dégoût ne l'effraie pas; il reçoit ses peines comme des faveurs de la Providence, il les reçoit avec un sentiment d'amour, il espère qu'elle lui donnera la force de les supporter; et plus elles sont vives, plus il se console par l'espoir et la certitude qu'elles lui seront plus méritoires.

Si la félicité réside dans ce monde, elle n'est bien sentie que par celui qui peut toujours jouir

de l'objet qu'il aime, qui méprise tout ce qui l'en éloigne, qui ne s'occupe plus qu'à contempler sa beauté, qui ne connoît point d'autre but dans tout ce qu'il dit, dans tout ce qu'il fait, même dans tout ce qu'il pense et desire; qui l'aime et qui l'adore sans jalousie, sans cesse et sans crainte; qui transforme ses peines en plaisirs, parce qu'il les regarde comme un moyen de lui plaire; enfin qui jouit maintenant dans l'espérance de jouir bientôt davantage, et pour ne plus cesser de jouir. Cette situation est sans doute une anticipation sur la gloire à venir.

Vous me direz que c'est une illusion, un délire. Nous ne le discuterons point maintenant. Après tant de preuves convaincantes que je vous ai données de la vérité de la Religion, cet examen seroit superflu. Mais supposons que cela soit; ne parlant à présent que de la philosophie, vous m'avouerez au moins que celle-ci est meilleure et doit être préférée, puisque son illusion produit un bonheur réel et effectif.

Je crois, Monsieur, qu'un esprit aussi juste et aussi élevé que le vôtre, ne peut manquer d'apprécier l'excellence et la supériorité de la philosophie de l'Évangile lorsque vous vous appliquerez à le lire. Dieu vous a doué d'un cœur assez noble, assez ami de la vérité, pour que vous vous fassiez gloire de céder et de la recon-

noître hautement dès que votre raison la sentira. Ou je me serois bien trompé dans l'idée que je me suis faite de vous, ou vous dédaignerez les vains subterfuges que la mauvaise foi emploie pour éluder l'aveu sincère de sa conviction. Je suis persuadé que cette fausse honte est indigne de votre franchise et de votre loyauté.

Dans cette persuasion, je ne vous demande que deux choses : l'une, de lire l'Évangile avec une sérieuse attention ; l'autre, d'examiner de très-près la vie et la conduite de ceux qui sont soumis à ses lois, de ceux qui font profession de l'observer et qui le suivent avec régularité et exactitude ; de mettre en parallèle les Disciples de J. C. dans leur simplicité avec les plus illustres de vos incrédules, avec ces génies que vous avez tant estimés, avec ces amis complaisans qui ont tant partagé vos plaisirs. Comparez les mœurs, les qualités et les vertus des uns et des autres. Après cet examen, je m'en rapporte pour la décision à votre jugement : je ne veux que votre conscience pour juge de cette comparaison.

Vous me direz alors auquel des deux vous donneriez votre confiance dans une circonstance difficile et épineuse, du Chrétien qui craint Dieu, ou du philosophe incrédule ; auquel des deux vous confieriez avec plus de sécurité une épouse chérie ou une fille innocente et simple ; auquel

vous préféreriez confier le dépôt de votre trésor, ou le secret d'où dépendroient votre vie et le sort de votre famille ; enfin auquel des deux, au moment de la mort, vous voudriez avoir ressemblé pendant le cours de votre vie.

Vous me direz aussi : lequel des deux se distingue par les sentimens les plus justes et les principes les plus honnêtes ; lequel des deux seroit le sujet le plus fidelle, le meilleur père, le fils le plus obéissant, l'époux le plus jaloux de la foi qu'il a promise, le maître le plus doux, le bienfaicteur le plus désintéressé et l'ami le plus sûr ; quel est celui dont on peut attendre plus d'amour, de zèle et de sacrifices. Enfin si la philosophie consiste à chercher la vérité et à aimer la vertu, vous me direz lequel des deux vous semble le meilleur philosophe dans toute la force et l'extension de ce nom : si votre opinion n'est pas en faveur des Chrétiens, vous serez obligé de convenir que la plus éminente sagesse et le bonheur le plus réel, ne sont comptés pour rien dans l'essence de la philosophie, puisque les plus justes et les plus heureux des hommes, ne sont pas les meilleurs philosophes.

Je doute qu'après un pareil examen, il puisse vous rester encore des incertitudes sur la vérité ; je sais néanmoins qu'il ne suffit pas de la connoître pour l'aimer, et moins encore pour la

suivre. Je vous ai déjà dit qu'il y a entre le cœur et la raison une distance immense, et je me charge d'aplanir toutes les difficultés de votre situation. Je connois trop le monde où vous vivez, l'ascendant des habitudes et la tyrannie des passions, pour m'attendre que la simple exposition de quelques vérités sérieuses et austères puisse vous conduire tout-à-coup aux mœurs graves de l'Évangile. Je n'ignore pas en même temps qu'il y a eu des hommes aussi éloignés que vous du sentier de la Religion dont le cœur a été changé en un instant; mais ce sont de ces coups inattendus du Ciel que l'on ne peut espérer, et qui émanent de ce pouvoir incompréhensible qui daigne quelquefois se manifester à nous par des miracles.

Le plus souvent les hommes qui ont passé de longues années dans le désordre et qui se plaisent dans la licence de leurs passions, cherchent à s'étourdir et fuient la lumière, parce que la vérité les fatigue. Si par hasard la Religion leur présente ses vérités majestueuses et terribles, ils éprouvent une impression de crainte que le monde dissipe bientôt; quelquefois elles laissent dans le cœur un sentiment confus, un desir vague de les examiner un jour à loisir pour prendre un parti avec le temps; mais ce jour arrive rarement. La vie se consume dans l'illusion des pas-

sions qui nous dévorent et se renouvellent continuellement ; on lutte sans cesse contre sa propre terreur, contre l'évidence de ses erreurs, et l'on finit enfin sans avoir jamais pris le parti qu'on s'étoit proposé.

Le Ciel n'a pas permis que vous appartinssiez à cette classe infortunée, et j'espère que sa grace touchera votre cœur un jour ; mais comme ce moment dépend de sa bonté, en attendant cette faveur inestimable, je desirerois vous donner un conseil important, celui de ne pas ajouter au malheur d'avoir abandonné la vertu, le crime de fouler aux pieds la vérité et de la tourner en ridicule. Si vous êtes trop foible pour ne pas obéir à la sévérité de la loi, soyez assez juste pour reconnoître votre foiblesse, pour déplorer votre malheur et pour respecter une Religion qu'il seroit bien malheureux de ne pas implorer un jour, une Religion dans le sein de laquelle vous trouverez des consolations contre la douleur de l'avoir profanée par votre conduite. N'est-ce pas assez que le cœur soit corrompu, pourquoi rendre encore la raison complice de la volonté et aggraver la dépravation de l'ame par toute l'horreur de l'irréligion ?

L'incrédulité ne séduisit jamais celui dont les mœurs restèrent pures et innocentes ; et c'est le dernier crime de l'orgueil que de prétendre que

nos inclinations basses et perverses, nos vices odieux et vils puissent former un système de raison et de philosophie. Quoi ! parce qu'un homme ne sait pas être chaste, modéré et décent, parce qu'il ne parvient pas à dompter ses desirs désordonnés, parce qu'il ne veut se soumettre à aucunes lois, faudra-t-il encore qu'il maudisse le Ciel et la terre, qu'il outrage l'Évangile, qu'il blasphème contre Jésus-Christ, qu'il méprise la foi et qu'il justifie sa déplorable corruption par les insultes de l'impiété ?

C'est tout à la fois perdre et ne pas se contenter de sacrifier la tranquillité et la douceur d'une vie innocente, c'est vouloir s'ôter jusqu'à l'espérance de se convertir un jour ou au moins d'implorer en mourant la miséricorde divine. Quelle absurde atrocité, Monsieur, que celle de contracter, aux yeux du public, l'obligation funeste de repousser la foi même au lit de la mort, et de vouloir que tout le monde sache que son dernier soupir sera la dernière expression de sa renonciation à J. C. et à ses promesses ! Est-il donc impossible d'être foible et fragile sans abandonner la Religion de nos pères, et sans chercher dans les ténèbres d'une philosophie odieuse et désespérante un asile à ses dissolutions ?

Si la vertu se perd dans le naufrage, pourquoi ne pas chercher au moins à sauver le respect de la

Religion, l'estime que l'on doit à ceux qui la pratiquent, et la précieuse espérance de pouvoir un jour devenir meilleur ? Que peut-on comparer à la perte de l'innocence ? Ne seroit-ce pas le plus grand des maux, s'il n'en existoit un plus terrible encore, celui d'être sans espoir de pouvoir un jour recouvrer ce trésor, sans lequel il est impossible d'être juste et heureux ? Quelle fureur, quelle folie de vouloir, parce qu'une des parties de nous-mêmes est corrompue, qu'il n'en reste pas une seule de saine ! Quelle démence de vouloir non-seulement arracher la plante jusqu'à la racine, mais de vouloir détruire par le feu les semences qui pourroient encore reproduire quelques rejetons de vertu !

Savez-vous, Monsieur, quel est le caractère qui distingue et déshonore le plus le siècle où nous nous trouvons ? c'est d'être le seul où le vice n'ait voulu se montrer qu'accompagné de l'impiété. Dans tous les siècles passés et même dans des temps encore peu éloignés de nous, le désordre des mœurs ne cherchoit pas à s'étayer des sophismes de l'incrédulité. Dans tous les temps il y a eu, comme de nos jours, des hommes sensuels, sans frein et sans principes, ennemis de tout bien et martyrs de l'ambition et de l'orgueil ; il y a eu aussi des génies supérieurs, des philosophes instruits et célèbres, des historiens habiles,

de grands poëtes et des orateurs dignes des meilleurs temps de la Grèce et de Rome : mais ce mélange de corruption et de lumières n'avoit jamais produit l'impiété. Si quelque écrivain pervers osoit attaquer quelques dogmes religieux, la nation entière se soulevoit contre un tel attentat ; chacun manifestoit librement ce mouvement d'horreur que l'on éprouve à l'apparition subite d'un monstre : on ne connoissoit alors parmi les Chrétiens d'autre distinction que celle des bons et des méchans. On n'en étoit pas venu jusqu'au point de compter dans la société une classe entière d'incrédules et de blasphémateurs.

Dans tous les ordres de l'état il y a eu des hommes sans mœurs et des gens respectables par leur conduite, de grands philosophes et des ignorans, des hommes instruits et de mauvais écrivains, des savans illustres et des génies très-bornés ; tous en mourant confessoient J. C. ; tous réclamoient les derniers secours que la Religion réserve pour la consolation de nos derniers momens. Alors les hommes distingués dans tous les états, les grands princes, les généraux célèbres, les magistrats illustres, les auteurs recommandables, avoient tous plus ou moins bien vécu, selon leur degré de foiblesse ou de vertu ; mais tous terminoient leur carrière dans les bras de la Religion, tous plaçoient leur espoir dans

les mérites du Rédempteur. Personne ne disoit alors qu'un grand homme qui mouroit ainsi, démentoit son caractère.

On ne voyoit pas alors les criminels les plus coupables blasphémer sur l'échafaud, et repousser avec mépris les conseils et les larmes du Ministre du Seigneur qui cherchoit à les émouvoir pour les sauver. On étoit bien loin d'imaginer qu'un jour dans certain pays on donneroit le nom de philosophe à ceux qui, après avoir vécu dans le désordre le plus scandaleux, sauroient mourir publiquement sans foi, sans Dieu, sans douleur et sans espoir.

Quelle a été la cause d'une différence si étonnante entre des siècles qui se touchoient de si près? un homme seul a produit cette incroyable révolution. Doué de beaucoup de talens, mais dévoré par la soif de dominer les esprits et d'acquérir une réputation éclatante, il osa combattre toutes les idées religieuses, il ne craignit pas d'avancer que le Christianisme n'étoit qu'une superstition populaire. Il projeta d'éteindre tout sacerdoce et d'anéantir toute monarchie; il aspira à l'odieuse et funeste gloire de devenir l'auteur et la cause du plus affreux bouleversement que l'univers pût éprouver. Cette intention absurde, ce but atroce, ce desir barbare dévorèrent son cœur; la fécondité de son imagination, l'éclat

de son esprit l'auroient mis à portée de se rendre l'homme le plus utile, le meilleur, et le plus aimable de son siècle ; son impiété en a fait une puissance mal-faisante, capable seule d'aveugler et de corrompre toutes les nations. Voilà la clef, le secret de tous les scandales philosophiques, de tous les phénomènes de l'impiété qui caractérisent la dépravation et le délire du dix-huitième siècle.

Respectez, Monsieur, la Religion, lors même que la grace divine ne répand pas sur vous sa bienfaisante clarté. Un âge plus mûr, de nouvelles réflexions, le dégoût du monde, la honte des mauvaises compagnies, pourront un jour vous ouvrir les yeux et vous montrer la nécessité de changer de conduite et de terminer vos jours dans les bras de la Religion. Réservez-vous donc le pouvoir et la liberté d'y recourir et de commencer une nouvelle vie ; sans que l'incrédulité puisse vous accuser d'inconstance ni vous reprocher d'avoir déserté ses étendards, il vous restera au moins une ressource si la lumière vient un jour à frapper vos regards. Dès que l'on fait parade de son irréligion, on contracte une espèce d'engagement de ne plus y renoncer pour ne pas paroître inconséquent. Cet engagement est en lui-même dangereux et absurde ; une ame vaine voudra le tenir par orgueil ; une ame vraie et

honnête se trouvera dans le cas de ne pas le remplir. Le meilleur et le plus sûr est de ne rien faire pour le former.

A mesure que vous avancerez en âge, vous éprouverez l'affoiblissement de vos passions. Votre raison se débarrassera alors des illusions puériles qui l'offusquent ; vous reconnoîtrez la nécessité de réformer vos mœurs et d'en adopter de plus sérieuses et de plus modérées. Sans y penser, vous sentirez se développer en vous un certain goût d'ordre, de vérité et de décence qui vous dominera peu à peu, et sans grand effort vous conduira vers la sagesse solide de l'Évangile. Si dans le moment où vous ne pourrez plus étouffer vos remords et où la beauté de la foi se présentera à vous dans tout son éclat, l'opinion publique marque encore votre place parmi les philosophes, et qu'eux-mêmes ne vous abandonnent pas dans le dessein de vous voir mourir en insultant Dieu et les hommes ; comment sera-t-il facile de rompre avec tous et de s'exposer aux railleries et au mépris du public et de vos amis ?

Telle est presque constamment, Monsieur, l'histoire des incrédules. Ils abandonnent la Religion pour se livrer au vice avec plus de liberté, et ils persévèrent par orgueil dans l'impiété. L'âge en détrompe et en corrige plusieurs;

la

la mort épouvante le plus grand nombre, et ils se convertissent. Lorsque quelques-uns d'entr'eux portent leur obstination au-delà de la vie, c'est parce qu'ils se sont trop prononcés et qu'ils craignent de paroître inconséquens ; parce qu'ils ne veulent point perdre la réputation qu'ils ont cru acquérir, ou parce que leur raison affoiblie par les infirmités ne leur laisse pas assez de connoissance pour sentir les dangers de leur iniquité. Ne perdez pas de vue, Monsieur, la mort de *Voltaire*, et n'ajoutez pas à votre conversion des difficultés que la situation d'un mourant rend plus pénibles ; craignez toujours avec sagesse les justes jugemens de Dieu.

L'incrédulité a une origine trop vile pour que l'on puisse s'honorer de lui sacrifier jusques dans ses derniers momens et son repos et les espérances de l'autre vie. Lorsqu'un homme a eu le malheur d'avoir abandonné la vertu et qu'il se trouve égaré dans les routes tortueuses du vice, il ne lui reste plus qu'un fil qui puisse le tirer d'un labyrinthe aussi obscur, un seul moyen de ne pas désespérer sa conscience et de consoler un peu sa raison ; c'est, en dépit même de la dépravation de ses mœurs, d'être toujours fidelle à la Religion, de reconnoître que la corruption du cœur et des sens ne peuvent altérer ni anéantir la vérité et la solidité de l'Évangile ; c'est d'envier

quelquefois le sort des Chrétiens fidelles qui ont la force de réprimer leurs passions, de pleurer sa propre misère et d'espérer d'avoir un jour le même courage; c'est de ne point abandonner le culte et d'en suivre les exercices publics et obligatoires, de fréquenter les temples, de ne pas fuir la parole de Dieu et de ne souffrir aucun discours impie; c'est enfin d'éviter le scandale et de conserver en tout la circonspection et la décence qui peuvent attirer sur nous la grace de Dieu, et nous conserver, même dans nos foiblesses, l'estime et l'intérêt des gens de bien.

La Religion sait que l'homme est foible, et dans tous les temps il la trouve prête à le fortifier par les secours de l'Église. Dès qu'il se présente avec le signe du repentir, elle le couvre de son manteau et le purifie dans ses eaux. Elle n'ignore pas que plusieurs mourans qui ne l'avoient jamais cherchée, implorent son secours à leurs derniers momens, et lui offrent alors une vie entière de crimes, à laquelle ils ne peuvent opposer qu'un instant de repentir. Malgré tout cela, cette mère compatissante ne les abandonne point; et comme son trésor est inépuisable, que par la vertu du sang précieux de Jésus-Christ qui guérit toutes les plaies, ce moment pourra donner au malade désespéré une santé entière, elle a dans cette vue consacré des formules et

des prières par lesquelles elle implore et espère obtenir ce prodige.

Quel sera le sentiment de cette mère bienfaisante, lorsqu'elle verra qu'une ame née dans son sein, sur laquelle elle imprima le sceau des promesses divines, renonce à de si hautes espérances? Ses rites augustes ne contiennent point, pour ce moment, les formules qui indiquent la réconciliation de ceux qui ont abjuré Jésus-Christ. Écoutez la prière qu'elle fait pour les mourans : « Seigneur Jésus, reconnoissez votre créature que vous avez régénerée par l'eau et l'Esprit saint, que vous avez marquée du signe de votre croix, que vous avez nourrie de la parole de votre vérité dans le sein de votre Église; pardonnez à cet homme les péchés et l'ignorance de sa jeunesse, oubliez les anciennes iniquités où le précipita l'ardeur de ses desirs; *parce que quoiqu'il ait péché, il ne vous a point renié, il a cru en vous, et il a espéré en vous qui êtes son Dieu et son Sauveur.* »

Songez bien, Monsieur, quels doivent être le supplice et les angoisses d'un incrédule que la crainte a subitement converti lorsqu'il entend ces paroles! combien son cœur doit être déchiré par l'idée de ne pouvoir peut-être pas alléguer en sa faveur le motif de consolation qui reste aux pécheurs les plus endurcis! Il seroit donc tout à la fois imprudent et dangereux de renvoyer à

des instans aussi éloignés, pour prendre un parti d'une si grande conséquence. Celui qui veut conserver l'espoir de jouir de l'éternité bienheureuse, ne doit attendre ni la vieillesse ni la mort. L'instant qu'il perd ne se retrouve plus, et jamais il ne pourra prendre assez tôt ses mesures.

Celui qui persévère dans ses désordres avec l'espoir de se convertir un jour, donne trop d'importance aux misérables plaisirs de la vie, il hasarde tout pour des jouissances frivoles ; sa conscience ne trouve ni repos ni consolation dans une perspective aussi incertaine, et il souffre de ne pas avoir d'autres moyens pour appaiser ses craintes et ses remords. Nous avons tous la certitude de mourir, et personne ne peut avoir celle de vivre un jour de plus. Nous voyons journellement mourir de mort subite des hommes qui pouvoient espérer encore un grand nombre d'années, qui eussent certainement imploré les secours de la Religion, s'ils fussent parvenus à un âge plus avancé ou s'ils eussent éprouvé quelques maladies ; mais un accident imprévu a avancé le terme de leur vie, et ils sont morts au moment où ils y pensoient le moins, sans avoir pu profiter de ces secours.

Il me seroit très-aisé, Monsieur, de vous effrayer par des exemples terribles ; je ne le crois pas nécessaire. Vous n'êtes ni endurci ni mé-

chant ; vous avez été foible, vous avez pu céder à l'illusion. Si votre raison a été en proie aux erreurs d'une philosophie insensée qui a réussi à vous séduire par l'attrait de la licence, je vous en ai assez dit pour vous faire connoître que cette Religion, objet du mépris de vos philosophes, est pleine de raison, et que ceux qui la croient sont beaucoup plus sensés que ceux qui la dédaignent. Vous avez eu sous les yeux une chaîne de faits et de vérités qui n'ont peut-être pas pu vous convaincre, parce que vous n'avez pas pu en un moment vous familiariser avec des idées si grandes et si nouvelles pour vous, parce que peut-être elles ont perdu une partie de leur prix en passant par ma bouche ; mais vous m'avouerez au moins qu'elles méritent un nouvel examen plus approfondi.

L'importance du sujet est telle, qu'un homme éclairé comme vous l'êtes ne formera aucun doute à cet égard, et n'abandonnera ce travail qu'après s'être assez instruit pour embrasser un parti ; mais jusqu'à ce que vos doutes aient été éclaircis, il me paroît indispensable de suspendre toute action et tout mouvement contraires à l'esprit de la Religion. Il y auroit une grande imprudence à se permettre ce que condamne une Religion que l'on examine, lorsque ce qu'elle prescrit nous paroît déjà certain. Quelle excuse pourroit alléguer

celui qui commettroit une action qui deviendroit un crime ?

Cette circonstance peut vous être très-favorable, parce que si, comme je dois l'attendre de votre jugement, tant qu'il vous restera des doutes, vous vous abstenez de ce que l'Évangile proscrit, vous verrez par votre propre expérience que sa loi et son observance ne sont pas aussi pénibles que vous vous l'imaginez. Peut-être la foiblesse de votre cœur est-elle un plus grand obstacle à la foi que la résistance de votre raison ; peut-être vous figurez-vous que c'est une pénible entreprise que de s'assujettir à la conduite que prescrit le Christianisme. L'idée de vous convertir vous attriste ; elle ne vous offre qu'une image lugubre et sévère à laquelle votre cœur ne s'accoutume pas. Tout vous paroît si froid, si triste et si monotone dans la conduite de ceux qui vivent religieusement, que peut-être vous craignez de ne pouvoir vous accoutumer à la sévérité de ces principes ni vous résoudre à de si grands sacrifices.

Il est aujourd'hui trop tard pour m'arrêter à combattre une erreur aussi injurieuse à la douceur de l'Évangile et à l'excellence des dons dont la foi comble les justes. Si vous le permettez, nous traiterons ce sujet un autre jour, quoiqu'il me semble que tout ce que je vous ai dit jus-

qu'à présent suffise pour vous détromper d'une erreur aussi funeste. Je desirerois que vous vous rappelassiez ce que je vous disois il y a peu de temps, que l'Évangile nous prescrit pour recouvrer la santé de l'ame, un régime moins pénible que celui que le médecin nous ordonne pour recouvrer celle du corps. Ces considérations me paroissent dignes d'être pesées avec toute la maturité d'une raison franche et sincère.

—Le Père alors s'arrêta. Je ne lui avois pas dit un mot pendant toute la durée de son discours; et malgré son silence, je continuai à me taire et à faire des notes sur ce qu'il m'avoit dit. Le Père me demanda si je n'avois rien à lui dire? Quittant alors la plume, je lui répondis : J'écris, mon Père, parce que je desire ne rien oublier de ce que vous m'avez dit, et conserver au moins l'ordre dans lequel vous me l'avez présenté : mais que pourrois-je vous dire? Vous m'avez fait des philosophes un portrait bien différent de l'idée que je m'en étois formée, et je ne puis vous nier que je commence à reconnoître que le vôtre est plus ressemblant que le mien : en me rappelant, en effet, ce que j'ai vu...... En ce moment nous entendîmes sonner la cloche, et suivant sa coutume le Père se leva et se retira sur-le-champ : adieu, me dit-il, demain nous reprendrons cette conversation.

Je continuai à travailler à mes notes, et après les avoir terminées, je les repassai les unes après les autres avec attention, et chaque fois elles augmentoient mon étonnement. Je ne pouvois me déguiser que je n'avois pas eu la moindre idée de tout ce que le Père m'avoit dit en faveur de l'Évangile, et que sa manière de voir les philosophes et leurs livres étoit juste. J'avois cru m'instruire à leur école, et je reconnoissois que je ne savois rien. J'avois regardé tous les Ecclésiastiques comme des fanatiques et des ignorans; j'étois étonné que le premier qui se présente à moi et que j'avois d'abord commencé à mépriser intérieurement, m'eût appris tant de choses dont je n'avois pas la moindre connoissance, et qui probablement étoient ignorées par mes illustres maîtres. Il me faisoit appercevoir un ordre de choses tout nouveau pour moi, qui me surprenoit par sa solidité, et je ne pouvois me dissimuler qu'il étoit beaucoup plus raisonnable.

Enfin, mon cher *Théodore*, je croyois voir un monde nouveau, mais infiniment plus vaste et mieux entendu que celui que je connoissois. D'un autre côté, je ne pouvois être que touché du zèle et de l'ardeur que ce bon Père mettoit à ma conversion; je le voyois rempli de ce seul desir, je ne pouvois qu'être reconnoissant des peines qu'il prenoit pour parvenir à son but;

je sentois que sa sollicitude ne pouvoit naître que d'un principe de charité et de son intime persuasion que c'étoit l'unique moyen de me sauver de ma perdition. Qui devoit le desirer plus que moi ? qui y étoit le plus intéressé ? Mais hélas ! ce n'est pas sans difficulté qu'un cœur endurci se décide à se convertir.

Je convenois intérieurement que ceux qui croient et pratiquent la Religion chrétienne ont assez de motifs pour être persuadés de sa vérité, et que j'étois dans l'erreur lorsque j'imaginois qu'elle étoit comme tant d'autres, l'ouvrage de la superstition, sans appui et sans base solide ; que le Père avoit mis sous mes yeux des preuves si multipliées et si évidentes qu'il étoit impossible de résister à leur force, et que tout ce qu'avançoient les philosophes du siècle n'étoient que des sophismes ou de frivoles railleries. Tous les gens de cette espèce me paroissoient si vains et si méprisables, que je commençois à ne reconnoître pour sages et sensés que ceux qui respectant une Religion étayée de fondemens aussi inébranlables, lui obéissent et la pratiquent. On ne peut nier, me disois-je à moi-même, que ce que le Père m'a dit ne soit assez sérieux et assez bien établi pour exciter un doute fondé ; et en admettant ce doute, on ne peut nier que le parti le plus sûr est d'embrasser cette Religion.

Bien plus, il me sembloit que ceux qui respectent la Religion et qui suivent ses préceptes, étoient plus heureux que ceux qui l'abandonnent; les premiers vivent avec plus de tranquillité, leur cœur est plus calme, leurs mœurs plus douces, leur société plus paisible et leurs passions moins vives. Le Père en étoit un exemple. Le silence de cette maison, la règle qui y régnoit, l'ordre des occupations journalières, la paix et la sérénité de ceux qui l'habitent, m'avoient inspiré un sentiment de respect jusqu'alors étranger à mon cœur et qui me faisoit presque envier leur sort. Ils sont plus heureux que nous, m'écriois-je souvent dans ma cellule. J'aurois desiré quelquefois être à la place de l'un d'eux; souvent j'aurois voulu avoir vécu d'une manière différente, n'avoir jamais entendu parler de philosophie, et avoir comme le plus grand nombre suivi bonnement la Religion dans laquelle j'étois né, pour mourir dans ses bras.

Mais quand je réfléchissois qu'après tant d'années d'habitudes invétérées, qu'après avoir si souvent et publiquement mis une sorte de gloire à afficher une incrédulité décidée, il faudroit m'assujettir à une vie austère, impossible à supporter, m'exposer aux railleries de mes amis et de mes connoissances qui se moqueroient de moi; consentir à n'être à leurs yeux qu'un homme

foible et inconséquent, perdre ma réputation, renoncer d'un seul coup aux plaisirs, à mes jouissances habituelles et à mes amis ; je n'envisageois plus que des obstacles impossibles à surmonter. Je regrettois alors d'être venu dans cette maison ; je maudissois le Père qui m'avoit inspiré des inquiétudes nouvelles pour moi, qui feroient le tourment de toute ma vie. J'eusse desiré être différent de ce que j'étois, mais je ne me sentois pas la force de changer. J'avois acquis la connoissance du bien, et c'étoit déjà beaucoup ; mais je ne me sentois ni courage ni résolution.

C'est dans de pareilles agitations que se passa l'une des plus malheureuses nuits de ma vie. L'idée d'une vie future retraçoit à ma mémoire d'une manière douloureuse la mort que j'avois donnée à l'Étranger, et la disparition subite et inattendue de *Manuel* au milieu de ses excès et de ses crimes ; ces souvenirs douloureux me remplissoient de désespoir et de terreur. Adieu, mon cher *Théodore.*

LETTRE SEIZIÈME.

Le Philosophe à Théodore.

Le Père vint à l'heure ordinaire, mon cher *Théodore*. Après les civilités d'usage, il me dit : L'extrait, Monsieur, que vous me lûtes hier m'a donné l'idée de vous faire un petit tableau qui, récapitulant ce que j'ai pu vous dire de plus essentiel, vous en rappellera le souvenir. Cette méthode me paroît utile, parce qu'après avoir réfléchi sur chaque objet, en examinant chacun d'eux dans toute son étendue, leur réunion sous la forme d'un court résumé les retrace facilement à la mémoire et à l'esprit. On a beau dans un abrégé ne les exposer que très-succinctement, il n'en produit pas moins son effet, en ce qu'il rappelle tout ce que l'on a dit, et suffit pour renouveler le souvenir de toutes les réflexions antérieures et accessoires.

Il a en même temps l'avantage de présenter les mêmes objets sous un autre point de vue ; et des faits d'une si grande importance doivent être vus et considérés de tous les côtés et sous tous les rapports. Il y aura sans doute des répétitions, mais elles auront une forme différente, et vous y trouverez aussi des détails qui nous sont échap-

pés. Je l'assurai que je l'écoutois toujours avec intérêt, et il commença ainsi :

—Nous avons déjà vu, Monsieur, que la Religion chrétienne et la Religion chrétienne seule a enseigné à l'homme tout ce qu'il lui importe de savoir, qu'elle a dissipé toutes les ténèbres, fixé toutes les incertitudes ; qu'elle a fait connoître toutes les vérités que l'on doit croire, toutes les vertus que l'on doit pratiquer et les biens et les maux que l'on doit espérer ou craindre ; en un mot, qu'elle est la seule qui ait pu communiquer le don précieux de la foi divine, de cette foi dans laquelle la providence et la sagesse de Dieu ne brillent pas moins que sa miséricorde, de cette foi qui est tout-à-la-fois ferme et méritoire : ferme, en ce qu'elle présente assez de clarté pour déterminer l'entendement et l'affranchir de tous les doutes raisonnables ; méritoire, en ce qu'elle est assez obscure, pour que notre soumission devienne une vertu.

On peut, je crois, la comparer à la colonne qui conduisoit les Israélites dans le désert, lumineuse d'un côté et ténébreuse de l'autre. C'est ainsi que notre foi apperçoit très-clairement les motifs qui déterminent notre croyance et nous en font un devoir, lors même que pénétrant si peu le fond des mystères qu'elle admet, elle a

besoin pour ne pas en douter, de la soumission la plus entière et la plus parfaite.

Nous avons déjà vu que si nous croyons en Jésus-Christ et si nous l'adorons, ce n'est qu'après avoir prouvé que cet Homme-Dieu vint sur la terre, qu'il s'annonça lui-même pour le fils de Dieu et le Messie promis, qu'il prêcha aux hommes son Évangile, qu'il n'exigea point que l'on crût sa doctrine et que l'on obéît à sa personne seulement parce qu'il le disoit, mais qu'il prouva et confirma sa mission par les moyens les plus capables de convaincre tous les hommes. Nous avons vu que les témoignages, les documens et les preuves qui convertirent un grand nombre de Juifs et une multitude innombrable de Gentils, conservent toute leur force pour nous, et s'accroissent même par tous ceux que le temps a pu y ajouter. Ces preuves sont d'une nature telle, qu'un homme dont le jugement est sain et que les passions n'ont pas aveuglé, ne peut conserver le moindre doute.

Nous avons vu qu'il étoit digne de la Providence, en nous prescrivant de croire ce qu'elle nous dit, de nous donner en même temps les moyens de discerner avec évidence ce qui est sorti de sa bouche divine, et que dans cette vue elle nous a donné la raison qui examine les preuves de la foi. Si la raison ne pouvoit s'assurer que ces ora-

cles sont divins, la foi seroit incertaine et vacillante ou forcée, et alors elle cesseroit d'être méritoire; pour mieux dire, la foi ne seroit plus qu'un assentiment de foiblesse ou d'imbécillité.

Les motifs de croyance que la foi chrétienne nous présente, sont évidens et démonstratifs; il y a néanmoins des incrédules, parce que le plus grand nombre ne les connoissent point et ne se donnent la peine ni de les comprendre ni de les examiner; parce qu'ils ne procèdent pas de bonne foi, et que leur cœur n'est pas assez pur pour les juger sans partialité et sans prévention; parce qu'ils ne peuvent s'instruire au milieu de leurs désordres et dans la dissipation journalière du monde; enfin parce que des yeux obscurcis par la cataracte, peuvent bien ne pas voir l'éclat du soleil, sans que pour cela cet astre cesse d'éclairer le monde.

Quoique les motifs de croyance soient clairs et évidens, le fond des objets est obscur; c'est pour cela que la foi commande la soumission, et c'est en cela que consiste son mérite. En effet l'obscurité est essentielle aux mystères, et ne l'est pas moins à la foi. Pour croire, il n'est point nécessaire de voir; car celui qui voit, ne croit pas, il sait. Celui qui voit, ne peut avoir la foi, puisqu'il a l'évidence; celui qui voit, ne se soumet pas quand il croit; il n'exèrce pas

une vertu, il n'a aucun mérite : car sa croyance n'est ni l'acte de sa volonté ni le sacrifice de sa raison, il n'a fait qu'obéir à son entendement qui ne peut douter après avoir vu.

La bonté divine se manifeste dans cette disposition de sa providence qui veut nous conduire à la vie éternelle par la foi, et unir par ce moyen notre sanctification à sa propre gloire. Elle a voulu que la soumission de notre foi glorifiât sa souveraine vérité par le sacrifice de notre raison, comme elle a voulu que notre cœur lui fît le sacrifice de son amour, et que les efforts que nous faisons pour maîtriser nos sens devinssent un mérite pour nous.

Pour que ce mérite fût digne de la récompense magnifique que Dieu lui promet, il nous a présenté des mystères dont quelques-uns paroissent contrarier le témoignage de nos sens, et d'autres surpasser la portée de notre intelligence. Mystères difficiles à croire par leur nature, et dont la connoissance s'est perdue dans plusieurs contrées de la terre où elle est étrangère à des nations entières qui, dans le sein même du Christianisme, éprouvent des mépris et des contradictions, puisque plusieurs sont rejetés par l'hérésie, et que tous sont devenus l'objet des sarcasmes de l'incrédulité. Malgré tant de difficultés et de si mauvais exemples, le Chrétien

soumis

soumis les croit et les adore, parce qu'il sait quel respect l'on doit à la vérité suprême ; et abandonnant les illusions trompeuses de sa raison et de ses sens, il ne se confie qu'aux lumières infaillibles de sa foi.

Cette foi exige du Chrétien, non pas une croyance indéterminée, mais une croyance si absolue qu'elle repousse toutes les suggestions des sens, qu'elle impose silence à sa raison quand elle se révolte, et qu'elle emploie toute sa force pour l'assujettir. Elle doit être si simple, si pure et si entière qu'aucune difficulté ne puisse l'arrêter ni exciter en elle la moindre incertitude ; si grande, si entière et si parfaite qu'elle s'étende à tous les articles que la foi propose, sans lui permettre d'en révoquer aucun en doute.

Cette croyance enfin doit être si déterminée, si bien sentie et si constante que rien ne puisse l'ébranler, ni les craintes ni les espérances, ni les flatteries ni les tourmens, ni la vie ni la mort. Tels doivent être la foi et l'hommage du Chrétien ; hommage digne de Dieu et que l'on ne doit qu'à sa divine parole. Sans doute la chair et le sang y répugnent, l'entendement y résiste ; son indépendance naturelle, sa curiosité, sa présomption ne s'accommodent guères de l'esclavage de la foi. Mais, malgré leur rebellion et sa répugnance, elle s'assujettit à une sou-

mission sans réserve, parce qu'elle sait que Dieu l'a dit.

Comment savons nous que Dieu l'a dit ? Par deux Livres que nous ne pouvons nous empêcher de reconnoître et de respecter comme divins et inspirés, et comme étant le dépôt infaillible de la vérité.

Le premier fut dicté par Dieu dans la loi ancienne, et écrit d'après son ordre par *Moyse* et les Prophètes qui lui succédèrent ; par *Moyse* l'envoyé de Dieu, qui prouva sa mission par des miracles aussi publics que multipliés et dont tout le peuple fut témoin. Le Chrétien ne peut douter de la vérité de ces Livres et de leur contenu, parce qu'il sait que les écrits qui rapportent ces miracles, furent donnés par *Moyse* aux Hébreux qui les avoient vus, et qu'il avoit cités comme en ayant été les témoins ; il sait aussi que non-seulement les Hébreux ne les attaquèrent point, mais qu'ils les conservèrent avec un grand respect, et les transmirent à leurs descendans qui les conservent aujourd'hui avec le même culte religieux. Leurs pères, en le leur transmettant avec une vénération si grande, confirmèrent la vérité de tout ce qu'ils contiennent.

Les fêtes, les monumens et les cantiques que les Hébreux établirent alors à mesure que les

événemens arrivoient, et que leur postérité renouvelle actuellement chaque année, sont autant de témoignages existans qui attestent les faits que ces Livres nous rapportent. Les prophéties qui annonçoient des événemens que la prudence humaine ne pouvoit prévoir et qui cependant se sont vérifiés, prouvent qu'elles furent dictées par Dieu même. Enfin les promesses consolantes sur lesquelles se fondèrent de si douces espérances et qui furent si publiques et si religieusement conservées, sont autant de monumens irréfragables de leur divinité, de leur authenticité et de leur autorité.

Le second Livre est celui du nouveau Testament, dicté par la loi de grace et composé des Livres des Apôtres et des Évangélistes qui rapportent la vie de Jésus-Christ qui étoit le Messie promis, sa mort, sa résurrection, son ascension, ses miracles, ceux de ses Disciples, la conversion des Gentils et l'établissement de l'Église.

Ces Livres eurent pour le moins autant de témoins que les premiers, puisqu'ils eurent pour auteurs les spectateurs ou les instrumens des faits qu'ils rapportent; ils les donnèrent de même aux nombreux Chrétiens qui pour la plupart avoient vu les faits cités et qui les reçurent et les respectèrent comme venant de Dieu, confirmant par leur

consentement et leur vénération, tout ce qui y est énoncé.

Les fêtes, les monumens et les cérémonies qui s'établirent alors, sont de même autant d'autres témoignages existans des faits qui y sont consignés et des garans non moins authentiques de ces mêmes Livres. L'extension de l'Église est une preuve palpable de son établissement et de la conversion des Gentils. Mettant à part même des preuves si notoires, les témoins sont d'une espèce si rare qu'ils souffrirent la mort dans les tourmens les plus affreux pour confirmer la vérité de ce qu'ils avoient écrit, sans que jamais aucun d'eux se démentît.

Ces deux Livres ont entr'eux une si grande connexion et une dépendance si nécessaire que le premier est fait pour le second, et que le second tire sa source du premier. Le premier annonce et promet ; le second vérifie et accomplit. Si l'un est divin, l'autre ne peut être l'ouvrage des hommes. Ainsi les témoignages, les monumens, les faits, enfin tous les motifs qui peuvent convaincre la raison, démontrent au Chrétien que ces Livres sont divins, que l'esprit de Dieu les a dictés ; et que non-seulement on doit croire tout ce qu'ils rapportent, quoiqu'on ne le comprenne pas, mais pratiquer encore tout ce qu'ils nous prescrivent.

Que nous rapporte le premier de ces deux Livres sacrés ? Il nous présente l'histoire de la création du monde, il nous découvre le plan des desseins de Dieu et de sa conduite envers les hommes. Il nous apprend que le ciel et la terre sont l'œuvre d'un Créateur tout-puissant ; que l'homme fut la dernière et la plus parfaite des créatures qui sortirent de sa main, parce qu'il le créa à son image, doué d'intelligence et de justice ; mais que l'homme ingrat viola les ordres de son Auteur et perdit tous les avantages de son origine.

Par une suite du crime du premier homme, son malheur se répandit sur toute sa postérité : la corruption du tronc s'étendit jusqu'aux branches qui, s'étant considérablement multipliées, formèrent un grand nombre de familles qui furent forcées de se séparer et de se disperser sur la surface de la terre. Par l'effet de cette séparation et à la suite des siècles, ils perdirent le souvenir des faits primitifs ; à peine leur resta-t-il une notion vague et confuse de leur grandeur passée ; ils altérèrent l'idée de leur Dieu et de leur Créateur en la défigurant par leurs propres inventions ; ils oublièrent entièrement que Dieu avoit promis un réparateur à *Adam* au moment où il reconnut l'énormité de son crime. Cette idée et cet espoir ne se conservèrent que dans

la famille d'*Abraham* et parmi ses descendans, à qui Dieu la renouvela en différentes occasions.

Que nous dit le second Livre ? Que ce réparateur promis à *Adam*, aux Patriarches, confirmé par *Moyse* et les Prophètes qui vinrent après lui, et qui non-seulement donnèrent les signes qui devoient le faire reconnoître, mais qui fixèrent jusqu'au moment de son avénement; que le Messie si attendu, si desiré et si fortement appelé par les cœurs religieux, arriva enfin lorsque le temps prédit par les Prophètes fut écoulé; que Jésus-Christ naquit, et que les figures et les prophéties se réalisèrent et s'accomplirent en sa personne.

Et que disent les faits, les monumens et les témoins ? Que Jésus-Christ annonça qu'il étoit le réparateur, l'envoyé, le Messie promis de Dieu; et qu'il le prouva en exerçant sur la nature un empire qui ne peut appartenir qu'à Dieu ou à celui qui agit en son nom. A la vérité il proposa des mystères élevés, incompréhensibles et supérieurs à l'intelligence humaine; mais tous sont grands, dignes de Dieu et propres à servir de remède à nos maux.

La doctrine de ce Livre est plus pure, plus sainte et plus sublime que tout ce que la science humaine avoit pu inventer jusqu'alors; sa morale s'élève à une perfection que la philosophie n'eût

jamais pu atteindre ; ses promesses sont magnifiques, éternelles et propres à nous dégoûter de tout ce qui finit avec la vie ; mais ses menaces sont terribles et effrayantes.

Comment un Chrétien peut-il méconnoître Jésus-Christ, quand il voit toutes les prophéties s'accomplir en lui ; qu'il en fait lui-même d'autres non moins étonnantes qui se vérifièrent également ; qu'il prouve sa mission par des miracles si multipliés et si publics ; qu'il se forme des Disciples non-seulement invincibles, que ni la mort ni les supplices ne purent ébranler, mais qui convertirent eux-mêmes un grand nombre de cœurs endurcis qui, malgré la différence de leur doctrine, se soumirent à la sévérité de la loi de Jésus-Christ ?

Comment peut-il méconnoître sa prévoyance infinie, son pouvoir suprême et absolu, quand il voit que ces Disciples prêchent non-seulement la sainteté de leur Maître, ses miracles, sa résurrection, son ascension en dépit des menaces et des tourmens qu'ils endurent, mais que malgré toutes les difficultés qu'on leur oppose de toute part, ils parviennent avec les plus foibles moyens à établir et à propager sa Religion ? Que lui reste-t-il à faire sinon de se jeter à ses pieds, de l'adorer, de l'écouter avec le respect que l'on doit à la souveraine vérité, et de lui rendre grace

de l'avoir fait naître au sein d'une Religion dont la divinité est si évidente ?

Tout contribue à le remplir de vénération pour cette Religion et l'antiquité de son origine, sa constante uniformité et son inaltérable durée qui embrassent non-seulement les siècles qui ont suivi la venue de Jésus-Christ, mais qui remonte jusqu'aux Pontifes de l'ancienne loi, figure du Pontife de la nouvelle, et par *Moyse* et *Aaron* jusqu'aux premiers Patriarches qui reçurent et transmirent la promesse du Libérateur. On ne peut indiquer la plus légère interruption, ni dans la succession de ses Ministres ni dans la prédication de sa foi. Il est en même temps impossible de désigner une autre époque que celle du commencement du monde, ni d'autre principe que Dieu lui-même.

Est-il besoin d'un plus grand nombre de motifs pour abjurer à ses pieds toutes les erreurs et toutes les superstitions de la terre ? Les fausses religions qui se sont établies en diverses contrées et à différentes époques, se prétendent vraies aussi ; mais pour leur malheur, un fait positif que l'on ne peut ni oublier ni cacher les dément. Ce fait est leur nouveauté même, puisque malgré tous leurs artifices, il est aisé de désigner à chacune le jour de sa naissance. Dès que l'époque de leur existence n'est pas celle du com-

mencement du monde, c'en est assez pour la convaincre d'imposture; puisqu'en admettant que Dieu créa l'homme à son image pour qu'il le connût et l'aimât, il étoit indispensable qu'il lui en donnât les moyens. Ainsi toute religion qui ne peut remonter en ligne directe jusqu'au moment de la création, ne vient pas de Dieu; elle est l'ouvrage des hommes.

Le Chrétien admire aussi sa constante uniformité qui n'a jamais pu être altérée; et cet auguste caractère qui est un type particulier, lui fait reconnoître la main toute-puissante qui la soutient. Observez que tout ce qui existe change sans cesse; que les lois, les coutumes, les peuples, les empires, tout enfin s'altère, se dénature et se modifie, parce que tout ce qui est humain ou terrestre est sujet à l'inconstance et à la mobilité de son origine; tandis qu'un peuple choisi tout seul parmi tous les peuples de la terre, pour être le dépositaire des oracles de Dieu, a été conservé d'une manière toute particulière pour pouvoir toujours remplir cette même fonction.

Il voit qu'au milieu des vastes ruines et de l'entier anéantissement de tant de nations puissantes et innombrables qui n'ont laissé aucunes traces de leur existence, et laissent à peine des souvenirs vagues et confus, ce peuple peu nom-

breux et misérable, chassé de ses foyers, dépouillé de son héritage, est, en dépit de l'exemple de tous les autres qui ont disparu, le seul qui subsiste encore et qui existe pour servir de témoin muet, mais permanent, qui confirme malgré lui la vérité d'une Religion qui seule est immuable comme le Dieu qui nous l'a donnée.

Le Chrétien est aussi convaincu que le fond et la substance des dogmes de cette Religion n'ont jamais pu être altérés, et qu'il est aisé de prouver par une multitude de monumens authentiques, que malgré les révolutions des siècles, elle n'a jamais souffert la moindre variation ; que pendant la loi de nature, dans les temps des Patriarches, de *Moyse* et de la loi écrite sous le règne de *David* et des Prophètes, et après le retour de la captivité jusqu'à la nouvelle alliance, depuis l'époque de la venue de J. C. et de la loi de grace, dans les siècles qui ont précédé le Messie, comme dans ceux qui se sont écoulés jusqu'à nous, tant que le culte de Dieu fut réservé à un seul peuple, et tant que suivant les prophéties il s'étendit à toutes les nations ; enfin que dans tous les pays et dans tous les temps elle a toujours été la même, qu'elle a toujours adoré le même Dieu, cru les mêmes mystères, professé les mêmes dogmes, espéré ou reçu un même Sauveur.

Il sait qu'elle a toujours reconnu que l'homme ne peut et n'est digne d'approcher de son Dieu que par la grace et les mérites de Jésus-Christ son divin médiateur. Il est persuadé que toujours, comme de nos jours, elle fut son unique espérance; que les Patriarches, les Prophètes et les anciens Justes n'eurent ni d'autre foi ni d'autre Religion; que si nous jouissons de la venue du Rédempteur, ils jouissoient de son espoir; qu'ils se consoloient d'après la promesse qu'on leur en avoit faite et soupiroient après son accomplissement; qu'ainsi que nous, ils se regardoient comme étrangers sur la terre et citoyens de la céleste patrie; qu'ils n'attendoient le pardon de leurs fautes et le recouvrement de la grace que de leur foi dans les mérites futurs de Jésus-Christ; et c'est ainsi qu'il reconnoît que sa Religion a conservé une uniformité constante et perpétuelle.

Sa durée est une autre preuve d'après laquelle il est convaincu que Dieu est son auteur et la soutient par sa puissance. Il n'a qu'à jeter les yeux sur cette multitude de sectes différentes qui ont successivement inondé la terre; il observe qu'après avoir eu plus ou moins de durée en proportion de la protection qu'elles obtinrent, elles se dissipèrent toutes à la fin et s'ensévelirent dans l'abyme de l'oubli; tandis que sa Religion qui prit naissance avec le monde, existe encore, quoi-

qu'elle ne puisse devoir ce privilége unique ni aux hommes ni aux circonstances, puisqu'elle seule a supporté plus de combats et souffert plus de persécutions que toutes les autres ensemble.

Il sait que le peuple Juif, son premier et fidelle dépositaire, fut très-souvent esclave des féroces conquérans d'Assyrie et de Babylone; qu'il se vit arraché du berceau de ses pères et transféré dans des régions étrangères. Il sent que toutes leurs disgraces, leurs misères et les révolutions qu'ils éprouvèrent devoient favoriser l'anéantissement de leur Religion et en effacer jusqu'au souvenir; mais il les voit avec admiration sortir glorieux de ces désastres et échapper au sort ordinaire des choses humaines les plus solidement établies et les moins combattues.

Il sait aussi qu'il y a environ dix-huit cents ans que par la venue de Jésus-Christ cette Religion devint la Religion Chrétienne, et durant ce long laps de temps il l'a vue exposée aux plus grands périls et aux combats les plus terribles; mais il a vu aussi que rien n'a pu l'altérer, et que cette Religion sainte, redevable dès l'origine du monde de son existence à la Divinité, a survécu à toutes les erreurs inventées par les hommes, qu'elle a su traverser d'une marche assurée tous les siècles, et subsister intacte au milieu

du dépérissement et de la chûte de tout le reste ; il sait que ni l'empire odieux des passions ni les efforts de l'enfer, ni l'audace des novateurs, ni les astuces des hérétiques, ni même les vices d'un grand nombre de ses enfans qui ont souillé sa pureté, ni enfin la faulx du temps qui dévore tout, n'ont pu non-seulement la renverser, mais même l'ébranler.

Il a reconnu aussi que tant de combats et de persécutions, loin de la faire périr, n'ont fait que lui donner plus de stabilité et la rendre plus auguste ; que le sang de ses Martyrs étoit la source sacrée qui la faisoit fleurir et fructifier ; et que les efforts de ses ennemis n'ont abouti qu'à augmenter sa gloire, puisque sans cesse attaquée, elle n'a jamais succombé.

En réfléchissant sur un résultat si opposé aux idées de la prudence humaine et à l'expérience reconnue de tous les siècles, quel est celui qui n'envisagera pas comme un miracle contituel cette chaîne immuable de victoires invraisemblables et de triomphes incroyables ? Qui ne nous dira avec *Gamaliel* le plus prudent des Juifs, qu'une œuvre que tous les efforts des hommes n'ont pu détruire, est nécessairement l'œuvre de Dieu ? c'est pour cela que le Chrétien ne s'inquiète pas lorsqu'il la voit attaquée. Ses triomphes passés lui répondent de sa gloire future ; et il ne doute

pas que ses ennemis les plus acharnés ne soient enfin obligés de se rendre et de l'adorer, ou ne deviennent eux-mêmes les victimes de leur haîne insensée.

Il s'apperçoit bien que les incrédules de nos jours travaillent à détruire l'héritage du Seigneur, et qu'ils se glorifient de leurs tristes victoires; mais il espère que leur délire aura un terme, et que le jour arrivera enfin où nos descendans auront les mêmes yeux que ceux des Chrétiens, des hommes instruits et vertueux. Il sait que les incrédules ne doivent leur célébrité et leurs sectateurs, ni à la bonté de leur cause ni à la supériorité de leurs talens, mais à nos passions et à notre foiblesse.

Il se persuade que nous avons irrité le Ciel, et que pour nous punir il les a rendus les instrumens de sa colère; mais il attend le jour de sa miséricorde. Il espère avec confiance que les hommes revenus de tant d'erreurs, ne se laisseront plus séduire aux amorces d'une philosophie mensongère, et qu'ils connoîtront enfin que l'amour de l'indépendance et l'orgueil d'afficher des opinions extraordinaires dégradent l'homme, bien loin de l'élever, et que l'amour de la vérité et la pratique de la vertu peuvent seuls produire la vraie gloire.

Il sait aussi que cette espérance n'est pas vaine

et qu'il n'est pas difficile de la réaliser, puisque si le Gouvernement pour son propre intérêt le desire et veut y intervenir, si de son côté le Clergé y contribue par des instructions plus multipliées, par la pureté de sa conduite et de ses mœurs, ces deux moyens réunis peuvent réformer les nations chrétiennes, en offrant aux peuples la Religion revêtue de cette noble et majestueuse simplicité qui la caractérise, telle qu'elle sortit des mains de Dieu, telle que les Apôtres la prêchèrent, et dégagée dans sa doctrine de tout ce que la superstition a pu y ajouter, et son culte dépouillé de toutes les pratiques qui ne sont pas dignes d'elle.

Il croit que les autorités supérieures ont en main les moyens d'atteindre à ce but, et qu'il ne leur manque que de prendre des mesures convenables et efficaces pour que tous les peuples s'appliquent à connoître le plan sublime et majestueux de notre sainte Religion, en lui conservant ou l'aidant à recouvrer sa pureté originelle et primitive. Forcés alors d'admirer sa beauté, ils seront tous intimement convaincus de sa vérité ; et les incrédules n'auront plus de prétexte ni dans leurs dédains ni dans leurs calomnies.

Enfin, Monsieur, lorsque le Chrétien n'auroit d'autres preuves que les miracles de Jésus-

Christ et de ses Disciples, cela seul suffiroit et confirmeroit tout ce que la Religion nous enseigne, puisqu'il est évident qu'il n'y a que Dieu ou ceux qui en ont reçu de lui la vertu et le pouvoir, qui puissent en faire. Il résulte de ce principe aussi sublime qu'il est clair que si Jésus-Christ fit des miracles, ce fut par la vertu de Dieu; et comme Dieu ne sauroit autoriser le mensonge, il est indispensable de reconnoître que l'on doit croire tout ce qu'il a dit et faire tout ce qu'il nous a commandé. Il ne reste donc, à celui qui est dans le doute que d'examiner s'il est vrai qu'il ait fait des miracles, puisque celui qui y croit n'a nul besoin de pousser ses recherches plus loin.

Il est si prouvé et si évident que J. C. fit un grand nombre de miracles et des miracles d'une nature si étonnante, publiquement et tellement à la vue de tout le monde, qu'il est impossible qu'un homme sensé qui cherche la vérité de bonne foi puisse ne pas en être convaincu. Il est impossible de nier que J. C. n'ait chassé les démons du corps des possédés; qu'il n'ait exercé sur les élémens l'empire le plus absolu, et ne les ait forcés d'obéir à sa voix; qu'il n'ait appaisé les flots de la mer et calmé les tempêtes; qu'il n'ait guéri les malades, rendu la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, la santé aux lépreux,

le

le mouvement aux paralytiques, la vie aux morts; et enfin qu'il n'ait opéré les prodiges que rapportent les Évangélistes, et qui ne peuvent être que l'effet du pouvoir de Dieu.

On ne niera pas non plus qu'il n'ait fait tous ces miracles expressément pour prouver qu'il étoit le fils de Dieu, son envoyé et le Messie promis; puisqu'il dit lui-même : *Les choses que je fais rendent elles-mêmes témoignage de moi........ Si vous ne croyez à mes paroles, croyez à mes œuvres* (*). Certainement il les fit pour publier son Évangile, pour apprendre à adorer Dieu en esprit et en vérité, et pour donner une règle de conduite plus parfaite. Rappelez-vous, Monsieur, ce que nous avons dit par rapport aux circonstances qui accompagnèrent ces miracles, leur variété, leur multitude, le temps, la localité, les champs, les places publiques où ils eurent lieu, l'innombrable multitude des témoins qui non-seulement les attestèrent, mais même leur durent leur conversion, qui embrassèrent la foi, et composèrent ces sociétés des premiers Chrétiens si célèbres par leur zèle et leur vertu.

Ne perdez pas de vue qu'une grande partie de ces témoins oculaires souffrit la mort dans

(*) Jean, V. 36, et X. 38.

les supplices les plus atroces pour attester la vérité de ces miracles ; que ces témoins si différens et si nombreux non-seulement étoient des hommes sans tache, mais qu'ils s'étoient rendus recommandables par leur désintéressement et leurs hautes vertus ; qu'ils faisoient eux-mêmes des miracles et assuroient avoir vu ceux de Jésus-Christ, ce en quoi ils ne pouvoient se tromper ; non-seulement ils les publièrent au péril de leur vie, ils allèrent les prêcher aux extrémités de la terre, sans qu'aucun d'eux se démentît jamais. Rappelez enfin dans votre mémoire ce que nous avons dit à ce sujet, et vous vous convaincrez qu'il n'est aucun fait historique mieux prouvé, mieux attesté et qui ait plus de droit à notre croyance.

Mais mettant à part pour un moment tant de preuves si évidentes, je voudrois fixer votre attention sur un miracle... tel par la nouveauté de sa nature, qu'il est sans exemple comme sans modèle. Je veux parler de la résurrection de Jésus-Christ, auquel on peut réunir celui de son ascension qui rassemble encore plus de témoins, des preuves plus grandes et plus publiques. Rappelez-vous ce que nous avons dit sur l'un et sur l'autre, et souvenez-vous en même temps que vous m'avouâtes vous-même que s'il étoit possible de prouver que Jésus-Christ, après l'a-

voir prédit, ressuscita par sa propre vertu et qu'il put à la vue de ses Apôtres et d'un grand nombre de témoins s'élever de la terre pour y être perdu de vue dans les hauteurs inaccessibles du Ciel, cela seul devoit suffire pour ne pas douter de la vérité de ce qu'il disoit lorsqu'il annonçoit qu'il étoit Dieu, fils de Dieu, son envoyé et le Messie promis, et que par conséquent on ne pouvoit se dispenser de croire tout ce qu'il a dit et d'obéir à tout ce qu'il nous commande.

Je ne prétends point vous rappeler toutes les preuves que je vous présentai; mais je vous supplie de les repasser dans votre mémoire et de réfléchir sur la multitude d'assertions, de monumens et de témoins qui prouvent ces deux faits, auxquels l'histoire toute entière ne peut en opposer aucun qui soit plus sûr et mieux établi. Considérez que celui qui ne cherche pas à partager son attention en la fixant sur la diversité des preuves, trouvera dans l'évidence de ces faits de quoi tranquilliser son cœur; ils suffiront pour dissiper tous ses doutes, fixer toutes ses incertitudes et déterminer la croyance la plus ferme et en même temps la plus paisible.

Je vous conseille, Monsieur, de les examiner souvent et à différentes reprises, quand vous serez seul. Il est impossible que des preuves aussi puissantes qui ferment tout accès aux subter-

fuges, ne captivent votre esprit, et ne vous arrachent, fût-ce en dépit de vous-même, l'assentiment de votre bonne foi. Elles vous forceront à dire : si Jésus-Christ est Dieu, je dois l'aimer et l'adorer, je dois lui obéir ; et quand l'orgueil, les passions ou les limites étroites de la raison humaine chercheront à vous inquiéter par de nouveaux doutes, de nouvelles craintes ou de nouveaux soupçons, vous pourrez d'un seul mot faire taire tous ces ennemis inquiets et ignorans ; dites-leur : J. C. ressuscita, et lui-même nous l'assure.

N'oubliez pas que les Apôtres et les autres Disciples qui attestèrent ces faits et tous ceux que présente la vie de Jésus-Christ, se séparèrent après lui, pour obéir aux ordres de leur Maître et prêcher l'Évangile aux nations. Chacun d'eux se rendit dans des contrées différentes ; et quoique séparés et sans aucun moyen de communiquer ensemble, ils se maintinrent toujours fermes, confessant unanimement au milieu des tourmens les plus horribles la résurrection et les autres faits. Ces hommes étoient tels que non-seulement ils faisoient des miracles, mais qu'ils eurent la puissance de communiquer à d'autres le pouvoir d'en faire. Ce don divin et la sainteté de leur vie furent les moyens qui, malgré leur pauvreté et leur peu de crédit, les

mirent à portée de former et d'établir de si nombreuses Églises.

Ayez toujours présent à l'esprit que des témoins de ce caractère qui supportèrent tant de travaux pour défendre une Religion dont la vérité est le premier principe, ne se seroient point voués au martyre pour la soutenir, pour attester la vérité de la résurrection et des autres miracles, s'ils ne les avoient pas crus eux-mêmes; et que s'ils les crurent, ils ne peuvent être susceptibles d'être contestés, puisqu'il ne s'agissoit que de faits palpables et sur lesquels il n'étoit pas possible de se tromper. Considérez qu'ils n'eussent pu ni convertir une si grande multitude de personnes ni persuader des choses si extraordinaires, s'ils n'eussent pas fait eux-mêmes des miracles en leur présence; et que s'ils ne les eussent pas opérés, non-seulement il n'y auroit pas eu cette foule de conversions, mais ils auroient bien moins encore attesté les avoir vus, quand cette assertion les conduisoit au supplice. Or, comme on ne peut nier qu'ils le disoient et que les martyrs Chrétiens ne l'étoient que pour ce sujet, il faut en conclure que la résurrection de Jésus-Christ, les miracles des Apôtres et ceux de leurs successeurs, sont prouvés dans un degré d'évidence bien supérieur à celui de tous les faits historiques.

Je ne fatiguerai point votre attention en vous répétant ce que je vous ai déjà dit ; mais je vous prie de le rappeler à votre mémoire, de le méditer, de le comparer ; et je ne doute pas que plus vous l'examinerez dans tous ses détails, et plus vous vous convaincrez que Dieu a bien voulu environner sa Religion de toute la lumière qui pouvoit nous convaincre qu'elle émane de lui. Vous reconnoîtrez que la chaîne de miracles, de monumens et de témoins dont il l'a entourée, ne permet pas de méconnoître sa main puissante et divine ; que Dieu a fait enfin tout ce qu'il falloit aux hommes pour les convaincre, et ne laisser aucune excuse à ceux qui, pour mettre à l'aise leurs passions, ferment les yeux à la lumière.

C'est ainsi, Monsieur, que tout nous manifeste que ce Dieu de miséricorde devant satisfaire à sa justice pour le péché du premier homme, nous accorda la plus grande preuve de son amour en nous donnant son Fils unique, le seul objet digne de la satisfaire, afin qu'au prix de son sang il nous rétablît dans les droits dont nous étions déchus ; qu'il l'annonça, le promit, lui prépara les voies, le remplit de sa vertu toute-puissante pour qu'il fît des miracles et communiquât le même pouvoir à ses Disciples ; que ce Fils unique, son Verbe, par qui tout a été fait,

le créateur du ciel et de la terre, par obéissance pour son Père et par amour pour les hommes, vint sur la terre ; que les prophéties s'accomplirent, que les miracles s'exécutèrent, et que malgré tant de lumières, tant de bienfaits et tant de sacrifices de l'Homme-Dieu, il y a des hommes qui par une honteuse indifférence ne daignent pas reconnoître ces vérités, tandis que d'autres par l'aveuglement de leurs passions s'obstinent à ne pas les croire. Hélas ! elles n'en sont pas moins certaines ; ils les reconnoîtront un jour, mais peut-être trop tard pour eux.

Malheureux ! non-seulement ils dédaignent les bienfaits de Dieu et méprisent le sang du Rédempteur et les espérances sans bornes qu'il leur présente, ils ne le connoissent peut-être pas. Non, Monsieur, les incrédules ne le connoissent pas, ou, ce qui est pis encore, ils en ont l'idée la plus fausse et la plus dénaturée. Ah ! s'ils le connoissoient, seroit-il possible qu'ils ne l'aimassent pas ? Quel malheur ! quelle perte ! Jésus-Christ est sans doute le Dieu d'une majesté inaccessible, il ne peut être pénétré par les foibles mortels ; mais sa bonté infinie enveloppa sa grandeur et sa gloire sous le voile de la nature humaine ; il a su par ce moyen se rendre accessible à la foiblesse humaine. Le Verbe s'est fait chair, il naquit de nous, il vécut avec nous ; mais quelle

vie ! quel modèle ! quelles vertus ! Si par son incarnation il parut sous l'extérieur de l'homme, toute sa conduite prouva qu'il étoit Dieu.

Jamais l'univers ne posséda un homme aussi doux, aussi vertueux, aussi bienfaisant et aussi aimable. Dans toutes ses actions, dans tous ses discours, il ne se proposa d'autre but que notre bien, il ne s'occupa qu'à nous instruire, à nous consoler, à nous donner les idées ou les espérances les plus capables de satisfaire au desir insatiable de grandeur et de félicité que nous portons dans nous-mêmes. Il ne s'affligeoit que de nos erreurs ; rien ne lui déplaisoit que nos vices ; il se complaisoit dans nos vertus ; sa plus grande consolation étoit de ramener à lui la brebis qui s'en éloignoit : on ne le vit jamais vraiment affligé que quand il prévoyoit notre obstination et les malheurs qui nous menaçoient.

Examinez sa conduite, lorsqu'allant à Jérusalem avec ses Disciples, il prédit les prochaines calamités de cette nation rebelle et endurcie. Voyez quelle tendre sensibilité accompagne sa prophétie, les soupirs de compassion qu'il exhale et le torrent de larmes qu'il répand ! Quel cœur fut jamais plus sensible aux maux d'autrui ? Quel homme généreux et sensible ne sera pas ému en voyant l'affliction d'un amour si tendre et si dé-

sintéressé ? Il est impossible d'étudier et de découvrir le caractère de son esprit et l'excessive tendresse de son cœur, sans reconnoître qu'il n'exista jamais d'homme meilleur, et que jamais le Ciel dans sa miséricorde ne leur a donné un bienfaicteur plus digne de la main qui l'envoyoit.

L'Évangile dit : « Par-tout où Jésus-Christ passoit, il faisoit du bien et guérissoit tout le monde (*). » Il renferme en peu de paroles et sous l'expression la plus simple, le plus bel éloge que l'on puisse faire de la bienfaisance et de l'amour. J'en appelle à toutes les ames généreuses et sensibles, aux cœurs francs et nobles qui ne peuvent entendre sans attendrissement le récit d'un trait qui caractérise une vertu sublime ; à ceux dont un généreux bienfait excite l'admiration ; à ceux qui méprisent les caractères froids et indolens que rien ne peut faire sortir de leur indifférence et de leur apathie ; à ceux qui conservent avec une espèce de vénération et de culte l'image des princes magnanimes qui ont aimé les hommes et se sont sacrifiés pour eux.

J'interpelle enfin tous ceux qui aiment la vertu et prisent l'honneur : qu'ils me disent si dans le nombre des bons rois ou des grands hommes qui ont brillé par de grandes vertus, qui se sont

(*) Act. X. 38.

illustrés par des sacrifices héroïques, il en existe que l'on puisse comparer à Jésus-Christ ! Qu'ils nomment celui, à qui l'on peut appliquer aussi universellement et avec autant de précision qu'à Jésus-Christ, cet éloge simple, mais en même temps sublime : *Il vécut en faisant toujours le bien !*

Il m'est impossible, Monsieur, de vous retracer en ce moment toutes les actions de cet Homme-Dieu pendant le cours de sa mission divine. Ni le temps ni mes foibles discours ne suffiroient pour peindre dignement les efforts de l'amour et du zèle incomparable dont il donna l'exemple à l'univers ; mais je vous exhorte à étudier sans cesse et presque uniquement la vie de ce Héros céleste. Étudiez tous ses pas, suivez ses actions et ses discours ; examinez-le dans tous les instans qu'il a passés sur la terre ; cherchez à vous former une idée de son cœur et de son caractère doux et bienfaisant, vous verrez qu'il est parmi les hommes le seul dont les actions et la conduite répondent entièrement à l'idée que nous avons d'un bon cœur et du véritable ami des hommes ; il est le seul chez qui ces vertus aimables se rencontrèrent sans aucun mélange des défauts qui altèrent et ternissent celles des autres, le seul dans qui elles ne se démentirent jamais.

Vous ne trouverez jamais en J. C. qu'une seule crainte. Il appréhende uniquement que les hommes ne soient pas assez persuadés que les travaux de son laborieux ministère n'ont d'autre objet que leur bonheur, assez convaincus qu'il est le desir le plus ardent de son amour : aucun motif ne put cacher la tendresse et l'affection paternelle de son cœur. Une femme saisie d'admiration pour ses vertus, s'écrie au milieu de la foule : *Heureux le sein qui t'a porté* (*) ; il s'empresse d'écarter cette idée à sa louange, et il lui répond publiquement : *Heureux sont ceux qui écoutent la parole de Dieu et gardent ses commandemens.*

Toute son occupation consistoit à guérir les malades, à consoler les affligés, à instruire les ignorans, à exciter à la pratique des vertus, à imposer les mains, à recevoir et à secourir tous ceux qui le suivoient, et qui en grande partie étoient les plus pauvres, les plus grossiers et les plus obscurs d'entre les habitans de la Judée. Ses yeux se portoient sur eux avec complaisance, s'arrêtoient avec compassion sur les malheureux, et à chaque pas on l'entendoit dire : ce sont mes parens, mes frères, mes amis, les objets les plus chers à mon cœur. Il blâme les Apôtres,

(*) Luc, XI. 27.

parce qu'ils vouloient éloigner de lui les enfans qui se méloient à la multitude et qui desiroient l'approcher. *Laissez*, leur dit-il, *laissez approcher ces enfans* (*); il les bénit, les embrasse et les presse sur son cœur.

Ses miracles mêmes quoique nécessaires pour prouver sa divinité, n'étoient pour lui qu'une effusion de bienfaisance et d'amour. Il sembloit, d'après le zèle ardent qu'il avoit à secourir les malheureux, qu'il s'occupoit bien plus du desir de leur faire du bien que de la pensée de manifester son souverain pouvoir. Dans le grand nombre des miracles qu'il fit pour convaincre le monde qu'il étoit le Messie attendu, il n'y en eut en effet aucun qui ne consolât quelques cœurs affligés, qui ne séchât les larmes de la douleur, qui ne prévînt des besoins, qui ne soulageât quelques malheureux, et qui ne portât la vie et la joie dans le séjour de la douleur et de la mort.

Jamais ce Pasteur divin ne montra plus d'ardeur, plus d'intérêt et de sollicitude que lorsqu'il rencontroit quelques-unes de ses brebis égarées que l'aiguillon du remords commençoit à rappeler au bercail. Souvenez-vous de cette pécheresse publique qui dans l'amertume de son repentir,

(*) Math. XIX. 13, 14.

entre dans la salle où il prend son repas, et se jette à ses pieds; elle les arrose de ses larmes et des parfums précieux qu'elle répand sur eux. L'infamie dont l'a couvert sa conduite publique et désordonnée n'est point un motif de dédain ; non-seulement il ne la repousse pas, il lui laisse faire avec complaisance tout ce que sa douleur lui suggère. Voyez comme il la défend contre celui dont le cœur la méprise intérieurement et la censure, comme il la soutient contre les Disciples qui accusent sa prodigalité. Malgré la dureté de ceux qui l'entourent, voyez comme il la console, et finit par l'assurer qu'elle est déjà pardonnée (*).

Quelle parabole que celle de l'Enfant prodigue ! Quel père plus tendre et plus clément ! A peine le plus ingrat et le plus coupable des enfans sent-il la première impulsion du repentir que lui arrache la triste expérience de ses fautes, à peine il se décide à retourner dans la maison de son père que celui-ci l'appercevant de loin, ne se contente pas de l'attendre, il s'avance, il se précipite à sa rencontre, il ne lui laisse ni le temps de lui demander pardon ni de lui exprimer son repentir ; à peine l'a-t-il reçu dans ses bras qu'il ordonne de préparer une fête, et répond

(*) Luc, VII. 37.

à son frère jaloux d'une expression de sentimens si vive, et qui se plaint de cette préférence marquée : je t'ai toujours eu avec moi, mais il faut célébrer le retour d'un fils que je craignois d'avoir perdu ; comme si ce retour lui causoit plus de plaisir que la conservation de celui qui ne fut jamais exposé au danger (*).

Qui peut douter de cette préférence, et ne pas voir qu'elle étoit le sentiment intime de son cœur ? Que pouvoit marquer cette excessive alégresse, si ce n'est celle que le Ciel éprouve à la conversion d'un pécheur, qui surpasse celle que lui donne la persévérance de quatre-vingt-dix-neuf justes ? Considérez bien, Monsieur, la force de cette expression (†) : *Il y a plus de joie dans le Ciel pour un pécheur qui se convertit, que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui persévèrent.*

Pénétrez-vous de l'énergie et du sens de ces paroles divines, et dites-moi s'il est possible de trouver un moyen de mieux exprimer la jouissance et la joie d'un Dieu de miséricorde, et des bienheureux qui vivent de son esprit, au moment où une ame égarée recouvre sa raison et reprend le sentier de la vérité ? Dites-moi : s'il étoit possible que le divin Pasteur peignît d'une manière plus

(*) Luc, XV. 31.
(†) Luc, XV. 7.

forte et plus énergique le desir ardent de voir ses brebis obéir au son de sa voix chérie, et sa joie de les voir revenir au bercail ?

Tel fut le caractère de Jésus-Christ ; et quoique tout soit parfait dans sa conduite, deux vertus parurent briller suréminemment en lui, l'amour de Dieu dans le zèle pour sa gloire, et l'amour des hommes dans le desir de leur bonheur. Ces deux objets attiroient toute son attention. Aussi ne songeoit-il qu'à enseigner ce que l'on doit à Dieu et à exhorter à la pratique des vertus. Dans les exercices divins, quoiqu'il fût le maître et l'arbitre du monde, on ne le vit jamais user de son pouvoir suprême pour réprimander qui que ce fût, jamais il n'intimida par des menaces ni ne contraignit par la violence ; il ne vengea jamais une injure, jamais il ne se servit de son pouvoir tout-puissant que pour guérir, consoler et pardonner. Ses exhortations furent toujours l'œuvre de la persuasion, de la douceur et de l'amour.

La vaste étendue des siècles n'a jamais offert l'exemple d'un caractère d'une douceur aussi inaltérable, d'un cœur aussi aimant et d'un naturel aussi bon. Auroit-il pu en être autrement ? la nature n'est pas assez puissante pour rien produire d'aussi parfait. Il étoit nécessaire que Dieu vînt enseigner l'homme, et si le Verbe divin seul

pouvoit satisfaire pour ses crimes, le Verbe seul pouvoit être son maître, son guide et son modèle. Examinez-le dans toutes les périodes de sa vie, et vous le verrez toujours doux, toujours compatissant et tendre.

Suivez-le dans ses voyages; il passe par Samarie, seul, à jeun et fatigué de la chaleur et de sa marche; il se repose à l'entrée de *Sichem*, auprès d'un puits (*). Avec quelle affabilité il s'entretient avec une femme pauvre et pécheresse! il l'abreuve de l'eau céleste de sa grace; il lui déclare positivement qu'il est le Messie, et lui apprend la manière d'adorer Dieu en esprit et en vérité! Voyez comment, quand les Disciples arrivent et le plaignent de n'avoir pas encore mangé, il leur répond: que son aliment est de servir son Père et de gagner les cœurs! Les habitans de cette ville s'approchent guidés par cette femme, il leur parle avec la même complaisance; et quoique son projet fût de continuer son chemin, il se rend aux prières des Samaritains et séjourne au milieu d'eux; il entre dans leur ville, passe avec eux le temps nécessaire à leur instruction et à leur conversion. Quelle affabilité! quel zèle! quelle condescendance!

Voyez-le avec la Chananéenne. Dans une de

(*) Jean, IV. 5.

ses

ses excursions, on lui présente une femme étrangère et idolâtre qui implore son secours. Il résiste ; il ne lui paroît pas dans l'ordre de la Providence de commencer sa mission par d'autres que par les brebis égarées d'Israël. L'infortunée redouble ses prières avec foi et humilité ; elle renouvelle ses supplications avec cette instance qui lui plaît tant : son bon cœur ne peut résister davantage ; il se rend, lui accorde ce qu'elle demande, et la renvoie consolée.

Voyez-le sur-tout avec la femme adultère (*). Sans doute elle étoit coupable ; cependant lorsque ses juges vont la condamner, les entrailles de sa miséricorde s'émeuvent ; il use de son pouvoir divin pour faire rougir les juges de leurs propres crimes, et ils s'enfuient. Il reste seul avec l'infortunée ; il ne lui reproche point son crime, il lui demande seulement si elle a été condamnée ; elle lui répond que non ; il lui réplique qu'il ne la condamne pas non plus, et l'exhorte à ne plus pécher.

On ne finiroit point et il faudroit citer son histoire entière, si l'on vouloit rappeler toutes les occasions où, sans se démentir jamais, il montra toujours ce caractère soutenu et inaltérable de clémence et de bonté. Il suffit de dire

(*) Jean, VIII. 3.

en général qu'on ne lui présenta jamais un malade sans qu'il le guérît, un malheureux sans qu'il le secourût, un affligé sans qu'il le consolât, ni un pénitent sans qu'il obtînt son pardon.

Comment ne pardonneroit-il pas à ceux qui l'implorent, lui qui pardonnoit à ceux qui l'ont persécuté ? *Pierre* lui demande si l'on doit pardonner sept fois ; il lui répond qu'il faut le faire sept fois soixante et dix fois ; voulant donner à entendre par cette expression indéfinie et générale, que l'on doit toujours pardonner à ses ennemis sans fin et sans exception. Qui a donné de plus grands exemples de pardonner que lui-même ?

A la fin de sa vie, et lorsque déjà son grand sacrifice se consommoit, ses ennemis déchargèrent sur lui la fureur de leur rage. Non-contens de le voir cloué sur la croix et répandant jusqu'aux dernières gouttes de son sang, souffrir des douleurs inexprimables ; à peine ils l'entendent dire qu'il a soif, qu'ajoutant l'insulte au tourment, l'ironie à la férocité, ils se hâtent de lui présenter du fiel et du vinaigre ; et ce divin Sauveur prend ce moment d'une méchanceté aussi noire pour compatir à leur aveuglement : il élève son cœur vers son Père, et le prie pour eux.

Cette clémence et cette douceur infinies étoient le résultat de son amour sans bornes pour les

hommes. Mais qui pourra jamais concevoir l'étendue, l'intensité et l'efficacité de cet amour ? Nulle expression humaine ne sauroit décrire ce qui n'a point de bornes ; et ce cœur infini et divin qui sut le sentir, peut seul l'exprimer. Pour s'en former quelque idée, écoutons ce qu'il dit lui-même ; observons ce qui se passe entre J. C. et ses Apôtres à la dernière cène, lorsqu'il les préparoit déjà à la séparation la plus douloureuse. Quelle action ! quelle scène ! quelle situation ! La nature ne put jamais offrir à la sensibilité humaine un tableau plus touchant et d'un plus grand intérêt.

Pendant la durée de cette triste nuit et dans ces momens d'affliction, il semble que J. C. voulut réunir et concentrer tous les traits de bonté, de générosité et de tendresse dont il avoit semé le cours de la vie la plus innocente dont la terre ait été le témoin. Il voulut sans doute les reproduire et les offrir en masse comme un spectacle destiné à attendrir les cœurs les plus durs et les plus inflexibles. Ici, toute recherche dans la diction seroit ridicule, toute réflexion inutile ; le récit le plus simple suffit pour intéresser et faire répandre des torrens de larmes.

JÉSUS, nous dit *St. Jean* (*), sachant que

(*) Jean, XIII. 1.

l'heure de retourner auprès de son Père, approchoit, se retira pour la dernière fois avec ses Disciples. Comme il les avoit aimés de l'amour le plus tendre et qu'il alloit se séparer d'eux et les laisser sur la terre, il voulut leur montrer jusqu'à quel point il les aimoit. Qui pourroit imaginer, Monsieur, que le héros dont parle *St. Jean*, est celui dont il disoit peu de temps auparavant qu'il étoit le Verbe de Dieu, qu'il existoit en Dieu, et qu'il étoit lui-même le Dieu qui avoit tout produit ? Et quoi ! on craindroit qu'un Dieu, et un Dieu qui chérit à ce point ses créatures, ait pu les tromper ? celui qui leur montre tant d'amour quand il va mourir, ne leur donne-t-il pas la dernière et la plus sûre des preuves, que tout ce qu'il leur a dit est la vérité ?

Transportons-nous en esprit à cette nuit mémorable où J. C. célébra à Jérusalem la dernière Pâque avec ses Apôtres, à cette nuit terrible à laquelle succéda un jour encore plus affreux. Reportons-nous à ce moment déplorable où la férocité d'un peuple barbare prépare à la plus innocente des victimes le plus cruel des supplices; observons les mouvemens de ce monstre d'ingratitude et de perfidie qui, après avoir conçu dans son cœur l'atroce projet de livrer son maître et son bienfaicteur à la rage de ses ennemis,

cherche les moyens de l'exécuter ; réunissons toutes les particularités funestes de cette nuit désastreuse, et jetons les yeux sur JÉSUS qui les connoissoit.

JÉSUS consacre les derniers momens de sa vie à donner à ses Disciples et à ses amis les témoignages les plus éclatans de son amour. Il donne le dernier essor à sa tendresse. Et c'est la dernière consolation qu'il permet à son cœur en proie aux angoisses les plus cruelles ; ou, pour mieux dire, JÉSUS desire consoler les siens et oublier les tourmens et les opprobres qu'ils lui réservent. Il est plus sensible au bonheur de ceux qu'il affectionne qu'à l'horreur de la croix et de la mort.

L'Évangéliste rapporte qu'il prit le pain dans ses mains sacrées, et qu'élevant au ciel des yeux où brilloient toute l'ardeur et la vivacité d'un cœur jaloux de mettre la dernière main à ses bienfaits, il le présente à ses Apôtres, et leur dit : *Prenez et mangez ;* c'est moi-même, mon corps, mon ame et ma substance éternelle et divine que je vous donne. Quel présent ! quelle bonté ! quel bienfait ! un esprit céleste et divin pouvoit seul être capable d'une idée si sublime. Un amour sans bornes pouvoit seul inventer ce moyen ingénieux d'une communication si intime ; sa grandeur pouvoit seule concevoir un dessein si magnifique,

et sa toute-puissance pouvoit seule l'exécuter ; c'étoit en même temps le seul bien qui pût remplir toute la capacité de notre cœur.

Si votre raison, Monsieur, qui n'est pas encore pleinement pénétrée par la lumière céleste, vouloit, à la vue de ce spectacle qui n'est digne que de Dieu et de ceux qui suivent le flambeau infaillible de la foi ; si votre raison, dis-je, cherchoit à exciter en vous les doutes orgueilleux d'une philosophie stérile et mensongère, rappelez-vous quel en est l'auteur : rappelez-vous que c'est J. C. qui vous l'assure, celui qui fit tant de miracles et qui se ressuscita lui-même ; et songez que le plus léger doute, sur ce qu'il affirme dans ce moment de douleur, seroit un sacrilége ; rappelez-vous enfin que J. C. fut juste et qu'il va mourir !....

Alors le Seigneur satisfait d'avoir fait son testament, content d'avoir assuré à ses amis le bien précieux qu'il pouvoit leur laisser, joyeux de les voir en possession d'un si riche héritage, et sans inquiétude pour leur bonheur à venir, manifeste cette douce jouissance qu'éprouve l'ame généreuse de celui qui vient de donner un bien inestimable à ceux qu'il chérit. Dans l'excès de sa joie, son cœur s'exprime avec une éloquence aussi énergique que vivement sentie. A présent, leur dit-il, mes ennemis peuvent épuiser sur moi

tous les efforts de leur rage, mon cœur y est préparé, et il ne reste plus rien à mon amour à vous donner; tout est à vous, et parmi les trésors inépuisables de la magnificence divine, il n'est rien de plus précieux que ce que je vous laisse.

Combien ma tendresse desire le moment qui doit vous être si utile (*) ! *J'ai desiré avec desir*, avec un desir dont personne que moi ne pouvoit sentir la force, *manger avec vous cette Pâque.* C'est dans cette Pâque que tous les sacrifices doivent trouver leur plénitude, leur fin et leur consommation. Considérez, Monsieur, cette expression de Jésus-Christ : *J'ai desiré avec desir ;* paroles divines dont nos langues humaines ne peuvent rendre ni le sens ni l'énergie. Ce desir de desirs exprime un sentiment si actif, si intime, si profond, si continuel et si dominant, qu'il ne peut être expliqué que par celui dont l'amour infini a pu l'éprouver. Nous pouvons seulement appercevoir qu'il étoit comme oppressé par sa tendresse, que son amour absorboit presque toutes ses idées, et qu'il en éprouvoit la défaillance avant de mourir dans les tourmens.

Quel discours que celui par lequel il termine cet acte, le dernier et le plus solennel de sa mission divine ! Permettez que je vous en rapporte la

(*) Luc, XXII. 15.

substance ; car on n'a jamais rien écrit au monde qui contienne autant de sentiment et de force. Tout le Christianisme est renfermé dans ce peu de mots, qui peignent si bien le caractère et le cœur de Jésus-Christ. Ce discours doit être lu et médité sans cesse par ceux qui veulent admirer la beauté de notre Religion ; seul il suffit pour renouveler l'impression que nous devons éprouver du bonheur de la connoître. Écoutez, Monsieur, et n'en perdez pas une syllabe ; ici tout est esprit et vie.

Que votre cœur ne se trouble pas (*), leur dit ce Maître aimant, *vous croyez en Dieu ; croyez aussi en moi.* Pesez bien ces paroles, et n'oubliez pas qu'il les dit dans son Testament et la veille de sa mort : *Il y a dans la maison de mon Père différentes demeures.* Comme s'il leur eût dit : Qui peut craindre d'être trompé par de vaines espérances, lorsqu'au moment de mourir je vous dis que je vous précède pour préparer vos places dans le royaume de mon Père ? C'est moi qui vous l'assure, moi qui suis sûr de pouvoir remplir mes promesses. Seroit-il possible que vous ne m'ayez pas connu, après avoir vécu tant de temps avec vous ? seroit-il possible que vous ne vous persuadiez pas que mon Père est en moi, comme

(*) Jean, XIV. 1.

je suis dans mon Père ? rappelez-vous mes œuvres et jugez.

Je ne vous laisse point orphelins, car je reviendrai vivre avec vous. Dans peu, le monde ne me verra plus, mais vous me verrez toujours, parce que je vis éternellement et que vous vivrez de la même vie. Celui qui croit en moi, survit à tout et ne peut mourir. Vous verrez et vous comprendrez au jour de votre adoption, que je suis en mon Père, mon Père en moi et moi en vous. Je vous prie, Monsieur, de considérer ces paroles et d'observer comment elles démontrent avec une rapidité et une énergie incomparables, l'immensité et la richesse du plan sublime de la Religion.

Ah ! quel est l'aveuglement de celui à qui tant de beautés échappent ! combien n'a pas à perdre celui qui n'aspire point à de si grandes espérances ! Si vous pouviez sentir le plaisir ineffable que le Chrétien éprouve dans la contemplation de ses destinées immortelles, vous comprendriez aisément pourquoi il dédaigne tous les biens de la terre. Quel cœur religieux et sensible peut lire *St. Jean*, depuis le troisième chapitre jusqu'au dix-septième, sans desirer de les relire, de les méditer sans cesse, et d'en faire l'occupation de sa vie, la plus douce et la plus assidue ? Quelle source intarissable de lumière !

quel trésor inépuisable de consolations ! Non-seulement il y trouve le principe de sa félicité, mais son cœur s'élève, et l'admiration le transporte à la vue de l'immense et magnifique système du Christianisme.

Fonder un empire éternel dans lequel les hommes sont destinés à une vie sans fin de bonheur et de gloire, étoit sans doute tout ce qui pouvoit combler leurs desirs. La munificence divine renchérit sur ce premier bienfait en concevant et en exécutant l'idée de la réunion de la nature divine à la nature humaine, afin que tout se corresponde dans cette économie nouvelle et admirable, afin qu'il puisse y avoir un homme digne d'être le souverain unique et éternel de tout le genre humain, le chef suprême et absolu de l'empire qui doit s'élever sur les ruines de tous les empires de l'univers ; cette idée, cette conception, ce plan sublime n'ont pu émaner que de l'esprit divin ; et par cela même qu'il étoit au-dessus de l'intelligence humaine, il porte avec lui un caractère indélébile de vérité. Plan céleste qui, en nous montrant la profondeur de la sagesse de Dieu, nous prouve en même temps et son amour, et la félicité qui nous attend !

Écoutons encore J. C. : il poursuit, en disant à ses Apôtres : S'il est vrai que vous m'aimez,

bannissez toute tristesse et toute défiance ; réjouissez-vous de la joie que j'ai de revoler dans le sein de mon Père. Vous êtes mes amis et mes frères, parce que je vous aime du même amour qu'avoit pour moi mon Père avant que le monde existât ; et je vous dis cela pour que ma joie passe dans vos cœurs, et s'accroisse en eux jusqu'à ce qu'elle reçoive sa plénitude dans la même gloire où je vais entrer......

Il est vrai que ceux qui ne connoissent ni mon Père ni moi, vous persécuteront ; et je vous en préviens d'avance, afin que quand ces maux arriveront vous vous rappeliez que je vous les avois prédit, et que vous sachiez qu'il ne peut rien vous arriver à mon insçu et qui soit contre mes ordres. Vous gémirez au milieu de la joie frivole, passagère et perfide d'un monde insensé et pervers ; mais la joie du monde fera place aux larmes et aux gémissemens éternels, tandis que votre tristesse de courte durée, se changera en une telle joie et une si grande félicité que personne ne pourra jamais vous en priver.......

Lorsqu'une mère commence à ressentir les douleurs de l'enfantement, elle s'afflige parce que son heure approche : mais quand elle voit son enfant, sa joie lui fait oublier tout ce qu'elle a souffert, parce qu'elle n'a plus rien à craindre ; l'objet de son amour est né heureusement. Telle

est l'image de votre état. Votre cœur qui est à présent livré à sa douleur, s'épanchera pour toujours avec le mien dans les délices de la gloire. Alors vous n'aurez plus rien à me demander, ni moi à mon Père pour vous, parce que mon Père vous aimera pour votre propre excellence, à cause de ce que vous m'avez aimé et que vous avez cru que je venois de Dieu. Oui, je suis sorti de Dieu, et je suis venu dans le monde. A présent je vais quitter le monde, et je retourne auprès de Dieu. Je vous dis tout cela pour que vous restiez en paix et que vous soyez assurés de la vérité de mes paroles. Le monde vous fera beaucoup souffrir; mais ne soyez pas dans l'inquiétude, parce que je l'ai vaincu.......

L'Évangéliste dit qu'après que Jésus eut parlé ainsi, il leva les yeux au Ciel, et ajouta : *O mon Père ! voici l'heure ; glorifiez votre Fils, afin qu'il vous glorifie ;* c'est-à-dire pour que votre nom soit connu et adoré sur toute la terre. Ensuite il continua en disant : vous l'avez rendu le chef de toute la nature humaine, vous lui avez donné le pouvoir de gouverner toutes les nations de la terre, afin qu'il pût communiquer l'immortalité à tous ceux que vous lui avez donnés.... O mon Père ! je vous implore pour ceux que vous avez confiés à ma tendresse, et à qui j'ai fait connoître votre éternelle vérité. Mon Père,

ils sont à vous puisqu'ils m'appartiennent ; parce que ma possession est la vôtre, comme la vôtre est la mienne. A présent je quitte le monde, et ils restent seuls ! Mon Père, Dieu saint, conservez ceux que vous m'avez donnés et que je chéris, parce qu'ils ne forment qu'un corps avec moi, comme de toute éternité vous et moi ne formons qu'un même esprit et une même intelligence........

Mon Père, je ne vous demande pas que vous les retiriez du monde, mais que vous les préserviez de sa malignité. Tandis que j'ai été avec eux, je les ai conduits, consolés et gardés en votre nom. Aucun d'eux n'a péri, à l'exception d'un traître, enfant de perdition et de méchanceté. A présent, ils vont cesser de me voir et de m'entendre ! Mon Père, rassurez-les ; en leur présence je vous adresse ces dernières prières de mon amour, afin que la joie que leur causoit ma présence, ne diminue pas, parce que je retourne à vous ; mais au contraire qu'elle s'augmente tous les jours jusqu'à ce que le moment soit venu où leurs yeux verront celui qu'ils ont tant aimé.......

Je ne vous prie pas seulement pour eux, mon Père, mais aussi pour tous ceux qui annonceront ma parole et pour tous ceux qui croiront en moi par la vertu de leur prédication. *Pour*

que les Justes de tous les temps ne composent qu'un même tout. Et que comme vous, mon Père, vous avez habité en moi, et moi en vous, ils ne fassent qu'un avec nous, et qu'ils soient éternellement adoptés et incorporés dans l'unité de notre grande splendeur.

Vous trouvez dans ces paroles le but et la fin de tous les travaux de Jésus-Christ ; vous voyez pourquoi il se fit homme, pourquoi il se donna tant de peine pour nous instruire, et pourquoi il satisfit pour nous en mourant : c'étoit pour nous unir à son Père par lui comme il l'étoit avec lui, pour nous communiquer la vie éternelle qu'il reçut de son Père, et pour que dans la céleste demeure nous ne composions tous qu'un seul tout, en nous associant à sa perfection, à sa sainteté, à son immortalité et à toutes les délices de sa gloire.

Tel est en abrégé tout le plan du Christianisme. Au prix de tant de sacrifices, J. C. ne se contente pas de nous rendre éternellement heureux, il aspire encore à nous procurer les destinées les plus relevées. Il desire, il prie et il meurt pour que notre félicité soit la sienne. Il desire que de malheureuses créatures s'élèvent jusqu'à vivre de sa vie ; il veut s'unir avec elles de manière que par lui elles vivent de la vie de Dieu. Il veut qu'elles soient en quelque sorte

comme Dieu, qu'elles s'unissent de telle manière avec lui et par lui, qu'elles ne forment plus qu'une même unité de sentimens, de joie et d'affections. Qui, si ce n'est lui, auroit pu assigner l'avantage d'un pareil bonheur au limon de notre première origine? Qui pourroit concevoir un amour si intime et si actif, qu'il va jusqu'à s'identifier en quelque sorte avec ce qu'il aime?

Après s'être exprimé avec tant de générosité, il semble qu'il ne lui reste plus rien à dire, et que dans cette effusion cette ame aimante et généreuse a dû s'épuiser et se satisfaire; il n'en est pas ainsi : son tendre cœur est si plein de cette idée, il desire tellement manifester à ses amis l'excès de son amour qu'il recommence à prier son Père pour eux. L'amour n'a point de bornes; aussi s'écrie-t-il, mon Père, Dieu saint et éternellement adorable! oui, je desire que ceux que vous m'avez donnés viennent où je suis; je desire qu'ils voient ma gloire et qu'ils sachent combien vous m'avez aimé avant que l'univers existât. Je desire que tout l'éclat de la grandeur dont je jouis dans l'immensité de votre gloire repose sur eux; que le torrent de notre félicité inonde entièrement leurs cœurs; que tout l'amour que vous avez pour moi se répande sur eux et les unisse avec moi dans l'éternité de notre gloire......

Peut-on penser que ce discours est sorti de la bouche d'un Dieu qui parloit en notre faveur, sans sentir son cœur palpiter de reconnoissance et de confusion ? Ah ! Monsieur, quel cœur que celui qui éprouva la force d'un si grand amour ? Non, aucun homme ne fut jamais capable d'affections si pures, si douces et en même temps si fortes et si magnanimes : Dieu seul pouvoit imprimer à sa tendresse ce caractère de grandeur. Le cœur humain n'est pas susceptible d'impressions aussi énergiques et de desirs aussi vastes. Jésus-Christ est plus que notre frère ; il est bien plus que notre ami. Qui pourroit ne pas s'attendrir à la vue de tant d'amour ? Qui refusera de l'adorer en voyant dans lui une si grande puissance et un desir si ardent de nous associer à sa gloire ? Comment est-il possible de résister à son Dieu et à un Dieu aussi aimant et aussi aimable ? Quel sera l'homme assez insensé et assez cruel pour résister à sa propre félicité ?

Jésus-Christ a notre ame, nos yeux, nos organes et notre humanité. Pour nous apprendre à l'aimer, il se rendit semblable à nous ; il adopta notre nature, il l'unit à son essence divine et l'éleva par cette union au plus haut degré de grandeur ; adorons donc la chair de notre chair. Nous n'avons besoin pour l'aimer que de nous aimer

aimer nous-mêmes. Tout notre être, tout ce qui est en nous, tout ce qui circule dans nos veines nous appelle à reposer sur son sein aimant, sur ce sein toujours prêt à nous recevoir, qui nous appartient plus encore que le giron de la mère à qui nous sommes redevables de l'existence.

Ah ! Monsieur, combien est à plaindre celui qui ne repose pas sur le sein de Jésus-Christ ! hors de cet abri paternel, il n'est aucun asile qui ne soit le séjour de l'horreur et de la mort ! Quel malheur de ne voir dans nous que l'objet de l'indignation céleste, de savoir qu'il se prépare un torrent de colère qui nous attend au jour de la vengeance, de se sentir exposé à chaque instant de notre frêle existence à tomber tout-à-coup entre les mains terribles d'un Dieu juste et vengeur ! Quelle situation affreuse que celle de ne trouver au lieu d'un père tendre qu'un maître irrité et puissant !

Quelle perte nous menace ! *Non, son royaume ne finira jamais.* Réfléchissez, Monsieur, sur ces paroles : *Il ne finira jamais ; il sera éternel et sans fin.* Après tant de milliers de siècles que l'imagination conçoit à peine, sa durée n'aura pas diminué d'un instant ; il sera toujours comme s'il recommençoit sans cesse ; chaque instant de sa durée est le principe d'une éternité qui se renouvelle pour ne finir jamais.

Cette éternité de gloire est l'attribut le plus grand et le titre le plus auguste du Christ de Dieu, celui qu'il communique à tous ses amis. Chaque juste, chaque élu, vous-même, si vous y consentez, vous pouvez être éternellement heureux comme il l'est. *Son royaume ne finira jamais.* Quelle perspective ! quelle espérance ! mais, hélas ! combien le féroce aveuglement des insensés qui courent à leur malheur éternel doit affliger ceux qui aiment le Sauveur ! Rien ne peut les consoler de voir sur le bord du précipice des hommes que le Ciel a doués d'un jugement sain et d'un cœur honnête.

Enfin, Monsieur, vous pouvez d'après le peu que je vous ai dit, commencer à juger si ceux qui croient, qui adorent et qui espèrent en Jésus-Christ sont aussi simples, aussi insensés et aussi stupides que le pensent les incrédules ; si en considérant la Religion chrétienne sous tous ses rapports, on n'y voit pas briller de plus en plus un caractère divin ; si tout ce qui précéda, accompagna et suivit la venue de son divin Auteur, n'en prouve pas la vérité et n'en démontre pas l'authenticité ; si l'histoire de Jésus-Christ, consignée d'avance par l'effet d'un prodige qui ne peut émaner que de Dieu, ne se trouve pas écrite dans les prophéties du Livre le plus ancien du monde qui est sous tous les yeux, également

révéré par deux peuples ennemis, entre lesquels on ne peut supposer aucune collusion.

Vous pouvez déjà juger si les Chrétiens ne peuvent pas dire aux incrédules ce que *Tertullien* leur disoit de son temps : « ouvrez, lisez, et vous serez forcés de penser et de croire comme nous. *Qui studuerint intelligere, cogentur et credere.* » Les Chrétiens qui ont été convaincus par les prophéties, par la morale, les vertus, la sainteté et les miracles de Jésus-Christ et de ses Apôtres, ne seroient-ils pas fondés à dire à Dieu, s'il étoit possible que la vérité ne fût pas la vérité et que l'évidence cessât de l'être, après tant de preuves si claires, après des miracles si publics, si nous sommes dans l'erreur, c'est toi qui nous as trompés. *Domine, si error, à te decepti sumus.*

Si vous jugez donc que les Chrétiens ont des motifs satisfaisans pour professer leur Religion, et qu'ils ne sont pas insensés parce qu'ils adorent Jésus-Christ, quel nom donnerez-vous aux incrédules qui le méprisent et l'outragent ? En admettant même que cette Religion divine n'a pas toute l'évidence et la clarté que l'on desireroit, au moins ne pourrez-vous nier qu'elle offre des titres respectables, des raisons convaincantes, des autorités et des exemples faits pour persuader qu'elle a en sa faveur des bases plau-

sibles, assez bien établies pour fixer l'attention de ceux qui sont doués de quelque jugement, et les engager à un examen plus sérieux.

Il ne m'en faut sûrement pas tant pour vous convaincre de la témérité des incrédules et du péril auquel ils s'exposent; puisqu'après vous avoir démontré sa vérité avec autant d'évidence, vous ne pourriez me contester que le moindre degré de probabilité suffiroit pour prouver qu'il y auroit une folie et une frénésie inconcevables à ne vouloir pas embrasser une Religion qui, supposée vraie, les menace de malheurs éternels, et les prive d'un bonheur qui ne finira jamais.

Le raisonnement est très-simple. Si le Christianisme est vrai, l'incrédule sera éternellement malheureux; s'il ne l'est pas, le Chrétien n'aventure absolument rien. Le premier court le risque d'une éternité irrévocable de malheurs; le second ne se prive que de quelques plaisirs frivoles dont la durée ne s'étend pas au-delà des limites d'une vie fugitive et passagère. Dans cet état de choses, qui pourra former des doutes sur la sûreté de l'alternative? qui sera l'insensé et le stupide? quel homme doué d'un jugement sain n'embrassera pas le parti le moins douteux?

Vous voyez, Monsieur, que c'est vous accorder tout ce que vous pouvez demander; et

qu'après les preuves que je vous ai données, j'ai quelque droit de vous répéter que Dieu a fait tout ce qu'il étoit nécessaire pour vous convaincre de la divinité de notre Religion ; que J. C. l'a prouvée par tous les moyens possibles ; que tant qu'il a été sur la terre, il a multiplié les miracles pour manifester la vérité de sa mission ; qu'après sa mort il est ressuscité, et a transmis le pouvoir de faire des miracles non-seulement à ses Disciples immédiats, mais encore à ceux de leurs successeurs qui gouvernèrent les Églises qu'ils avoient fondées. Rappelez-vous ce que nous avons dit sur la vie et la conduite de ce divin Sauveur, et voyez s'il étoit possible de faire plus pour nous prouver son amour et sa divinité.

Malgré tout cela, malgré tant de lumières, il y a des hommes encore plus obstinés que les Juifs. Je dis plus obstinés, parce qu'indépendamment des preuves qu'eurent ces derniers, ils ont eu celles qu'ont fournies les temps postérieurs, telles que la vérification des prophéties que J. C. lui-même avoit faites, les nouveaux miracles sans nombre qui se firent après lui, et l'établissement de tant d'Églises par des moyens simples et doux ; mais rien ne parvient à les persuader. L'amour de J. C. ne les touche point, son sacrifice ne les intéresse nullement, l'espoir d'une gloire infinie

ne les enflamme point, une éternité de disgraces ne les effraie pas ; et malgré de si puissantes preuves auxquelles tant de milliers de Gentils durent leur conversion, qui persuadèrent les *Paul*, les *Justin*, les *Augustin*, les *Ambroise* et tant d'hommes éclairés d'un génie supérieur, eux seuls la méconnoissent, l'injurient et la méprisent.

Mais le Dieu d'amour et de miséricorde, la main toujours armée de la foudre, ne se borne pas à les souffrir, il les attend avec patience; chaque jour il les appelle, il les excite, il leur présente les occasions de s'instruire; ses secrètes impulsions cherchent à les réveiller de leur léthargie; tandis que sourds à sa voix et courbés sous le joug de leurs misères et de leurs passions, ils ne l'écoutent point, le dédaignent, et se montrent aussi ingrats que leur Dieu est miséricordieux et magnanime.

Ah! qu'ils se souviennent qu'il est juste, qu'ils sachent qu'il doit à sa justice, à lui-même et à l'inexorable inflexibilité de sa loi divine, de punir tous les crimes qui n'auront pas été effacés par les eaux de la pénitence; et qu'un jour viendra, où, malgré son amour infini, il sera contraint d'infliger un châtiment mérité à ceux qui n'auront ni cru à sa parole ni obéi à ses commandemens.

Qu'ils ne perdent pas de vue que ce divin Sauveur qui montra à ses Disciples un amour si grand, qui leur promit de les réunir dans l'unité de sa gloire, leur dit aussi : qu'il ne reconnoîtroit point aux yeux de son Père ceux qui l'auroient méconnu aux yeux des hommes. Juste Dieu ! quelle menace ! et les incrédules dans leur stupidité ne s'en effraient pas !

Au moment où le Père proféroit ces paroles, tout à coup ses traits s'animent, son visage se colore d'une vive rougeur ; ses yeux semblent étinceler ; il se lève, se précipite à genoux, élève ses deux mains au Ciel et répandant un déluge de larmes, s'écrie d'une voix attendrie : ô Jésus ! toi qui vins sur la terre pour sauver les hommes, daignes toucher le cœur des incrédules, fais taire les passions qui les aveuglent, dissipes les ténèbres qui obscurcissent leur raison. Sois béni, parce que tu possèdes un grand nombre d'ames qui te reconnoissent et qui t'adorent ; qu'elles te servent et t'implorent pour les autres. Doux Jésus ! si les malheureux qui veulent t'ignorer, connoissoient les douceurs ineffables que tu répands dans les cœurs de ceux qui t'adorent ! Oui, Jésus, mon unique amour et mon unique espérance, si je pouvois par mon adoration et par mon sacrifice satisfaire pour les ingrats qui te méconnoissent ! Je ne suis qu'un vil pécheur, mais tout

mon cœur est à toi ; je t'adore de toutes mes forces, je te reconnois pour mon Dieu, pour le fils unique du Père éternel, et je voudrois. . . . .

Le discours du Père m'avoit vivement ému ; il acheva de me transporter quand je le vis se lever précipitamment et se jeter à genoux. Mon sang bouillonnant dans mes veines circuloit avec impétuosité, mon cœur palpitoit fortement, mes cheveux se dressoient sur ma tête, j'étois hors de moi. Le caractère d'amour qui animoit le son de sa voix, la vivacité de son action et l'abondance de ses larmes, m'arrachèrent à moi-même celles que je retenois depuis long-temps ; elles coulèrent par torrens ; mais au moment où il s'écria avec une si affectueuse expression : oui, Jésus, je te reconnois pour mon Dieu ; par un mouvement irrésistible, dont je ne fus pas maître, je me précipite à genoux et m'écrie d'une voix altérée, *et moi aussi*. . . . . . .

A la vue de mon action, le Père s'arrête ; et à mon exclamation, me regardant avec autant de joie que de surprise : quoi ! Monsieur, me dit-il, seroit-il bien vrai. . . . . . J'étois hors de moi, je ne pus lui répondre ; lui, portant de nouveau ses mains vers le Ciel et avec l'accent d'une voix plus fervente que plaintive, il s'écrie : je te reconnois, Dieu tout-puissant ; aimable

Jésus ! Dieu de miséricorde ! je reconnois l'œuvre de tes mains. Il se lève aussitôt, vient à moi, m'aide à me relever, et nous retournons nous asseoir.

Il commença par me dire beaucoup de choses tendantes à me persuader que la Providence m'avoit conduit au couvent, dans la vue de me faire connoître la vérité de la Religion et d'ouvrir mon cœur à sa lumière. Il me parla encore de la clémence et de la miséricorde de Jésus, et chercha par tout ce qu'il me dit à m'encourager. J'étois trop agité pour pouvoir lui répondre, et je le fus trop pour pouvoir te répéter ce qu'il me dit ; à peine fus-je en état d'articuler quelques mots. Cette situation dura jusqu'au moment où la cloche se fit entendre. Il me quitta en me promettant de venir le lendemain de meilleure heure, et en m'engageant à élever pendant cette nuit mon cœur à Jésus-Christ, et à lui demander sa lumière et sa protection.

Resté seul je rentrai dans moi-même, et je cherchai à me rendre compte de mes propres sentimens. Dans le premier moment je ne distinguois rien ; je n'avois devant les yeux qu'un amas d'idées confuses et opposées. Je voyois bien clairement que j'avois vécu dans l'erreur, que mon ignorance m'avoit empêché d'avoir la conviction de la Religion et le respect que je lui devois ;

je voyois bien qu'il étoit impossible de ne pas revenir de mon erreur après tant de preuves et de raisonnemens sans réplique ; mais d'un autre côté, la difficulté de l'entreprise que j'allois exécuter m'épouvantoit, parce qu'elle m'imposoit une vie que je n'étois pas capable de supporter.

Cependant au milieu de cette agitation, j'éprouvai une sorte de satisfaction et de soulagement dans l'exclamation qui m'étoit échappée. Je regardois comme un avantage d'avoir rompu à la fin une barrière qu'il n'étoit pas possible de surmonter sans de grands efforts ; je me sentois soulagé d'un poids qui m'accabloit ; et que par une honte fausse et ridicule, mon orgueil n'eût peut-être pas secoué aisément. Le moment d'après, je pensois à toi et à nos autres amis ; vous présentiez à mon cœur un obstacle insurmontable ; je me figurois que j'allois devenir l'objet de vos railleries, et que vous ne verriez plus en moi qu'un homme foible séduit par un fanatique. Cette idée m'arrêtoit et m'ôtoit tout courage.

Tantôt je frémissois en pensant à l'Étranger à qui je donnai la mort, et à l'infortuné *Manuel* enlevé subitement au milieu d'une carrière dépravée. Cette idée ébranloit jusqu'aux dernières fibres de mon corps, parce je ne pouvois m'em-

pêcher de songer sans cesse à cette vie future que je ne croyois pas, ou au moins dont je ne m'étois jamais occupé ; je pensois au compte qu'il nous faut rendre de toutes nos actions et aux peines qui attendent les crimes. Quoique je ne discernasse tout cela qu'imparfaitement, mon ame avoit éprouvé une impression assez forte pour m'inspirer un grand effroi ; et il est bien positif que dans ce moment pour tout au monde je n'eusse pas voulu mourir comme eux.

Ce qui faisoit sur-tout sur moi une vive impression, étoit la peinture que le Père m'avoit faite de J. C. Quel portrait, *Théodore !* quelle différence de l'idée que je m'en étois formée ! qu'elle est éloignée de celle que vous vous en formiez tous, ainsi que les philosophes ! Malgré mon ignorance, je croyois entrevoir que celui du bon Père étoit sans doute le plus ressemblant, puisqu'il n'empruntoit son éclat ni des pinceaux de l'éloquence ni des couleurs de l'enthousiasme. J'observois qu'il ne lui avoit donné que celles de la vérité et celles qui résultent des faits les plus connus de sa vie et de ses propres paroles. Mais quel cœur tendre et aimant ! quel desir sans bornes de notre bonheur ! quelle ardeur infatigable pour notre bien ! quel désintéressement ! quels sacrifices ! quelles vertus ! Est-il possible que nous méconnoissions un bienfaicteur qui nous

chérit si tendrement et qui a des droits si étendus à notre reconnoissance ?

Comment ces philosophes qui se piquent d'être éclairés et justes, qui, par haine contre le Christianisme et pour rabaisser ses vertus, vantent avec une emphase si exagérée la vertu du petit nombre de païens qui se distinguèrent par quelques qualités morales, tels que *Tite*, *Trajan*, *Marc-Aurèle*, etc., ont-ils pu s'efforcer par l'injustice la plus révoltante, d'obscurcir les vertus sublimes et incomparables de Jésus-Christ ? En ne considérant même Jésus que comme homme, il est certain que la terre n'a jamais possédé son égal ; qu'il fut le meilleur, le plus généreux et le plus bienfaisant de tous ceux qui ont honoré l'humanité ; et que s'il n'étoit pas le Verbe de Dieu à qui nous devons nos adorations, uniquement comme homme il mériteroit le respect, la vénération et l'amour de l'univers.

Mon esprit ne pouvoit abandonner cette idée ; et pour la première fois de ma vie, mon cœur s'élançoit pour le chercher jusqu'au plus haut des cieux. Je m'écriois souvent : Jésus, si tu es Dieu, aies pitié de moi, éclaires mon cœur. Je passai toute la nuit dans cette agitation, sans m'arrêter encore à ce que je ferois et sans prendre aucune décision. Jamais je n'avois éprouvé

un si grand trouble. Je sens à présent que la grace étoit aux prises avec ma perversité, et que ma raison me prouvoit la nécessité de me rendre ; mais les habitudes coupables qui me subjuguoient, opposoient une résistance opiniâtre que je ne pouvois vaincre encore. Adieu, mon ami.

LETTRE DIX-SEPTIÈME.

Le Philosophe à Théodore.

Il vint à luire enfin, cher *Théodore*, ce jour qui sera l'un des plus mémorables de ma vie. Je vis entrer le Père avant son heure accoutumée; ses yeux brilloient d'une joie extraordinaire. Non-seulement les paroles de cet homme de Dieu me fortifioient ; sa présence, son air religieux et recueilli m'inspiroient une douce confiance : je ne pouvois le voir sans un sentiment de respect et un desir sincère de lui ressembler. Ce jour-là je ne voyois en lui qu'un ange tutélaire, un ami bienfaisant que le Dieu de miséricorde m'envoyoit pour mon bonheur. Un instant de sa présence contribua plus à décider mon cœur que tous les raisonnemens de la nuit.

Pour la première fois de ma vie j'éprouvai dans moi je ne sais quel sentiment semblable à ce calme céleste qui habite dans un cœur religieux, et qui est incompatible avec les sentimens obscurs et turbulens dont l'incrédule est agité. Je volai à sa rencontre, et j'imprimai mes lèvres sur la main de mon ange tutélaire. —Est-il bien possible, lui dis-je, que le Dieu de bonté daigne m'appeler de si loin, et m'admettre au nombre de ceux qui

sont assez heureux pour le connoître et l'adorer ? —Quoique foible encore et confuse, cette espérance répandoit dans mon cœur une consolation si grande que je ne saurois te la dépeindre; c'étoit un sentiment doux, profond et nouveau pour mon ame qui ne l'avoit jamais éprouvé.

Lorsque nous nous fûmes assis, le Père se tourna vers moi, et me dit avec ce ton affectueux qui lui est familier, et auquel se joignoit une joie douce et pure : —Monsieur, dès le premier instant que je vous vis ici, dans l'état d'abattement où vous vous trouviez, Dieu sembla m'indiquer qu'il vous avoit destiné à devenir un jour un grand vase d'élection, et qu'il vous amenoit parmi nous pour vous admettre au nombre de ses élus. Plus je vous ai vu depuis, plus cet espoir s'est augmenté ; les hommes que le Ciel a doués d'un esprit solide et de lumières naturelles, sont plus près du royaume de Dieu, en ce qu'ils sont plus en état de connoître et de sentir la force des vérités de la Religion.

Ce point une fois obtenu, tout le reste n'en est qu'une conséquence facile, lorsqu'à des moyens naturels on réunit un cœur franc et droit. Dès que les vérités de la foi éclairent la raison, elle s'apperçoit bientôt qu'on ne peut être heureux que par la pratique des vertus qu'elle prescrit. Un cœur sincère avoue et confesse la vé-

rité dès qu'il la connoît ; l'homme droit cherche le bonheur où il le trouve ; et un caractère énergique sait s'élever au-dessus des passions viles et séduisantes qui l'empêcheroient d'atteindre le but qu'il se propose. Ainsi, quand le Ciel distingue une ame en la douant de qualités naturelles, il lui donne de grands avantages, puisqu'à l'aide de ces moyens elle peut plus aisément ressentir les influences célestes et puissantes de la grace.

Le cœur humain apporte en naissant un insatiable desir de bonheur, et il éprouve en même temps un besoin irrésistible d'aimer. Foible et incertain par sa nature, il lui faut un appui et un point de repos. Cette disposition qui constitue son essence l'entraîne dans les plus grands égaremens, parce que tant qu'il n'a pas un guide sûr, il erre incertain, et court en insensé après tous les objets que ses sens lui présentent ; il cherche avec une inquiétude pénible le bonheur après lequel il soupire, et il le cherche vainement : aucun des objets qui le flattent ne peut satisfaire son besoin naturel d'aimer ni remplir l'étendue sans bornes de ses desirs. Chaque jour il s'apperçoit de son erreur, il quitte un objet pour s'attacher à un autre ; et comme tous sont également insuffisans, il consume sa vie entière à reconnoître des erreurs dont il se désabuse, sans

sans connoître mieux où il trouvera le bonheur qu'il cherche.

Mais lorsque la Religion lui montre l'unique et divin objet qui doit absorber tout son amour, le seul qui puisse remplir la capacité toute entière de son cœur, une ame généreuse et grande n'a plus de doute; et foulant aux pieds les passions serviles, les habitudes honteuses qui l'asservissoient encore, elle s'avance avec sécurité; elle se précipite dans son sein, vers la félicité qu'elle est sûre de trouver et qui est l'objet de ses desirs les plus ardens. Elle déplore ses propres erreurs et avance rapidement dans sa nouvelle carrière, d'autant plus empressée d'y faire des progrès qu'elle l'a plus long-temps méconnue. C'est ainsi, Monsieur, que Dieu a formé les grands Saints de son Église; c'est ainsi qu'il inspira un zèle si ardent aux *Paul*, aux *Augustin* et à tant d'autres qui ne connurent la vérité que tard; aussi observe-t-on que les personnes douées d'un grand caractère et de qualités éminentes qui, avant de connoître Dieu, s'étoient livrées aux plus grands excès, se sont élevées à la pratique des plus hautes vertus, dès que le flambeau de la Religion eut brillé à leurs yeux.

Dieu a voulu peut-être nous donner ces exemples pour encourager ceux qui ont eu le malheur de le méconnoître, et leur montrer que quoi-

qu'ils aient sacrifié à l'erreur une grande partie de leur vie, quoiqu'ils aient abusé d'une longue suite d'années précieuses, ils peuvent réparer par l'ardeur de leur zèle le temps qu'ils ont perdu. Plusieurs exemples célèbres nous prouvent donc, Monsieur, qu'il est possible à un cœur ardent et généreux de réparer de grandes infortunes par de grands efforts, et dès-lors ils trouvent dans les mouvemens de leur reconnoissance un nouveau motif d'émulation ; ils doivent regarder comme une faveur très-rare, très-grande et digne de toute leur gratitude, la grace que la bonté divine répand sur eux, en les retirant de l'illusion des ténèbres du monde et des passions, en les aidant à reconnoître leurs erreurs et à rentrer dans la route du bonheur.

Jetez les yeux sur le monde que vous habitiez et sur cet asile où la Providence vous a conduit. Observez un moment ces soucis, cette agitation, ce mouvement tumultueux auxquels se livrent des hommes aveuglés et subjugués par leurs passions, et qui sans frein et sans retenue, s'avancent vers le précipice éternel. Combien n'en est-il pas qui près du terme de leur carrière, au moment où la mort qui les suit se dispose à s'en emparer, en dépit des cheveux blancs qui couvrent leur front ridé, et lors même que les principes de la vie affoiblis dans leurs organes usés, sont sur

le point de s'éteindre, n'ont pas apperçu la moindre lumière, et voient s'écouler le peu d'instans qui leur restent ; sans penser qu'un Juge inexorable les attend et leur demandera compte d'une vie longue et malheureuse ! Combien n'en est-il pas qui pendant les nombreuses années qu'ils ont vécu ne se sont jamais occupés de ce qu'ils devoient à leur Créateur, et qui au moment où ils y pensent le moins, sont précipités dans les mains puissantes du Dieu terrible qu'ils ont constamment offensé !

Combien en verra-t-on qui, abusant de leur jeunesse et de leur fortune, se pressent à force de jouissances de consumer les jours peu nombreux d'une vie qu'ils ont abrégée ! De toutes parts ils ont ouvert un accès à la mort, comme s'ils étoient impatiens d'arriver bientôt au terme fatal qui doit commencer leur malheur éternel. Combien n'en avez-vous pas connu qu'une mort subite a emportés au milieu même de leurs désordres, et qui des bras du vice se sont trouvés précipités en un clin d'œil dans l'abyme de l'éternité ! Ces tristes exemples trop fréquens ne produisent malheureusement pas un effet assez grand pour retirer de leur profonde léthargie ceux qui leur survivent. Insensibles au sort d'un ami dont la justice du Ciel a fait un exemple, ils viennent d'assister à son enterrement et courent

à de nouveaux excès, sans songer que le même destin peut les attendre, sans faire aucune attention au sort de l'infortuné à qui Dieu n'a pas accordé un moment pour implorer sa miséricorde et qui vient de mourir chargé de ses crimes sans donner le moindre signe de repentir.

Ce discours qui me rappela le souvenir de la mort de *Manuel* et de celle que j'avois donnée à l'Étranger, m'émut si vivement que poussant de profonds soupirs je ne pus m'empêcher de verser un déluge de larmes ; me trouvant un peu soulagé, je racontai au Père avec l'expression de la plus profonde douleur, l'histoire de l'un et de l'autre. Après m'avoir écouté avec intérêt, il me dit : —Nous autres foibles mortels, nous ne pouvons pénétrer les jugemens secrets de la Providence ; nous savons que sa miséricorde est infinie et que nous ne devons jamais en désespérer. Mais il est certain qu'une mort de cette espèce est le plus grand des malheurs ; et qu'il n'est aucun effort, aucun moyen que nous ne devions tenter pour en faire une meilleure et une plus chrétienne.

Les deux exemples terribles que vous venez de me citer, me portent à admirer encore plus la bonté avec laquelle le Seigneur vous a traité. Quel seroit en effet maintenant votre sort, si vous fussiez devenu la victime de votre adver-

saire ? Si la mort vous eût surpris aussi subitement que votre ami ? Dieu des miséricordes ! traites avec la même bonté toutes tes pauvres créatures. Louez, Monsieur, bénissez et ne cessez jamais de rendre graces à ce Dieu impénétrable, mais toujours juste et miséricordieux, de la différence qu'il a mise entr'eux et vous. Il vous enlève un de vos amis presque sous vos yeux, vos propres mains lui servent d'instrument pour punir l'autre; et vous, il vous conduit dans cette maison sainte pour y faire briller à vos yeux la vérité de sa Religion et vous amener à obtenir votre pardon par la réforme de votre conduite. Quelle bonté ! quelle indulgente compassion ! Que de motifs pour exciter votre reconnoissance et pour enflammer votre zèle !

A présent je ne puis voir en vous qu'un miracle de sa miséricorde ; je vous admire et vous respecte comme un homme que Dieu a daigné admettre au nombre de ses élus. Ne soyez pas sourd à une voix si puissante ; ne repoussez pas des faveurs si rares et si marquées. Dieu pouvoit-il rien faire de plus pour vous persuader et pour vous rappeler à lui ? Il a mis sous vos yeux deux exemples effrayans ; il vous conduit au milieu de nous pour vous détromper des vaines erreurs de votre funeste philosophie ; il vous présente un moyen facile pour vous purifier dans les eaux

de la pénitence ; il met à votre portée tous les secours de la Religion, tous les moyens de mettre ordre à votre conscience, tous les conseils qui peuvent vous être nécessaires pour vous préparer à une vie chrétienne. Qui pourroit vous retenir ? Comment votre cœur qui paroît sensible et droit ne seroit-il pas ému à la vue de tant de faveurs ? Comment de si grands bienfaits n'exciteroient-ils pas sa reconnoissance ? et comment pourriez-vous ne pas répondre à tant d'amour ? Dieu ne vous auroit-il cherché avec une si grande ardeur que pour vous voir fuir votre propre bonheur ? Votre ame seroit-elle capable de résister au Dieu qui vous sollicite avec tant d'instance ? Ce seroit une ingratitude aussi insensée qu'inconcevable et digne d'un abandon éternel. Ah ! Monsieur, cette grace est trop grande, trop évidente et trop visible pour ne pas craindre qu'elle ne fût la dernière.

—Pendant que le Père me parloit, je repassois dans mon cœur les horreurs et les désordres de ma vie ; je me sentois accablé de tant de honte et de confusion que je n'osois lever les yeux. Le sentiment qui dominoit le plus mon ame étoit celui d'une secrète indignation contre moi-même ; elle me porta à lui dire : je vois bien, mon Père, que vous avez raison ; je commence à reconnoître que c'est Dieu qui m'a conduit ici et

qui me confie à vous. Comment douterois-je que sa miséricorde ne soit infinie, lorsque tout l'est en lui ? Mais si vous connoissiez l'homme qui est sous vos yeux, si vous pouviez avoir une idée du débordement effréné de ma vie.... non : ceux qui comme vous connoissent le prix de la vertu, ceux surtout qui l'ont constamment pratiquée, ne pourront jamais concevoir ni l'excès de mes prévarications ni la multitude et l'énormité de mes crimes....

—Sont-ils plus grands que la miséricorde de Dieu ? Vos crimes excèdent-ils les mérites de Jésus-Christ ? Non, Monsieur, vous ne pouvez ni le dire ni le croire ; et si vous desirez vous les appliquer pour effacer tous vos péchés, il ne vous en coûtera que de le demander et de réformer votre conduite. Tous les mérites de ce divin Sauveur vous appartiennent ; ils ne sont même que pour vous, car il n'en avoit pas besoin pour lui-même ; ils seront à vous dès que vous voudrez en faire votre unique remède. Ce sang qu'il a versé sur la croix, toujours vivant aux yeux de Dieu à qui il l'a offert pour les pécheurs, est toujours prêt à purifier tout ce que le repentir lui présente. Comme son prix inestimable satisfit à toutes les dettes des hommes, il suffit d'y recourir pour acquitter, par son application, toutes celles que le pénitent le plus coupable a pu contracter.

Auriez-vous oublié ce que nous avons dit de la miséricorde du Seigneur ? Ne vous souvient-il plus de la douceur et de la clémence avec lesquelles il reçut la pécheresse publique ; de l'empressement et de la tendre sollicitude avec lesquels le meilleur et le plus grièvement offensé des pères reçut le plus ingrat et le plus dépravé des enfans ? Ne vous souvient-il plus du larron qui mourut dans le supplice auquel ses nombreux forfaits l'avoient condamné ? Un seul mot, une prière humble et fervente suffisent pour faire de cet homme coupable un saint, et le transporter du gibet au séjour des Bienheureux. — Tout cela peut être, mon Père ; mais ni le larron ni la pécheresse, ni l'enfant prodigue ni aucun mortel parmi les morts ou les vivans, n'a jamais pu atteindre à l'excès de mes iniquités....

—La bonté divine en aura plus à pardonner; et cela ne contribuera qu'à augmenter sa gloire. N'en doutez pas, elle pardonnera tout ; c'est pour cela que J. C. est venu sur la terre, qu'il y est mort et qu'il y a si cruellement souffert. Ah ! Monsieur, ce Dieu qui a tant fait pour les hommes, ne veut la perte d'aucun d'eux. Celui-là seul se perd qui s'obstine, et ne veut ni se repentir ni se corriger ; non-seulement son Dieu est toujours disposé à le recevoir, il le presse, il le convie ; il n'attend que de le voir se con-

noître et s'humilier, pour lui pardonner et le recevoir dans ses bras. La multitude et l'énormité des crimes ne sont rien, dès que le repentir est sincère, et que la résolution de ne plus pécher est bien formée : la miséricorde prévaudra toujours ; et la gloire de J. C. s'augmente lorsque le pardon s'obtient par ses mérites.

Considérez, Monsieur, que la terre ne peut offrir au Ciel d'autre objet qui l'intéresse que les actions morales des hommes. Qu'est toute la nature, sinon un peu de cendre et de poussière ? L'univers seroit-il autre chose qu'un assemblage grossier de matière, si l'homme n'avoit une ame créée à l'image et à la ressemblance de Dieu, et qui lui a été donnée pour mériter et obtenir par elle une part dans l'immensité de sa gloire ? L'or, les richesses, les fruits que la terre produit, les trésors qu'elle recèle dans son sein, objet d'une cupidité insensée, ne sont dans les desseins de la Providence que des moyens nécessaires pour nous aider dans le cours passager de cette vie ; aux yeux de Dieu et des intelligences célestes, ils ne sont plus que de la boue et un vil fumier. L'ame spirituelle de l'homme, cette ame qu'il a créée pour la rendre heureuse, fixe seule son attention, et son plus grand desir est qu'elle ne se détourne pas de sa voie ; que, destinée à être associée à sa propre féli-

cité, elle ne se voue pas elle-même à son malheur éternel.

Ainsi le Ciel n'a et ne peut avoir d'autres intérêts avec la terre qu'en ce qui regarde les choses qui tiennent à la vie future. Le Juste est sans doute l'objet des complaisances de Dieu ; plus il se montre fidelle aux inspirations de la grace, plus il reçoit de puissans secours pour augmenter ses droits à la gloire. Ce souverain magnifique dont les trésors sont inépuisables, donne plus à celui qui possède le plus ; mais le pécheur n'en est pas moins l'objet de sa miséricorde. Au moment où il abandonne la voie que la loi lui prescrivoit, il paroît occuper de préférence l'attention de son Dieu et des intelligences célestes; sa conduite coupable devient l'objet de leur inquiétude, ils attendent sans cesse l'instant de son repentir. Non, non, une ame ne se perd jamais, sans avoir épuisé les secours que Dieu lui a presentés pour la corriger, et sans que les bienheureux n'aient uni leurs efforts et leurs vœux pour obtenir son retour.

Le Dieu tout-puissant ne l'a créée que pour la rendre heureuse, il l'a rachetée de son sang, il l'a adoptée par une sainte régénération, il l'a admise dans sa famille, il a répandu sur elle, avec abondance, les dons ineffables de son esprit. Il desire qu'elle les conserve et se les approprie. Si

ce Pasteur divin qui a tant fait pour garantir cette brebis chérie, de la dent du loup qui la menace, voit que, malheureusement et malgré de si grands secours la brebis infidelle ou imprévoyante abuse de sa liberté et court au danger, il ne s'en occupe pas moins du soin de la retenir et de la ramener. Au moment où elle s'égare, il l'appelle pour lui faire reconnoître son erreur et pour qu'elle revienne au bercail. Il ne néglige aucun moyen pour se faire entendre : les inspirations, les remords, les exemples, les leçons, les avis, les lectures utiles, les infirmités, les revers, la tristesse et les dégoûts, sont autant de moyens qu'il emploie pour la rappeler, et dans sa tendre sollicitude ce Pasteur aimant ne prend aucun repos.

La brebis sourde ou insensible ne les entend pas ou les méprise; le Pasteur ne se lasse pas encore : et à voir la peine continuelle qu'il prend de renouveler ses avertissemens, on diroit qu'il n'a aucune autre inquiétude, aucun autre souci. Ce Pasteur tout-puissant pourroit à l'instant même de son infidélité, immoler à sa justice la brebis infidelle ; mais il veut la sauver malgré son ingratitude et sa résistance : il redouble ses efforts, il cherche à pénétrer dans son cœur ; il l'appelle ; si elle ne l'entend pas, il appelle encore plus haut et quelquefois d'une manière si

forte qu'elle est bien obligée de l'entendre ; on ne lui ouvre pas encore la porte ; bien plus, on lui dit d'attendre, et il attend.

Les Bienheureux attentifs à ce spectacle, le seul qui puisse les intéresser sur la terre, contemplent cette lutte de la grace avec la perversité. Ils admirent la clémence du Pasteur, ils suivent des yeux la brebis égarée, ils desirent ardemment qu'elle revienne et se rende à la voix de celui qui l'appelle ; ils intercèdent pour elle et prient le Pasteur d'attendre encore, qu'il augmente le son de sa voix ; mais le Pasteur leur répond : puis-je faire plus que ce que j'ai déjà fait ?

Sans doute le Pasteur tout-puissant qui tient tous les cœurs dans sa main, et à qui rien ne résiste dans le Ciel et sur la terre, pourroit, en usant de son pouvoir, arrêter la brebis et la faire entrer de force dans le droit chemin ; mais cette conduite seroit contraire à sa sagesse et au plan qu'il s'est formé pour le gouvernement de l'univers. Le Pasteur veut que la brebis contribue aussi à son bonheur, qu'elle l'obtienne par son desir et par sa demande. Il la créa sans son concours, mais il ne veut pas la sauver sans qu'elle y contribue elle-même ; il lui a imposé la loi de coopérer à son propre bonheur. Il ne se borne pas à lui prodiguer les secours de sa grace : vient-elle à s'égarer par foiblesse ou par ignorance, il ne l'aban-

donne pas, il l'appelle, il la prévient ; plus elle s'éloigne, plus il met d'ardeur à la ramener ; il lui suggère des pensées qui l'éclairent, des remords qui la retiennent, il lui envoïe des contretemps qui l'arrêtent ; il fait tant enfin que celles qui finissent par se perdre, n'en peuvent accuser que leur propre obstination.

Mais si l'heureuse nouvelle se répand dans le Ciel que la brebis infortunée a écouté la voix qui l'appelle, que non-seulement elle s'arrête, mais qu'elle reprend le droit sentier qu'elle avoit abandonné ; alors tout change, tout se convertit en joie et en consolations. Dieu commence à la regarder d'un œil satisfait ; il s'empresse à lui envoyer de nouveaux messagers qui l'accompagnent et lui aident à surmonter les difficultés du voyage. L'espérance et la foi lui servent de conducteurs et l'accompagnent jusqu'au bercail.

C'est alors que les Esprits célestes, pleins d'une joie ineffable, entonnent un cantique de graces, en l'honneur du divin Pasteur ; le chœur des Anges le répète, et il retentit dans toutes les régions célestes ; ils se donnent entr'eux le baiser de charité, et ils reconnoissent la brebis dont ils déploroient la perte, pour leur frère et leur compagnon qui partagera leur félicité, et chantera éternellement avec eux les louanges de leur Pasteur commun ; telle est la fête dont J. C. vouloit

nous parler quand il disoit, qu'il y a plus de joie dans le Ciel pour la conversion d'un pécheur que pour la persévérance de quatre-vingt-dix-neuf Justes (*).

Ne pensez pas, Monsieur, que ce tableau soit imaginaire et n'ait pas une réalité exacte et entière. Il est complétement renfermé dans ces paroles de Jésus-Christ, et dans une infinité d'autres éparses dans l'Évangile. Il n'y a rien que l'esprit de Dieu n'ait autant cherché à nous inculquer, rien qu'il nous ait répété en tant de manières différentes, soit sous différentes espèces de figures, soit par des moyens reéls qui nous offrent l'image la plus frappante de la sollicitude active de ce Dieu de clémence, et de la joie et de l'alégresse de tous les esprits qui environnent son trône.

Quand le divin Sauveur alloit dans les villes et les bourgades, annonçant à leurs habitans le royaume de Dieu, une multitude innombrable le suivoit pour l'entendre, et l'on distinguoit dans la foule un grand nombre de publicains et de pécheurs connus par leur mauvaise conduite; le Sauveur ne l'ignoroit pas. Qui mieux que lui pouvoit connoître les désordres et les crimes de chacun? Loin de les repousser par des reproches

(*) Luc, XV. 7.

amers ou de les éloigner de lui par la sévérité de ses regards, loin de les traiter avec dédain ou avec mépris; il les reçoit toujours avec douceur, il les voit avec bonté, il entre dans leurs maisons, il accepte leur repas, il s'invite quelquefois lui-même et daigne manger avec eux.

Les Scribes orgueilleux et les Pharisiens regardoient cette excessive condescendance comme un mal; elle leur paroissoit peu digne d'un Juste, il s'en scandalisoient, ils en murmuroient publiquement, et cherchoient à trouver dans cette conduite des inductions contraires à la vertu de Jésus-Christ. Ce divin Rédempteur n'altéra jamais la douceur de sa charité, il daigna même, en diverses occasions, faire son apologie; et tout en la faisant, il reprochoit ordinairement à ses ennemis la dureté de leur cœur, leur orgueil et leurs autres vices; il étoit tout entier à la compassion que lui inspiroit l'état malheureux de ceux pour qui il montroit un si grand intérêt et un desir si vif d'y remédier. Tantôt il les compare à la brebis égarée que le Pasteur ramène avec soin, tantôt à la perle perdue que l'on retrouve; il l'explique souvent sous d'autres figures, mais toutes décèlent l'amour dont son cœur est plein, toutes présentent les plus grandes consolations aux pécheurs repentans.

Mais écoutons ses propres paroles, et voyons

ce qu'il répond à ceux qui accusoient sa bonté: Quel est celui d'entre vous, leur dit-il, qui ayant cent brebis et voyant qu'il en a perdu une d'entr'elles, ne laisse dans les champs les quatre-vingt-dix-neuf qui lui restent, pour courir après celle qui lui manque ? quel est celui d'entre vous qui s'arrêtera avant de l'avoir retrouvée ? et quand il l'aura trouvée, quel est celui d'entre vous qui ne la charge avec joie sur ses épaules, et en arrivant chez lui, n'appelle ses amis et ses voisins, et ne leur dise : réjouissez-vous avec moi, car j'ai retrouvé la brebis que j'avois perdue ?

Peut-on exprimer avec plus de force, le zèle, la sollicitude, la peine, le desir et la joie du Pasteur, ainsi que l'alégresse ineffable des habitans de la céleste Jérusalem ; il ajoute pour terminer la parabole : « Je vous déclare qu'il y aura de même plus de joie dans le Ciel pour un seul pécheur qui fait pénitence, que pour quatre-vingt-dix-neuf Justes qui n'en ont pas besoin. »

Un pécheur repentant n'est pas sans doute plus digne d'amour et d'estime que s'il n'eût jamais abandonné le sentier de la justice : mais comme il s'est égaré, il est devenu un sujet d'affliction pour le Pasteur et pour les autres habitans du bercail fortuné; aussi son retour leur cause-t-il une joie plus sensible. Peut-être aussi ce sentiment

est-il

est-il plus vif, parce qu'une pénitence sincère inspire une ferveur assez grande pour réparer avec avantage les désordres passés.

Voulez-vous un autre exemple de la même espèce ? Quelle est la femme, continue le Sauveur, qui ayant perdu une des dix drachmes qu'elle possédoit, n'allume à l'instant sa lampe, ne ferme sa maison, et ne la cherche avec le plus grand soin, jusqu'à ce qu'elle l'ait trouvée ? Lorsqu'elle y est parvenue, elle réunit ses amies et ses voisines, et leur dit : partagez ma joie, car j'ai retrouvé la drachme que j'avois perdue. Observez la même inquiétude, la même sollicitude, la même joie, et observez en même temps la même conclusion ; il termine également en disant : Je vous déclare que l'on se réjouira de même dans le Ciel de la conversion d'un pécheur.

Il faudroit être insensible, il faudroit n'être susceptible d'aucun intérêt pour tout ce qui est tendre, pathétique et sublime, ou n'avoir aucune idée de ce qui est noble, intéressant et grand, pour ne pas être ému par des comparaisons aussi vives et des expressions aussi affectueuses. Le tableau touchant de ce père si bon, si clément, si vraiment père, soit à l'égard du bon fils, soit à l'égard de l'enfant prodigue, produit dans l'ame une douce impression qui console et attendrit tout à la fois. Et quel est ce père, sinon J. C.

qui se peint lui-même, et qui nous fait connoître dans ces paraboles et dans plusieurs autres passages la joie qu'il ressent à la vue du pécheur qui se repent ?

D'après les dispositions de tendresse et d'amour que nous manifeste ce Sauveur bienfaisant, qui pourra se laisser intimider par l'énormité de ses excès, au point de ne pas oser se jeter à ses pieds et lui en demander pardon ? Par cela même qu'ils sont très-grands et très-multipliés, il doit se hâter de les effacer par ce sang précieux. Cette confiance en sa bonté, cette idée du prix de ses mérites ne peuvent que lui être agréables. Comment peut-on craindre de ne pas voir accueillir la supplique que provoque lui-même celui qui peut y faire droit ? Celui que nous implorons aujourd'hui et celui qui nous pardonne, est le même J. C. qui pardonnoit alors si facilement; ainsi que dans ces temps là, il ne demande aujourd'hui que notre douleur et notre confiance. Qui le sait mieux que les vrais pénitens que nous voyons tous les jours ? Interrogez-les ; ils vous diront qu'ils trouvent plus de douceur dans les larmes que leur repentir leur fait répandre qu'ils n'en trouvèrent jamais dans les faux plaisirs qu'ils déplorent maintenant.....

—C'est par ces paroles de douceur et de consolation que cet excellent homme faisoit pénétrer

dans mon ame la paisible consolation de l'espérance. A l'entendre parler avec une onction si touchante de la bonté de Dieu et de la charité infinie de J. C. envers les pécheurs, je commençois à me livrer à une confiance pure, tendre et filiale que mon cœur n'avoit jamais connue, et je n'aurois pas eu la force d'en supporter l'impression si l'abondance de mes larmes ne m'avoient soulagé. Avec quelle profonde douleur je portois mes regards sur tant d'années passées dans l'ignorance complète d'une Religion où tout est si sublime, si grand et si admirablement adapté à la foiblesse et aux besoins des hommes!

—Le Père me voyant noyé dans mes pleurs, continua ainsi : Ces heureuses larmes, Monsieur, sont un bienfait du Ciel; aujourd'hui le repentir vons les fait répandre; combien ne seront-elles pas plus douces, lorsque l'amour et la confiance en seront la source? Songez que puisque la lumière des paraboles de l'Évangile ne peut nous tromper, dans cet instant même toute la Cour céleste a les yeux fixés sur vous et intercède pour vous; J. C. épie votre cœur, il attend l'effet que sa grace produira; votre Ange tutélaire, plus spécialement chargé de veiller sur vous, vous couvre de ses ailes et prie de toutes ses forces; Dieu vous prépare de nouvelles graces, il attend de vous voir coopérer à celles qu'il vous a déjà accordées,

pour vous en départir de nouvelles qui puissent compléter cette réconciliation qu'il desire et que sa bonté même daigna provoquer.

Ne sentez-vous pas, Monsieur, que sa Providence qui règle tous les évènemens de l'univers, vous a amené ici ? Et pourquoi vous y auroit-elle conduit, si ce n'est pour que sa grace pût vous faire entendre dans le silence de cette retraite, les vérités de sa Religion et sentir les attraits de la vertu ? Pouvez-vous craindre que celui qui vous a appelé de si loin et qui vous a cherché avec tant d'ardeur lorsque que vous employiez tous vos efforts à le fuir, vous abandonne à présent que vous-même vous vous disposez à le chercher ; maintenant que vous avez déjà entendu sa voix, et que revenu de vos égaremens, vous êtes sur le point d'entrer dans la bonne voie ? Non, Monsieur, Dieu est fidelle, et il n'a jamais déçu celui qui le cherche. Le Dieu des miséricordes connoît le limon dont nous sommes formés, et il est toujours disposé à jeter un regard de compassion sur le cœur qui s'humilie, sur le cœur contrit qui le craint et l'adore. Sa bonté paternelle prend pitié de nous. Aucune mère ne reçoit avec plus de tendresse sur son sein l'enfant qui revient à elle.

Vous avez long-temps vécu dans l'esclavage du péché, c'est un grand malheur; mais Dieu

a fixé sur vous ses yeux de miséricorde, et il vous appelle. Pourriez-vous ne pas entendre avec joie et reconnoissance les paroles de paix et de réconciliation qu'il vous adresse ? Loin de votre pensée, l'idée que la grandeur et la multitude de vos fautes doivent vous ôter l'espérance, ou que Dieu vous a déjà séparé du nombre des vivans! une telle pensée seroit le plus grand des crimes; et quel crime plus grand pourriez-vous commettre que celui de prononcer sur vous-même cette malédiction, et de vous méfier d'une bonté qui n'a jamais connu de bornes ? Le Dieu vivant l'a dit et l'a juré par lui-même (*) : *Qu'il ne veut pas la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et qu'il vive.* Il a dit : *Convertissez-vous, et j'effacerai vos iniquités.*

Oui, Monsieur, il l'a dit plusieurs fois et de mille manières différentes. L'Église qui est sa fille, chargée de promulguer ces paroles de consolation, a reçu de son divin Père toute l'autorité nécessaire pour effacer et pardonner tous les péchés. Moi-même, son ministre indigne, foible instrument de son autorité, peut-être plus misérable et plus pécheur que tout autre, j'ai le pouvoir de les détruire, de les anéantir et de les pardonner en son nom. Fussent-ils aussi

(*) Ézéch. XVIII. 21, 22.

énormes qu'on le peut concevoir, lors même qu'à tous ceux que vous avez commis vous joindriez tous ceux dont la terre a pu être souillée pendant la durée des siècles, moi qui suis si peu de chose aux yeux de Dieu, mais qui suis son ministre indigne, si vous concourez avec moi par votre douleur et votre ferme résolution de ne plus pécher, je peux d'une seule parole les dissiper tous, comme la fumée qui ne laisse après elle aucun vestige, comme l'éclair qui disparoît et ne laisse point de trace.

L'Église est dépositaire du sang de l'Agneau qui efface les péchés du monde. Cette bonne mère qui connoît la misère des hommes, obéit aux ordres de son divin Fondateur, en le confiant à ses ministres, pour qu'ils viennent au secours de ceux qui en ont besoin. Ainsi tout prêtre, légitimement autorisé, peut vous absoudre au nom de l'Église, et vous appliquer les mérites de ce précieux sang bien plus puissant pour votre salut que les péchés ne peuvent l'être pour vous perdre. Ce sang divin non-seulement effacera tout le passé, mais par lui vous acquerrez de nouvelles forces pour soutenir votre foiblesse à l'avenir. Il ne faut, pour obtenir une régénération aussi heureuse, que reconnoître ses péchés, les confesser humblement, les éviter de tout son cœur, former la résolution sincère de les éviter et de

les expier par la pénitence. Si vous vous y déterminez, je vous assure, au nom de Dieu et par l'autorité de l'Église, que vous obtiendrez votre pardon.

Observez, Monsieur, l'art perfide que le tentateur emploie le plus souvent contre ceux qui commencent à sentir le besoin de la pénitence. Tant qu'ils vivent dans le désordre, tant qu'ils boivent l'iniquité comme l'eau, il les laisse tranquilles, il éloigne d'eux l'idée de l'énormité de leurs crimes, il leur persuade que Dieu est miséricordieux, et qu'au moment où ils voudront se convertir, ils obtiendront facilement leur pardon; mais veulent-ils sérieusement se convertir? Il leur présente alors avec force le souvenir de leurs iniquités, il leur en exagère l'énormité et leur inspire une méfiance qu'ils n'avoient pas. Cette marche astucieuse est connue, et le Chrétien sait que tous les péchés de l'univers sont moins qu'un grain de sable aux yeux de la miséricorde divine.

Souvenez-vous de ces paroles, et gravez-les dans votre cœur en caractères ineffaçables (*): *A quelque heure que le pécheur se repente, je ne me ressouviendrai plus de ses péchés.* Qui croyez-vous qui ait prononcé une promesse aussi positive et

(*) Ézéch. XVIII. 21, 22.

si consolante ? Le même Dieu tout-puissant qui n'emploie qu'un acte de sa volonté pour que cela soit ainsi ; le Dieu de vérité qui ne peut ni se tromper ni tromper personne ; le Dieu qui préfère à tous les noms celui de miséricordieux. Méditez ces paroles, et voyez s'il est possible de s'expliquer plus clairement.

A tout instant il est prêt à recevoir le pécheur. Il semble qu'il veille à la porte de son cœur, qu'il l'attend et qu'il l'accueille à sa première demande. Il suffit que le pécheur gémisse et se repente, et ses péchés sont oubliés. Peut-on trouver une expression plus forte pour annoncer qu'il ne les punira pas et qu'il les pardonne ? Comment les punira-t-il s'il les oublie ? Il parle des péchés en général, c'est-à-dire de tous, et de quelque genre qu'ils soient : il n'y a donc ni exception ni différence. Dieu bon ! qui n'adoreroit pas ta généreuse bonté ? quel pécheur peut se défier de ta miséricorde lorsqu'il a eu le malheur de t'offenser ! Si le tentateur vous inquiète, Monsieur, par le souvenir de votre mauvaise conduite, répondez-lui par ces mêmes paroles.

Répondez-lui ce que J. C. a dit (*) : *Ce n'est pas ceux qui sont en santé qui ont besoin de médecins,*

(*) Luc, V. 31, 32.

ce sont les malades. Il a dit encore : *Qu'il n'est point venu dans le monde pour chercher les justes, mais les pécheurs. Que s'il a répandu son sang, ce fut pour effacer nos péchés; et que par cela même que nous en avons beaucoup commis, nous n'en avons que de plus grands motifs de recourir à sa bonté, puisque nous avons un plus grand besoin de son secours.*

Tout vous invite à hâter ce moment. Vous êtes dans la maison du Seigneur, et c'est visiblement sa miséricorde qui vous y a conduit; ne perdez pas le fruit de tant de graces. Vous avez ici un grand nombre de prêtres saints et éclairés, et qui, remplis de l'esprit de Dieu, vous enseigneront le chemin du Ciel et vous conduiront dans le sentier de la pénitence; vous pouvez choisir. Nous avons un supérieur aussi vénérable par son savoir que par ses vertus; il pourra vous indiquer celui de nous qu'il jugera le mieux vous convenir. Personne ne seroit meilleur que lui-même, et je ne doute pas qu'il ne se charge de cette fonction avec zèle, si vous lui faites connoître votre desir.

Dieu vous a procuré une sainte retraite dans cette solitude religieuse, où il parle à votre ame avec plus de force; il m'a choisi pour vous annoncer le moment favorable et les jours de propitiation. Vous aurez ici des exemples excellens et continuels; vous serez témoin d'une oraison

fervente ; vous entendrez la voix de la componction, les gémissemens de la pénitence ; vous trouverez en nombre de saintes ames qui élèvent au Ciel des mains pures, et dont les prières s'élèvent jusqu'au trône de la miséricorde pour obtenir des lumières et des secours.

Ces exemples et ces prières sont autant de moyens pour vous conduire aux pieds de la croix de Jésus-Christ ; en elle comme dans la source du salut, vous trouverez ce sang précieux dont l'aspersion peut seule vous restituer l'innocence que vous aviez perdue. Que votre confiance en ce sang précieux vous détermine à cet acte d'humiliation, aussi pénible pour la nature rebelle et orgueilleuse, qu'il est salutaire pour un cœur détrompé et repentant ! Préparez-vous à vous réconcilier par lui, avec le Dieu d'amour qui l'a répandu pour vous ; abjurez vos anciennes erreurs, venez reconnoître votre Dieu et votre frère, votre médiateur et votre père. Recourez à sa compassion comme à votre unique refuge, et songez sérieusement à ne pas rendre inutiles les graces extraordinaires qu'il vous a dispensées.

—Chaque parole du Père m'inspiroit un nouveau degré de courage et de confiance. Les idées confuses et tumultueuses qui jusqu'alors occasionnoient mon indécision et mon trouble, commencèrent à s'éclaircir. Je jetai un coup d'œil

rapide sur ma conduite passée. Ma pensée s'arrêta tout-à-coup sur l'évènement extraordinaire qui m'avoit conduit dans cette solitude ; la singularité des circonstances qui avoient amené un homme de mon caractère, de mon rang et de ma fortune, dans cette retraite sainte, le zèle plein de bonté du Père qui avoit mis en œuvre tant d'efforts et de moyens pour me détromper, la force de ses raisonnemens qui, malgré moi, m'avoient fait sentir mes erreurs ; furent autant de motifs pour me convaincre qu'en effet ces évènemens n'étoient point dirigés par le hasard, mais disposés par une providence compatissante qui vouloit me ramener dans le chemin de la vérité.

D'autre part, un mouvement intérieur m'invitoit à me mettre entre ses mains, à m'abandonner à sa conduite, et à lui laisser diriger toutes les affections de mon ame. Où trouverai-je, me disois-je à moi-même, un zèle aussi ardent et des connoissances aussi étendues ? et cependant j'hésitois à me déterminer ; j'éprouvois une secrète honte que je ne pouvois surmonter. Je me représentai tous les obstacles que mon imagination m'exagéroit, les amis qu'il me faudroit abandonner, et dont j'aurois à supporter les brocards et les plaisanteries ; les plaisirs et les jouissances auxquels il faudroit renoncer, et sur-tout l'impossibilité de soutenir la nouvelle vie que je me

proposois d'embrasser, et que je ne croyois pas alors pouvoir soutenir long-temps. Ces considérations se réunissoient pour combattre mon penchant, et me retinrent long-temps dans une douloureuse incertitude.

Enfin, Dieu qui connoissoit la foiblesse de mon caractère, daigna prendre pitié de moi. Après un moment de silence qui me paroissoit déjà trop long et dont j'étois honteux, —mon Père, lui dis-je, si vous voulez vous charger de la résurrection d'un homme mort, je vous promets obéissance entière. —Élevant aussitôt les yeux et les mains au Ciel, il s'écria : le Dieu des miséricordes soit béni !... Il ajouta ensuite : peut-être ne pouviez-vous pas choisir dans cette maison un sujet moins capable que moi ; mais je ne m'arrête point à scruter les secrets de la Providence, je ne m'attache qu'à obéir ; et puisqu'elle vous a suggéré de me choisir, elle suppléera à mon insuffisance.

Pour ressusciter le monde, il choisit les plus foibles d'entre les hommes ; et moi, le plus incapable de cette maison, je pourrai aussi vous ressusciter par sa grace et en son nom. En se servant de moi, le Ciel veut vous montrer que l'œuvre est toute à lui ; mais personne n'est foible quand il a l'appui du fort, et rien n'est impossible avec l'aide de celui qui donne la force.

J'accepte donc la mission dont Dieu me charge puisque vous avez daigné me choisir, et dès à présent je commence mon ministère. Y consentez-vous, Monsieur? —J'étois si ému qu'en me précipitant à genoux, je pus à peine lui répondre qu'oui. Le saint homme me releva, et après que nous nous fûmes mutuellement un peu remis, il continua ainsi :

—Jusqu'ici, Monsieur, je n'ai pu agir avec vous que comme un Chrétien, comme un ami qui cherchoit à vous montrer le chemin du Ciel et à vous y conduire; maintenant que vous me choisissez pour votre directeur, vous me donnez avec ce titre des droits que je n'avois pas par moi-même. Je peux à présent exiger votre sincérité et votre confiance; et quand vous en serez venu à vous confesser, je serai votre juge. Si comme ami j'ai pu vous convaincre, à présent comme directeur je dois vous guider, et pour cela il est indispensable que je connoisse les effets de la grace divine sur votre cœur, et les dispositions où votre ame se trouve pour l'avenir. Dites-moi donc :

Êtes-vous convaincu de la vérité et de la divinité de la Religion Chrétienne? —Oui, mon Père; seulement je sens que c'est un peu tard.....

—Reconnoissez-vous Jésus-Christ pour votre

Dieu et votre médiateur auprès de son Père éternel ?

—De toutes les facultés de mon cœur ; et je le prie d'avoir compassion de moi, et de me pardonner mon incrédulité et mes innombrables péchés. . . . .

—Desirez-vous entrer dans le sein de l'Église que J. C. a fondée par son sang et qu'il a promis de protéger jusqu'à la fin des siècles ; promettez-vous en même temps de maintenir en fils soumis la foi qu'il vous prêche ?

—Oui, mon Père, et j'espère lui être aussi fidelle que j'ai été irréligieux et indigne d'une mère aussi sainte. . . . .

—Avec ces dispositions dont vous êtes redevable à Dieu, j'espère qu'il vous pardonnera et perfectionnera l'œuvre de votre régénération. Mais avant d'aller plus loin, permettez-moi de vous faire quelques réflexions.

Vous avez été baptisé. Par une grace singulière et l'effet d'un amour particulier pour votre personne, Dieu vous choisit parmi un grand nombre pour vous accorder ce don ineffable ; peut-être n'en connoissez-vous pas tout le prix, et je dois vous le rappeler. Le Baptême est le plus grand des dons du Ciel : c'est un Sacrement divin, par lequel J. C. au moyen de signes visibles et extérieurs répand dans l'ame de celui qui

le reçoit, une sainteté intérieure et invisible, le feu sacré de la charité et les dons de l'Esprit saint. Tout cela a lieu par des opérations ineffables et secrètes qui produisent cette grace de sanctification.

C'est en vertu de cette grace que l'homme qui fut conçu et qui naquit dans le péché, acquiert en un instant une régénération nouvelle et surnaturelle, qu'il est revêtu de l'esprit de Jésus-Christ, et que d'un enfant de colère, il devient un enfant d'adoption, membre vivant du corps mystique de l'Église dont J. C. est le chef, son frère et son cohéritier au royaume de Dieu. Ce changement merveilleux s'opère, et ces effets si étonnans sont produits en nous par les eaux saintes dont nous sommes purifiés par les fontaines de la santé. L'Apôtre écrivoit aux Éphésiens : « Quand nous naquîmes, nous n'étions aux yeux de Dieu que des objets de colère et de haine ; mais à présent Dieu qui est riche en miséricorde, de morts que nous étions, nous fait vivre par l'excès de son amour, en Jésus-Christ et avec Jésus-Christ (*). »

Le Baptême efface donc tous les péchés de l'ame, il la délivre de toutes les peines, il l'enrichit de tous les trésors célestes ; il lui inspire

(*) Aux Éphés. II. 3, 4.

la foi, l'espérance, la charité et toutes les vertus les plus excellentes; il lui imprime le sceau de Dieu, et au nom de la sainte Trinité il grave en lui le caractère indélébile du Chrétien. Ce caractère est incontestablement plus glorieux que tous les titres vains et les futiles distinctions dont l'orgueil humain se nourrit et dont on tire une vanité si insensée, puisqu'il nous fait participer en quelque sorte à l'essence divine, et que nous le portons au tribunal de Dieu, afin d'être reconnus par lui pour disciples de J. C. comme une partie de son peuple, et comme brebis de son bercail.

Le monde ignore ou ne médite pas ces avantages inestimables. Accoutumé à ne juger des choses que par les sens, il n'apprécie que les biens temporels et ne prise point les biens invisibles. Si l'homme pensoit un moment à tout ce qu'il doit à Dieu quand il le purifie, quand il se réconcilie avec lui, et quand par la sanctification du baptême il le délivre des peines éternelles et lui destine une gloire sans fin, il ne pourroit s'empêcher de reconnoître la première dette de son cœur et la plus sacrée. Aveugle et n'ayant de goût que pour ce qui peut flatter ses sens, il ne s'élève point par la pensée à la hauteur de sa vraie grandeur. Quelle comparaison peut-on établir entre des biens futiles et passagers

et ces dons immenses et infinis, parfaits et immortels qui nous viennent immédiatement du père de tous les biens ? dons sacrés qui nous unissent à notre Dieu par une union aussi intime, qu'elle est éternelle et bienheureuse.

Mais si le Baptême est le plus important de tous les biens, puisqu'il nous conduit à posséder tout ce qu'il peut y avoir de plus desirable et de plus grand, il est aussi le plus sérieux et le plus saint des engagemens. En recevant ce Sacrement, l'homme contracte en même temps une dette immense. Dans cette alliance qu'il forme avec son Dieu, dans ce traité mutuel où Dieu lui promet des biens infinis s'il est fidelle, il exige une fidélité inviolable à laquelle l'homme s'engage. Cet engagement est bien étendu, puisqu'il embrasse toute la loi ; il est bien solennel, puisqu'il est contracté envers Dieu, en public, à la face de son Église et en présence de tous les Fidelles.

Dès que l'homme est revêtu du sublime caractère de Chrétien, au même instant où il renaît par l'eau et l'Esprit saint, il est déjà soumis à la loi et à toute la loi du législateur qu'il reconnoît pour son Dieu et pour son père. Dès cet instant, il est indispensablement obligé non-seulement de se soumettre à cette loi divine, mais encore de la professer publiquement, de ne ja-

mais en rougir, de vivre conformément à ses principes, de persévérer dans son observance jusqu'à la mort ; enfin de ne rien faire de ce qu'elle défend, et de ne rien omettre de ce qu'elle prescrit.

Ainsi que l'ennemi commun, le monde et la chair s'opposent opiniâtrément à la pratique de cette loi, et nous portent à la violer par leurs efforts multipliés ; celui qui s'enrôle par le Baptême dans la milice de Jésus-Christ, renonce publiquement au démon et à toutes ses illusions, au monde et à toutes ses pompes, à la chair et à toutes ses perfides douceurs. Il abjure toute erreur qui nous séduit ; toute flatterie et tout attrait qui tendent à nous éloigner de la voie tracée par la loi de son nouveau souverain. C'est pour cela que les Apôtres disoient qu'être baptisé en Jésus-Christ, c'est mourir au péché, à soi-même, à ses passions, à ses sens et à tous les attraits du siècle, pour mener une vie céleste sur la terre.

Ces saints engagemens sont stricts et nombreux, mais nous les avons solennellement contractés envers Dieu. Nous lui avons tous fait ces promesses dans notre baptême ; son ministre les a faites en notre nom ; une partie des fidelles les a entendues ; l'autre nous a servi de garant et les a offertes pour nous, et Dieu daigna les re-

cevoir. Tout s'est passé devant Dieu même, dans son temple et aux pieds de ses saints autels; nous-mêmes nous avons confirmé quelquefois nos promesses dans le cours de notre vie. Quel abus sacrilége, quelle inique profanation dans notre infidélité à des engagemens aussi sacrés, et lorsque nos discours ou nos actions démentent des promesses si authentiques et si dignes de la majesté suprême à laquelle nous nous sommes consacrés !

Par cela même que leur dignité est si relevée, l'abus d'un don d'un si grand prix sera puni du châtiment le plus terrible. Ces Chrétiens emporteront dans les enfers le caractère sublime et ineffable qu'ils prostituèrent; sans cesse présent aux yeux du réprouvé, il augmentera sa confusion; également présent aux yeux de Dieu, il excitera sa colère. Les péchés du Chrétien dérivent d'une malice toute particulière, et ils seront punis avec plus de rigueur : leur énormité s'accroît par la sainteté des conditions. L'Ecclésiastique qui dut honorer son état par la pureté de sa conduite, est plus coupable qu'un simple laïc. Le religieux appelé à une plus grande perfection, est plus coupable qu'un séculier; et un Chrétien l'est bien plus que les infidelles qui ne reçurent point la grace du Baptême. Il eût mieux valu pour *Judas* de n'être pas né; il eût

mieux valu pour le Chrétien impénitent de n'avoir jamais vu le jour, que d'avoir violé et profané un don si inestimable.

Si ce que j'avance est la vérité, lors même qu'il ne s'agit que de cette conduite coupable qui trouve en quelque sorte son excuse dans la fragilité humaine, examinez, Monsieur, ce qu'il en sera des cœurs corrompus qui, non contens de se livrer à tous les vices qui déshonorent leur foi, sans cependant l'anéantir, osent attaquer la foi même; et s'élevant au-dessus de Dieu qui les a créés, de l'Église qui les a instruits et de la Religion chrétienne à laquelle ils se sont consacrés, méprisent tout, attaquent tout et outragent tout? Ils contestent à Dieu le droit d'éclairer les hommes; ils traitent l'Église leur mère comme un imposteur qui voudroit les séduire; et dépouillant la Religion du titre sacré de fille du Ciel, ils la dégradent jusqu'à la rejeter dans la classe des mensonges des hommes.

Pouvez-vous imaginer à quel degré de témérité peut parvenir un esprit qui ose se constituer le juge de tout ce qui est divin, soumettre les attributs de Dieu aux jugemens de sa pensée et rejeter ses oracles, ou parce qu'ils contrarient ses passions, ou qu'ils ne s'accordent pas avec le délire de son orgueil. Si *Adam* aspira à en savoir autant que Dieu, l'incrédule prétend en savoir

davantage puisqu'il désapprouve tout ce qu'il a fait, lorsqu'il ne le trouve pas conforme à la portée de son intelligence. Il prétend au moins en savoir plus que l'Église, plus que les saints docteurs qui l'ont respectée, et plus que tout le peuple Chrétien qui la révère.

Vous pouvez juger par-là de quelle irrévérence et de quelle iniquité s'est chargé le malheureux mortel qui, après avoir reçu et juré sa foi, en fait assez peu de cas pour négliger de s'en instruire, pour ne pas daigner s'imposer le travail de l'examiner, lors même qu'il auroit intérêt à calmer ses inquiétudes et à se livrer au plaisir sans remords. Emporté par une folle témérité, il s'empresse de secouer un joug qui lui semble pénible; il se livre tout entier à ses sens, quoi qu'il en puisse arriver; sans crainte du Dieu qu'il insulte et sans respect pour l'Église qu'il outrage, il se montre infidelle sans prétexte, déserteur sans motif, et apostat par caprice.

Il n'est pas dans mon intention de vous inspirer une confusion que la grace vous a déjà fait éprouver d'une manière salutaire. Je me borne à vous faire connoître que celui qui est tombé dans de si grandes erreurs, doit, lorsque la bonté de Dieu le réveille de sa léthargie, expier ses torts par les plus grands efforts; non-seulement il doit chercher à les réparer auprès de

Dieu par une douleur très-vive, mais encore auprès de l'Église par un respect et une soumission à toute épreuve. Il le doit encore à l'égard de tous les complices et les témoins de son imprudence, par une piété exemplaire et un témoignage public de son respect. Il doit enfin, par des exemples de vertu et de religion, effacer l'impression de ses scandales : il ne lui suffit pas de vivre en bon Chrétien, il doit s'empresser de le paroître. L'incrédule qui affecta de mépriser le Christianisme, doit être aux yeux des hommes plus Chrétien que les autres.

Adorons donc, Monsieur, ce Dieu de bonté qui dans ce moment est au milieu de nous. Jésus-Christ a promis que lorsque deux ou trois fidelles seroient rassemblés en son nom, il seroit au milieu d'eux ; il est donc avec nous, puisque nous sommes rassemblés pour son service et par l'amour que nous lui portons. N'en doutez pas ; ce divin Pasteur qui cherche depuis quelque temps à reconquérir votre ame, nous voit et nous entend. A présent, il répand sa grace dans votre cœur pour en achever la conquête ; il donne de la force à mon zèle ; il jette sur vous un œil de complaisance, parce qu'il apperçoit les effets salutaires de ses inspirations : il n'attend plus que vos promesses pour les recevoir dans son sein.

Vous avez eu le malheur de perdre les graces et les dons qu'il répandit sur vous dans le Baptême, mais vous possédez encore ce caractère sacré, qui par sa nature est ineffaçable, et sa bonté nous a laissé des moyens de recouvrer les dons que nous avons perdus. C'est dans cette intention qu'il a institué un autre baptême dans le sacrement de Pénitence. Il n'est pas si parfait, il est plus pénible que le premier; mais il est l'unique espoir qui nous reste après le naufrage. Avec la grace de Dieu et en dépit des peines et de la honte que nous aurons à surmonter, nous entreprendrons de prendre cette voie. Une pénitence humble, persévérante et soumise, peut réparer tout ce que nous avons perdu.

Ce seroit un grand bonheur que de pouvoir renouveler notre baptême et nous purifier de nouveau par une seconde régénération; mais cela n'est pas possible. L'Église ne permet point de renouveler matériellement les cérémonies de la régénération; il suffit d'y avoir une fois été soumis, pour qu'elles aient gravé en nous le sceau indélébile du Chrétien, et ce seroit les profaner que de les répéter sans utilité. Mais l'Église féconde comme le Dieu qui l'institua, nous ouvre plus d'une route pour le salut. Il y a trois Baptêmes : celui de la sainte aspersion, vous l'avez déjà reçu, et il ne peut se renouveler; celui de

desir qui suffit quand le premier est impossible ; enfin celui de sang, lorsque le néophite le répandant pour la foi chrétienne, se baptise par son propre sang.

Vous pouvez, Monsieur, vous baptiser spirituellement par ces trois moyens. Commencez par rendre graces à Dieu d'avoir été baptisé dans votre enfance ; renouvelez dans votre cœur les vœux de ce baptême ; abjurez de nouveau Satan, le monde et la chair, renoncez-y avec force ; demandez pardon à Dieu de vos infidélités passées ; promettez-lui de faire à l'avenir publiquement profession du Christianisme, et dites-lui avec ferveur et vérité : Seigneur, adorable Jésus, si je n'eusse pas été baptisé, je me baptiserois dans mon propre sang, s'il le falloit. Je sais que le Baptême impose au Chrétien l'obligation de ne jamais déguiser sa foi ; qu'il doit non-seulement la professer intérieurement, mais publiquement. Et moi, Seigneur, je vous promets de perdre mille fois la vie plutôt que de faire ou dire une parole qui puisse démentir ma Religion.

Cet acte que nous ferons en présence de Jésus-Christ, suppléera par le renouvellement des vœux du baptême, au baptême qui ne peut se donner une seconde fois, et j'ose attendre de la miséricorde divine qu'il produira en vous des

effets salutaires. Mais pour y parvenir, il faut croire de cœur et confesser de bouche tout ce que croit l'Église catholique établie par les Apôtres, et parvenue par une succession non interrompue depuis *St. Pierre* jusqu'à nous, par les vicaires de J. C. qui succédèrent à *St. Pierre*, et dont le successeur actuel existe aujourd'hui à Rome. Les principales vérités que cette Religion nous enseigne, sont renfermées dans le Symbole que les Apôtres nous ont laissé eux-mêmes, que nous nommons le *Credo*, et qui est un abrégé de la doctrine et des points essentiels de la foi catholique.

Le Chrétien le moins instruit doit savoir le *Credo*, puisqu'il renferme les vérités indispensables à connoître pour notre salut; et qu'avec son seul secours, nous pouvons renouveler la protestation de notre foi et confirmer notre profession de Chrétiens. C'est la protestation que nous faisons ou que l'on fait pour nous, quand l'Église nous imprime son sacré caractère. Maintenant que vous desirez le renouveler spirituellement, mettons-nous à genoux; offrez à Dieu vos vœux et récitez le Symbole avec foi et piété.

—Le Père se mit à genoux; je l'imitai machinalement. Mais quelles fürent ma honte et ma confusion de ne pouvoir en articuler un seul mot.... Comment m'eût-il été possible de réciter

une prière que je n'avois pas faite depuis mon enfance et que j'avois nécessairement oubliée ? Mon trouble et ma honte étoient si grands que je ne pus proférer une parole. Combien alors j'apperçus avec douleur l'oubli total de Dieu dans lequel j'ai vécu, l'entier abandon de ma vie et l'immense multitude de mes crimes ! Honteux de mon ignorance et profondément indigné contre moi-même, je me jetai à terre, et baigné de larmes que je ne pouvois contenir, je dis au Père d'une voix altérée et entrecoupée que je ne le savois pas. . . . . .

Il s'arrêta un instant, et me pria de ne pas m'affliger. Il m'aida à me lever, me conduisit à mon siége ; et se plaçant près de moi, il me dit : —Si vous supportez avec humilité la honte dont je vous vois pénétré, si vous l'acceptez comme un juste châtiment de votre coupable négligence, et si vous voulez fermement la réparer sans délai avec zèle et ardeur, vous pourrez par-là même obtenir que Dieu ait pitié de votre douleur et vous continue ses graces. Ne songez plus au passé que pour le déplorer et pour vous corriger. C'est aujourd'hui que commence à mourir en vous le vieil homme d'*Adam*, pour que l'homme nouveau de J. C. ressuscite de ses cendres. Dieu qui veut vous adopter au nombre de ses enfans, nous donnera

le temps d'achever l'œuvre de votre sanctification.

Mais, avant d'aller plus loin, il est indispensable que vous appreniez et que vous reteniez de mémoire ce qu'il est absolument nécessaire de savoir pour être Chrétien. Notre Religion renferme des vérités qu'il faut nécessairement savoir explicitement ; ce travail sera court, et vous pourrez facilement les apprendre par cœur. Je vais vous chercher un livre qui dans peu de temps vous apprendra ce qu'il vous est indispensable de savoir ; quant au surplus, il suffit de vous en rapporter et de vous soumettre à la croyance de l'Église. Attendez-moi un instant ; et croyez que ce Dieu qui vous inspire pour votre bonheur des sentimens aussi vifs, vous donnera la confiance en sa miséricorde qui doit vous servir de consolation. Ayez-la toute entière, Monsieur, et songez que plus vous étiez éloigné de Dieu, plus vous lui devez de reconnoissance de venir vous chercher, Soyez en même temps convaincu que sa bonté paternelle brille avec plus d'éclat dans la sollicitude qu'il fait paroître pour un fils injuste qui s'est si long-temps éloigné de ses bras paternels. Veuillez bien attendre un moment mon retour.

—Il sortit et me laissa dans le plus grand trouble. Mes idées s'accumuloient confusément sans

que je pusse m'arrêter à aucune. Dès que je me vis seul, un sentiment nouveau, mais profond, qui se composoit de ma douleur, du mépris de moi-même, de mes espérances et de ma gratitude, me porta par une impulsion presque irrésistible, à me jeter à genoux et à élever mon cœur au Ciel. Oui, *Théodore*, ce cœur avili qui, semblable au reptile impur, n'avoit jamais rampé que sur la terre, et qui pendant une si longue suite d'années n'avoit jamais su s'élever au Ciel, s'élança directement jusqu'à la Divinité.

Je ne me rappelle plus ce que je lui disois; peut-être ne savois-je que lui dire : j'ignore si je pus rien articuler. Mes sens étoient trop troublés pour former un discours suivi, mais mon cœur lui parloit; je demandois pardon, j'implorois son assistance, et mon langage le plus positif consistoit dans mes larmes et mes gémissemens. Ce fut dans cet état que le Père me trouva lorsqu'il rentra. Après m'avoir consolé et m'avoir engagé à m'asseoir, il me donna un petit livre, dans lequel il me montra ce que je devois apprendre.

Ce retard de quelques jours, me dit-il ensuite, ne sera pas perdu. Tandis que vous apprendrez ce qu'un Chrétien doit nécessairement savoir, nous mettrons ce temps à profit pour l'employer à des sujets qui ne sont pas moins importans. Je chercherai à vous donner une idée de

la Religion chrétienne, à vous en expliquer l'esprit; et ces conférences vous seront sans doute très-utiles pour mieux comprendre ce qu'elle nous enseigne : rien ne peut nous exciter davantage à l'estimer et à l'aimer que le bonheur de la bien connoître. S'il existe tant de Chrétiens foibles ou pervers, c'est parce qu'en général notre éducation est très-défectueuse en cette partie, et qu'il y a fort peu de personnes qui la connoissent comme ils le devroient.

On reçoit le Baptême dans l'enfance la plus tendre, dans un âge où l'on ne peut connoître ni l'étendue de l'engagement que l'on contracte, ni les beautés de la Religion que l'on embrasse, ni l'immense félicité à laquelle elle doit nous conduire. Dans l'âge de raison, peu de gens connoissent l'importance de cet objet, et s'avisent de penser qu'ils devroient en faire l'étude continuelle de leur vie; il en est bien moins encore qui s'y appliquent aussi sérieusement que l'objet le mérite. Les uns se pervertissent et se livrent à toutes les iniquités que la Religion réprouve; d'autres croient faire beaucoup, en récitant quelques prières et en entendant la Messe les jours de fête. Le plus grand nombre est moins occupé de la crainte de Dieu et de son service que de leurs plaisirs, de leur fortune et de leur aisance : il en est infiniment peu qui cherchent à

connoître l'essence ou l'esprit de leur Religion, dans la vue de remplir avec exactitude les obligations qu'elle nous impose.

De là résulte l'égarement des uns, et la foiblesse ou l'ignorance des autres. Rien n'est plus important dans le monde que de connoître les lois auxquelles nous avons été soumis en recevant le Baptême, et les conditions sous lesquelles nous fûmes admis par l'Église, lorsqu'elle nous incorpora dans la congrégation de ses Fidelles. Le Baptême est un contrat réciproque entre Dieu et le Chrétien ; celui-ci renonce à tout sentiment désordonné et contraire à la loi divine, à toute affection vicieuse et condamnable ; il reconnoît Dieu pour son unique souverain, pour la source et le principe de tout pouvoir, de toute vertu et de toute sainteté ; il reconnoît J. C. pour son fils unique, pour son Dieu, son rédempteur et son médiateur. Il a promis de garder ses préceptes, d'aimer Dieu par-dessus tout et son prochain comme lui-même, enfin de ne pas s'écarter d'un seul point de sa divine loi.

Dieu lui a promis par l'organe de l'Église, que s'il remplit ses obligations avec fidélité, il lui donnera une éternité de gloire. Comme il sait qu'il est foible et que la dégradation de sa nature ainsi que le grand nombre de ses ennemis l'exposent à des périls perpétuels, il lui a offert

de le secourir dans ses tentations : il lui a promis son secours toutes les fois que dans les combats qu'il aura à soutenir il implorera son aide avec confiance. Il lui a bien plus promis encore ; il l'a assuré que si malgré sa grace, la foiblesse de l'humanité succombe sous les attaques de la concupiscence, et s'il ose violer les préceptes de la loi divine, sa miséricorde sera prête à le recevoir dès qu'il y recourra avec la contrition du cœur, et c'est dans cette vue qu'il a institué le sacrement de Pénitence.

Voilà donc, Monsieur, un contrat bien réciproque, une convention bien mutuelle sur un objet de la plus haute importance ; car il s'agit de la vie éternelle. Or peut-il exister rien au monde qui intéresse plus vivement le Chrétien que les clauses de ce contrat ? ne doivent-elles pas être sans cesse présentes à son esprit ? Peut-il méditer trop souvent et avec assez d'attention les conditions auxquelles un si grand bien nous est assuré, pour se soustraire au danger de le perdre ? A quoi celui qui a été assez heureux pour acquérir le titre de fils de Dieu et le droit de l'appeler du doux nom de père, peut-il mieux employer toutes les lumières de sa raison, dès qu'elle commence à l'éclairer, si ce n'est à étudier des obligations que lui imposent une dignité si relevée et le danger de perdre une vocation si sublime ?

Comment l'homme qui par sa nature n'est qu'une foible argile, dont la condition est si misérable et si fragile, qui nourrit en lui-même des tyrans impérieux qui l'arment sans cesse contre la loi de Dieu et les préceptes de sa Religion, et qui à chaque instant l'exposent à manquer à ce qu'il a promis; comment, dis-je, l'homme n'emploîroit-il pas tous les moyens que cette même Religion lui offre, pour résister à leurs attaques et se prémunir contre des ennemis aussi dangereux? Dieu, il est vrai, ne lui demande pas des choses impossibles, puisqu'il l'aide par le secours de sa grace; et qu'avec son assistance il peut aisément accomplir tout ce que la loi prescrit. Mais comment obtiendra-t-il cette grace, s'il ne la demande pas? comment la demandera-t-il pour accomplir la loi, s'il ne la connoît pas? comment appréciera-t-il la difficulté de l'accomplir, s'il ne la médite pas? Et comment celui qui ne considère ni la grandeur de ce qu'il s'expose à perdre ni l'urgence du péril, pourra-t-il sentir la nécessité du secours?

D'un autre côté, le Chrétien ne doit pas perdre de vue une vérité qui peut l'aider puissamment à accomplir les obligations qu'il contracte; tout ce que la loi divine lui prescrit est pour son plus grand avantage. Ses préceptes sont tels que lors

même

même que nous ne serions pas obligés de leur obéir, notre propre intérêt demanderoit que nous les suivissions. Examinez bien le décalogue, et vous verrez que tout ce qu'il nous défend est précisément tout ce qui peut nuire à notre bonheur temporel; et que si ses préceptes étoient suivis, l'orgueil, l'avarice, l'impureté et tous les vices disparoîtroient de dessus la terre. Tout ce que les Commandemens de Dieu nous prescrivent tend à notre propre utilité; car il ne peut y avoir d'action ou d'omission repréhensibles qui ne finisse par être nuisible au public ou au particulier. Le mal que nous faisons à autrui finit par retomber sur nous-mêmes, puisqu'il nous expose à la rigueur des lois humaines, détruit notre réputation et éloigne de nous le bonheur, la santé et la paix de la conscience, qui sont les biens les plus précieux dont on puisse jouir sur la terre.

Ainsi lorsque Dieu nous ordonne de résister à l'impulsion mortelle du vice, il nous prescrit notre propre bonheur. Quels peuvent être les résultats de l'impureté, de l'intempérance, de la colère, de la vengeance et de toutes les autres passions injustes et violentes, si ce n'est le trouble, le désordre et tous les maux qu'elles entraînent à leur suite? La philosophie du paganisme a reconnu elle-même la nécessité et l'im-

portance de cette morale sage et prudente. Elle a bien senti que c'étoit l'unique moyen de rendre moins pénible le moment orageux de notre passage sur la terre; et que si on accordoit tout aux passions, il seroit impossible de ne pas altérer la paix de l'ame, sans laquelle l'esprit n'éprouve qu'affliction et inquiétude.

La Religion ne se borne pas à nous préserver du mal, elle nous prescrit la vertu, mère féconde de biens infinis. Dieu nous recommande la charité fraternelle, cet amour mutuel entre les hommes, qui nous oblige à nous regarder tous comme frères, comme fils du même père, et par conséquent à nous aider mutuellement de tous les secours que prescrivent l'humanité, la modération et la justice; elle nous inspire l'éloignement de tout ce qui est erreur ou mensonge; elle nous commande enfin des vertus de plusieurs sortes, et dans toutes elle nous prescrit ce que la nature nous a déjà indiqué comme nécessaire à notre propre bonheur. Elle nous commande tout ce dont la privation ou l'absence feroit notre malheur, ou altéreroit le bonheur dont nous jouissons.

Il y auroit donc du délire à ne pas appercevoir les notions les plus simples de la raison, à ne pas reconnoître que quand Dieu daigna nous donner ses ordres divins, son amour arrangea

tout pour notre bien. Cette considération doit faire sentir au Chrétien l'injustice de celui qui, au lieu de rendre graces à Dieu d'une condescendance aussi paternelle, ose censurer ses préceptes, en blâmer la rigueur, et se plaindre d'une loi dont l'observance, après l'avoir rendu heureux sur la terre, doit lui procurer dans le Ciel une gloire sans fin.

Puisque la miséricorde de Dieu, Monsieur, vous donne le desir et le temps d'acquérir ces importantes connoissances, cherchons à méditer avec l'attention la plus sérieuse l'esprit de la Religion chrétienne ; voyons en quoi consiste la véritable piété et quelles sont les pratiques qui doivent caractériser le Chrétien. Peut-être s'y est-il joint des habitudes populaires que peuvent excuser en quelque manière l'ignorance ou la simplicité d'une foi plus ardente qu'éclairée ; mais Dieu et la raison nous prescrivent de savoir et de connoître ce que la Religion demande, pour nous conformer à son esprit et offrir à la Divinité un hommage raisonnable.

Le Chrétien a des obligations et des dévotions. Les premières sont essentielles, nécessaires et indispensables ; tels sont les préceptes qui nous viennent directement de la main de notre divin Législateur, de la part de ses Apôtres formés à son école, ou à celle de l'Église son interprète fidelle.

Quelle institution plus salutaire, plus bienfaisante et plus digne de la bonté de Dieu que celle du sacrement de Pénitence, source inépuisable de graces pour tout pécheur qui par son moyen peut effacer les taches que lui a fait contracter sa fragilité ! Quel don incomparable que celui de la sainte Eucharistie qui prodigue à l'homme par anticipation les délices du Ciel, lui permet de recevoir dans son sein le même Dieu qui fera un jour sa félicité, et en attendant le console dans le cours de cette vie passagère ! Parmi les véritables institutions chrétiennes, celles-ci doivent occuper de préférence notre cœur.

Il est d'autres pratiques pieuses qui peuvent être bonnes, qui toutes sont utiles dès qu'elles alimentent la piété et sont conformes à l'esprit de la sainte Église. Mais pour bien les régler, il faut distinguer celles qui sont obligatoires d'avec celles qui sont de surérogation et qui ne doivent avoir lieu que lorsque les premières sont accomplies. Généralement elles nous sont salutaires en ce qu'elles concourent à maintenir dans nos cœurs un sentiment pur de respect et d'adoration pour l'Être suprême de qui nous dépendons ; le desir d'imiter et d'aimer notre Rédempteur, notre unique modèle ; l'hommage de notre vénération envers les Saints, les amis de Dieu et nos intercesseurs auprès de lui, et l'esprit de

soumission aux lois qu'il nous a dictées dans l'Évangile, et à celles que l'Église nous impose en son nom et d'après son autorité.

Sans ces principes qui doivent diriger l'esprit et l'intention de toutes les actions du Chrétien, la dévotion cesseroit de lui être utile : l'essence inaltérable de sa Religion, est que Dieu l'auteur, la cause universelle de tout et le seul principe de notre existence, est l'être auquel nous devons tout. Notre premier devoir est de l'aimer, non-seulement parce que notre félicité dépend de sa main toute-puissante, mais encore parce qu'il est en lui-même infiniment aimable par ses attributs et ses perfections. Il nous aime, il desire notre bonheur, il veut et peut nous récompenser; dans le Baptême, nous nous sommes consacrés à son service; nous lui avons juré foi et obéissance : enfin dans toutes nos actions et nos pensées, nous ne devons aspirer qu'à lui prouver notre desir de le servir et de lui plaire.

Ici-bas nous nous attachons par intérêt à nos supérieurs ou à nos souverains; nous les servons avec fidélité, nous les aimons de tout notre cœur, et notre amour ainsi que notre respect s'augmentent en proportion de leurs faveurs ou de leurs bienfaits. Quel souverain peut être comparé à celui qui crée lui-même les souverains?

Non-seulement il est grand et aimable, il est encore la grandeur, la beauté, l'amabilité d'où dérive tout ce qui dans le monde paroît orné de quelques-uns de ces attributs. Seul il a dans ses mains l'existence, la conservation, et tous les biens de la terre, sans parler de ceux de la gloire éternelle.

La raison et la nature se réunissent donc pour nous apprendre que notre respect et notre amour doivent avoir pour unique objet le Tout-Puissant qui nous a créé. *St. Ambroise* disoit que ce sentiment qui doit dominer tous ceux de notre cœur est le fondement de toutes les vertus, et que Dieu l'exige de nous, parce qu'il est indispensable à notre propre bonheur. Nul ne peut être heureux ici-bas, si ce n'est celui qui n'a d'autre volonté que celle de Dieu et qui est prêt à abandonner tout pour lui. Et que l'homme ne lui doit-il pas ? Qui pourra concevoir l'étendue d'une obligation qui est infinie ? La foi seule peut y atteindre ; l'homme stupide et grossier ne peut l'expliquer ; heureux s'il sait aimer et adorer en silence.

Demain, si vous le permettez, Monsieur, nous entamerons cette conférence. Consolez-vous dès ce moment, en songeant que vous êtes déjà dans les bras de Dieu, et que sa bonté nous accordera et le temps et sa grace pour achever

son ouvrage. Le Père se retira. Et, moi, mon cher *Théodore*, sans perdre un seul instant, je m'occupai à apprendre ce qu'il m'avoit prescrit ; ce travail prit une grande partie de la nuit. Je desirois tout apprendre ; mais à force de vouloir tout embrasser, je n'apprenois rien. Adieu, mon ami.

LETTRE DIX-HUITIÈME.

Le Philosophe à Théodore.

Le Père, après avoir cherché à m'encourager à poursuivre mon entreprise, me parla ainsi : Hier, Monsieur, nous convinmes que je tâcherois aujourd'hui de vous donner une idée de la Religion chrétienne, et de vous en développer l'esprit d'après les principes de la foi. Je vais m'acquitter de ma promesse autant que mes foibles moyens pourront me le permettre ; j'essayerai de le faire avec le plus de simplicité et de clarté que je le pourrai. La Religion a sa beauté propre et n'a pas besoin d'ornemens étrangers. La simplicité dans l'expression est la parure qui lui convient le mieux.

La Foi nous apprend qu'il y a un Dieu créateur, cause première de tout ce qui existe ; que ce Dieu est unique, incréé, tout-puissant et éternel, et que par sa volonté il donna l'existence aux choses visibles et invisibles qui ne subsistent que parce que sa providence les maintient et les gouverne. Elle nous dit encore que c'est le même Dieu qui dans le Symbole de la foi est appelé Créateur du ciel et de la terre ; qu'il fut connu et adoré des Juifs, qu'il le fut également

par les Gentils, mais que ces derniers profanèrent son culte par un mélange absurde de fables et de superstitions.

Elle nous enseigne que ce Dieu unique qui ne tient son existence que de lui-même, est le seul des êtres qui existe par sa propre nature; il est le centre, la racine et le principe de toutes les perfections, puisque tout ce qui lui doit l'existence, lui doit aussi toutes les bonnes qualités dont il est revêtu; tout bien, toute sainteté, toute perfection dans ses créatures dérivent de sa perfection originaire et primitive, la source unique de tout bien.

Ce Dieu, par la fécondité, la richesse et la plénitude de son savoir, produisit en lui-même ou engendra dans son sein l'idée de son esprit divin; c'est-à-dire son verbe, sa parole intérieure, sa raison, son intelligence, sa sagesse, la vérité même qui est la pensée éternelle de Dieu.

Dieu produisit cette idée de son esprit divin, ce verbe qui est de sa propre nature et qui existe éternellement en lui, par lequel il créa le monde, le soutient et le gouverne. Il l'engendra dans son sein dès l'éternité, et le forma de sa propre substance; ainsi nous l'appelons son fils. Comme Dieu le père ne peut point ne pas s'aimer lui-même, puisqu'il est infiniment aimable, il ne peut

pas non plus ne pas aimer son propre fils aussi parfait que lui et aussi souverainement aimable. Par la même raison, le fils ne peut manquer d'aimer son père qui lui a donné sa propre existence et ses mêmes perfections.

De cet amour ineffable qui unit le père et le fils, procède le Saint-Esprit qui est de la même nature que le père et le fils, puisqu'il n'est autre chose que l'amour des deux. De cette manière, quoique la nature divine soit unique et indivisible, il y a réellement en elle trois relations distinctes que nous distinguons sous le nom de personnes, quoique les trois ne soient qu'une même substance. S'il étoit possible d'user de comparaison à l'égard d'objets aussi supérieurs à notre intelligence, on pourroit dire que ces trois relations subsistent dans l'essence divine, de la même manière que la mémoire, l'entendement et la volonté dans notre ame, qui forment trois puissances distinctes en nous et qui existent dans notre ame, dont cependant la nature est unique, simple et indivisible.

Telle est l'idée que nous pouvons nous former de l'incompréhensible mystère de la sainte Trinité, premier article de foi dans la Religion Chrétienne; mystère qui demeura long-temps caché dans le sein de Dieu : quoique l'on en trouve quelques notions dans l'ancien Testament,

elles n'étoient pas assez claires pour que les hommes pussent les entendre. Il est certain que dès le principe Dieu avoit promis un Messie, mais peu d'hommes surent que le Messie seroit son fils unique, sa sagesse incréée, son verbe divin, né dans l'éternité de son propre sein, en un mot Dieu lui-même.

Ce fut ce Fils unique qui descendit du Ciel, s'unit à la nature humaine, et se fit homme pour sauver les hommes; ce fut lui qui dans le cours de sa mission divine nous découvrit ce secret miraculeux que la raison humaine n'eût jamais pu ni découvrir ni inventer. Ce fut lui qui nous donna une idée claire de la nature divine, en nous apprenant d'une manière précise et non équivoque, que son divin Père l'avoit engendré dans l'éternité, de sa propre substance, et que l'esprit de tous deux procédoit de leur mutuel amour. Quoiqu'il daignât nous dire ouvertement qu'il procédoit de son Père par qui il avoit été engendré, et qu'il étoit réellement et vraiment son Fils, il ne nous expliqua point comment l'Esprit saint procède des deux; il se contenta de nous dire que son Père et lui avoient produit le Saint-Esprit qui est une personne distincte des deux autres.

Voilà ce que croit le Chrétien, et ce qu'il croit parce que J. C. l'a dit. Après que ce divin

Sauveur eut donné des preuves aussi claires et aussi évidentes qu'il étoit Dieu, seroit-il possible de ne pas croire ce qu'il nous dit ? Qui pouvoit connoître mieux que lui la nature divine ? Qu'importe que notre raison ne découvre pas clairement tous les rapports que renferment des mystères aussi obscurs ? Aurions-nous des organes propres à pénétrer ce qui est divin, nous qui ne pouvons qu'à peine concevoir ce qui est humain ? Comment celui qui ignore la nature de la brute, pourra-t-il parler dignement de l'essence et des attributs de Dieu ? Ainsi abandonnant la prétention de comprendre ou d'expliquer le mystère de la Trinité, le Chrétien se borne à étudier et à connoître ce que J. C. a daigné dire, pour croire et adorer : c'est parce que J. C. l'a dit, qu'il croit que Dieu est un et en trois personnes; un, dans son essence, et en trois, parce que cette essence unique renferme trois personnes réellement distinctes.

Lorqu'on dit qu'il y a trois personnes, n'imaginez pas, que ce nom de personnes ait la même signification dans la nature de Dieu que dans notre idiome familier; qu'il signifie ce que nous entendons quand nous disons que *Pierre*, *Paul* et *Jean* sont trois personnes distinctes. Il y a une différence infinie entre Dieu et les hommes; mais nous employons cette expression, et les saints

Pères s'en sont servis avant nous, pour distinguer le Père du Fils, et le Saint-Esprit du Fils et du Père, n'ignorant point qu'elle est défectueuse par rapport à l'imperfection du langage des hommes. Quoique nous ne puissions pas nous mieux expliquer, nous cherchons à élever notre esprit et à confesser avec l'Église qui croit avec respect aux paroles de Jésus-Christ, que l'essence de Dieu qui est une, simple et indivisible, renferme en soi la toute-puissance qui est le Père, la sagesse ou le verbe intérieur qui est le Fils, et l'amour avec lequel tous deux s'aiment et qui les unit, qui est le Saint-Esprit.

Ce mystère est par sa nature, si grand et si élevé, que les esprits les plus sublimes se perdent dans sa contemplation, car la Divinité est un abyme inépuisable de majesté et de grandeur. Mais pour le croire, ne suffit-il pas de savoir que J. C. l'a dit et que J. C. est Dieu ? C'est pour cela qu'il est expliqué d'une manière particulière dans le Symbole de notre foi ; et quand nous disons ou chantons le *Credo*, nous faisons particulièrement profession de croire et d'adorer le mystère de la très-sainte Trinité.

Lorsque nous nommons Dieu, lorsque nous lui demandons son secours ou que nous nous adressons à lui de quelque autre manière, notre intention se dirige alors vers ce Dieu, un en

trois personnes, vers ce Dieu indivisible et tout-puissant, qui a tout tiré du néant, qui est présent à tout, qui fait jouir les Bienheureux de l'immensité de sa gloire, et qui veut nous accorder la même félicité; vers ce Dieu, notre seul souverain Seigneur et notre unique bien, à qui nous devons adresser nos prières, et qui seul est l'objet de notre religieuse adoration.

Son principe est l'amour et la crainte. Dieu est infiniment bon et juste. Il est dans son essence de chérir la vertu et de détester le vice. Il nous ordonne de suivre ses lois et de résister à l'attrait de nos passions. Il a le pouvoir de nous punir, et il nous a déclaré qu'il en useroit si nous refusions de lui obéir. Tels sont les principes qui établissent la nécessité de notre obéissance, pour ne pas nous exposer aux effets redoutables de sa colère. On doit donc en conclure que le pécheur n'a point la crainte qu'il devroit en avoir, lorsque malgré le danger qui le menace, il se laisse dominer par ses passions, ou que se reposant sur l'espoir incertain de l'appaiser dans la suite, il s'abandonne avec une fausse sécurité au torrent de ses vices.

Mais indépendamment d'un aiguillon aussi puissant, il en existe un plus noble et qui agit avec plus de force sur les ames généreuses, c'est celui de l'amour. Que nous dit le premier

et le plus essentiel des Commandemens? *Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton ame et de tout ton esprit.* En effet que peut aimer l'homme, si ce n'est son Dieu à qui il doit tout? et peut-il faire moins que de chérir un si bon père dont les attributs seuls doivent l'enflammer d'admiration et d'amour? Les motifs que nous avons pour l'aimer et pour prouver notre amour bien plus par nos actions que par nos paroles, sont infinis et sans nombre. Cet amour tendre et respectueux doit être le sentiment dominant de notre cœur, et nous empêcher de rien faire qui puisse l'offenser. Il doit nous exciter à l'avoir sans cesse présent, à ne jamais détourner de lui les yeux de notre ame, et à lui renouveler sans cesse les actes de notre adoration et de notre amour. Notre propre intérêt nous y invite, puisqu'il a daigné nous assurer qu'une félicité sans fin seroit le prix de cet amour que nous devrions avoir, même sans cette espérance, et qu'il récompenseroit notre obéissance, la moindre des obligations d'un fils envers son père ou d'un esclave envers son maître.

Quoique la Religion doive l'adorer en tout lieu, puisqu'il est Dieu par-tout, et que son immensité remplit tout, elle doit l'adorer plus spécialement dans ses temples où il réside comme

sur un trône invisible, où il nous accueille d'une manière plus intime. Les temples sont d'ailleurs consacrés à sa gloire, ils sont le point où les fidelles se réunissent pour lui offrir leurs adorations et lui rendre le culte qui lui est dû. C'est là que nous devons plus particulièrement élever nos cœurs à lui, pour reconnoître sa grandeur et notre dépendance, et pour adorer sa majesté infinie. C'est là que nous devons le bénir, lui demander que son nom soit glorifié par toute la terre, et que sa divine volonté soit faite en tout lieu.

Nous ne devons pas connoître d'autre but dans toutes nos actions, même les plus indifférentes et les plus ordinaires, comme le travail, les repas et le sommeil; nous ne devons faire tout cela, que parce que Dieu veut que nous le fassions. Aussi l'Église nous prescrit-elle de commencer toutes nos actions par le signe de la croix, signe du Chrétien auquel se joint cette expression : *Gloire soit au Père, au Fils et au Saint-Esprit;* pour nous faire comprendre que nous ne devons rien faire que pour la gloire de ce Dieu, un en trois personnes.

Nous ne sommes que de foibles et misérables créatures. Nous gémissons toujours sous le poids de péchés plus ou moins graves, qui nous rendent plus ou moins coupables; sans cesse nous avons besoin

besoin de pardon, et nous ne devons pas nous lasser de le demander. Demandons-le donc continuellement à ce Père miséricordieux qui seul peut nous l'accorder. Demandons-le lui avec la douleur sincère de l'avoir offensé, et dans la ferme résolution de ne plus pécher. Cette prière a moins besoin d'être exprimée que d'être sentie, elle doit être en nous une affection du cœur. Il est moins nécessaire de parler que de sentir vivement. Dieu qui lit dans le fond des cœurs ne se plaît que dans la sincérité de l'intention. *Mon Dieu ! ayes compassion de ta pauvre créature, et viens à son secours.* Ce peu de mots suffisent pour exprimer la douleur active qui doit être le sentiment habituel du pécheur; et si le cœur les prononce intérieurement avec sincérité, sa voix ne sauroit manquer de parvenir jusqu'au trône de Dieu.

L'Église nous indique le principe le plus pur de cette douleur. Cette mère sainte nous apprend que tous les motifs qui nous détournent d'offenser Dieu, sont bons; que tous ceux qui produisent le repentir des offenses commises, le sont également; mais que le meilleur, le plus juste et le plus noble de tous est dans l'amour de Dieu. C'est-à-dire que nous devons puiser le repentir et l'horreur de nos fautes dans la douleur d'avoir offensé le Dieu de toute bonté, et que

nous devons prendre la résolution de réformer nos habitudes pour ne plus offenser un Dieu aussi saint qu'il est grand, un père aussi puissant qu'il est tendre. Cette douleur qui n'est pas fondée sur notre seul intérêt, mais qui a sans cesse sous les yeux l'ingratitude, l'injustice et l'iniquité dont nous nous sommes rendus coupables envers un Dieu si digne de notre amour, est ce que l'on nomme la contrition. Ce motif le plus grand et le plus noble de tous, peut devenir assez vif et assez efficace pour suffire seul à la justification du pécheur.

La conscience délicate, le cœur timoré de celui qui s'observe avec soin, qui veille continuellement à ne rien faire qui puisse déplaire à Dieu; qui, dans sa conduite, agit bien moins pour obtenir ses récompenses et éviter ses châtimens, que pour complaire à un Dieu si digne d'être aimé, pour ne pas offenser un Père à qui nous devons tout et que nous devons mettre au-dessus de tout, est le sentiment le plus digne d'un Chrétien. C'est une crainte filiale, l'affection d'un amour tendre, le sentiment qui honore et glorifie le plus l'amour divin, et le plus sublime effort de la vertu chrétienne; sentiment bien supérieur à la corruption de notre nature, mais qui s'obtient par la grace et que l'exercice entretient.

Il est ordinairement le fruit de la prière sincère et fervente; mais avant de nous en occuper, revenons aux premières notions de la Religion. Le Chrétien doit donc invoquer et adorer la sainte Trinité, en s'adressant au Père éternel par la médiation de son Fils, et avec la grace et le secours du Saint-Esprit. Le Sauveur lui-même nous prescrit de nous adresser à son Père, quand il nous dit (*) : « Lorsque vous voulez prier, retirez-vous dans l'endroit le plus secret de votre maison, et votre Père qui connoît vos plus secrètes pensées, vous écoutera. » Il nous apprend encore à adresser au Tout-Puissant l'Oraison dominicale, la meilleure de toutes les prières, et nous assure que tout ce que nous demandons à Dieu au nom de son Fils, nous sera accordé.

L'Église, notre mère et notre guide, dont nous devons suivre les exemples, adresse d'abord ses prières à Dieu le père, qui dans l'ordre est la première personne; elle les continue, en interposant la médiation du Fils, parce qu'elle sait que nous ne pouvons rien obtenir que par ses mérites; elle les termine enfin en invoquant le Saint-Esprit, parce que son intention est d'adorer et de glorifier la très-sainte Trinité toute entière.

Quoiqu'il soit impossible de diviser ce qui est

(*) Matth. VI. 6.

indivisible, et que l'on ne puisse même concevoir une personne sans les autres, à raison de la connexion inséparable de leur substance, et quoique toutes aient la même essence et les mêmes attributs, notre intelligence d'après l'Église, leur attribue des rapports particuliers. La Religion nous indique aussi que pour que nos prières soient conformes à l'esprit du Christianisme, il faut qu'elles s'adressent d'abord à Dieu le Père éternel, le créateur de toutes choses; qu'elles s'appuient sur les mérites de son fils l'Homme-Dieu et le Rédempteur du monde; qu'elles sollicitent l'intercession de l'Esprit divin, afin qu'il demande en nous et avec nous pour rendre notre prière digne d'être écoutée. Nous ne devons jamais en priant séparer une personne des autres, toutes trois sont le même Dieu, unique, indivisible et éternel à qui nous devons l'existence, le Dieu de qui nous tenons les biens de la terre et dont nous devons attendre ceux du Ciel.

Il est impossible, Monsieur, que l'homme puisse se former une idée juste de ce mystère. Il s'élève trop au-dessus de la sphère de notre intelligence. Nous le croyons, parce qu'il nous a été révélé, parce que l'Église le croit et que les raisons qui nous y déterminent sont aussi invincibles qu'elles sont au-dessus de notre foible compréhension. L'homme ne peut non plus se

former une idée de Dieu seul en trois personnes, parce que Dieu étant immense et invisible, ses sens ne peuvent lui présenter aucune image qui s'adapte à cette idée et qui s'y rapporte. Les peintres ont cherché à satisfaire l'imagination en la représentant sous une forme sensible, mais ne pouvant la trouver que dans les formes matérielles, ils ont peint le Père sous la figure d'un vieillard vénérable qui tient le monde dans sa main, et le Saint-Esprit sous celle d'une colombe; ces images sont tout à la fois grossières et très-imparfaites.

Le Père éternel n'a aucune ressemblance avec les créatures, et ne peut être caractérisé par des traits humains ni par les rides de la vieillesse. L'Esprit saint a pris la forme d'une colombe et de langues de feu, pour se rendre visible; mais il est à une distance infiniment supérieure de quelque objet terrestre que ce soit. Le Fils de Dieu seul ou la seconde personne de la Trinité, a laissé à notre foi une image visible. Comme il s'est fait homme, notre imagination peut le suivre dans le cours de sa vie pendant son enfance, pendant sa virilité ou au moment de son crucifiement. Sa divinité ne peut tomber sous nos sens; mais les traits de son humanité nous indiquent qu'il est notre Sauveur, le vrai Dieu et le vrai Homme.

La dévotion que nous devons avoir pour cet

Homme-Dieu, n'est pas seulement une obligation essentielle, elle est une condition indispensable pour obtenir la vie éternelle. Nous ne pouvons nous sauver qu'au nom de JÉSUS. Dieu n'entend nos prières et ne nous accorde rien que par ses mérites ; mais il accorde tout par ses mérites et par sa médiation. Tels sont les principes du Christianisme ; et si l'on considère toutes les actions et tous les événemens de sa vie, ses humiliations, ses douleurs, et particulièrement sa passion et sa mort, nous verrons que tout ce qu'il a fait, tout ce qu'il a souffert, n'a pu être fait ni souffert que pour nous, puisqu'étant par sa nature l'innocence même, il n'avoit besoin d'aucune expiation. Pour peu que notre cœur soit sensible, pourroit-il oublier un instant tant de preuves d'amour, et ne pas répondre à tant de bienfaits par la reconnoissance la plus vive et par l'amour le plus ardent ?

JÉSUS est l'auteur de toute grace et la source d'où dérive tout bien spirituel. C'est son sang qui, dans le baptême, efface en nous la tache du péché originel et nous rend enfans adoptifs de Dieu. C'est J. C. qui nous obtient le pardon de toutes les fautes que notre dépravation et notre foiblesse nous font commettre, lorsque nous en avons une douleur sincère ; car il est l'unique médiateur entre Dieu et les hommes. Il n'est

point de graces que nous ne puissions obtenir par le sang précieux qu'il a répandu pour nous et qu'il offre sans cesse à son Pere. C'est enfin J. C. qui a recouvré et qui nous a rendu nos titres à la vie éternelle.

Jamais les portes du Ciel ne se sont ouvertes et ne s'ouvriront que par lui. Personne n'y entrera qu'à l'aide des mérites de l'Agneau de Dieu, de la victime qui seule peut expier nos iniquités; c'est pour cela qu'on lui donne le nom de Sauveur, qui ne peut convenir qu'à lui seul. Doux nom, qui doit enflammer notre amour et nous rappeler l'obligation de demander son secours et de placer en lui toute notre confiance! Comme il est consubstantiel avec son Père, il peut tout, puisque l'Évangile nous dit que son Père a placé tout son pouvoir entre ses mains, et qu'il le lui a donné sans bornes dans le Ciel et sur la terre.

Nous devons donc adresser nos prières à ce divin Sauveur, pour qu'il nous pardonne nos péchés; mais ordinairement on implore la miséricorde du père par les mérites du fils, les seuls qui puissent obtenir les graces de l'Auteur de tout bien. Quand nous nous approchons de J. C. dans son sacrement, soit pour l'adorer ou le recevoir, notre cœur qui devient alors un trône de son amour, s'élève directement à lui, et c'est le moment le plus favorable pour lui demander

la guérison de tous nos maux, pour le prier de nous fortifier, de nous guider dans le chemin du Ciel, et de nous accorder les secours dont notre foiblesse et notre misère ont un si pressant besoin. Quand on considère que ce Dieu si bon, non-content d'avoir versé son sang pour nous racheter, daigne descendre dans nos cœurs, et habiter avec de foibles créatures, indignes d'une faveur qui n'a point d'exemple ; comment pouvoir s'abstenir d'aimer un maître si doux et un bienfaicteur si aimable ?

St. Paul prononce anathème contre celui qui n'aime pas Jésus-Christ ; et la base de notre Religion consiste à aimer et à adorer non-seulement le maître et le créateur de tout, mais encore notre divin Sauveur. Si nous devons de l'amour et de la reconnoissance à celui qui nous a créé et conservé, pourrions-nous ne pas avoir les mêmes sentimens pour celui qui nous a racheté par le sacrifice de la croix, qui nous a restitué nos droits à la gloire éternelle, à celui enfin qui daigne dans son sacrement être notre vie et notre force. Tel est le véritable esprit du Christianisme ; sans lui personne ne peut se sauver : par lui et par l'observance des préceptes de Dieu et de l'Église, la grace nous conduit à la gloire.

Nous ne pouvons donc avoir une véritable piété que lorsqu'elle nous élève à Jésus-Christ ;

et l'on peut juger de la solidité de la Religion de quelqu'un par le profond respect qu'il lui porte, soit dans les temples, soit dans les cérémonies religieuses et publiques. Pouvons-nous en effet, lorsque le Roi des rois paroît en personne au milieu de ses vassaux, moins faire que de courir avec empressement au-devant de lui pour le suivre et l'adorer? Cette preuve d'amour appelle sa miséricorde et nous attire de nouvelles graces. Mais cette dévotion extérieure n'est rien, si elle n'est l'effet d'un sentiment intérieur qu'on doit considérer comme l'ame de l'expression extérieure; nous en parlerons plus au long lorsque je vous entretiendrai de sa vie, de sa doctrine, de sa passion et de sa mort, qui furent les derniers traits de générosité par lesquels il manifesta son amour infini pour les hommes.

Maintenant il suffit de vous dire que la véritable Religion consiste dans l'amour de Dieu et du prochain, et dans notre confiance en Jésus-Christ, sauveur des hommes et notre médiateur auprès de Dieu; c'est là ce que nous enseignent les Livres de la nouvelle loi; c'est l'exemple que nous ont donné les Saints, la recommandation que nous fait l'Église, ce qu'exige indispensablement la nécessité de notre salut et ce que rien ne peut remplacer. Celui qui à ces principes solides, lumineux et d'une nécessité absolue, vou-

droit en substituer d'autres, seroit ennemi de la Religion chrétienne, puisqu'il tendroit à en détruire les fondemens.

Nous adorons encore dans la Trinité, l'Esprit saint qui procède du Père et du Fils, et qui est consubstantiel avec tous deux; les dons précieux de ce divin consolateur doivent nous inspirer pour lui une dévotion toute particulière. La plus grande preuve de bonté que Dieu ait pu nous donner est l'incarnation de son Fils, et ce fut le Saint-Esprit qui exécuta ce plan de miséricorde. Personne n'a mieux senti son influence et sa force que les Apôtres et les Disciples de Jésus-Christ, quoiqu'ils eussent vécu long-temps avec leur divin maître, qu'ils eussent été témoins de ses miracles, et qu'ils eussent reçu toutes ses instructions; ils n'avoient pas encore cette foi vive, cet amour généreux qui ne connoît point d'obstacles et sait braver la mort même.

A peine leur a-t-il envoyé l'Esprit saint qui descendit sur eux en forme de langues de feu, que ces pécheurs foibles et grossiers deviennent des missionnaires intrépides et éclairés. Ni les horreurs du supplice ni la mort ne les arrêtent; ils scellent de leur propre sang les vérités qu'ils annoncent. Le même esprit qui avoit éclairé les Prophètes parle par la bouche des Apôtres, leur donne l'intelligence des instructions qu'ils avoient

reçues, et leur fait poser les fondemens d'une Religion nouvelle destinée à triompher des anciennes. C'est ce même feu qui embrasa depuis et les Vierges et les Martyrs, et leur fit surmonter les tourmens des supplices et la mort.

La plus grande preuve d'amour que J. C. pût nous donner, c'est certainement l'institution de l'Eucharistie, puisque par elle le pain et le vin se changent en son corps et en son sang. Quoique ce miracle s'opère en vertu de ses paroles, l'Église croit que l'Esprit saint y concourt par son influence, et c'est pour cela qu'elle l'invoque et lui demande ses dons. Lorsque par le Baptême Dieu nous adopte pour ses enfans, l'Esprit saint descend dans nos ames, et y développe les trois vertus célestes : la foi, l'espérance et la charité. L'Apôtre dit que la charité ou l'amour de Dieu, se répand dans nos cœurs par l'Esprit saint qui nous fut donné dans le Baptême. Son nom est amour ; et le Chrétien doit recourir à lui, s'il desire obtenir l'amour, la première des vertus du Christianisme. Nous sentons qu'il habite en nous, lorsque nous éprouvons un amour de Dieu si vif que notre unique crainte est de l'offenser, et que nous joignons à ce sentiment le desir ardent de voir tous les hommes l'aimer avec autant d'ardeur que nous.

Le Saint-Esprit est le principe de toutes les

bonnes inspirations ; c'est de lui qu'émanent tous les dons et toutes les graces qui sanctifient l'homme, et il les distribue entre les Fidelles comme il lui plaît. *St. Augustin* dit que suivant la parole de Dieu, nous devons à l'Esprit saint la rémission des péchés, ce qui lui fait donner aussi le nom de pacificateur, parce que de lui dérivent toute sainteté et toute grace intérieure. Quoique la sainte Trinité y concoure toute entière, ainsi que nous l'avons déjà dit, il seroit impossible d'expliquer tous les titres qu'a ce divin consolateur à notre amour et à notre adoration; n'oublions jamais à quel point il nous importe qu'il ne s'éloigne pas de nous, puisque nous en avons un si grand besoin. Aucun de nous ne naît sans apporter dans nous un esprit bien différent; un esprit de concupiscence, un amour vil et terrestre qui nous porte avec fureur vers les objets sensibles, qui enflamme les desirs déréglés, amène à sa suite l'oubli de Dieu et de notre céleste patrie, qui finit enfin par nous rendre le mépris et l'opprobre des hommes, et appeler la colère de Dieu sur nos têtes.

Pour réprimer et vaincre cet esprit séducteur, nous n'avons d'autre ressource que celle de le remplacer par celui qui seul nous inspire l'amour du bien et la haine du mal. Nous devons l'implorer pour qu'il nous facilite l'habitude et la

pratique de la vertu, pour qu'il nous soutienne dans les tentations et nous enflamme de l'amour divin. Prions le Père éternel et son divin Fils de nous envoyer l'Esprit saint. Demandons directement à cet esprit divin d'allumer dans nos ames le feu céleste qui embrasa tant de Saints, et sans lequel nous ne participerons point à sa gloire. Nous l'avons reçu dans le baptême et dans la confirmation; mais qu'avons-nous fait pour le conserver? Malheureux que nous sommes! nous l'avons perdu; et ce qui est pire, nous ne songeons point à le recouvrer, quoique Jésus-Christ lui-même nous assure que son Père nous le donnera avec la même facilité qu'un homme donne du pain à ses enfans.

Le premier effet que doivent produire dans nos ames l'amour et la crainte qui naissent de la Religion, est de nous inspirer une vigilance constante dans l'accomplissement de nos obligations; une sollicitude continuelle sur nos actions qui les rende bonnes, vertueuses et conformes à sa divine loi, et une attention assidue à pratiquer ce qu'il commande et à éviter ce qu'il condamne. Ce sont les actions qui sont la pierre de touche de notre conduite et non nos paroles; Jésus-Christ lui-même nous a enseigné l'unique moyen de discerner si l'amour que nous avons pour Dieu est réel ou imaginaire, lorsqu'il nous a dit :

« Celui qui connoît mes commandemens et les observe, est celui que mon Père et moi nous aimerons véritablement (*). »

Celui qui offense Dieu, ne peut l'aimer ; celui qui l'irrite, ne sauroit le craindre. Dieu n'a besoin ni de notre cœur ni de nos œuvres ; et ce n'est que pour notre propre bonheur qu'il nous a imposé des lois. Examinez la morale de la Religion, et vous verrez que la charité, la justice et la sagesse ont dicté tous les préceptes que nous tenons du fils de Dieu et des Apôtres qu'il a instruits à son école. Ils tendent tous à nous faire acquérir la paix de l'ame, le premier des biens de cette vie. Cet amour fraternel, cette union bienveillante et paisible qui fait la douceur et l'harmonie de la société ne pourroient exister sans elle ; et n'oubliez pas que la bonté de Dieu est si grande qu'il veut récompenser comme un mérite, ce qu'il n'exige de nous que dans la vue de notre bonheur.

Pour nous exciter plus fortement encore à la pratique de la vertu et à l'éloignement du vice, il promet une récompense infinie, un règne éternel de délices à celui qui obéit à sa loi, et menace de tourmens éternels celui qui la viole. Quand la Religion ne nous révéleroit pas cette

(*) Jean, XIV. 21.

vérité, la raison devroit nous en convaincre. Un Dieu dont la justice est infinie, ne peut laisser les justes sans récompense, ni les méchans sans châtimens. Puisque la terre n'est pas le séjour où la vertu est couronnée et le vice puni, il faut que les récompenses et les châtimens soient infligés dans l'autre monde : nous tendons tous à ce but, et nous y parviendrons après le court voyage de cette vie ; s'il nous paroît à présent que sa balance ne pèse pas nos actions, nous verrons alors qu'elles seront jugées avec l'exactitude la plus rigoureuse.

C'est là l'une des vérités les plus importantes de la Religion, celle que le fils de Dieu a le plus souvent prêchée et qu'il a confirmée par des miracles. La consolation solide et véritable du Chrétien, est de savoir qu'après cette courte vie, il possédera une félicité que les yeux n'ont jamais vue, que les oreilles n'ont jamais entendue, et que l'intelligence humaine ne pourra jamais comprendre. Dans le pénible exercice de la vertu, il se ressouvient des paroles du Prophète : *Qui peut concevoir, ô mon Dieu, les douceurs que tu prépares à ceux qui te craignent et te servent* (*) ? Il est assuré de voir son Dieu face à face, de jouir dans la société des Saints d'une

(*) Pseaume XXX. 20.

joie pure et inaltérable et de participer à la gloire de Dieu, sans que rien puisse jamais diminuer cette éternelle jouissance. Qui pourra donc ralentir son ardeur à mériter cet inestimable bien? Il sait que le jour ne peut tarder; et il espère dans les promesses de son Dieu dont la toute-puissance récompensera les sacrifices et les vertus qu'il exige.

Ainsi, la première de ces obligations consiste donc à faire de bonnes œuvres; et la première des bonnes œuvres est de s'abstenir des mauvaises. Dieu eût pu nous sauver sans elles, comme il le fait pour les enfans qui meurent après le baptême; mais sa sagesse a voulu que tout adulte coopérât à son salut, et que soutenu par sa grace, il méritât son bonheur. La vie éternelle est tout à la fois un don gratuit et une récompense. L'Évangile nous fait voir avec quelle libéralité le père de famille distribue des talens à ses serviteurs. Mais ce bienfait ne justifie pas l'inaction (*). Il les donne au contraire à ses serviteurs, afin qu'ils travaillent à les faire valoir, sous peine d'être regardés comme des serviteurs inutiles. Non-seulement les bonnes œuvres, les actions même qui paroissent les

(*) Math. XIX. 27.

plus

plus indifférentes lorsque la charité les anime, peuvent nous aider à obtenir un si haut prix.

Ne pensons pas pour cela que l'homme puisse rien mériter par lui-même ; ce n'est qu'avec le secours de la grace qu'il peut faire des œuvres méritoires. Tout est digne des yeux de Dieu, lorsque l'amour et l'obéissance coopèrent à l'impulsion de sa divine inspiration. Les Apôtres mal instruits encore de la doctrine de leur Maître, lui disent un jour : nous avons tout laissé, quelle sera notre récompense ? Jésus leur répond que celui qui fait la volonté de son Père, aura la vie éternelle. Une autre fois, pour fortifier les humbles et les persécutés, il leur dit : « Réjouissez-vous, parce qu'une grande récompense vous est préparée dans le Ciel (*). » L'Évangile nous dit que dans le grand jour, lorsque le souverain Juge citera tous les hommes à son tribunal, il récompensera ses élus des œuvres que la charité leur aura inspirées. Dieu est la vérité même, et il ne peut manquer à sa parole.

L'unique moyen de mériter et d'acquérir ce bonheur immortel, est donc d'avoir sans cesse dans le cœur la crainte et l'amour de Dieu, et de régler nos actions de manière qu'elles se fassent toutes pour lui et dans la vue de lui plaire

(*) Luc, VI. 23.

et de lui obéir. Sans cela elles pourroient être louables, mais elles ne seroient pas méritoires. Je le répète encore, notre premier devoir est dans la fuite du péché et la fidelle obéissance aux commandemens de Dieu et de l'Église. Nous devons éviter avec soin de nous glorifier en nous-mêmes; quoique notre volonté concoure aux œuvres méritoires et que Dieu daigne les récompenser, rien ne peut se faire sans la grace à laquelle nous devons tout attribuer. *St. Augustin* disoit que quand Dieu nous récompense, il couronne en nous ce qu'il nous a donné lui-même.

En supposant pour première base de notre conduite l'observation des commandemens et la fuite du péché, il est encore pour le Chrétien un autre degré de perfection auquel il doit tendre par la pratique des vertus; les unes sont obligatoires et les autres volontaires. Jamais il ne doit perdre de vue ni les unes ni les autres; il doit se ressouvenir qu'il n'est sur la terre que pour peu d'instans, et que chaque pas qu'il fait l'approche de son terme. Son unique desir, ses efforts continuels doivent tendre à des actions qui soient agréables à Dieu.

Jésus-Christ nous découvre la source d'où elles découlent : elles émanent des trois vertus que nous nommons théologales, la *Foi*, l'*Espé-*

rance et la *Charité ;* vertus surnaturelles et divines que tous les efforts de la nature ne sauroient nous procurer, et que Dieu seul peut nous accorder. C'est la mine qui récèle l'or des bonnes œuvres, des vertus chrétiennes ; et l'on ne peut plaire à Dieu qu'en raison du degré de force avec lequel elles règnent dans le cœur. Quand elles sont languissantes et froides, non-seulement elles ne portent pas au bien, mais alors la nature corrompue se rend maîtresse de nos facultés, et nous entraîne en esclaves dans le précipice.

L'objet auquel nous devons nous appliquer avec le plus de soin, est donc d'examiner, sans nous faire illusion, l'influence qu'ont sur nous ces trois vertus d'une nécessité indispensable : c'est d'elles que dépendent nos destinées futures et éternelles. Il ne suffit pas à l'homme d'avoir la foi, parce qu'il est très-facile, ainsi que l'observe l'Apôtre *St. Jacques*, que quelqu'un le visage contre terre, dise à Dieu qu'il a la foi, qu'il croit tous ses dogmes et qu'il est prêt à leur sacrifier sa vie. On peut en dire autant de l'espérance ; parce que l'homme séduit par son propre cœur, se confie en la bonté divine, et espère qu'il lui pardonnera. Mais il en est autrement de la charité, ou de l'amour de Dieu et du prochain ; en s'examinant de bonne foi,

on s'appercevra qu'on la possède véritablement ; si les actions de notre vie en font foi, ou bien on reconnoîtra qu'elle est encore foible et ne produit pas les effets qu'on doit en attendre. Combien n'y en a-t-il pas qui, faute de cet examen, croient posséder cette vertu à un degré éminent ? S'ils s'examinoient sérieusement, ils reconnoîtroient bientôt leur illusion, et verroient que leur perfection imaginaire n'est que le produit de leur orgueil.

Soyons constamment fermes dans la croyance des vérités que Dieu a révélées. Que notre cœur embrasé de son amour ne voie son bonheur et sa félicité qu'en Dieu ; qu'il ne connoisse d'autres règles que ses préceptes : le péché n'aura aucun empire sur nous, ou du moins nous ne tarderons pas à nous relever des chûtes dans lesquelles notre fragilité nous auroit entraînés. L'ame bien pénétrée de ces principes que la Religion nous enseigne, fuit le mal avec plaisir et fait le bien avec facilité ; celle qui n'a pas ces dispositions, les a perdues ou oubliées. Notre principale étude doit être de leur donner une nouvelle vie, une nouvelle impulsion ; sans cela nous ne servirons jamais Dieu dans la sainteté et la justice ; nous risquerons de perdre les biens éternels.

Croyons donc que ces actes de foi, d'espé-

rance et d'amour de Dieu, non-seulement sont utiles, mais qu'ils sont encore indispensables pour produire ou exciter en nous l'amour des bonnes œuvres ; que nous devons en faire à chaque instant de notre vie, sur-tout dans les tentations et lorsque nous nous approchons des sacremens ; que nous devons sans cesse demander à Dieu de nous donner ou d'augmenter en nous ces précieuses vertus, germe de toutes les autres. Les Apôtres, quoique témoins des miracles de leur Maître, et continuellement alimentés du pain de la vie, le supplioient d'augmenter leur foi. *St. Paul* demandoit à Dieu tantôt d'augmenter son espérance, et tantôt de diriger ses actions en vue de son amour. Il y a tant à dire sur ces trois vertus, que je ne puis vous en donner qu'une idée très-légère. Nous parlerons de la foi, en l'examinant seulement sous le rapport de la soumission que nous lui devons.

Tout ce que l'Église nous dit avoir été révélé par Dieu, est l'objet de notre foi et doit être la ferme croyance du Chrétien, parce qu'il sait que Dieu qui est la vérité ne peut nous tromper. Dieu daigne voir un mérite dans la foi que nous lui devons, et il récompense ceux qui croient, parce que les mystères qu'il nous a révélés sont supérieurs à notre raison, quoiqu'ils ne lui soient point opposés. Jésus-Christ dit :

Bienheureux ceux qui n'ont pas vu et qui ont cru (*). Et sans doute il parloit de nous qui sommes nés dans des temps postérieurs à ses miracles et à sa prédication.

L'orgueil répand sur nous de temps en temps quelques nuages. Les personnes éclairées et fermes dans leur croyance, qui savent qu'elle est fondée sur les miracles de J. C. et des Apôtres, sur l'accomplissement des prophéties, sur l'établissement de l'Église, sur une morale sublime et seule capable de rendre l'homme heureux dans cette vie et dans l'autre, sur toutes les preuves enfin qui démontrent évidemment sa vérité, n'écoutent ni ces mouvemens de l'orgueil, ni ces suggestions perfides de la légéreté ou des passions; leur pensée ne s'arrête que sur les motifs qui les obligent à croire, et leur tranquillité n'est point troublée.

Nous devons croire ce que l'Église nous apprend que Dieu a révélé, pour nous distinguer des hérétiques et des schismatiques qui ont rompu l'unité et qui ne croient plus qu'à leur propre esprit. Ils ont formé des sectes déplorables, puisque Dieu a dit et déclaré qu'il ne reconnoissoit qu'une Église, une épouse dépositaire de la vérité, seule interprète de sa doctrine, à qui seule les Chrétiens doivent s'adresser. C'est ce que

(*) Jean, XX. 29.

l'Apôtre appelle l'*Église du Dieu vivant, la colonne et le firmament de la vérité* (*). C'est elle que *St. Matthieu* nous assure avoir été *fondée sur la pierre et contre laquelle les portes de l'enfer*, c'est-à-dire *la persécution des méchans et les erreurs de l'hérésie ne pourront prévaloir* (†) ; l'Église enfin à qui le Sauveur a promis son assistance et sa protection jusqu'à la consommation des siècles.

St. Paul nous dit que jusqu'à la fin des temps, il y aura en elle des docteurs, des pasteurs, des apôtres et des prophètes. Si, selon les promesses de Dieu, cette Église doit toujours exister visible, infaillible et exempte d'erreurs en matière de doctrine, heureux le Catholique qui se soumet à ce qu'elle enseigne, car il ne peut se tromper. Les réformés ne pourront jamais justifier leur rebellion et leur nouveauté, puisque leurs ancêtres faisoient partie de l'Église Romaine, de cette Égli[illegible] qu'ils ont abjurée. Tout l'édifice est détruit d'u[illegible] [illegible]ul mot : car ou l'Église ancienne étoit dans l'erreur et n'étoit pas la véritable Église, ou ils sont dans l'erreur. Si Dieu n'avoit pas donné à l'Église le droit de décider les points de controverse et de fixer le vrai sens des Écritures, rien ne pourroit caractériser la véritable

(*) II. Timoth. III. 15.
(†) Matth. XVI. 18.

Église et la doctrine de Jésus-Christ. Chaque secte se vante de suivre l'Évangile dans toute sa pureté ; et cela est absurde, puisque J. C. a promis de ne jamais abandonner cette Église qu'il fonda lui-même.

Le premier sentiment d'un Catholique doit être de rendre graces à Dieu de l'avoir fait naître et de l'avoir régénéré dans une Église aussi ancienne que Jésus-Christ, et qui n'est point exposée au danger de l'erreur. Il seroit bien important que tous les Fidelles connussent bien la Religion et ses dogmes. Mais les bornes de l'intelligence des enfans, la légéreté de leur âge ne leur permettent pas de tirer des instructions qu'on leur donne tout le fruit qui leur seroit nécessaire ; et par malheur, comme nous l'avons dit, ils n'y pensent plus, lorsqu'ayant acquis plus de lumières, d'autres intérêts les occupent et les laissent dans leur ignorance, source de tous les vices et de l'incrédulité.

La Foi, la première des vertus théologales, est un don de Dieu que nous recevons dans le baptême. Elle est la base de toutes les autres vertus, et par elle nous acquérons vraiment le nom de Chrétien. Mais *St. Jacques* et l'Évangile nous disent qu'elle ne suffit pas par elle-même, et qu'elle est morte lorsqu'elle est sans les œuvres. La vraie foi, celle qui nous procure un

nom si glorieux, est celle qui opère par la charité ou l'amour de Dieu; et cet amour de Dieu se connoît par les œuvres et la conduite. Je ne me lasse pas de le redire : nous devons demander sans cesse à Dieu d'augmenter et de vivifier en nous la foi qui d'ordinaire est foible et languissante, de nous faire sentir en tout sa présence, sa sainteté qui déteste tout ce qui n'est pas juste, et sa justice qui réprime et punit tout ce qui porte le caractère de l'iniquité.

Comment pourra-t-il croire qu'il a la foi, celui qui poursuivi par la tentation et lorsque l'occasion se présente, n'apperçoit pas des yeux de l'ame le Dieu terrible et puissant qui peut punir en un instant l'infracteur de sa loi? Comment ose-t-il dire qu'il aime, celui qui dans sa basse ingratitude, ose offenser le Dieu qui le comble de bienfaits? Demandons-lui donc avec l'Apôtre, qu'il nous affermisse dans la foi, afin qu'elle produise des fruits qui répondent à la sainteté de notre croyance.

Plus notre foi sera vive, moins les tentations auront de force, et plus notre vie sera pure. N'oublions jamais que la vie éternelle est la seule chose nécessaire; qu'elle doit être l'objet le plus cher à l'homme, le but heureux auquel il doit tendre; et qu'après les courts instans d'une vie passagère, il en commence une autre qui n'a

point de fin; et que Dieu nous demandera compte de nos actions pour les récompenser, si elles sont bonnes, ou nous punir si elles sont mauvaises, et si nous sommes morts sans lui en demander pardon.

Ces vérités toujours présentes à notre esprit, nous empêcheront de nous écarter du chemin de la justice, ou nous y ramèneront si nous l'avons abandonné. Elles éloigneront de nous ces livres perfides, enfantés par des esprits vains et présomptueux, qui veulent tout subjuguer et qui cherchent à altérer notre foi. Le Chrétien qui craint Dieu et qui apprécie ce don, ne lit que ceux qui peuvent éclairer sa raison et fortifier son cœur dans la croyance et l'amour du Christianisme et de sa morale. La fougue des passions peut obscurcir un instant notre raison ; mais ce seroit le comble de la disgrace et du malheur si elle parvenoit à éteindre en nous cette foi pour laquelle tant de Martyrs ont sacrifié leur vie. Qui pourra se repentir, à l'heure de la mort, d'avoir été homme de bien et cherché à se rendre agréable à Dieu ? Le vice osera-t-il espérer le sort qu'attend la vertu ? mais nous en avons assez dit sur ce point. Passons à l'*Espérance*.

Elle est aussi une vertu surnaturelle que Dieu a placée dans nos cœurs. Elle consiste dans la confiance qu'a le Chrétien de jouir du

souverain bien, par la bonté gratuite et par les mérites de Jésus-Christ à l'aide desquels il espère obtenir les graces ou les moyens nécessaires pour y parvenir. Non-seulement il croit au souverain bonheur, mais il vit avec l'espoir de l'obtenir, et il ne se reposera pas qu'il ne l'ait obtenu ; il sait que non-seulement le Seigneur le desire, mais qu'il le lui ordonne sous la condition d'observer sa loi. Quel ordre plus doux sa bonté pouvoit-elle nous donner ? Le Ciel travaille pour nous, et il veut que nous n'ignorions pas qu'il desire de nous posséder.

Quels sont les fondemens de l'espérance chrétienne ? D'un côté la miséricorde infinie et la vérité de Dieu ; de l'autre, les mérites de Jésus-Christ venu au monde pour nous sauver, mort par amour pour nous, afin de nous racheter au prix de son sang et nous conduire à la gloire. Lorsque nous jetons les yeux sur nous-mêmes, nous ne voyons que des iniquités ; tout nous éloigne de ce bien suprême. Mais quoique nés dans le péché, Dieu nous a devancé dans son amour ; il nous a adoptés et nous a donné le droit d'être cohéritiers de son fils. Au mépris d'une miséricorde si grande, l'homme esclave de ses passions se révolte encore contre son Dieu, il enfreint sa loi, et ce Dieu de bonté court après lui, l'invite au repentir ; et lorsque nous

retournons à lui, il nous pardonne, il nous ordonne d'espérer la jouissance éternelle des biens qu'il nous a destinés.

Enfin sa bonté surpasse infiniment nos iniquités : c'est sur ce précieux attribut que repose notre espoir. Notre consolation est de savoir que ce père tendre a plus de desir de notre salut que nous n'en avons nous-mêmes. Il nous a répété souvent dans l'Évangile, et par la propre bouche de son Fils, que nous devions espérer de grandes récompenses. Quelle sûreté mieux établie que les promesses d'un Dieu qui est la vérité même ? Les cieux et la terre passeront, mais sa parole ne passera jamais.

Notre espérance porte sur un fondement plus immédiat et plus à portée de nous, dans le sacrifice de l'Agneau qui s'offrit pour nous à son Père sur la croix. N'oublions jamais que nous ne pouvons rien que par Jésus-Christ, qui seul peut obtenir pour nous ce qui est indispensable à notre salut ; nous n'avons en nous que nos péchés ; le sang du Rédempteur peut seul les effacer, et les bonnes œuvres elles-mêmes ne nous deviennent méritoires que par J. C. Aussi le Chrétien dit avec l'Apôtre : Jésus-Christ est mon espoir ; mais pour qu'il soit juste et fondé, il faut que nous observions sa loi : c'est la condition indispensable que nous devons remplir, et

il suffit de la connoître pour être en proie à la crainte, pour redoubler de prudence et de précaution, pour éviter les dangers, pour ne pas nous laisser séduire par les plaisirs et nous maintenir dans l'humble conviction de notre propre misère.

Mais nous ne devons ni nous attrister ni nous livrer au découragement ; nous devons avoir la confiance qu'en faisant tout ce qui est en notre pouvoir, Dieu nous procurera tous les moyens de nous sauver, ne nous abandonnera pas dans nos tentations et nous défendra contre nos ennemis. Lors même que la foiblesse de notre nature nous entraîne et nous fait tomber, nous devons espérer qu'en implorant un si bon père, il nous tendra la main pour nous aider à nous relever. Sans doute nous devons nous méfier de nous-mêmes, foibles et misérables créatures ; mais la grace de Dieu que J. C. a obtenue pour nous est puissante, et nous pouvons tout surmonter par elle. Le Seigneur ne l'a jamais refusée à celui qui la demande avec sincérité.

L'espérance est donc la vertu du pécheur qui se repent et non de celui qui s'obstine. La bonté de Dieu ne doit pas encourager le vice ; et si la douleur de l'avoir offensé appelle sa clémence, l'obstination seule du coupable peut enflammer sa colère. Lorsque le pécheur a fait ce qui dépendoit

de lui pour se purifier par la pénitence, l'espérance doit régner dans son cœur ; quoiqu'il ait offensé Dieu très-long-temps par les péchés les plus énormes, dès qu'il a recouru à sa miséricorde, en confessant ses fautes, et qu'il a obtenu l'absolution de son ministre, il doit espérer que le sang de son Rédempteur les a lavées, et que Dieu ne le regarde plus comme son ennemi, mais comme son fils. Le créateur de l'homme n'est pas vindicatif et inexorable comme nous le sommes, il n'a que des pensées de paix, de clémence et de pardon. C'est lui qui invite intérieurement le pécheur à implorer sa miséricorde ; et dès qu'il le voit repentant, il lui pardonne. Cependant il est des Chrétiens qui, après avoir fait ce qu'ils peuvent, restent encore dans l'affliction et dans l'incertitude ; c'est l'effet d'une foiblesse coupable, puisque croyant à l'Évangile, ils doivent être tranquilles d'après ce que ce livre saint nous dit de la miséricorde du Seigneur.

Comment celui qui dans son repentir a confessé ses fautes, peut-il douter de sa bonté ? Il ne doit pas les oublier ; mais leur souvenir ne doit servir qu'à animer notre prudence, à redoubler nos précautions, à rendre plus ferventes nos prières et notre pénitence, et à fuir les occasions de retomber. Dieu nous ordonne d'espé-

rer ; il nous prescrit la confiance en lui : c'est l'offenser que de le regarder comme un maître inflexible. Cette seule pensée flétrit le cœur et en bannit la confiance et l'amour. Lorsque nous n'avons rien omis, nous devons espérer qu'il nous a déjà pardonné, et lui dire que nous ne cesserons jamais d'espérer que sa grace nous soutiendra jusqu'au point de nous faire partager sa gloire, puisque lui-même nous assure que ceux qui espèrent en lui ne seront point trompés dans leur attente.

Si la méfiance est un mal, le désespoir est le plus grand de tous. Le Chrétien qui penseroit qu'il ne peut être pardonné, cesseroit d'être Chrétien, et se rendroit coupable du plus grand des péchés, parce qu'il feroit à Dieu la plus grande des injures. Tant qu'il entretiendroit cette pensée, Dieu ne pourroit lui pardonner ; en attaquant le plus précieux de ses attributs qui est la miséricorde, au lieu de l'appaiser, il ne feroit que l'irriter de nouveau. Celui qui pense ainsi, n'envisage que l'énormité de ses péchés ; mais ce n'est pas par son mérite propre qu'il peut en obtenir le pardon, ce n'est que par les mérites de J. C. qui est mort pour les racheter et qui peut seul opérer cette réconciliation. Si l'homme ne peut rien par lui-même, il peut tout, il obtient tout à l'aide de ce divin médiateur, de cet

avocat puissant qui parle en sa faveur, et dont le sacrifice, suivant l'Apôtre, suffit pour racheter le monde entier. Loin donc de nous une pensée si coupable et si injurieuse à Dieu ! Il n'est aucun crime, aucune faute que n'efface le sang de l'Agneau, lorsque nous les déposons à ses pieds avec un repentir sincère.

Quoique la foi et l'espérance soient, comme nous l'avons déjà dit, les vertus les plus essentielles du Chrétien, elles lui seroient peu utiles si elles ne sont accompagnées de la charité. Cette vertu est au-dessus de toutes les autres ; elle est la première de toutes. On entend par charité l'amour de Dieu et l'amour du prochain, qui ne diffèrent que par le nom, qui se confondent et qui ne font réellement qu'un ; l'amour du prochain cesseroit d'être la charité, si nous ne l'aimions par amour pour Dieu. L'essence du Christianisme consiste dans la pratique et dans l'exercice de cette vertu divine ; et l'élu qui a reçu ce don de Dieu, possède tout. Celui qui ne desire que de plaire à Dieu, lui plaît réellement. Et quel autre que Dieu pourroit le rendre éternellement heureux ?

Par amour de Dieu, on entend celui que toute créature raisonnable doit à son créateur, le Dieu tout-puissant, un en trois personnes, et la source unique de toutes les graces. Aussi la première obligation

obligation d'un Chrétien est-elle d'adorer et d'aimer cette divine Trinité de tout son cœur, de toute son ame et de toutes ses forces. Le Sauveur nous l'a enseigné lui-même; c'est lui qui nous a appris à connoître Dieu comme notre Seigneur et notre maître.

Comme il est au-dessus des facultés de nos sens, il est à craindre que sa majesté et sa souveraine bonté ne fassent pas sur l'homme toute l'impression qu'elles devroient faire sur lui; mais la raison et la foi doivent élever ses pensées et le rendre sans cesse présent à son esprit et à son cœur, pour lui consacrer son amour. Quel esclave, comblé des bienfaits de son maître, peut ne pas penser à lui et ne pas l'aimer tendrement? Comment oublier un Dieu qui s'annonce si hautement pour notre bienfaicteur? Peut-on porter ses regards vers le ciel ou sur la terre, sans appercevoir une foule d'objets animés ou inanimés destinés uniquement à notre service, à nos besoins et à nos plaisirs? Et ce philosophe dont l'œil observateur a découvert la main qui créa de si grandes merveilles, comment sera-t-il puni, s'il n'a pas profité de ses lumières pour adorer son bienfaicteur? Le jour arrivera où ses sectateurs et lui seront couverts d'ignominie et de honte à la vue d'un si grand nombre d'ignorans

bien plus éclairés qu'eux, puisqu'ils surent aimer et servir celui qui les a créés.

Ne lui devons-nous pas tout ce que nous possédons ? Après nous avoir comblés de ses bienfaits sur la terre, Jésus nous promet une immortalité pleine de gloire, non pas qu'il ait besoin de nous, mais parce qu'il veut nous associer à son triomphe. Par-tout où nous portons nos regards, nous n'appercevons que des marques d'une bienfaisance et d'un amour qui ne peuvent prendre leur source que dans sa bonté infinie. C'est par sa bonté qu'il veut être notre père ; que lorsque nous l'offensons, il daigne nous attendre et nous pardonner ; qu'il desire lui-même que nous implorions sa miséricorde. Quel tribut d'amour et de reconnoissance ne devons-nous donc pas lui rendre !

Comment pouvons-nous lui prouver notre amour ? De trois manières : la première, en suivant ses commandemens. Examinons donc nos actions. Sa loi réprouve l'injustice, l'impureté, l'intempérance et les autres vices que la loi naturelle proscrit aussi. Or comment pourroit se flatter de l'aimer celui dont les desirs et les actions sont dans une opposition continuelle à la sainteté de ces préceptes ? Le premier caractère de l'amour est de ne déplaire en rien à l'objet que

l'on aime. La pratique de la loi divine ne peut avoir d'autre motif que l'amour de Dieu. Ceux qui ne sont retenus que par les châtimens temporels, et ceux qui ne s'approchent du tribunal de la pénitence que pour éviter ceux de l'autre monde, montrent l'imperfection de leurs cœurs et de leurs ames. L'amour de Dieu leur est étranger, ils ne connoissent que l'amour d'eux-mêmes. L'amour véritable ne se borne donc pas à s'abstenir de ce que la loi défend et à faire ce qu'elle prescrit ; il est dans son essence de pratiquer la vertu et de multiplier les bonnes œuvres. Celui qui aime, ne restreint pas son amour à ne pas déplaire à l'objet qu'il aime ; il cherche encore à lui plaire. Il est difficile que celui qui est sans vertus puisse être sans vices, puisque la pratique de la vertu n'est que le moyen de nous préserver du vice.

La seconde manière de prouver à Dieu notre amour, c'est de souffrir avec résignation pour l'amour de lui. La société est composée de pauvres et de riches, de gens titrés ou obscurs, de personnes qui nagent dans la prospérité ou gémissent dans l'infortune. Dieu est l'auteur de toutes ces différences, et nous devons nous soumettre à ses décrets, nous souvenir qu'il gouverne tout par sa clémence et par sa justice, et que rien n'existe ni n'arrive que par l'effet de sa

providence. Notre raison s'indigne de voir sans cesse la vertu persécutée et l'iniquité triomphante ; mais la Religion nous apprend que si un Dieu juste et saint permet ce désordre apparent, il a des raisons secrètes dignes de sa sagesse, que nous connoîtrons un jour. Malheur à celui qui ne répond que par ses iniquités aux bienfaits de son Dieu ! Heureux celui qui ne perd pas Dieu de vue au milieu de ses peines, qui baise la main qui le frappe, et qui plein de confiance espère que ses afflictions seront remplacées par des consolations ! La prospérité nous endort, et l'homme a besoin de contre-temps qui le réveillent et lui rappellent que le monde n'est pas le séjour du repos.

La troisième manière consiste à aimer le prochain comme nous-mêmes. Tel est le précepte que J. C. et les Apôtres nous retracent le plus souvent ; ils nous prescrivent d'aimer jusqu'à nos ennemis, et de faire du bien à ceux qui nous abhorrent et qui nous nuisent. L'homme ne peut acquitter envers Dieu la dette qu'il contracte pour le bien qu'il lui fait ; mais Dieu reporte ses droits sur les autres hommes, et nous annonce qu'il regardera comme fait à lui-même ce qu'on fera pour eux. Il assigne encore de grandes récompenses à celui qui secourra ses frères, en annonçant que c'est le devoir sur

l'observation duquel il sera le plus sévère. Cet amour fraternel, ajoute-t-il, et cette charité active seront l'attribut le plus digne de la Religion, la livrée de ses Disciples et le caractère du Chrétien.

Les vertus théologales sont donc évidemment le principe et la splendeur de nos bonnes œuvres. Mais nous devons observer que l'homme porte toujours en lui un ennemi secret qui les combat, et qui, s'il ne les détruit pas, cherche au moins à en atténuer l'effet; dès sa jeunesse il le fait pencher sans cesse vers le mal, et le porte aux actions vicieuses. L'homme étant composé d'une ame et d'un corps, s'élève d'une part à la hauteur des anges, et de l'autre, il descend jusqu'à l'état de la brute. On croiroit que l'esprit doué de raison devroit maîtriser le corps et diriger ses penchans; mais hélas! combien les passions ne pervertissent-elles pas la raison qu'elles subjuguent entièrement?

Mon Dieu! quelle propension facile et funeste nous entraîne vers le mal! que d'obstacles entre nous et le bien! que de passions effrénées nous excitent à l'intempérance et aux trompeuses voluptés! Quelle ardeur pour des honneurs et des richesses, qu'on n'obtient souvent qu'en violant la loi de Dieu et de la raison! quelle soif de vengeance que rien ne peut appaiser! La jeunesse a ses vices, la vieillesse a les siens,

et à tout âge nous sommes le jouet d'une impulsion secrète qui nous porte à satisfaire nos desirs, sans songer à ce que la vertu nous prescrit. Ce désordre provient de la dégradation de notre nature que le péché tient attachée à la terre, et rend esclave des biens visibles, quoique passagers. C'est là l'effet de l'amour de nous-mêmes, amour aveugle, sans règle comme sans frein, sourd à la voix de la raison, qui préfère sa volonté à celle de Dieu, et qui dans son aveuglement cherche le bonheur par-tout où il n'est pas.

Quel remède opposer à ce mal universel dont personne n'est exempt ? la Religion nous en offre deux. Le premier nous vient immédiatement de Dieu ; il consiste dans le secours puissant de sa grace que nous obtenons par la prière. Le second est dans les efforts continuels du vrai Chrétien pour dompter l'amour propre, et le subordonner à l'amour divin qui doit tout diriger. Cet effort est la mortification ; il consiste dans l'abnégation de sa propre volonté. L'oraison est la prière que nous adressons à Dieu, afin qu'il nous accorde les graces et les secours dont nous avons autant besoin pour la vie spirituelle que pour celle de ce monde. L'oraison est donc non-seulement utile et louable, elle est encore indispensable ; sans elle, on ne peut ni pratiquer la vertu

ni éviter le péché. C'est une vérité que la Religion enseigne et que nous confirme l'Écriture. Malgré son amour et sa libérale munificence envers l'homme, Dieu veut que nous recourions à sa bonté, et que nous sachions que nous ne pouvons ni rien faire de bien ni persévérer dans la voie de la justice, sans son secours et son assistance.

L'homme doit donc élever sans cesse son cœur vers ce Dieu d'où émanent toutes les graces, et qui non-seulement les dispense avec libéralité, mais qui est notre père, et qui ne les refuse jamais à celui qui les lui demande. C'est pour cela que son fils unique nous apprend dans l'Oraison dominicale à le supplier de ne pas nous laisser succomber à la tentation, et qu'il nous a assuré que nous obtiendrions tout ce que nous lui demanderions avec confiance. Ceci ne doit s'entendre que des biens spirituels ; car quant aux temporels, Dieu sait mieux que nous ce qui nous convient ; et quoiqu'il nous permette de les lui demander, nous ne devons le faire que subordonnément à sa volonté. L'Apôtre qui savoit combien l'assistance divine nous est nécessaire, veut que nous ne cessions de la demander, il exige que nous la sollicitions sans cesse. Jésus-Christ, le grand maître de la vie chrétienne, nous dit lui-même : *Veillez et*

priez (*). Ce sont les deux moyens qui doivent nous servir de guide dans les périls de ce monde.

La meilleure règle qu'on puisse se prescrire pour la prière est de suivre les documens et l'usage que l'Église a établis parmi les fidelles ; il faut s'adresser à J. C. à qui son divin Père a donné sur la terre et dans le Ciel tout pouvoir de distribuer ses trésors inépuisables entre tous ceux qui l'adorent. Nous devons donc nous adresser avec confiance à ce souverain Sauveur qui règne dans le Ciel, et qui à tout instant nous donne tant de preuves de son amour ; à ce Rédempteur aimable qui, après avoir conversé avec les hommes sur la terre, veut encore communiquer sans cesse avec eux par le moyen de l'Eucharistie.

N'oublions jamais que l'Église, soit dans la messe, soit dans les autres offices, adresse toutes ses prières au Tout-Puissant, au Père éternel, en lui demandant ses graces par les mérites de J. C. son fils, vrai homme et vrai Dieu. N'oublions jamais que ses mérites sont infinis, et que le Dieu des miséricordes nous écoute favorablement quand nous le prions au nom d'un fils, dans lequel il a placé toute sa gloire et tout son amour. L'Église reconnoît que tout ce qui nous

(*) Matth. XXVI. 41.

vient de cette main puissante est dû à ses mérites. Lorsque les Saints et la Mère même de Dieu intercèdent pour nous, ce n'est pas d'après leurs propres mérites, mais au nom de ceux de Jésus-Christ : eux seuls sont efficaces, puisque lui seul est notre médiateur. *St. Augustin* dit que les Saints prient dans le Ciel, ainsi qu'ils le faisoient sur la terre par la médiation de leur Sauveur et du nôtre ; et c'est la forme de la prière que le fils de Dieu nous enseigna, quand il dit : *Tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, il vous l'accordera* (*).

Dieu étant par-tout et connoissant jusqu'aux desirs les plus secrets de notre cœur, on peut l'implorer par-tout ; mais le lieu qui y est spécialement destiné est son temple. Il y réside sur le trône de sa gloire et de sa clémence, principalement lorsque son divin Sacrement y est exposé, parce qu'alors un motif de plus excite notre reconnoissance et enflamme notre dévotion, et que la meilleure préparation à la prière est de se bien pénétrer de la présence de Dieu. L'oraison efficace ne se compose pas de l'abondance des paroles ni de pensées étudiées ; le divin Maître nous l'a dit lui-même. Il ne désapprouve pas que nous le prions long-temps ; mais il a

(*) Luc, V. 31, 32.

voulu nous prévenir que Dieu connoît nos besoins, et qu'il attache moins de prix à la longueur et à la recherche dans nos prières qu'au zèle et à la pureté de l'intention. Un rustique villageois, dans son grossier langage, peut lui plaire plus que le savant le mieux instruit; Dieu veut qu'on lui parle du cœur plutôt que des lèvres.

Nous devons donc nous prosterner en sa présence avec un cœur humilié, avec autant d'appréhension de notre foiblesse que de confiance dans la grace divine. Demandons-lui pardon des fautes que la malice ou la fragilité nous ont fait commettre, et implorons son secours contre les périls qui nous menacent à chaque instant. Lorsque la foi nous dit que nous sommes en présence du Dieu qui pénètre dans nos cœurs, il est presque impossible que nous soyons sans respect et que nous commettions la moindre irrévérence, puisque s'il est certain qu'il accorde ses graces à ceux qui l'invoquent avec humilité, il n'est pas moins vrai qu'il peut à l'instant châtier le téméraire qui oublie qu'il est en sa présence; et il l'est également que notre existence est un don de sa souveraine bonté qu'il renouvelle à tous les instans.

Ainsi donc..... Mais, Monsieur, emporté par mon zèle, je ne songe plus que j'abuse de

votre patience par de trop longs discours ; mais j'ai encore beaucoup de choses à vous dire, et je vous prie de permettre que je continue demain. —Je rendis graces à cet homme respectable de ses soins charitables, et il me quitta. Aussitôt, mon cher *Théodore*, je me suis mis à te rapporter ce qu'il m'avoit dit, parce que mes occupations sont devenues plus considérables et plus pressantes. Je dois me réserver du temps pour étudier et apprendre par cœur ce que le Père m'a prescrit. Je me livre à ce travail jour et nuit avec un plaisir que je ne saurois t'exprimer, et graces à Dieu, avec quelque fruit. Adieu, mon ami.

LETTRE DIX-NEUVIÈME.

Le Philosophe à Théodore.

Les premiers instans de la journée dont je vais t'entretetenir, mon cher *Théodore*, m'offrirent un grand motif de joie et de consolation. Mon premier mouvement à mon réveil, fut de réciter mes prières pour essayer si elles avoient pu se graver dans ma mémoire, et je le fis sans m'arrêter et sans en rien omettre; les ayant répétées plusieurs fois très-couramment, je m'assurai que je les savois bien par cœur. J'en eus une si grande joie que dès que le Père arriva, je m'empressai de l'en instruire. Il en parut charmé, et me répondit qu'il espéroit qu'avec le secours d'en haut nous pourrions en faire bientôt usage, mais qu'en attendant il falloit continuer notre entretien de la veille qui tendoit au même but.

—Il est digne de votre attention, me dit-il, de remarquer que parmi toutes les créatures qui existent sur la terre, l'homme est la seule à qui Dieu ait accordé la raison, don précieux au moyen duquel il peut s'élever jusqu'à la connoissance de son Créateur; et que l'homme étant seul à connoître, quoiqu'imparfaitement, son principe et sa fin, il est évident que Dieu a créé

et conservé pour l'homme toutes les autres créatures ; que tout doit nous convaincre de notre dépendance envers un maître si puissant et si grand, et nous inspirer envers un bienfaicteur si généreux une reconnoissance sans bornes. Observez en même temps qu'il n'y a pas un seul instant dans le cours de la vie où nous ne recevions de nouvelles preuves de sa bonté, soit qu'il éloigne de nous les dangers dont nous sommes menacés, soit qu'il nous conserve la santé, soit qu'il nous accorde toutes les graces spirituelles ou temporelles dont il ne cesse de nous combler. La première de nos obligations doit donc être de lui rendre des actions de graces continuelles ; et c'est dans cette vue, que dès notre première enfance, on nous a instruit à commencer la journée par la prière, et spécialement par l'Oraison dominicale qui renferme en substance tout ce que nous pouvons lui dire et lui demander.

Qu'il seroit coupable l'homme qui réciteroit cette prière sacrée et qui nous vient de Dieu même, sans le recueillement et la dévótion qu'elle exige ! Tous les matins et dès qu'il est levé, le Chrétien doit se prosterner soit à l'Église, soit dans un lieu retiré de sa maison, en présence de la Trinité sainte et adorable, dont la majesté remplit tout l'univers. Là, pénétré profondément

de sa présence, et éloignant toutes pensées terrestres, il doit lui faire des protestations d'amour, d'adoration, de louanges, de desir de sa gloire, lui offrir ses vœux ardens pour que tous la connoissent, la bénissent et n'aient d'autre but dans toutes leurs actions. Là, il doit lui rendre graces de tous les bienfaits qu'il a reçus, et lui en demander de nouveaux avec confiance. Là, il doit s'humilier profondément aux pieds de l'auteur et du créateur de la nature, reconnoître son néant et le besoin continuel qu'il a des secours d'en haut. Là, il doit élever son cœur jusqu'à la hauteur du Roi des rois, adorer sa sainteté, sa clémence et sa bonté, s'entretenir de l'espoir que ses secours l'aideront à régler sa vie et à le conduire dans la voie de ses divines lois.

Lorsque le jour finit, il doit recommencer la même prière, pour le remercier des bienfaits qu'il a reçus pendant sa durée. Et qui de nous peut les apprécier à leur juste valeur ! Comment excuser l'ingratitude de celui qui possédant des connoissances, des dignités, jouissant de la santé, des biens de la fortune, ayant une femme vertueuse et des enfans dociles, non-seulement n'en rend pas graces à Dieu, mais ne daigne même pas penser à de si grands bienfaits ? Combien ne seroit-il pas plus coupable encore s'il les attribuoit à sa naissance, à son mérite ou au hasard?

Cette orgueilleuse ingratitude mériteroit qu'il fût privé de tout à l'instant même. Tous les jours, le Chrétien doit adorer son Sauveur et lui rendre des actions de graces, puisqu'il est l'auteur de tout bien; il doit lui offrir son amour et lui demander ses graces, afin de rendre sa conduite digne de ce même amour. Que peut-il manquer à la félicité de celui qui s'est rendu J. C. favorable ?

La vraie manière de prier, est de se mettre sans cesse en la présence de Dieu; de ne rien dire et de ne rien faire sans se souvenir que rien ne lui échappe; de régler son esprit de telle sorte qu'il s'élève à Dieu dans tous les événemens de cette vie pour adorer sa justice, sa miséricorde ou sa providence, et son cœur de manière qu'il se porte vers lui selon les circonstances par un acte de crainte, d'amour, de confiance ou de reconnoissance, d'agir enfin de telle sorte que notre ame ne perde jamais de vue sa dépendance, et s'entretienne sans cesse des sentimens qui l'élèvent jusqu'à son Créateur. Le soin de se rappeler constamment la présence de Dieu, ces élévations fréquentes entretiennent entre l'homme et Dieu une correspondance continuelle; et sont peut-être les meilleures prières que l'on puisse faire.

Parmi les autres moyens d'exciter la dévotion, nous devons mettre au premier rang le chant ou la récitation des Pseaumes et des Hymnes à la

gloire de Dieu. L'antiquité de cet usage en démontre assez l'importance. Les Juifs, dans leurs temples, chantoient les mêmes pseaumes et les mêmes hymnes que nous faisons servir aujourd'hui à notre instruction et à notre édification. Dans les avis que *St. Paul* donnoit aux Chrétiens qui composoient les Églises qu'il établissoit, il leur disoit (*) : « Alimentez votre dévotion par les Cantiques et les Pseaumes que vous chanterez à la gloire du Seigneur. » Et dans son Épitre aux Hébreux, il dit : « Offrons sans cesse à Dieu en l'honneur de Jésus-Christ, une hostie de louanges. » Indépendamment de l'antiquité de cette pratique, nous avons ainsi la certitude qu'elle nous vient de Dieu et qu'elle nous est enseignée par les Apôtres. Les Hymnes ne sont-elles pas une mine inépuisable d'amour et de louanges pour Dieu et ses Saints ? Les Pseaumes sont remplis de saintes instructions, de prières touchantes, d'actes innombrables de foi, d'espérance et de charité, ils respirent les sentimens les plus tendres de reconnoissance, de repentir et d'humilité. Pour remplir nos obligations, que pouvons-nous faire de mieux sur la terre que de bénir sans cesse le Seigneur et d'anticiper sur ce que nous ferons éternellement dans le Ciel ?

(*) Aux Éphés. V. 19.

La

La lecture de l'Évangile et des Épîtres de *St. Paul* et des autres Apôtres, a été et sera toujours un moyen sûr d'échauffer et d'entretenir la dévotion. Le Saint-Esprit lui-même nous parle dans ces écrits, et nous ne pouvons avoir un meilleur guide. L'Église a des interprètes sûrs qui nous aident à entendre ses oracles divins, et nous devons nous en servir comme de l'aliment le plus solide et le plus propre à nous fortifier dans la vertu.

Un autre secours non moins puissant contre les tentations et les dangers de la vie, nous est offert dans la mortification. L'homme doit être sans cesse en guerre avec lui-même et appréhender dans toutes les situations où il se trouve. Dans la prospérité, son cœur est en bute aux désordres de l'orgueil, de l'incontinence, de l'injustice et de mille autres affections vicieuses. Dans l'infortune, il doit craindre l'impatience, les plaintes, le chagrin; elle devient la source du vol, des murmures et des actions viles et basses. Notre nature dépravée nous porte à la vanité, à l'avarice, à l'intempérance, et l'on nomme tentation tout ce qui peut flatter nos sens et ces impulsions secrètes que nous ne pouvons satisfaire qu'en violant la loi de l'Évangile. Nous y sommes tous sujets, les Saints mêmes n'en sont pas exempts,

combien y sont plus exposés ceux qui vivent sans frein et sans réflexion !

Le Chrétien qui se rappelle sans cesse le remords qui poursuit le crime dans ce monde et le châtiment qui l'attend dans l'autre, se pénètre de la nécessité de combattre et de rejeter les perfides conseils de l'amour propre ; il s'endurcit contre lui-même, il résiste à sa propre volonté quand ses vœux sont contraires aux devoirs de la Religion. Il sait que Dieu ne lui commande rien que pour son bien, et que l'inspiration de ses passions est toujours opposée à la vertu, à sa sanctification, à son bien ou à celui de son prochain. D'ailleurs, ce qui lui importe le plus, est de ne pas offenser le Dieu de qui dépend son bonheur ou son malheur éternel.

Ce combat continuel contre une volonté corrompue, ces mortifications dirigées contre les desirs qui tendent à nous perdre, nous sont spécialement recommandés par notre divin Maître comme une pratique indispensable, puisqu'il nous a dit : *Celui qui veut me suivre doit renoncer à lui-même.* Plus le cœur en acquiert l'heureuse habitude, plus il se fortifie dans la vertu. L'Apôtre assure que ceux qui appartiennent à Jésus-Christ ont crucifié leur chair et soumis par la mortification leurs passions déréglées. Aussi les

plus grands Saints, quoique fortifiés par un exercice constant, quoique accoutumés à résister aux tentations et à en triompher, doivent néanmoins veiller sans cesse et être toujours prêts au combat. Semblable à un lion rugissant, notre ennemi nous épie continuellement pour nous dévorer, et ses défaites passées ne l'empêchent pas de nous livrer sans cesse de nouveaux assauts.

Qu'on ne se persuade pas que cette vertu n'appartient qu'aux déserts et aux cloîtres. Elle y est moins nécessaire, parce que les dangers y sont moins fréquens ; elle est bien plus indispensable dans le monde, où les combats sont plus communs et plus animés. A qui peut-elle mieux convenir qu'à une jeunesse dont les passions demandent à être réprimées ? Il est malheureux que ceux à qui elle est le plus nécessaire, soient ceux qui la pratiquent le moins. Notre nature une fois corrompue, on n'a pu la gouverner qu'en lui faisant violence, puisque l'homme porte dans lui le principe de l'amour propre qu'il faut nécessairement subjuguer.

Observez les enfans dans leur âge le plus tendre, vous appercevrez que le goût de l'indépendance commence à se développer en eux, et qu'ils naissent avec le desir de tout assujettir à leur propre volonté. Si l'on n'employoit la force pour les réprimer, on les verroit donner dans

les excès les plus nuisibles, et ils se plieroient de bonne heure à tous les vices. A mesure qu'ils avancent en âge, la violence de leurs passions prend un nouvel essor, et comme ils sont sans expérience, ils s'aveuglent jusqu'au point de mépriser les conseils de la prudence et de l'amitié. Dès-lors leur cœur s'ouvre aux desirs et aux plaisirs les plus dangereux et les plus funestes. Heureux les jeunes gens qui ont appris de bonne heure à faire un bon usage de la vie et à se plier au joug de l'obéissance !

En quelque état et à quelque âge qu'il se trouve, l'homme éprouvera toujours des tentations. Tel est l'apanage de sa nature, et pour les surmonter, il a besoin des plus grands efforts ; il doit travailler à se vaincre lui-même, d'après ce précepte de notre Sauveur : *Le royaume des Cieux demande la violence, et les violens sont ceux qui l'emportent* (*). Aussi les bons Chrétiens qui travaillent sérieusement à leur salut, doivent-ils s'accoutumer soigneusement à l'abnégation de leur propre volonté, qui est le meilleur exercice de la mortification ; ils savent que s'ils ne soumettent l'amour propre à la raison et à la volonté de Dieu ; semblable à un cheval sans frein, ce penchant indestructible de la nature corrompue les

(*) Matth. XI. 12.

détournera bientôt du bon chemin et les conduira dans le précipice.

La mortification chrétienne ne se borne pas à assujettir les passions lorsqu'elles nous entraînent à ce qui est opposé à la loi de Dieu et aux décrets de l'Église; elle sait aussi user de sévérité envers ce corps qui, selon l'Apôtre, ôte ses forces à l'ame, et dont les besoins nous servent de prétexte ou d'occasion pour l'intempérance et d'autres jouissances défendues. Il faut donc avoir l'attention continuelle de ne déplaire en rien à celui qui nous ordonne pour notre propre bien d'être justes et saints. Il faut se souvenir en même temps que nous ne profiterons jamais dans cette véritable école du Christianisme, si nous ne faisons pas germer dans notre cœur la semence d'une autre vertu que les Gentils ne connurent et ne pratiquèrent jamais; vertu bien étrangère à ces philosophes orgueilleux qui se sont vantés d'enseigner aux hommes l'art de la sagesse.

Je parle de l'humilité, qui est essentiellement la vertu du Chrétien, et d'une si grande importance que si elle n'est pas unie à la charité, toutes les autres vertus sont stériles. Il n'en est aucune de vraie et de méritoire, qui ne soit accompagnée de l'amour de Dieu et de la connoissance de notre misère. A quelle vertu peut prétendre l'orgueilleux, et quel fruit peut-il espérer de ses actions? Dieu

a déclaré qu'il abhorre le superbe et qu'il n'aime que les humbles.

Notre divin Sauveur nous a donné dans ses actions et dans ses discours l'exemple et le précepte de toutes les vertus; mais il nous a ordonné expressémement d'apprendre de lui à être doux et humbles de cœur pour acquérir la paix véritable. Quelle paix, quel repos pourront jamais avoir ceux qui ne sont animés que par l'ambition et par l'orgueil ? Ils sont sans cesse mécontens des autres et d'eux-mêmes, et tandis que l'homme humble attire tous les cœurs à lui, il n'en est aucun que l'orgueilleux ne repousse.

L'homme qui s'examine lui-même, sent qu'il doit avoir une idée très-peu avantageuse de ses connoissances, de son mérite et de ses qualités, lors même qu'il est sûr de posséder plus de savoir et plus de connoissances que ceux qui l'entourent, lors même qu'il les surpasse en richesses, en dignités et en santé. Tous ces avantages ne sont-ils pas des dons de Dieu ? s'il lui a plu de les accorder quelquefois à ceux qui les méritent le moins, ne peut-il pas les leur retirer quand il lui plaît ? les périls et les infirmités ne nous environnent-ils pas de toutes parts ? la félicité est-elle donc si éloignée de l'infortune ? Que l'orgueilleux si plein de son mérite, de ses dignités ou de sa noblesse se sonde intérieurement, et qu'il examine si malgré

tout l'éclat dont il s'environne, il n'a pas des défauts bien plus grands que les personnes mêmes qu'il méprise ; si dans sa vie il n'a pas commis de plus grandes fautes qu'eux, et s'il n'est pas prêt à en commettre encore ? qu'il nous dise s'il peut se soustraire à la colère des princes, aux châtimens du Ciel, aux infirmités et aux disgraces qui sont le partage de ce monde. Pourquoi marche-t-il donc la tête si assurée et avec un regard si altier ? Si Dieu tourne sur lui un œil miséricordieux, il l'avertira par quelque disgrace salutaire, de rentrer en lui-même ; et malheur à lui si la mort seule vient à l'instruire de son néant sans lui donner le temps de profiter de cette instruction.

Je ne m'étendrai pas sur un sujet aussi vaste, qui s'écarte de notre plan actuel et sur lequel nous reviendrons dans la suite. Je me bornerai à vous dire, pour le moment, que celui dont le cœur est humble possède un grand bonheur, puisque cette vertu n'est pas moins chérie de Dieu qu'estimée des hommes, même de ceux qui ne la possèdent pas. Observez l'homme d'un caractère humble. Il peut changer en acquérant des dignités, de la fortune ou des honneurs ; mais sa conduite et sa manière d'être ne changent jamais, à raison de l'idée désavantageuse qu'il a conçue de lui-même ; il ne s'enorgueillit point,

ses discours et ses actions n'annonceront jamais qu'il est ébloui par la prospérité ; il sait que nous n'obtenons rien que des faveurs du Ciel, et que celui qui donne tout, peut tout nous enlever ; il sait que les biens temporels sont un prêt et non pas un don, et que l'adversité suit de près la prospérité.

Lorsqu'il éprouve des événemens malheureux, il ne murmure point, il ne résiste pas à la volonté divine. Convaincu qu'il n'a mérité que des châtimens et que Dieu ne l'éprouve que pour le purifier, il se dispose à supporter avec patience les contrariétés que la bonté de son père lui envoie ; et quand il souffre pour son amour, il s'écrie avec l'Apôtre : « Les châtimens de cette vie ne peuvent entrer en comparaison de l'immensité de gloire que Dieu nous prépare dans l'autre (*). » Il se résigne enfin aux disgraces, aux infirmités, aux contradictions, à la perte de ses biens ; et lorsque la mort arrive, il la reçoit avec la résignation qu'il doit au maître qui l'appelle. Ce sacrifice si cruel, si humiliant pour l'homme superbe, devient pour lui un sujet de consolation, parce que son humilité lui découvre l'étendue infinie de la miséricorde divine ; plein de confiance, il envisage la mort comme la fin de ses peines et le commencement de sa félicité.

(*) Aux Rom. VIII. 18.

Le Chrétien qui mortifie assidument son esprit et son cœur, s'avance rapidement vers la perfection. Quant à la mortification du corps, quoique très-méritoire, elle doit être néanmoins soumise aux règles de la prudence. Le jeûne employé avec modération, est une pénitence que l'Église approuve et qu'elle ordonne. D'autres mortifications corporelles peuvent être permises; mais les pénitences recherchées, extraordinaires ou d'une rigueur extrême qui en nuisant au corps, peuvent exposer la santé, sont dangereuses, et l'on doit le plus communément les éviter. *St. Philippe de Néri*, l'un des grands maîtres de la vie spirituelle, estimoit plus ceux qui châtiant le corps avec modération, s'appliquoient avec un soin plus grand encore à mortifier leur volonté, que ceux qui s'assujettissoient à des austérités corporelles trop étendues et trop rigoureuses.

La base, l'essence de la Religion chrétienne consistent donc dans l'adoration de Dieu par la médiation de Jésus-Christ, et dans une fidelle observance de l'Évangile dans la pratique. Songez sans cesse que ces hommes fortunés qui ont passé leur temps d'épreuves, qui glorifièrent Dieu par Jésus-Christ, et qui soutenus par sa grace observèrent héroïquement l'Évangile, sont aujourd'hui dans le Ciel, voient Dieu face à face, et

jouissent dans sa gloire de la récompense de leurs vertus. Les Saints qui ont traversé heureusement la mer orageuse de ce monde et qui sont parvenus tranquillement au port, sont les amis de Dieu. La Religion les révère, et nous ordonne de les révérer comme nos protecteurs ; elle prescrit de les implorer pour qu'ils prient Dieu pour nous ou lui offrent nos prières. Mais il importe de bien saisir l'esprit de l'Église, pour ne pas tomber dans des abus qui malheureusement ont été trop fréquens et trop communs.

Les hérétiques en censurant amèrement quelques-uns de ces abus qui s'étoient introduits parmi le peuple, principalement pendant les siècles d'ignorance, tombèrent par leur obstination dans des abus plus grands encore, tel que celui d'abolir entièrement l'invocation des Saints et la dévotion qu'on leur porte. Par un abus opposé, tous les schismatiques de l'Orient se livrèrent sur ce point à des excès répréhensibles. L'Église catholique se préservant de l'une et l'autre erreur, tient un juste milieu entre ces deux abus opposés ; il est donc important de connoître sa doctrine, et voici ce qu'elle nous dit. Les Saints ont déjà reçu dans le Ciel la récompense de leurs vertus ; ils sont dans la gloire de Dieu dont ils partageront l'éternité. Leur heureux sort est aussi irrévocable que celui des Anges, et ils méritent

comme eux que nous leur rendions sur la terre le tribut de respect et de vénération qui leur est dû. Si le monde a ses héros, pourquoi la Religion n'auroit-elle pas les siens ? Pourquoi les Saints du Christianisme qui ont été des modèles de toutes les vertus, ne seroient-ils pas dignes de notre respect ?

Les fêtes établies en leur honneur ont été instituées pour glorifier Dieu et le remercier de les avoir soutenus par sa grace, pour rappeler les exemples qu'ils nous ont laissés, et nous exciter à les imiter ; pour que ces serviteurs de Dieu qui sans doute ont perfectionné dans le Ciel par l'amour de Dieu, l'amour qu'ils portoient sur la terre à leur prochain, s'intéressent en notre faveur ; pour demander enfin à Dieu qu'il vienne à notre secours. Il y a une communion existante, une correspondance invisible entre l'Église triomphante et l'Église militante, entre les voyageurs de ce monde et les habitans du Ciel, entre ceux qui adorant Dieu, espèrent jouir de sa présence par les mérites de Jésus-Christ, et ceux qui en jouissent déjà. Lorsque nous invoquons leur protection, les Saints offrent à Dieu nos prières, accompagnées des mérites de Jésus-Christ, et obtiennent pour nous les graces qui peuvent nous sanctifier.

L'invocation des Saints est donc un moyen

utile et louable pour appuyer nos prières auprès de Dieu. L'intention de l'Église dans les fêtes qu'elle a instituées en leur honneur est de nous rappeler leur exemple et la récompense qui les a couronnés pour nous exciter à les imiter ; c'est ainsi qu'elle nous invite à lire l'histoire de leur vie et à nous retracer chaque année la mémoire de leurs vertus, pour que nous ne les oublions pas. Ce sont là les dogmes de l'Église catholique qui réprouve en même temps avec sévérité les abus que l'ignorance ou la superstition ont tenté d'introduire. Elle sait que les Saints ne sont que des hommes, des créatures et des serviteurs de Dieu, et que quoique leur dignité par rapport à nous soit très-éminente, puisqu'ils jouissent de Dieu, elle n'est rien quant à la distance infinie qu'il y a du Créateur universel à ses créatures.

Si par défaut de réflexion on donne aux Saints la qualité de divins, on doit l'expliquer dans un autre sens. Si telle Église est consacrée selon l'expression commune à tel Saint ou à la vierge *Marie*, notre sainte mère l'Église entend que les temples et les autels ne se consacrent et ne soient dédiés qu'à Dieu seul, en l'honneur et en mémoire des Saints ses serviteurs. On dit ordinairement que telle messe est de tel Saint ; cette expression signifie qu'on la célèbre en mémoire

de lui. Le sacrifice non sanglant de l'autel ne peut s'offrir qu'à Dieu ; mais on peut le lui offrir en mémoire de ses Saints , les glorifiant par Jésus-Christ pour les graces qu'il leur a accordées. C'est ainsi que le Docteur angélique dit que la dévotion aux Saints ne s'arrête point en eux , mais qu'elle s'élève jusqu'à Dieu par la grace duquel ils jouissent du bonheur éternel. *St. Jérôme* disoit : révérons les reliques des Martyrs pour adorer Dieu pour qui ils ont souffert , et glorifions le serviteur pour que la gloire rejaillisse sur le maître.

Il est important de ne pas perdre de vue qu'il n'y a que Dieu qui puisse accorder le pardon des péchés , et que nous ne devons le demander qu'à lui seul. L'Évangile nous dit que c'est lui seul qui les pardonnera. Lorsque nous les confessons au tribunal de la pénitence , nous ne les confessons qu'à lui , et c'est lui qui nous en donne l'absolution par la main de son Ministre , qui n'est que l'instrument auquel il a confié ce pouvoir. Nous devons savoir aussi que les Saints ne peuvent faire des miracles par leur propre vertu ; ils ne peuvent avoir par eux-mêmes un pareil pouvoir. Le Dieu tout-puissant peut seul les opérer , soit qu'il les accorde à nos prières , soit qu'il cède à celle des Saints qui ne peuvent en être que les instrumens par leur intercession.

C'est ainsi que d'après le dogme de l'Église, lorsque nous prions les Saints d'intercéder pour nous, nous devons être bien convaincus que Dieu seul peut nous accorder les graces que nous demandons, et que les Saints ne peuvent être que nos intercesseurs. Si les Saints pouvoient par eux-mêmes ou faire des miracles ou accorder des graces, ils seroient Dieu.

La dévotion aux Saints, réglée de cette manière, est très-utile pour nos progrès dans la vertu. La lecture de la vie des Saints, les exemples héroïques de leur conduite nous portent à les imiter, à abandonner la voie large et pleine de dangers pour rentrer dans le sentier étroit qui les conduisit à la gloire. Et si nous les invoquons dans la vue d'obtenir de Dieu par leur intercession un vrai repentir, la grace de triompher des tentations, la force de renoncer à nos mauvaises habitudes, ou si nous recourons à eux dans le dessein d'acquérir les vertus qui nous manquent; alors notre dévotion est éclairée et solide. Si les fêtes des Saints nous inspirent le desir ardent de fréquenter les Sacremens et de faire des progrès dans l'amour de Dieu et du prochain, alors nous leur rendons un hommage qui tourne à notre avantage et que la Religion approuve.

Malheureusement nous n'implorons les Saints le plus souvent que pour obtenir des biens tem-

porels, tels que la guérison d'une infirmité, le gain d'un procès, l'abondance des récoltes, l'éloignement des tempêtes, des incendies et d'autres accidens, la satisfaction d'avoir des enfans et autres choses semblables. Ce n'est pas une action repréhensible que de recourir aux Saints pour de telles choses, lorsqu'elles ne sont ni injustes ni préjudiciables au prochain, et Dieu ne nous défend point d'implorer sa bonté pour acquérir les biens temporels ; il nous a lui-même appris à lui demander le pain de chaque jour, et l'Église le prie de nous donner et de nous conserver les fruits de la terre. L'on peut donc demander les biens temporels, mais dans la vue de parvenir à obtenir les biens spirituels. On doit prier pour la paix publique et particulière, parce que la guerre et les dissentions amènent les désordres et le crime ; et nous devons recourir à la bonté divine dans les calamités générales et particulières, parce qu'une pauvreté excessive peut nous précipiter dans une infinité de périls où notre conscience seroit engagée. En un mot, l'on peut demander tous les biens, lorsque les motifs qui nous y déterminent sont purs.

Mais la première obligation du Chrétien qui demande ce genre de graces, est d'être humblement résigné à la volonté de Dieu qui sait ce qui nous convient mieux que nous. Celui qui

ne demande pas dans cette disposition d'esprit, et qui en invoquant les Saints, n'a pour but que des avantages temporels, ignore l'esprit de la Religion, et n'a qu'une dévotion fausse et mondaine. Ses prières sont un vil trafic de l'amour propre qui ne songe qu'aux choses de la terre, tandis que la véritable dévotion n'aspire qu'à celles du Ciel. Ce seroit bien pis encore si l'on demandoit des choses injustes ou contre les mœurs, ainsi qu'en usoient les Gentils envers leurs fausses divinités; reproche que *Juvénal* leur faisoit, quoique Gentil lui-même.

Si quelqu'un s'obstinoit à refuser aux Saints ce culte et cette vénération qui leur sont dûs, sa conduite seroit très-répréhensible, comme contraire à la pratique de l'Église et conforme à l'opinion des hérétiques. Mais quel Chrétien ne se choisira pas des amis parmi les habitans de la cour céleste, afin qu'ils intercèdent pour lui dans la carrière périlleuse que nous courons tous ?

Si quelque dévotion particulière peut enflammer le cœur d'un Chrétien qui adore Dieu par Jésus-Christ, c'est celle que nous devons à *Marie* sa très-digne mère. Cette Vierge sans tache est non-seulement sainte, elle est la reine des Saints; elle est supérieure à tout par l'éminence de ses vertus. Ses prérogatives sont si sublimes,

sublimes que l'éclat de tous les habitans du Ciel s'évanouit à sa vue ; le titre de mère du fils unique de Dieu est si élevé, que notre esprit ne peut atteindre au degré de vénération qui lui est dû. Aussi les Chrétiens lui rendent-ils un culte supérieur aux autres Saints ; et l'Église nous apprend que dans nos besoins nous obtiendrons de plus puissans secours par son intercession que par celle des autres bienheureux. *Marie* fut par excellence pleine de graces, celle de toutes ses créatures pour qui le Tout-Puissant a fait le plus de grandes choses. Tant qu'elle vécut, elle fut enrichie des dons surnaturels les plus abondans ; dans le Ciel, elle fut élevée à des honneurs ineffables ; et toujours miséricordieuse, elle est sur la terre la protectrice particulière des Chrétiens et le refuge des pécheurs.

Aussi il n'est personne dans notre Religion qui s'occupe de son salut éternel, sans avoir une dévotion particulière à la sainte Vierge ; qui ne la révère comme une mère tendre, et ne la regarde comme un intercesseur puissant. *Marie* est d'ailleurs l'exemple le plus parfait de l'humilité, de la pureté, de la patience, de la charité, de l'amour de Dieu et des vertus les plus éminentes. Tous les Chrétiens doivent avoir les yeux sur cette reine du Ciel, pour s'appliquer à l'imiter. Les vierges qui se consacrent à Dieu, trouvent

spécialement en elle le tableau le plus accompli de tout ce qui plaît à leur divin époux. Mais pour que notre dévotion pour elle soit vraie, il ne suffit pas de l'invoquer, de célébrer les fêtes en son honneur ou d'étudier sa vie et ses actions; elle doit, pour être solide, consister dans l'imitation de ses vertus autant que notre fragilité peut le permettre. Qui pourra plaire, s'il n'est pur, vrai et humble, à la plus pure et à la plus humble des Vierges? Qui pourra, s'il n'aime et ne sert J. C. son fils, se rendre agréable à la plus aimée et à la plus aimante des mères?

La dévotion la plus particulièrement agréable à *Marie*, la prière que cette puissante protectrice reçoit avec le plus de plaisir, est celle du pécheur qui l'implore pour obtenir de Dieu la grace d'abandonner le péché et de se corriger; celle du bon Chrétien qui l'invoque pour obtenir celle de se conserver dans la loi de l'Évangile, et de ne pas s'écarter par sa fragilité du droit chemin. La dévotion de ce dernier est parfaite, puisque dans le même temps où il implore *Marie* il s'efforce de servir le Seigneur, et ne lui demande que de le servir mieux et de le servir constamment. Celui qui a cette dévotion peut être sûr d'en obtenir le fruit et compter que cette divine Mère, pleine de l'amour de Dieu et des hommes, si puissante dans son intercession,

n'abandonnera pas celui qui la prie avec tant d'instance sans l'avoir conduit à la vie éternelle. Mais se croire dévot à *Marie*, la plus pure des vierges, lorsque le cœur est encore corrompu, lorsqu'on ne songe point à réprimer ses passions ni à réformer dans sa conduite ce qu'elle a de vicieux, c'est s'en imposer grossièrement.

Je sais que les hérétiques se moquent de cette dévotion, parce qu'ignorant la vraie doctrine de l'Église, ou conduits peut-être par un principe de méchanceté, ils lui attribuent des opinions excessives sur le culte de la sainte Vierge ; mais les dogmes de l'Église existent dans les décrets des papes et des conciles, dans les catéchismes approuvés, et non pas dans les écrits de tel ou tel auteur particulier qui, par l'effet d'un zèle indiscret, a pu tomber dans des excès que l'Église désapprouve. J'ai dit que la dévotion à *Marie* doit être très-supérieure à celle que l'on doit aux autres Saints ; qu'on ne sauroit louer assez cette créature sublime, la plus parfaite qui soit sortie des mains de Dieu, la plus riche de ses dons, et qui sur-tout est la mère de l'Homme-Dieu. Nous lui devons notre vénération comme à l'avocat le plus puissant que nous puissions employer ; mais nous ne devons pas croire que par elle-même elle puisse nous pardonner ou nous sauver. On dit que *Marie* commande dans le Ciel ; mais

nous devons savoir qu'il n'y a dans le Ciel d'autre pouvoir que celui de Dieu, source ou principe de tout bien et de toute grace, et celui de J. C. Dieu et homme à qui son Père l'a communiqué. L'office de *Marie* est de prier et d'intercéder pour nous, mais non de commander. *Elle prie pour nous*, dit l'Église, et elle a déterminé ce que nous devons croire.

On ajoute que nous ne pouvons espérer ni biens ni graces que par l'intervention de *Marie*. Cette expression sera juste, si par-là on entend que c'est à cette Vierge sans tache que nous sommes redevables de nous avoir donné à Jésus-Christ, unique dispensateur de tous les dons et de toutes les bénédictions célestes. Ce seroit une erreur bien grave de croire que Dieu et son divin Fils ne peuvent nous accorder des graces sans l'intervention de *Marie*. « Nous ne reconnoissons, dit l'Apôtre, qu'un seul Dieu et un seul médiateur entre Dieu et les hommes, et c'est J. C. » Nous ne pouvons espérer aucune grace sans la médiation de ce divin Sauveur, puisque, selon le même *St. Paul*, il est le seul qui ait pu nous réconcilier avec Dieu, le seul qui put par ses propres mérites nous obtenir les graces qui nous sont nécessaires. On peut donner à la sainte Vierge le titre de médiatrice, mais par analogie et par rapport au pouvoir de ses prières

auprès de son fils, et parce qu'elle est la mère du genre humain entier.

Quoique la dévotion à *Marie* soit aussi juste qu'elle est utile, il est indispensable que nous ayons toujours la dévotion la plus vive envers Jésus-Christ : ce doit être la première et la plus essentielle à un Chrétien. Ses mérites sont l'unique confiance des hommes ; c'est par eux que nous obtenons le pardon de nos péchés : ils nous soutiennent parmi les écueils et les périls de cette vie, et nous conduisent enfin au Ciel. L'Église nous enseigne encore à regarder *Marie* comme notre espoir, mais nous ne le plaçons en elle qu'à raison de son immense charité et de l'efficacité de son intercession.

« Tant que le Chrétien est dans ce monde ; dit *St. Paul*, il doit travailler à son salut avec crainte et circonspection. La conversion et la grace finale sont des dons gratuits de Dieu, et rien ne peut donner la certitude de les obtenir. » Ayons toujours présent que J. C. lui-même nous a dit : si vous demandez quelque chose en mon nom, je vous l'accorderai ; observez qu'il ne dit pas au nom d'un autre, mais *en mon nom.* N'oublions pas non plus ce que nous dit le grand Apôtre, qui regarde comme pontife Jésus fils de Dieu, qui est monté au Ciel ; « maintenons-nous fermes dans la foi que nous professons ; le pon-

tife que nous avons compatira à nos infirmités, puisqu'à l'exception de celles du péché, il les éprouva comme nous. » Présentons-nous donc avec confiance devant le trône de sa grace pour y obtenir miséricorde et être secourus dans nos besoins. A la vue de tant de besoins et d'une si grande certitude d'être écouté, qui n'ira directement se jeter aux pieds d'un Dieu si miséricordieux et si bon ? Qui peut nous aimer plus que Jésus-Christ qui est mort pour nous, qui nous nourrit de sa chair et de son sang, qui desire et n'attend que nos prières pour nous exaucer ? Quel Chrétien peut être retenu par la crainte ou la méfiance ? Prions-le donc directement, et demandons aux Saints et spécialement à *Marie* mère de miséricorde, qu'ils intercèdent pour nous et nous aident de leurs prières.

Lorsque la dévotion à *Marie* est conforme aux dogmes de l'Église, elle est préférable à toutes les autres, la dévotion à J. C. étant d'une obligation indispensable, ou plutôt étant l'essence et le fondement du Christianisme. Qui peut douter que cette Mère de miséricorde pleine de l'esprit de son Fils, ne s'intéresse efficacement pour ceux qui réclament sa protection ? Et ce Fils infiniment miséricordieux, que pourra-t-il refuser à la créature qu'il aime le plus et sur laquelle il a répandu ses graces avec le plus de profu-

sion ? Que *Marie* soit donc continuellement l'objet de votre vénération et de votre amour ; adressez-vous à elle dans tous vos besoins et sur-tout pour obtenir les biens spirituels. Elle est la mère de l'amour pieux, de la crainte filiale et de la sainte espérance ; elle pourra vous procurer des biens infiniment supérieurs à tous ceux du monde. Elle vous assistera pendant votre vie, et j'ose vous assurer que vous éprouverez la puissance de sa protection à l'heure de la mort.

Je voudrois aussi vous inspirer une vénération particulière pour *St. Joseph.* Si Dieu choisit *Marie* pour sa véritable mère, il choisit *Joseph* pour le véritable époux de *Marie ;* il l'adopta pour son père putatif, et lui confia la garde et le soin de la mère et du fils. Quels sublimes titres, quels droits pour être écouté ! N'oubliez pas non plus votre Ange gardien, objet de la dévotion générale de tous les Chrétiens qui savent que c'est l'ami et le compagnon que Dieu leur a destiné, qui les sert, les tient sous sa garde, prie continuellement pour eux et doit les assister à l'heure de la mort. Choisissez ensuite ceux que Dieu vous inspirera, mais n'oubliez jamais qu'ils ne sont tous que des serviteurs de Dieu qui prient pour nous, et que J. C. seul est le maître à qui nous devons adresser tous les sentimens et l'adoration de notre cœur.

Lorsque la dévotion chrétienne est véritable, elle est intérieure et réside toujours dans le cœur de celui qui aime sincèrement Dieu et les hommes pour l'amour de Dieu ; qui est toujours prêt à obéir à ses commandemens et qui n'espère qu'en son secours et ses mérites. Le bon Chrétien ne doit pas cependant se borner à cette dévotion intérieure ; il doit par des actes extérieurs manifester les sentimens de son ame. Cette obligation naît autant du respect que nous devons au prochain que de celui que nous devons à Dieu. Celui qui trouve dans notre conduite ou dans nos discours quelque chose qui dément cette idée, peut ou en être scandalisé, ou s'autoriser de notre exemple pour l'imiter. On ne peut concevoir comment un Chrétien peut paroître sans respect dans les Églises. Il est aussi contraire à la décence qu'injurieux à la Religion de voir dans les temples des gens sans aucune retenue, qui viennent y passer le temps, parler de choses oiseuses, et quelquefois s'entretenir de leurs désordres. Ils ne devroient s'y présenter qu'avec la componction et l'humilité qui conviennent à des pécheurs qui viennent implorer la miséricorde divine ; et ils y apportent l'air de la dissipation et le maintien de ceux qui vont se divertir au théâtre, aux assemblées profanes !

Ce désordre provient de ce qu'ils ne sont point

pénétrés de la présence de Dieu, et ne réfléchissent pas qu'ils ne vont dans les temples que pour l'adorer, lui parler et le prier; que Dieu exige de nous une ferveur ardente et un profond respect, lorsque nous assistons aux saintes fonctions de l'Église, et sur-tout au sacrifice non sanglant de la messe. Quel scandale de voir tant de personnes suivre les processions où l'on porte Notre-Seigneur, qui sous ses yeux et loin de le suivre avec respect et silence, ne semblent y aller que par oisiveté, et promènent leurs regards de tous côtés pour voir et pour être vues; qui enfin ne s'unissent au cortége qui accompagne Jésus-Christ que pour l'insulter et braver ses châtimens! Quel spectacle édifiant au contraire que celui des Chrétiens humbles de corps et d'esprit, qui par une décence extérieure annoncent les sentimens intérieurs de leur ame; et semblent voir des yeux du corps tout ce que la foi rend sensible aux yeux de l'ame!

Il me reste, Monsieur, à vous entretenir des articles les plus importans de la Religion et peut-être les plus nécessaires. Quoique tout ce que nous avons vu présente des moyens saints et utiles, pour éviter le mal et pratiquer le bien; la foiblesse et la fragilité humaine sont telles, que malgré eux l'homme tombe sans cesse et viole la loi sainte. Quel seroit notre malheur si

la miséricorde divine ne venoit à notre secours par des moyens plus puissans pour nous relever et pour nous fortifier à l'avenir ? Dieu plein de bonté nous en a réservés d'efficaces, à l'aide desquels nous pouvons rentrer et croître de nouveau dans sa grace et dans tous les droits du Baptême. Tel est le sacrement de la Pénitence, tel est pour nous le sacrifice de la Messe, tel le sacrement de l'Eucharistie. Ce sont les trésors que la Religion nous présente, les sources inépuisables de la grace, d'autant plus inappréciables et dignes de notre vénération que leur divin Fondateur les a proportionnés à la capacité des foibles et des ignorans, comme à celle des forts et des savans.

Le prix infini dont ils sont revêtus doit les rehausser singulièrement à nos yeux. Les prières publiques et particulières peuvent sans doute obtenir beaucoup du Seigneur, en proportion de la foi et des autres dispositions qu'on y apporte. Mais ces actes sublimes de la Religion, indépendamment de ce que chacun y reçoit un prix proportionné au degré de sa dévotion, ont en eux-mêmes une sainteté et un prix supérieurs qui répandent sur nous une multitude de graces. C'est par cette raison que l'Église nous recommande l'usage fréquent des Sacremens. La raison en est sensible : sans eux on n'obtient pas son salut,

et ils servent à attirer sur nous les bénédictions du Ciel.

En effet, Monsieur, le Chrétien fragile qui n'a pas su conserver la grace qu'il reçut par le Baptême, et qui par la transgression de la loi, d'enfant de Dieu qu'il étoit, s'est rendu esclave du démon ; l'homme qui d'héritier du Ciel par Jésus-Christ, se voit par ses péchés déchu et condamné aux peines éternelles, n'a d'autre ressource que celle de laver ces nouvelles taches dans les eaux salutaires de la pénitence : elle est la seule qui nous reste après le naufrage. Mais quelle miséricorde de la part de Dieu ! quelle consolation pour l'homme foible et misérable qui étant si fortement porté au mal y sait si peu résister, que celle d'avoir à sa portée ce nouveau moyen de rédemption ! La Religion nous apprend que Dieu ouvre le sein de sa miséricorde à tout pécheur de bonne foi et résolu à se corriger, qui confesse ses péchés avec un sincère repentir ; elle nous apprend qu'il lui pardonne à l'instant, et le reçoit comme un bon père reçoit un fils repentant.

Dieu lui-même est garant de cette promesse ; ce seroit lui faire injure et n'avoir pas une idée juste de sa clémence paternelle que de douter qu'il ne nous ait pas pardonné après une confession entière et sincère. Nous devons ne nous

méfier que de notre foiblesse dans la crainte qu'elle ne nous induise à de nouvelles fautes ; c'est dans cette vue que nous devons prier fréquemment et pendant toute notre vie, pour obtenir la grace sans laquelle il nous seroit impossible de nous soutenir. Dieu se plaît dans notre repentir, et dans l'occasion de nous pardonner lorsque nous revenons à lui avec un regret sincère d'avoir péché et la ferme resolution de nous corriger. Cette idée doit rétablir la paix dans notre ame, et nous porter à marcher de nouveau en sa présence avec une fidélité inviolable.

Ce Sacrement nous est nécessaire non-seulement pour recouvrer la grace, il nous est encore utile pour la conserver et nous aider à croître en vertus, puisqu'il a deux fins principales : l'une, de nous acquérir la grace que nous avions perdue ; l'autre, de nous porter à nous corriger de nos défauts, en nous facilitant l'exercice des vertu opposées. Mais combien n'est-il pas de pécheurs qui ont eu des momens favorables, pendant lesquels se livrant à la douleur d'avoir failli, ils ont confessé leurs péchés avec un vrai repentir, et ont pu avec raison être convaincus que la bonté divine les leur avoit pardonnés, et qui cependant n'ont pas persévéré long-temps dans ces sentimens salutaires et sont retombés de nouveau ! Il y a plus de confessions que de con-

versions ; et il est plus facile d'implorer avec succès la clémence de Dieu que de se défendre ensuite de la foiblesse humaine. Il en est d'autres, et ce sont les plus coupables, qui semblent se prévaloir de sa facilité à pardonner pour recommencer leurs désordres, comme si le tribunal de la pénitence étoit un asile à la faveur duquel on pût vivre dans l'iniquité.

Le remède à tant de maux consiste dans le soin de veiller sur nous-mêmes, de demander sans cesse à Dieu de nous soutenir par sa grace, de lire des livres édifians, de se nourrir de la parole de Dieu, de se choisir un confesseur prudent, dans lequel nous puissions voir un ami digne de toute notre confiance, à qui nous rendions compte de la situation de notre ame, à qui nous nous confessions de nos fautes, quelque légères qu'elles soient, afin d'avoir ses conseils dans les tentations et les périls de la vie. Outre les biens dont nous serons redevables à cette conduite docile et soumise, le pécheur doit savoir qu'ayant offensé Dieu grièvement, non-seulement il est obligé de veiller sur lui avec plus d'attention, mais encore de produire des fruits dignes de pénitence.

Tel est le sentiment des Pères de l'Église ; ils disent que la vie d'un Chrétien doit être une pénitence continuelle, également indispensable

pour effacer les péchés passés et pour s'en préserver à l'avenir. La prière, le jeûne, l'aumône, la mortification et les œuvres de miséricorde doivent être l'état habituel de celui qui a été assez injuste pour abandonner Dieu et se livrer à ses passions. L'esclave qui s'enfuit de chez son maître et qui à son retour ne reçoit que des caresses, doit redoubler de fidélité, et compenser par sa patience et une grande application au travail, le châtiment dont la bonté du maître l'a dispensé.

Mais comme en dépit de notre raison la nature se dérobe à tout ce qui peut la faire souffrir, Dieu qui sait que notre foiblesse ne nous permettroit pas des pénitences volontaires pour effacer nos péchés et en prévenir de nouveaux, daigne dans sa miséricorde suppléer aux mortifications que nous ne nous imposerions pas nous-mêmes. C'est dans cette vue qu'il nous envoie les épidémies, la guerre, les incendies, les procès, les chagrins, la pauvreté, et plus que tout cela, ce nombre infini d'infirmités qui assiégent les hommes. Qui pourroit nombrer les maux auxquels ils sont assujettis? et qui d'entre nous ne paye son tribut de douleur? Le pécheur vieilli dans l'iniquité et auquel ses propres remords reprochent le désordre de sa vie, doit reconnoître qu'il a mérité d'être châtié, et rece-

voir avec résignation la punition qu'il n'eût pas eu le courage de s'imposer à lui-même ; il doit s'estimer heureux d'acquitter ainsi dans ce monde une dette qu'il eût payée dans l'autre par des peines éternelles.

Cette soumission volontaire, cette résignation filiale à toutes les adversités, nous montre un ordre admirable dans les désordres apparens que Dieu permet dans le monde. Cette vertu, l'une des plus importantes que nous prescrive notre Religion, est la patience, fille des tribulations, dit *St. Paul.* Le Chrétien doit souffrir, ou être dans l'intention de souffrir pour l'amour de Dieu tout ce qu'il lui envoie. C'est ainsi qu'en ont toujours agi et agissent encore les Saints qui suivent le modèle qui les anime par son exemple, et qui par ses souffrances et ses langueurs leur enseigna à porter sa croix. « Le Seigneur souffrit pour nous, dit *St. Pierre*, afin que nous suivions ses traces. » Il faut avoir de la force dans les tribulations de la vie, et être certains que plus nous souffrons pour l'amour de Dieu, plus les récompenses que nous recevrons seront grandes. *Heureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés*, dit Jésus-Christ (*), pour la consolation des affligés.

(*) Matth. V. 5.

Si notre foi étoit vive, nous reconnoîtrions que les tribulations sont le chemin le plus sûr pour obtenir les récompenses infinies qui nous attendent, et nous serions les premiers à les chercher. Le plus grand motif de consolation que nous puissions avoir, est d'être bien convaincus que Dieu sait mieux que nous ce qui nous convient pour être vertueux et sauver nos ames, et qu'il y a par conséquent de la folie à murmurer contre la Providence. L'expérience nous prouve que la prospérité est ordinairement le principe de la prévarication, tandis que les afflictions, en nous humiliant et en nous détachant des faux biens, nous rappellent à Dieu. La nature corrompue voudroit que le chemin du Ciel fût absolument couvert de fleurs. Heureux celui qui reçoit avec résignation tout ce que Dieu lui envoie! Mon dessein n'est point encore de vous entretenir aujourd'hui du sacrement de Pénitence; nous en parlerons lorsque vous serez disposé à faire une confession générale. Je vous expliquerai alors les conditions qu'elle exige, mais il étoit indispensable de vous en parler, pour embrasser dans toute son étendue l'esprit et le plan de notre Religion.

J'en dis autant pour ce qui regarde le sacrifice de la Messe. C'est l'action la plus sainte, la plus agréable et la plus sublime pour le vrai Chrétien. Elle

Elle est le moyen le plus convenable et le plus efficace, pour rendre à Dieu le culte qui lui convient et pour obtenir les graces de sa miséricorde. Le saint sacrifice est au-dessus de toute comparaison, puisqu'il a été établi par Dieu lui-même, et qu'il nous en a prescrit la pratique. Il est le renouvellement de la Cène de notre divin Sauveur, lorsqu'il consacra le pain et le vin, et distribua aux Apôtres, sous les espèces sacramentelles, son corps et son sang; ce corps qu'il alloit livrer bientôt aux tourmens que lui préparoient les Juifs, et ce sang qu'il devoit répandre pour la rémission de nos péchés. Il recommanda alors aux Disciples de renouveler la mémoire de sa passion, en leur disant: *Faites-le en mémoire de moi*, et il institua ce saint sacrement et cet auguste sacrifice.

Nous savons que les Apôtres obéirent à cet ordre. *St. Paul* insiste sur la pureté et la dévotion des Chrétiens qui viennent assister à la Messe du Seigneur, et nous voyons dans les Actes des Apôtres qu'ils s'en acquittoient avec le plus grand respect et les plus vives actions de graces. Quel est le Chrétien attaché à sa Religion, qui ne se remplira pas des sentimens dont il eût été pénétré s'il eût eu le bonheur de s'asseoir à ce banquet céleste, et de recevoir de la propre main de son Rédempteur son corps divin et son

précieux sang ? Y en a-t-il beaucoup, disoit *St. Jean Chrysostôme* au peuple d'Antioche, qui aient vu de leurs propres yeux le visage et la personne de Jésus-Christ ? Eh bien ! toutes les fois que nous allons à la Messe et que nous participons à la sainte Eucharistie, nous le voyons réellement dans le sacrement. Non-seulement il permet à notre foi de jouir de sa présence, mais encore de le toucher et de le recevoir dans notre sein. Quels sentimens ne doit pas nous inspirer l'idée qu'il est là tout aussi présent qu'il l'étoit à la dernière Cène qu'il fit avec ses Disciples !

La Messe est encore la commémoraison de sa passion, dernier effort de son amour pour les hommes. L'Apôtre nous dit : Toutes les fois que vous mangerez ce pain et boirez ce calice, vous annoncerez la mort du Seigneur, jusqu'à ce qu'il vienne nous juger. Aussi le Chrétien qui assiste à la Messe, doit-il avoir sans cesse sous les yeux le grand spectacle du Calvaire ; il doit voir son Sauveur expirant sur la croix et versant son sang pour nous racheter. La Messe renferme les deux principales actions du Fils de Dieu ; l'une, l'Eucharistie, en tant qu'il nous donne ce pain céleste qui nourrit nos ames et les soutient dans la vertu ; l'autre est le sacrifice offert par lui pour effacer tous les péchés que la fragilité nous fait commettre, en

nous appliquant les mérites de J. C. lorsque nous sommes bien disposés pour les recevoir. C'est pourquoi nous devons y voir le plus auguste, le plus important et le plus utile des actes du Christianisme, soit que nous voulions adorer Dieu d'une manière plus parfaite, ou lui demander les graces nécessaires pour ne pas l'offenser et obtenir le pardon de nos fautes, soit parce qu'il est en même temps le moyen le plus propre de remercier Dieu de ses bienfaits.

Pour comprendre tout le fruit que l'on peut retirer de la Messe, il suffit d'en examiner le mérite. Elle est le vrai et l'unique sacrifice des Chrétiens, elle est le renouvellement de l'ineffable sacrifice que J. C. offrit à Dieu, lorsque sur la croix il donna sa vie pour les hommes. Dès l'origine du monde il y a eu des sacrifices; dans tous les temps les hommes ont immolé et offert à Dieu des agneaux, des quadrupèdes, des oiseaux. C'étoit un tribut que l'on rendoit à son pouvoir souverain de tout ce qui existoit; et ce sacrifice, cette oblation des animaux que l'on faisoit à Dieu, étoit le symbole de la disposition de l'homme à lui tout sacrifier, jusqu'à sa propre vie pour lui plaire et l'appaiser. Les Gentils avoient eux-mêmes leurs sacrifices, et la tradition universelle nous apprend que c'étoit le seul moyen de se rendre la Divinité propice.

L'Apôtre, et après lui les saints Pères nous ont dit que ces sacrifices faits par les fils d'*Adam* et par les Juifs, n'étoient que le symbole et la figure de ce sacrifice d'amour qui nous étoit préparé. Il falloit que Jésus-Christ, représenté par l'agneau que les Juifs immoloient et mangeoient dans leur pâque, s'offrît lui-même pour mourir pour nous, pour nous racheter du péché et nous rétablir dans les droits de la gloire que nous avions perdus. Les Prophètes avoient prédit que les sacrifices sanglans seroient abolis et remplacés par un sacrifice plus pur et plus spirituel. *David* avoit annoncé que le Messie seroit pontife suivant l'ordre de *Melchisedech*, c'est-à-dire suivant l'ordre de ce roi-prêtre qui n'offroit point à Dieu des animaux immolés, mais seulement du pain et du vin; et J. C. se servit du pain et du vin pour la transsubstantiation de l'un et de l'autre en son corps et en son sang. L'animal que l'on offroit à Dieu dans les anciens sacrifices se nommoit holocauste, hostie ou victime; et le Fils de Dieu qui prit chair et se fit homme, s'offrit à Dieu, pour nous sur la croix, comme une victime sans tache. Dès-lors il n'a cessé de l'être, et il le sera tant que le monde existera et que les Prêtres de la nouvelle Loi consacreront sous les espèces du pain et du vin.

Il étoit d'usage dans les anciens sacrifices que

celui qui donnoit la victime avoit le droit d'y participer en en mangeant une portion, comme une marque que c'étoit son sacrifice, et pour obtenir par lui les graces qu'il demandoit. Dans le nouveau sacrifice de l'autel, où J. C. s'offre à son Père éternel pour victime, il a permis à tous les fidelles de pouvoir participer à la victime, et de manger et de boire le corps et le sang qu'il sacrifia sur le calvaire, et qu'il offre de nouveau pour eux. Elle est la marque que le sacrifice s'offrit pour eux.

L'exposé de ces vérités doit nous faire reconnoître combien la sainte Messe est admirable et divine. Avec quelle dévotion ne doit-on pas la célébrer et l'entendre ! En quelque lieu que soit le saint Sacrement, soit dans le tabernacle, soit sur l'autel, soit qu'on le porte en procession ou comme viatique, nous devons l'envisager comme étant sur son trône de miséricorde ; nous devons l'adorer et lui demander ses graces. Dans toutes ces circonstances nous pouvons espérer de les obtenir ainsi que son secours puissant pour la règle de notre vie ; mais il n'en est aucune qui nous offre l'avantage que nous présente la Messe. Dans toutes ces circonstances, l'action du Chrétien qui s'adresse à Jésus-Christ, n'a d'autre mérite que celui de la ferveur et de la dévotion de celui qui l'implore ; c'est ce que les théologiens désignent par *ex opere operantis* ; tandis que la Messe

a en elle-même un mérite intrinsèque qui s'applique au Chrétien qui l'entend dans de bonnes dispositions, et au Ministre qui la célèbre : *ex opere operato.*

La bonne disposition de l'un et de l'autre est sans doute nécessaire pour en recueillir le fruit, et rendre graces à Dieu des bienfaits reçus et en obtenir de nouveaux; mais l'obtention de ces graces est dûe à la vertu et à la force ou à l'efficacité du sacrifice non sanglant par lui-même, puisque le Fils de Dieu l'a destiné spécialement pour appliquer ses mérites infinis à ceux qui le célèbrent dignement. Si les sacrifices de la loi ancienne qui n'étoient que la figure de la nouvelle, étoient une source inépuisable de graces, que ne doivent pas espérer les Chrétiens qui offrent à Dieu créateur de la nature, non des victimes d'animaux égorgés, mais son Fils unique et chéri, l'Agneau sans tache par qui toutes les graces s'obtiennent, et dont le sang est si précieux que sa plus petite portion suffit pour effacer les péchés d'un million de coupables?

Quoique l'on ne puisse offrir à Dieu d'hostie plus sainte et plus agréable, et qu'elle soit en elle-même d'un prix infini; son prix, en tant qu'il s'applique au Chrétien, est plus ou moins étendu selon sa disposition particulière et l'acceptation que Dieu daigne en faire. D'abord l'Église y

participe, c'est-à-dire l'universalité des Fidelles pour lesquels on l'offre à Dieu, et il en est de même des morts qui sont soulagés par les prières des vivans. L'Église le croit ainsi, elle se fonde en cela sur la tradition de tous les siècles et sur le livre des Macchabées. Il est également certain que ceux que le prêtre nomme ou à qui il a l'intention de l'appliquer, y participent, lors même qu'ils ne seroient pas présens, si d'ailleurs ils se trouvent dans les dispositions convenables. Le degré de graces que chacun en reçoit, quel qu'il puisse être, est un secret que Dieu s'est réservé. Le trésor est infini, mais sa répartition dépend de son acceptation et de sa volonté. Ce qu'il nous importe de savoir, c'est qu'il n'est aucune prière qu'il reçoive plus favorablement que le saint sacrifice de l'autel.

Les justes ne sont pas les seuls obligés d'assister à la Messe les jours de fête, cette obligation regarde tous les fidelles, ceux mêmes qui se reconnoissent coupables de péchés graves. Car quoiqu'il soit vrai que la Messe ne donne pas la grace sanctifiante à celui qui l'a perdue, et que cet effet, suivant le Concile de Trente, n'appartienne qu'au sacrement de la Pénitence; cependant le pécheur qui y assiste avec respect et componction, tout indigne qu'il est d'offrir une victime si sainte, peut demander et espérer les

graces qui l'excitent au repentir et le conduisent au saint tribunal. Cette prière faite avec sincérité est ordinairement écoutée, et une fois que les chaînes du péché sont rompues, les graces viennent en plus grande abondance.

La Messe étant un sacrifice de propitiation, quoiqu'elle n'efface pas les péchés mortels, nous mérite le pardon des véniels, lorsque nous les détestons sincèrement. Elle attire sur nous les graces spirituelles et temporelles dont nous pouvons avoir besoin dans nos nécessités ou nos disgraces; cet ineffable sacrifice nous les obtient, pourvu que notre prière dégagée de tout amour propre n'ait pour but que le desir de nous sanctifier et de servir Dieu avec toute l'ardeur dont nous sommes capables. Toutes ces vérités sont indiquées dans les prières mêmes de la Messe.

Mais il y a une grande différence entre ceux qui assistent seulement à la Messe et ceux qui participent à la sainte Messe. Les premiers lorsqu'ils sont exempts de péchés mortels et repentans de leurs péchés véniels, en s'unissant au prêtre, en esprit et avec dévotion, reçoivent de grands biens, et peuvent par un acte particulier demander à Dieu de leur appliquer les mérites du corps et du sang de Jésus-Christ, qu'ils n'ont pas le bonheur de recevoir; c'est ce qu'on appelle communion spirituelle. Cet acte fait avec re-

cueillement, avec desir et dévotion, est infiniment salutaire.

Mais la communion sacramentelle est le premier trésor des graces, puisque par elle le Chrétien reçoit le corps et le sang de son Sauveur. Cette communion indispensable dans le célébrant pour consommer le sacrifice, est le canal par lequel ses fruits se communiquent aux fidelles. Ils n'ont pas d'aliment plus solide et plus propre à les soutenir dans la voie dangereuse du monde. Si les Saints, si les hommes religieux peuvent se préserver du péché, s'ils résistent aux tentations, si leurs actions sont agréables à Dieu, ils le doivent entièrement à ce pain de vie qui soutient la foiblesse de leur nature, et ils peuvent espérer qu'il la fortifiera jusqu'à la fin, puisque le Seigneur lui-même leur a dit : celui qui mange ce pain vivra éternellement.

Nous avons assez parlé, pour le moment, de ce qui concerne la Pénitence, la Messe et la Communion. Lorsque le moment sera venu de consommer ces actes, les plus sublimes du Christianisme, nous pourrons nous en entretenir plus particulièrement. Je crois vous avoir donné une idée générale de la Religion, sans avoir dit néanmoins tout ce que j'aurois pu dire. Le temps et les circonstances me procureront l'occasion de vous développer successivement ce qu'il est né-

cessaire de connoître, et j'espère que la grace du Seigneur et la lecture des bons livres achèveront de vous instruire.

Mais puisque vous avez retenu les prières importantes que je vous avois recommandées, je vous prie de les répéter avec moi..... Hélas ! mon cher *Théodore*, te dirai-je que cette demande inattendue me troubla ; je rentrai en moi-même, et cherchai à me recueillir. Après un moment de réflexion, je les répétai de suite et sans m'arrêter. —Vous les savez bien, me dit le Père, et nous pouvons commencer nos exercices. Nous dîmes l'autre jour que notre premier acte devoit être de renouveler les vœux du Baptême, pour rentrer dans le sein de l'Église notre mère ; qu'à cet effet, il étoit nécessaire de réciter avec foi et dévotion le *Credo*, qui est le symbole des Apôtres et la profession de foi du Chrétien.

Cet acte, Monsieur, est d'une grande importance, et demande de notre part beaucoup de solennité, puisque d'un côté, nous demandons pardon à Dieu d'avoir abandonné son Église, après la grace ineffable de nous avoir fait naître dans son sein et de nous avoir lavé dans l'eau sacrée de la régénération ; et que de l'autre, détestant notre apostasie, nous devons renouveler à Dieu les sermens que nous lui avions fait, et lui jurer de nouveau fidélité, dans la ferme

intention de remplir mieux notre nouvel engagement.

Vous voyez combien cet acte est grand ; il renferme les nouvelles obligations que nous allons contracter avec Dieu, nous allons lui demander d'exaucer nos vœux, de nous recevoir dans son sein, et de nous traiter avec miséricorde. Quoique Dieu par son immensité soit par-tout, et que par-tout il puisse nous entendre, l'Église demande que, lorsqu'on le peut, on remplisse les actes de Religion dans les lieux consacrés par elle à l'exercice de son culte. C'est la maison de la prière, le sanctuaire où Dieu reçoit nos demandes, et où il écoute plus favorablement les soupirs d'un cœur plein de repentir.

On a consacré dans ce monastère un endroit destiné à y ensévelir les morts de la maison, et où leurs corps attendent le moment de la résurrection générale ; on y a pratiqué une chapelle où nous leur rendons les derniers devoirs. Nous y avons une image digne de vénération, celle de J. C. crucifié à qui nous adressons les prières que nous faisons pour eux. Les vivans s'y rendent, lorsque parmi ces tombeaux, ils veulent se pénétrer de la pensée de la mort, où lorsqu'après les prières d'usage, ils veulent chercher quelques consolations particulières auprès de Dieu. Le lieu est solitaire et retiré ; et demain, si vous le per-

mettez, je vous y conduirai au moment où il n'y aura personne ; et nous pourrons exécuter ce que nous desirons.

Mon but est de vous recevoir au nom de l'Église, et de vous admettre dans son sein, parce qu'à présent vous en êtes encore éloigné. Vous vous en êtes exclu vous-même, et vous ne jouissez plus des dons que le Ciel distribue par elle. Vous ne participez point au fruit des prières qu'elle fait pour les fidelles, puisque vous n'êtes pas dans sa communion ; mais dès l'instant que votre repentir et vos prières vous auront rappelé dans son sein, vous aurez part à ses sacrifices et à ses bonnes œuvres : tel est l'avantage des Chrétiens, ils participent tous aux prières de chacun d'eux ; et combien ne sont pas puissantes auprès de Dieu, les prières et les supplications d'une épouse pure et chérie qui renferme dans son sein tous les Élus qui aiment pour l'éternité.

—Je répondis au Père que je serois docile à tout ce qu'il me prescriroit, toujours prêt à le suivre et à faire tout ce qu'il m'ordonneroit. —Eh bien ! me dit le Père en se levant, recommandez-vous cette nuit à Dieu, invoquez *Marie* sa mère, *St. Joseph* et votre Ange gardien, priez-les de vous assister dans cet acte solennel, par lequel vous allez vous consacrer de nouveau à Dieu, demandez-leur d'être garans de vos promesses.

Songez que ce jour est le plus important de votre vie, vous allez faire le premier pas dans la voie qui conduit au bonheur éternel. —Il se retira, et me laissa dans l'attente du lendemain, demandant à Dieu d'achever l'ouvrage que sa miséricorde avoit daigné commencer.

Adieu, mon cher *Théodore.*

LETTRE VINGTIÈME.

Le Philosophe à Théodore.

J'ATTENDOIS le Père, mon cher *Théodore*, avec un trouble inexprimable. Mon cœur étoit agité comme au moment de faire une action grande et extraordinaire ; mon inquiétude ne me laissoit point de tranquillité, et je me promenois à grands pas dans ma chambre. Tantôt je croyois n'être pas suffisamment préparé pour une entreprise si difficile ; tantôt je me persuadois que je ne pourrois la soutenir : j'étois en proie à la plus cruelle incertitude et à l'anxiété la plus vive. Le Père parut, et la présence de cet homme angélique m'eut bientôt tranquillisé. Son air religieux et ce caractère de sainteté qui étoit répandu sur sa phisionomie, réveilla vivement en moi le souvenir de tout ce qu'il m'avoit dit : il n'en fallut pas davantage pour bannir mes irrésolutions ; je me sentis bientôt un courage tout nouveau et je me disposai à le suivre.

Il me conduisit par différens corridors jusqu'à un long escalier, par lequel nous descendîmes ; au bas, je me trouvai dans une vaste salle qu'entouroit un grand nombre de tombeaux où reposoient les Pères du monastère. Ce lieu n'étoit

éclairé que par une petite lampe, dont la clarté se portoit principalement sur un grand crucifix placé sur l'autel qui s'élevoit au centre de l'édifice. L'aspect inattendu d'un tableau qui par sa nature inspiroit une terreur religieuse, m'émut à tel point que j'en frissonnai. Je ne sais si le Père s'en apperçut ; il me dit : c'est notre Dieu ; mais c'est un Dieu d'amour et de miséricorde.

Il se mit à genoux, j'en fis autant ; et tandis qu'il faisoit sa prière, mille pensées rapides et confuses occupèrent mon esprit. J'éprouvois un sentiment successif de terreur, d'étonnement, de religion et d'horreur ; je voulois m'entretenir avec Dieu et me livrer à des actes de religion ; mais malgré mon desir et mes efforts ; je sentois combien ils m'étoient encore étrangers ; mon ame n'en ayant point contracté l'habitude, ils ne pouvoient pas encore m'être familiers.

Mais me rappelant que je savois bien et que j'étois convaincu que Jésus-Christ étoit mon Dieu et qu'il étoit mort par amour pour moi, cette idée m'inspira une profonde horreur de moi-même. Ma perversité me paroissoit indigne de pardon ; et m'adressant directement à lui, je m'écriai du fond de mon cœur : *Secours ! compassion ! ô mon Dieu !* Je répandis en même temps un torrent de larmes ; et comme si j'eusse

été accablé de cet effort, je me sentis défaillir ; je retombai dans un morne silence et dans l'anéantissement total de mes facultés. J'ignore si je restai long-temps dans cet état ; mais le Père s'étant relevé, il me fit asseoir sur un banc qui étoit à notre portée, et me parla ainsi :

—Nous sommes, Monsieur, dans l'Église et en présence de notre Dieu. Il nous entend, et tout le Ciel est peut-être attentif à ce que nous allons faire. Sa miséricorde vous a conduit ici, elle vous a inspiré le desir de rentrer dans le sein de la Religion. Fille de Dieu, épouse de Jésus-Christ, l'Église sans cesse pénétrée de son esprit, ne desire, à l'exemple de son céleste époux, rien avec plus d'ardeur que de ramener au bercail la brebis égarée. Mais comme son ministre, je dois vous expliquer auparavant ce qu'est l'Église et quels sont les devoirs indispensables des Fidelles à son égard.

L'Église est un corps mystique. Tous les Fidelles sont ses membres ; et J. C. qui la fonda par son sang divin, en est la tête. Quand il monta au Ciel, il lui remit tout son pouvoir, en l'assurant que tout ce qu'elle délieroit sur la terre, seroit délié dans le Ciel. Il lui promit une protection qui ne doit cesser jamais, en lui disant qu'il seroit avec elle jusqu'à la consommation des siècles ; il lui délégua toute son autorité,

et déclara que celui qui ne voudroit pas écouter l'Église, refuseroit de l'écouter lui-même ; il la choisit pour son épouse chérie, puisqu'elle porte en son sein les élus qu'il aima dès l'éternité ; il lui envoya son esprit divin, pour qu'elle fût l'oracle et l'interprète de toute vérité. D'après ces titres, vous pouvez juger des droits qu'elle a sur les fils qu'elle adopte et les obligations qui nous sont imposées comme Chrétiens.

Lors donc que par le Baptême nous entrons dans son sein, nous nous déclarons ses vassaux, et nous devons lui obéir comme à notre souveraine. Nous sommes ses enfans et nous devons l'aimer comme notre mère. Nous sommes ses membres, et nous devons soutenir le corps mystique de J. C. dont nous faisons partie. Elle est notre souveraine, puisque J. C. la laissa après lui investie de tout son pouvoir ; elle est notre mère, puisque selon *St. Augustin*, elle nous a réengendrés en Jésus-Christ ; elle nous a donné une éducation chrétienne, elle nous a instruits et élevés dans la foi ; elle est le corps mystique de Jésus-Christ, puisqu'il l'a fondée et s'en est constitué le chef.

Comme souveraine, elle nous impose des lois, elle rend des décrets et des sentences, et nous gouverne d'après l'esprit divin, en se conformant aux maximes de l'Évangile. Comme mère, elle

nous porte dans son sein, elle nous prodigue les secours spirituels, nous aide dans nos besoins, et veille sur nous avec l'attention la plus affectueuse et la plus constante. Comme corps mystyque de Jésus-Christ, elle nous unit à ce chef adorable à qui elle sert de canal pour les torrens de graces qu'il répand sur nous; elle nous communique tous les mérites de son sang et nous conduit enfin à la gloire. Quelles raisons, quels motifs pour nous la faire aimer et chérir !

On ne peut douter que Jésus-Christ donna à l'Église ce souverain pouvoir, lorsqu'il dit aux Apôtres qui la représentoient : *Tout ce que vous lierez ou délierez sur la terre, sera lié ou délié dans le Ciel* (*). C'est-à-dire tout ce que vous jugerez, tout ce que vous déterminerez, tout ce que vous ordonnerez en matière de doctrine et de discipline, sera confirmé et ratifié dans le Ciel de telle manière que l'on doit considérer tout jugement prononcé ou tout ordre donné par l'Église, comme s'ils étoient émanés de Dieu lui-même.

Cette autorité a une telle extension qu'il n'y a aucun pouvoir humain qui ne lui soit subordonné. Ce n'est pas que l'Église prétende franchir les bornes que son époux lui a assignées, ni

(*) Matth. XVIII. 18.

excéder les droits qu'il lui a conférés. Le divin Sauveur a déclaré positivement que son royaume n'est pas de ce monde, voulant dire par-là qu'il n'étoit pas temporel ; et c'est en conséquence que sans s'élever au-dessus de l'autorité des hommes, sans vouloir l'affoiblir, elle s'est toujours montrée jalouse de maintenir ses droits et l'obéissance qu'on lui doit. Tel est le sentiment des deux plus grands oracles de l'Église. « Que tous, dit *St. Paul*, se soumettent à la puissance supérieure, parce qu'elle est établie par Dieu, et que celui qui lui résiste, résiste à Dieu lui-même et s'attire une condamnation méritée. » *St. Pierre* nous enseigne que nous devons obéir à nos supérieurs, soit au souverain qui est le chef de tous, soit aux commandans et autres délégués qui sont investis de son pouvoir.

Mais lorsqu'il s'agit du pouvoir spirituel, tous doivent alors céder et s'humilier, depuis le monarque placé sur son trône, jusqu'à celui qui se traîne dans la poussière ; l'homme fort et l'homme foible, le savant et l'ignorant, tous doivent reconnoître la souveraineté de l'Église, et avoir pour elle la soumission respectueuse qui lui est dûe, sans acception de lieux, de rang ou de circonstances.

Ce pouvoir est tellement au-dessus de tous les autres, que les hommes n'en connoissent au-

cun qui puisse l'égaler. Aucun souverain, aucun potentat n'exerce sur les ames un droit aussi étendu ; aucun ne peut m'obliger à croire tout ce qu'il croit, à penser tout ce qu'il pense, à condamner intérieurement tout ce qu'il condamne ou à approuver tout ce qu'il approuve. Je dois à la vérité par esprit d'obéissance me conformer de cœur, autant qu'il est en mon pouvoir, à tout ce qu'ils jugent ou ordonnent ; mais comme je sais qu'ils sont hommes et capables d'erreurs, s'ils se trompent en effet, il m'est impossible de penser comme ils pensent.

L'Église comme étant infaillible, est la seule puissance qui puisse dire : croyez telle chose, et nous obliger à la croire intimement et du fond de notre cœur à tel point, que nous ne puissions ni former de doute ni discuter ou élever des objections contre ce qu'elle a jugé ou décidé. Lorsqu'elle a parlé, l'esprit le plus élevé et le plus borné doivent également se rendre, et ni l'un ni l'autre n'ont le droit d'examiner ce qu'elle a décidé. Si quelqu'un refusoit à l'Église cette soumission, elle est en droit de le traiter comme rebelle et de le séparer de sa communion ; elle en agit ainsi à l'égard des hérétiques indociles, des brebis égarées ou perdues, lorsque la miséricorde du Seigneur ne les ramène pas au bercail. Demandons-lui donc cette grace, et sur-tout de-

mandons-lui pour nous la simplicité de la foi et docilité d'esprit qui nous préserve d'un pareil égarement.

Nous devons encore aimer l'Église notre mère, comme étant ses enfans. Un Prophète disoit : une mère peut-elle oublier le fils qu'elle a enfanté ? Retournant le sens de la proposition, sans la contredire, je vous dirai : un enfant peut-il oublier la mère qui le porta dans son sein et à laquelle il doit la vie et l'existence ? La mère qui abandonneroit son enfant et ne le traiteroit pas avec bonté, seroit indigne d'un nom si doux ; mais l'enfant qui renie sa mère ou qui la traite avec indifférence, agit directement contre les lois de la nature et contre celles de la raison. Si nous considérons la conduite de l'Église envers tous les Fidelles, qui peut douter qu'elle ne nous prodigue les attentions et les soins d'une mère ?

Dès notre naissance elle nous a réengendré avec J. C. par le Baptême : elle nous marque du sceau de Dieu qui est le caractère de la foi ; elle nous reçoit dans ses bras et se charge de nous donner le lait spirituel. Dans le cours de notre vie, elle emploie tous ses moyens pour nous instruire, nous enseigner, nous diriger dans la voie du Seigneur, et nous y faire rentrer si par malheur nous nous en sommes écartés. Que de

moyens ne nous présente-t-elle pas ! que de prières n'adresse-t-elle pas à Dieu ! combien ne multiplie-t-elle pas ses sacrifices et ses offrandes ! Elle ne s'occupe que de nous secourir dans nos besoins, elle ne pense qu'à nous persuader de veiller avec soin sur nos intérêts éternels, les seuls véritables. C'est ainsi que veillant et travaillant sans cesse pour nous, elle nous conduit dans tous les différens états de la vie.

A la mort, sa vigilance redouble : c'est alors, c'est dans ce passage dangereux qu'elle déploie toute l'étendue de son amour maternel. Elle ouvre tous ses trésors, elle se dépouille de tous ses pouvoirs en faveur des ministres qui nous assistent ; elle leur confie tous ses droits pour pardonner et absoudre. Écoutons son tendre et touchant langage : avec quelle sollicitude, avec quel attachement ne s'exprime-t-elle pas dans la recommandation qu'elle fait à Dieu de l'ame du moribond ? Il n'existe rien d'aussi touchant et d'aussi expressif. Son amour pour ses enfans ne se borne pas à les suivre aux portes du tombeau, elle les chérit encore après leur mort. Ils fuient, ils ont disparu ; mais elle ne les oublie pas. Elle veut que leurs corps reposent dans une terre sainte, que les restes de leur humanité soient conservés avec décence, et elle s'intéresse bien plus encore à leurs ames. Elle craint

que quoique fidelles, ils puissent être encore redevables envers Dieu, et avoir à souffrir un feu qui les purifie jusqu'à ce qu'ils aient satisfait à la justice du Seigneur; elle les aide par ses prières et ses sacrifices, et ne cesse point de prier et de solliciter pour eux avec une tendre inquiétude.

Quel amour de notre part pourroit répondre à un si grand amour ! Supposons un enfant bien élevé, pénétré de tendresse et de reconnoissance pour les soins infinis d'une mère à qui il doit tout. Quel amour, quelle tendresse son cœur ne ressentira-t-il pas pour elle ! Peut-il y avoir des marques d'attachement et de respect qu'il ne s'empresse à lui donner ? Si nous aimons l'Église, nous devons prendre pour modèle cet enfant, et reconnoître tous les bienfaits dont elle nous a comblés et nous comble encore tous les jours. Nous devons nous unir indissolublement avec elle, comme *David* étoit uni avec Jérusalem qui n'en étoit que l'emblême, et nous lui dirons avec plus de raison : « Avant de t'oublier, que j'oublie ma main droite ; avant que je perde un souvenir aussi doux et la joie de mon cœur, que ma langue se dessèche et demeure attachée à mon palais (*). » Aucun respect, aucune consi-

(*) Pseaume CXXXVI. ℣. 5.

dération humaine ne peut affoiblir ce sentiment ; puisque rien à notre avis ne peut être comparé à l'Église, à laquelle nous sommes intimement unis, et dont les intérêts doivent être les nôtres.

Notre première obligation est donc de la soutenir et de l'aider. Nous avons dit que l'Église est un corps mystique et moral dont J. C. est la tête et dont nous sommes les membres. *Saint Paul* nous le répète souvent et particulièrement dans son Épître aux Éphésiens ; il leur dit en parlant de Jésus-Christ : « Dieu a tout mis aux pieds du Rédempteur ; il l'a établi le chef de son Église ; il est son corps, il le représente entièrement, et a en tout sa perfection (*). » C'est comme si le grand Apôtre disoit : Frères, étant tous unis, nous ne formons qu'un corps avec Jésus-Christ. La congrégation des fidelles unis à J. C. par la foi est le corps de l'Église, et ces mêmes fidelles, considérés séparément et chacun en particulier, sont ses membres. Lorsque les membres croissent et se fortifient, le corps croît et se fortifie aussi ; et c'est pour cela que Jésus-Christ comme notre chef reçoit plus de perfection, à proportion que le corps se fortifie et se perfectionne par l'union de ses membres.

Ce titre honorable de membre de l'Église est

(*) Aux Éphés. I. 22, 23.

le plus glorieux que nous puissions offrir à Dieu, puisqu'à ce titre, nous sommes aussi membres de Jésus-Christ. Lorsque par le baptême l'Église nous reçut dans son sein, elle nous fit contracter avec son chef une alliance aussi intime qu'immédiate. Dès que nous sommes membres de l'Église, nous ne sommes plus étrangers, nous sommes serviteurs de la foi. Nous sommes partie du peuple choisi, nous appartenons à la cité des Saints ; nous sommes les pierres vives du nouvel édifice établi sur le fondement de la prédication des Apôtres, des Prophètes, et dont J. C. lui-même est la pierre angulaire. Nous participons à toutes les graces que son divin chef lui prodigue, puisqu'elle est dépositaire des sources sacrées d'où le Sauveur répand les eaux de la vie. C'est elle qui distribue le prix infini de son précieux sang, et qui le dispense sans cesse et avec profusion sur ses membres. En voilà assez pour montrer l'intérêt pressant que nous devons prendre à son existence, et pour prouver combien il nous importe de travailler à l'étendre et à la conserver.

Je sais que l'Église subsisteroit sans nous jusqu'à la fin des siècles ; je sais que suivant la promesse de Jésus-Christ, l'enfer ne pourra jamais prévaloir contr'elle. Mais ce corps que les hommes ne sauroient détruire, peut essuyer des pertes

et éprouver quelque altération par la mauvaise disposition des membres qui le composent, par la désertion de quelques-uns de ses enfans, par le relâchement de l'amour dans un grand nombre ; et cette considération doit réchauffer notre zèle.

Ce fut ainsi qu'en agirent les Apôtres, lorsqu'au péril de leur vie et au prix de leur sang ils commencèrent à fonder l'Église et à l'étendre dans l'univers ; c'est encore aujourd'hui la conduite de tant d'hommes vénérables qui consacrent leurs veilles et leurs travaux à la défendre ; de tant de dignes ministres qui aux autels, dans le confessionnal, dans les conférences publiques et particulières consacrent leurs soins et leurs talens à l'édification de l'Église ; de tant d'hommes apostoliques qui franchissent les mers pour prêcher l'Évangile aux idolâtres et aux barbares. Tout Chrétien doit avoir proportionnellement le même zèle ; car, ainsi que le dit très-bien *Tertullien*, tout Chrétien est un soldat qui doit, quand il le faut, ne pas hésiter à combattre pour elle.

Comme dans le corps humain, disoit *St. Paul*, chaque membre contribue à sa parfaite constitution (*). Ainsi dans le corps de l'Église, nous devons tous nous unir tellement par une sainte

(*) Aux Rom. XII. 4, 5.

unanimité que nous ne souffrions pas qu'on lui fasse aucune insulte, et que nous formions comme un mur impénétrable aux attaques de l'erreur et de l'incrédulité. Ce devoir est général ; il embrasse tous les individus, chacun d'après ses moyens personnels.

Si nous ne soutenons pas l'Église par le ministère de la parole, parce que le don et la vocation pour cet exercice difficile nous sont étrangers, nous devons la soutenir par la pureté de nos mœurs, et prouver la vérité de la foi par la sainteté de nos œuvres. Si nos lumières ne sont pas éclatantes, si nos connoissances sont peu étendues, nous la soutiendrons par une soumission docile et par notre fermeté inaltérable à ne nous écarter jamais de ses décisions ni de ses préceptes. Si nous ne pouvons la défendre contre les tyrans, soutenons-la contre les artifices de l'hérésie, contre les insultes de la licence, contre les attaques de l'incrédulité ; et ne souffrons pas que personne, de quelque manière que ce soit, l'attaque en notre présence, sans manifester notre désapprobation. C'est la moindre obligation que nous ayons contractée, c'est l'engagement que nous avons pris en recevant le baptême ; et c'est ce que vous devez, dans ce moment, lui promettre de nouveau.

A présent, Monsieur, vous savez ce qui cons-

titue l'Église et ce qu'elle exige de vous. Consultez donc votre cœur, voyez avec soin si vous persistez dans les mêmes dispositions, et dites-moi si vous ratifiez les promesses que vous m'avez faites il y a peu de jours. Dites-moi si vous renouvelez de cœur les engagemens contractés par votre baptême, si vous renoncez de nouveau au démon, à la chair et aux pompes du monde ; si vous demandez à l'Église de vous admettre dans sa sainte société, sous l'engagement de vivre et de mourir dans sa communion, en croyant tout ce qu'elle enseigne, en obéissant à tout ce qu'elle ordonne et en la suppliant de vous recevoir comme son sujet, son fils et comme membre de son corps mystique.

—Oui, mon Père, lui répondis-je, les yeux baignés de larmes. —Votre voix est montée jusqu'au Ciel, me dit-il, d'un ton plein de feu ; les Anges s'en réjouissent, et Dieu l'a reçue dans son sein. Prosternons-nous donc en sa présence, et faites votre profession de foi. — Le cœur attendri et d'une voix éteinte, je récitai le *Credo*, le *Pater noster* et l'*Ave Maria ;* et lorsque j'eus achevé mes prières, le Père, comme s'il eût été rempli d'un esprit divin, me bénit d'une voix sonore et d'un ton qu'animoient toute la foi et tout le zèle de son cœur. Il me dit ensuite :

—Ministre indigne de l'Église, mais légitime-

ment autorisé, et la représentant en ce moment suivant l'esprit de son divin époux, Dieu de miséricorde, toujours prêt à recevoir le pécheur repentant qui se jette dans son sein; je reçois en son nom vos promesses; je vous admets en sa sainte société; je vous proclame de sa communion; je vous ouvre les portes de sa miséricorde. Dès cet instant, vous participez à ses prières et à tous les fruits spirituels de ses sacrifices et de ses bonnes œuvres. Elle vous admettra à tous ses sacremens; elle vous recevra à pénitence, lorsque vous viendrez lui confesser vos péchés; lorsque vous vous en serez rendu digne, elle vous admettra à la table du Seigneur; et en ce moment je le prie avec elle de nourrir dans votre cœur les saintes dispositions qu'il vous a inspirées, et de vous faire la grace de vivre et de mourir dans son sein.

Il prononça ces paroles avec une telle onction qu'elles me remplirent d'une terreur religieuse; et se tournant vers moi avec une expression douce et majestueuse, vous êtes, Monsieur, ajouta-t-il, dans la société des Chrétiens: vous faites partie de la nation sainte, et j'espère, du nombre des élus. Vous êtes devenu mon frère en Jésus-Christ, et nous sommes enfans du même père; je le bénis pour tant de miséricordes. Pour sceller cette céleste union, permettez-moi de

vous donner le baiser fraternel de la charité chrétienne. Et ce vénérable Pasteur, se jetant dans mes bras, imprima ses lèvres pures et innocentes sur mes joues arrosées de mes larmes. Comment pourrois-je te décrire, mon cher *Théodore*, l'impression que produisit sur moi cette action inattendue ? Mon cœur en palpitoit, ses battemens redoubloient, et tout mon sang s'enflamma d'un feu divin qui bientôt circula dans mes veines.

O mon ami, quelle différence entre le saint baiser de la vertu et les baisers profanes du vice, les seuls que je connusse ! combien ils me semblèrent alors vils et méprisables ! Jamais je n'avois éprouvé une sensation aussi douce et une ivresse si délicieuse. Pour la première fois, j'entrevis qu'il y avoit de chastes jouissances bien supérieures à toutes celles don j'avois rempli ma vie. Lorsque je songeai qu'un saint homme chéri de Dieu et agréable à ses yeux avoit touché mon corps impur avec des lèvres uniquement consacrées aux louanges du Ciel et aux exercices de la vertu ; quand je considérois qu'un homme pur, le temple vivant de Dieu, dont la bouche n'avoit peut-être jamais été souillée par un contact profane, mue par la charité, daignoit embrasser un monstre d'abomination, je me trouvai humilié, mais heureux, et je ressentois dans mon

ame un rayon de cette douceur céleste qui se répand dans un cœur pénitent au moment où il commence à se dégager des anxiétés pénibles de l'agitation et des angoisses du remords. Seroit-il possible, lui dis-je, en imprimant mes lèvres sur sa main respectable, que le Dieu de bonté aie compassion de moi, et veuille m'admettre au nombre de ceux qui le cherchent et qui jouirent de lui éternellement ?

N'en doutez pas, Monsieur ; notre premier devoir doit être de lui rendre graces pour un si grand bienfait. Songez que c'est le jour le plus essentiel de votre vie : c'est le premier pas que vous faites dans la voie du Ciel ; tirant alors de son sein un papier qu'il me donna. Voici, me dit-il, une prière que je vous invite de réciter tous les matins pendant l'espace de huit jours, et que nous allons dire ensemble pour la première fois. Nous nous mîmes à genoux ; le Père la récita, et je m'unis à lui. En voici le contenu :

Dieu tout-puissant et éternel ! Dieu seul en trois personnes ! Dieu miséricordieux ! la plus indigne de tes créatures t'offre du fond de son cœur d'humbles actions de graces pour les nombreux bienfaits dont tu l'as comblée, et spécialement pour la grace que tu lui accordes en ce jour. Tu me fis naître dans le sein de ton Église ;

mes nombreuses prévarications m'ont séparé de cette sainte mère qui seule t'adore comme tu veux être adoré. Par une bonté rare et non méritée, tu m'as appelé de nouveau et tu me permets de rentrer dans ton saint bercail.

Tu daignes m'admettre au nombre de tes enfans et me fortifier par la doctrine de ton Église; de cette Église que Jésus-Christ ton fils unique et son chef invisible cimenta par son sang, de cette Église qu'il confia à *St. Pierre* et à ses successeurs, pour qu'ils remplissent sa place; de cette Église catholique, apostolique et Romaine, la seule véritable, la colonne inexpugnable de la vérité et qui soutient ta main protectrice.

Dieu de miséricorde! daignes m'inspirer une vénération tendre et respectueuse envers cette mère sainte, un intérêt vif et sincère pour tout ce qui lui appartient, et un zèle ardent pour son honneur, son extension et sa pureté. Fais, par ta bonté, que je me glorifie toujours d'être compté au nombre de ses enfans, quoique le plus indigne de tous; fais que tout ce qu'elle nous commande soit toujours pour moi sacré, vénérable et précieux.

Fais par ta grace, ô mon Dieu, que sans rien perdre du mépris que je dois concevoir de moi-même et sans cesser d'être humble, tout ce qui l'offense, afflige aussi mon cœur; que dans toutes ses

ses afflictions et ses douleurs, je puisse partager ses souffrances, et que la confession que je fais en ta divine présence efface tout ce que mon infidélité a de criminel. Je voudrois la faire en face de l'univers, pour réparer par la publicité de mon repentir, le scandale de mon apostasie. Je te promets de ne dérober à aucun de ceux qui peuvent m'observer, cet heureux changement de mon cœur. Puissent-ils voir dans mes humiliations l'amertume de ma douleur et l'immensité de tes miséricordes !

Donnes-moi, grand Dieu, cet esprit de docilité qui nous porte à croire et à nous soumettre à toutes les décisions de ton Église. Tu nous as dit que dans tous les temps elle aura ses ennemis et ses persécuteurs, qu'il y aura toujours des incrédules ; pour mon malheur, je suis une preuve bien palpable de cette vérité.

Mais, mon Dieu ! fais qu'à l'avenir mon cœur soit uni à ton Église dans tous ses périls, que dans toutes mes incertitudes elle soit mon unique oracle, qu'une soumission entière fasse cesser les inquiétudes naturelles de mon orgueil, que ma foi s'augmente et s'affermisse chaque jour, qu'au milieu des tempêtes que peut exciter dans moi mon amour propre ou l'iniquité de mon cœur, je me jette dans la barque de *St. Pierre* qui peut vaciller, mais qui ne peut jamais périr.

Je sais que la docilité et la soumission sont le premier caractère de tes élus ; caractère sans lequel aucun d'eux ne peut avoir des espérances fondées. O mon Dieu ! quelque indigne que je sois, daignes m'accorder ce don divin, et ne pas permettre que je le perde jamais. Je mettrai tout mon courage à commencer à te servir, à me soumettre à tes lois, à racheter mes iniquités ; et ma confiance sera le fruit de ta miséricorde. Tu me reçois de nouveau dans ton Église ; je sais que hors de son sein, il n'y a point de salut ; tu nous l'as dit toi-même dans ton Évangile ; tu nous ordonnes de regarder comme Gentil celui qui ne l'écoute pas avec l'attachement d'un enfant respectueux ; tu ne le reconnois point pour ta brebis, et tu n'es le pasteur que de celles qui sont dans ton bercail, qui est ton Église.

Oui, Seigneur, à l'exemple du Prophète, je confesse ton saint nom, mais je veux le confesser dans ton Église. Je veux publier tes grandeurs et célébrer tes louanges ; mais je les célébrerai dans ton Église. Je veux annoncer ta parole et ses divines vérités ; mais je les annoncerai dans ton Église. Ton Église est la montagne sainte d'où la loi doit émaner, le temple auguste où doivent se réunir tous les peuples de la terre pour t'offrir leur encens et t'adresser leurs vœux. Le sanctuaire où tu desires reçevoir

le culte qui te plaît, celui qui t'est présenté par J. C. notre pontife suprême, et dans lequel enfin tu nous enseignes tes voies par l'organe des ministres de ton Évangile.

Je le répète avec un de tes Apôtres : tout autre culte, est la synagogue du démon ; tout autre temple, est celui de l'erreur. Heureux si par une vie conforme aux saints documens de cette Église où tu daignes m'admettre de nouveau, j'obtiens par ta miséricorde le titre précieux de ton enfant et la gloire de tes élus ! Ainsi soit-il.

Lorsque nous eûmes achevé cette prière, il me fit asseoir de nouveau. Maintenant, me dit-il, je dois rendre graces à Dieu de tant de bienfaits ; maintenant, je dois adorer et chanter ses miséricordes : je vois que ce Père de bonté vous les prodigue à pleines mains. Qui ne découvriroit ce secret de sa prédestination ? Il est palpable qu'il vous a conduit ici, parce qu'il vous aime et qu'il veut vous adopter. Il continua à me dire à ce sujet des choses si touchantes et si propres à m'inspirer de la confiance qu'il s'emparoit de mon cœur, et que je ne pus résister à la cordialité de ses sentimens affectueux.

Plein de discrétion et de réserve, ce digne prêtre ne m'avoit jamais montré la moindre curiosité ni le plus léger desir de connoître mon nom, mon état et les autres circonstances de ma

vie ; et moi-même j'avois mis une espèce d'obstination à ne lui rien apprendre à cet égard. Vaincu dans cet instant par la douceur de ses paroles, je ne pus me défendre de lui donner toute ma confiance ; je me jetai à ses pieds, et arrosant de mes larmes ses mains que je serrois dans les miennes, ange de Dieu, lui dis-je, je suis un monstre, et je le suis dès mon enfance.

Vous voyez devant vous le plus grand et le plus criminel de tous ceux qui ont pu se rendre coupables ; le plus injuste et le plus dépravé des hommes. Toute ma vie j'ai été l'esclave des passions les plus viles et les plus criminelles : le vice n'a laissé aucune partie de moi-même qui ne soit corrompue. Non. .... il n'est pas en mon pouvoir de me corriger ; et comment la vertu pourroit-elle habiter un cœur si long-temps souillé par l'habitude et la tyrannie du vice ?

En proférant ces paroles, les sanglots étouffèrent ma voix, et ma tête s'inclina sur le cœur de mon céleste ami. Ah ! *Théodore*, quelle douce émotion mon ame ne ressentit-elle pas lorsque je me sentis embrasser de nouveau avec une tendre affection par cet homme juste dont les larmes pures et saintes inondoient mes joues ! Nous restâmes long-temps tous deux dans cette situation, prolongée par un silence profond, mais bien expressif. O mon Dieu ! Dieu de

bonté ! tu te plûs à considérer ce spectacle muet et pathétique dans lequel l'ardente charité de ton ministre et la componction de ton serviteur faisoient briller tes miséricordes !

Le Père me tira de cet état en me priant de m'asseoir, et m'aidant à me relever, il me dit d'une voix douce et touchante : il est de l'homme d'errer, il appartient à Dieu de pardonner. C'est dans cette vue qu'il vous a conduit ici, et qu'il vous accorde des sentimens si vifs de repentir et des dispositions si favorables ; profitons-en sans délai. Commencez, Monsieur, dès demain, à préparer la confession générale de votre vie, et les eaux salutaires de la pénitence effaceront..... Moi, mon Père, une confession générale ! sais-je seulement comment m'y prendre ? en ai-je la moindre notion et la plus légère idée ? Jamais je ne me suis confessé, jamais je n'y ai pensé. D'ailleurs, ma vie n'est qu'un tissu non interrompu d'horreurs et de vices : il n'y a peut-être pas eu un seul soufle de ma vie qui n'ait été un crime. Comment pourrai-je rassembler et rappeler à mon souvenir une longue suite de prévarications continuelles, dont la plus grande partie se perd dans l'énormité des crimes dont je me suis rendu coupable ? Qui pourroit compter les feuilles des arbres et nombrer les grains de sable de la mer ?

Monsieur, me répondit le Père d'un ton tranquille, Dieu ne demande pas ce qui est impossible ; il se contente des efforts que nous faisons avec sincérité et bonne foi. Sa grace vous aidera, et vous verrez que les difficultés qui se présentent à votre imagination comme un obstacle insurmontable, s'applaniront insensiblement. Il y a une méthode qui peut faciliter cette entreprise si difficile à vos yeux. Si vous me le permettez, je contribuerai à vous mettre sur la voie. Mon ministère m'en fait un devoir, et l'expérience m'a donné les moyens de dissiper ces obstacles illusoires. A commencer demain, je vous présenterai dans nos entretiens quelques réflexions sur la confession et les méthodes que vous pouvez suivre pour vous y préparer. A mesure que je vous les expliquerai, vous pourrez les mettre en pratique.

Il n'est pas nécessaire que la confession se fasse en une seule fois. Vous n'êtes pas indispensablement obligé de vous examiner en même temps sur toute votre vie, ni de vous confesser tout à la fois de tous vos péchés ; ce travail peut se faire par parties et en différens temps. Enfin, je puis dans cette sainte action, vous diriger de manière que vous verrez disparoître vous-même les obstacles que votre imagination vous représente si difficiles à surmonter. J'aime à croire que

votre cœur sera puissamment soulagé. Remettons-nous donc entre les mains de Dieu qui est visiblement l'auteur de notre entreprise, et qui la conduira certainement à une heureuse fin. Soyez bien convaincu que si nous faisons de notre côté tout ce qui dépend de nous, il se contentera de notre bonne foi et de notre soumission, et qu'il ne laissera pas de vous pardonner vos fautes, lors même qu'il ne vous aura pas été possible de confesser les péchés que vous avez oubliés.

—Mon Père, lui répondis-je, j'ai promis de vous obéir, et je me mets en entier sous votre direction. —Combien, reprit-il, ne dois-je pas rendre d'actions de graces à Dieu, de m'avoir choisi pour l'instrument de sa miséricorde dans une si grande occasion! Je lui demanderai ses secours pour vous conduire à sa plus grande gloire, et le supplierai de répandre sur vous ses bénédictions, pour que vous obteniez votre pardon et la force de devenir un bon Chrétien. Je vais bientôt dire la Messe; je vous ai entretenu hier de cet ineffable sacrifice, l'acte le plus sublime de la Religion, et le moyen le plus efficace pour aider les pécheurs à obtenir eux-mêmes de Dieu les graces nécessaires pour sortir de l'abyme où ils sont plongés, et obtenir le don de la pénitence.

Je vous exhorte, Monsieur, à l'entendre avec

dévotion et avec amour. Souvenez-vous que c'est Jésus-Christ que vous allez voir, le même J. C. qui sera un jour votre juge ; mais qui ne se présente aujourd'hui que comme votre père. Voyez-le sur l'autel, comme sur le trône de sa miséricorde, plein du vif desir de vous accorder tout ce que vous lui demanderez pour le bien de votre ame. Priez-le de vous accorder tout ce qui vous est nécessaire pour cette confession, de vous rendre sa grace et les dons qu'il vous accorda dans le baptême, et enfin le bonheur de vivre à l'avenir et de mourir en bon Chrétien.

Pour augmenter votre confiance, songez que le sacrifice que je vais célébrer n'est autre que celui du fils de Dieu sur le Calvaire ; que je vais renouveler sur cet autel la mort cruelle et ignominieuse que la jalouse fureur des Juifs lui firent endurer ; songez que je vais présenter à vos yeux, quoique sous un voile, l'hostie pure et sans tache qui reçut le coup de la mort sur l'autel de la croix, et qui fut sacrifiée pour notre rédemption en l'honneur de la divine Majesté ; que ce sacrifice fut libre et volontaire de sa part, et que son amour inépuisable a voulu, après sa résurrection et sa glorieuse ascension, nous le présenter de nouveau pour être notre médiateur.

C'est dans cette vue qu'il veut que tous les jours ses ministres l'offrent à Dieu comme une

victime ; et que lui-même il s'offre de nouveau, en demandant à son Père les graces dont nous avons besoin, pour ne pas perdre les fruits de sa rédemption. Songez que ce sacrifice d'un prix infini, est le plus excellent et le plus sublime de tous les sacrifices. Sacrifice unique, dont ceux de l'ancienne loi n'étoient que la figure ; sacrifice tout à la fois eucharistique ou de louange, de propitiation et d'impétration. Comme eucharistique, nous pouvons par son moyen louer et glorifier Dieu ; comme propitiatoire, nous pouvons appaiser sa colère et obtenir le pardon de nos péchés ; comme obtentoire, nous pouvons demander et obtenir de Dieu toutes ses graces. Ceci doit suffire pour vous faire voir dans quel esprit nous devons assister à la Messe, avec quel respect et quelle attention nous devons l'entendre, et quels sont les avantages et les fruits que nous pouvons en retirer.

Nous offrons le saint sacrifice de l'autel pour glorifier Dieu comme notre souverain Seigneur, et lui rendre grace comme à notre bienfaicteur. Lorsque *Marie* présenta J. C. dans le temple de Jérusalem, son but fut de le présenter à Dieu comme au souverain Seigneur, puisqu'elle le fit pour obéir à la loi qui ordonnoit de présenter à Dieu tous les premiers-nés, afin de reconnoître son empire souverain ; de montrer que tout nous

vient de sa main, et que par conséquent tout lui appartient. Nous renouvelons cette sainte oblation, en lui offrant le corps et le sang du Sauveur.

Le sacrifice qui se consomme dans nos temples, est un vrai sacrifice. Tout est là : l'autel, le pontife, la victime, l'oblation et la consommation. Le prêtre offre J. C. lui-même à son Père, Dieu tout-puissant et éternel, et il le lui offre pour rendre à sa souveraine majesté le tribut d'un souverain honneur. De tous les honneurs possibles le sacrifice est le plus éminent, et par cette raison il ne peut s'offrir qu'à Dieu seul.

Mais le sacrifice ne consiste pas seulement dans l'oblation, il exige encore la consommation de la victime ; afin qu'elle soit détruite, le Ministre la consomme après la lui avoir présentée et consacrée ; et par cette action, il nous montre que J. C. proteste à son Père, Dieu du ciel et de la terre, que lui seul est le Seigneur, l'être des êtres, en présence de qui tous les autres doivent disparoître et s'anéantir. Si cette protestation est glorieuse à Dieu, de quelque main qu'elle vienne, combien ne le devient-elle pas encore plus lorsqu'elle vient de la part de Jésus-Christ qui est Dieu lui-même, et qui l'a faite au prix de tout son sang ?

Quel exemple et quelle leçon pour nous ! Que de motifs pour assister dignement au sacrifice de l'autel ! Tous les Chrétiens peuvent se proposer chacun en particulier une méthode pour y assister dévotement et avec fruit ; mais je crois que la meilleure est d'y porter les dispositions d'une victime volontaire, de rehausser à nos yeux la grandeur de Dieu, et de la comparer avec notre bassesse et notre misère ; de nous unir au prêtre qui sacrifie ; d'offrir avec lui la même victime et de nous offrir nous-mêmes avec elle, remplis d'un desir ardent de glorifier le Seigneur suprême de qui nous dépendons tous, et qui est la fin et le principe de tout.

Nous rendons aussi graces à Dieu comme à notre souverain bienfaicteur. Sa bonté infinie nous comble sans cesse de bienfaits sans nombre ; il étoit indispensable que la Religion eût un sacrifice d'actions de graces, et c'est celui de la Messe. Le Prêtre nous le fait bien comprendre lorsqu'au milieu des saints mystères et avant de consacrer le corps et le sang de Jésus-Christ, il nous avertit expressément d'élever notre cœur à Dieu et de lui rendre graces ; nous les lui rendons par une victime dont le prix excède tout ce que nous avons reçu de la libéralité divine. Celui qui n'épargna pas son propre Fils et qui le livra à la mort pour nous, ne nous a-t-il pas donné tout ce qu'il

pouvoit nous donner ? Tel étoit le raisonnement de l'Apôtre ; et d'après ce principe, on peut dire que quoiqu'il soit vrai que nous devions tout à Dieu, puisque tout nous vient de lui, il n'est pas moins certain que lorsque nous lui offrons son Fils, nous lui payons tout, et qu'il semble que notre reconnoissance ait égalé notre dette.

Cette pensée peut nous occuper utilement et saintement pendant toute la durée du sacrifice. Notre ame repasse dans son souvenir les bienfaits de Dieu ; elle ne peut les nombrer puisqu'ils sont innombrables : elle sait qu'elle en est indigne ; elle reconnoît sa pauvreté, et s'humilie à l'aspect de sa misère. Que peut-elle donc faire, si ce n'est de s'écrier avec *David :* que donnerai-je au Seigneur pour tout ce qu'il m'a donné ? Son incertitude n'est pas longue, elle se détermine bientôt ; elle a sur l'autel un trésor tout préparé et le plus grand de tous, dans la précieuse victime que l'on a sacrifiée. Suivant l'expression du même Prophète, elle prend donc le calice de la vie ; et pleine de confiance, elle l'offre à Dieu, et croit acquitter dignement toutes ses dettes. Avec quel respect, avec quel amour elle doit présenter cette offrande ! Quelle ardeur et quelle reconnoissance pourroient suffire auprès d'un Dieu si bon et si libéral, qui non-seulement lui

dispense de si grands biens, mais lui donne encore un trésor avec lequel elle peut satisfaire à ce qu'elle lui doit ?

La Messe est encore un sacrifice de propitiation et d'expiation, puisqu'elle expie et efface les péchés, en appaisant la colère de Dieu, tant en faveur des vivans que des morts. On ne sauroit douter qu'elle ne soit un sacrifice de propitiation pour les vivans, puisque le Sauveur des hommes qui le consomma sur la croix, versa sur elle tout son sang pour effacer les péchés du monde et appaiser son Père justement irrité contre nous. Le sacrifice de l'Autel est le même que celui de la croix, parce que la même hostie ou le même corps et le même sang de l'Homme-Dieu y sont offerts en holocauste, il doit donc avoir la même vertu et la même efficacité.

On n'apperçoit qu'une différence; le sacrifice de la croix fut sanglant, et celui de l'autel ne l'est pas. C'est ainsi que s'exprime clairement le Concile de Trente, qui nous apprend que J. C. ne voulut point que son sacrifice fût terminé sur la croix; mais qu'étant Prêtre pour l'éternité, et Prêtre suivant l'ordre de *Melchisedech*, il se proposa un double but : l'un, que son sacrifice fût perpétué dans l'Église jusqu'à la consommation des siècles ; l'autre, que l'on renouvelât sous les espèces du pain et du vin, celui que *Melchisedech*

offrit au Seigneur. Cette doctrine est appuyée sur les paroles mêmes du Fils de Dieu, rapportées par *St. Paul* dans sa première épître aux Corinthiens: *Toutes les fois que vous mangerez ce pain et que vous boirez ce vin, vous annoncerez la mort du Seigneur* (*).

Que veut dire *vous annoncerez ?* Ce n'est pas seulement dire, gardez le souvenir, faites la commémoraison de cette mort; mais renouvelez-la, et le mérite vous en sera appliqué : c'est pour cette raison que dans le saint sacrifice de l'autel J. C. devient encore victime de propitiation pour nos péchés, comme il le fut sur la croix. D'après cet exposé, vous concevrez aisément que les pécheurs, lors même qu'ils ne se sont point encore lavés de leurs iniquités, ne doivent pas s'éloigner d'un sacrifice établi pour eux, et pour solliciter en leur faveur les graces de leur réconciliation. Nous devons tous y assister, et les pécheurs y sont encore plus étroitement obligés. Ce seroit un crime affreux et prohibé formellement par l'Église, sous les peines les plus graves, que d'y participer en communiant avec la conviction que l'on est en état de péché; mais elle conseille d'y participer par notre prière et notre présence. Dans son malheur, le pécheur trouve

(*) I. Corinth. XI. 26.

dans le saint sacrifice un espoir qu'il lui importe beaucoup de ne perdre jamais.

Hâtez-vous donc, Monsieur, de recourir à cette piscine salutaire; commencez par entendre la Messe aujourd'hui, et continuez pendant tout le temps que vous vous préparerez à la confession. Ce n'est pas seulement une eau salutaire que j'appellerai, comme ministre de l'Église, à votre secours, c'est le sang même de l'Homme-Dieu. Venez avec les dispositions du Publicain qui vint prier dans le temple. Il étoit pécheur; mais à la vue de ses iniquités, il s'humilia, et sans oser lever les yeux il disoit à Dieu : « Seigneur, sois-moi favorable parce que je suis un pécheur. » Qu'il devienne votre modèle. Lorsque le Publicain sortit du temple, il étoit déjà pardonné, déjà il étoit au nombre des Justes. Qui sait si vous ne recevrez pas la même grace, s'il ne vous accordera pas la même contrition, et si la sincérité et la vivacité de votre repentir n'obtiendront pas votre pardon, avant même que vous vous présentiez au tribunal de la Pénitence ?

La Messe est aussi un sacrifice de propitiation en faveur des morts; et la preuve incontestable de cette vérité, pour tous les Chrétiens, est dans l'antique et constante pratique de l'Église. En tout temps elle offrit pour eux le saint sacrifice ; dans tous les siècles, et dans chacun d'eux en parti-

culier, nous avons des témoignages certains de cet usage. Il y a plus encore : si nous remontons au temps de la Loi ancienne, nous avons l'exemple de *Judas Macchabée ;* nous voyons qu'il ordonna des sacrifices pour les soldats de son armée qui avoient péri dans un combat. L'Église n'est ni moins tendre ni moins inquiète pour ses enfans que la Synagogue ; et le sacrifice que nous offrons pour les morts, est d'un prix infiniment supérieur à celui de toutes les victimes que l'on immoloit dans le temple de Jérusalem. Elle le sait, et n'ignore pas non plus qu'elle peut faire jouir ses enfans du riche trésor de graces dont elle est dépositaire.

C'est dans cette vue qu'elle a ordonné à ses Ministres de faire mention des défunts, toutes les fois qu'ils célèbrent les saints mystères, et de dire à Dieu : ressouvenez-vous, Seigneur, de ceux qui nous ayant précédés, habitent les tombeaux et reposent dans le sommeil de la paix. On reconnoît en cela la sollicitude d'une mère tendre et charitable. N'est-il pas bien étrange que l'hérésie puisse endurcir les cœurs au point de blâmer ces sentimens de compassion et de charité ; que l'orgueil ou l'obstination les porte à rejeter ce sacrifice et des secours qui pourroient leur être d'une si grande utilité ; que la miséricorde ne les rende pas plus dociles à adopter une vérité

vérité consolante que l'Église leur a prêchée dans tous les temps, une vérité qui fut la croyance de leurs pères, et qui intéresse si vivement leurs frères et leurs amis? Le doute seul ne devroit-il pas suffire pour les déterminer à prendre le parti le plus sûr, et n'est-ce pas une obstination criminelle que de s'exposer à tout perdre plutôt que d'abjurer ses erreurs?

Enfin, Monsieur, la Messe est un sacrifice d'obtention, au moyen duquel nous pouvons obtenir de Dieu les graces spirituelles et les graces temporelles. Tout ce que l'Église demande à Dieu, elle le demande et l'obtient par les mérites de Jésus-Christ, et c'est par cette raison qu'elle termine toutes ses prières par ces paroles: Par notre Seigneur Jésus-Christ, votre Fils, qui vit et règne avec vous dans l'unité du Saint Esprit, dans tous les siècles des siècles. Dans quelle circonstance pouvoit-elle employer avec plus d'efficacité les mérites et la médiation de Jésus-Christ, que dans le sacrifice de l'autel, où J. C. en personne est la victime, et dans lequel elle offre réellement le corps et le sang de ce puissant médiateur?

St. Paul nous dit, que dans les jours de sa vie temporelle, J. C. fut écouté avec le respect qu'on lui devoit. Peut-il dans son sacrement être moins digne de ce respect? Lorsqu'il intercède

et s'intéresse pour nous comme sacrificateur et comme victime, est-il au monde rien que nous ne devions espérer, sur-tout lorsque les graces que nous demandons par sa médiation, sont conformes à l'esprit de Dieu ? Il y a des graces d'espèces différentes; mais celles qui ont pour objet la vie éternelle, telles que la sanctification de nos ames, notre avancement dans la vertu et notre salut, et que nous nommons graces spirituelles, sont incomparablement supérieures aux autres.

C'est principalement pour les graces de cette nature que l'Église offre le sacrifice de l'autel. Elle ne le fait jamais sans demander que tous les fidelles, et spécialement ceux qui sont présens, soient admis au nombre des élus et préservés de la réprobation éternelle ; qu'ils deviennent un jour membres de la société des Saints, et que Dieu les comble dans ce monde de ses célestes bénédictions. Comme ces prières sont générales, et que suivant les événemens nous avons quelquefois un besoin plus pressant de certaines graces, l'Église a dans le cours du sacrifice des prières consacrées à les obtenir. Tantôt elle demande une foi vive, un ardent amour de Dieu, la charité envers le prochain, l'humilité, la patience, la force; quelquefois l'extirpation de nos vices, l'extinction du schisme et des hérésies;

chaque chose en son temps et selon que les circonstances en motivent le besoin.

A quels sentimens, à quelles méditations ne doivent pas s'abandonner nos ames dans ces précieux momens, où Dieu se sacrifie pour nous? quelle occasion favorable pour lui exposer nos misères et les besoins de notre cœur! L'homme les éprouve chaque jour; il ne peut se les dissimuler et il s'en plaint amèrement. Il se plaint des mauvaises inclinations qui l'arrachent à ses devoirs, de la tyrannie des passions qui le subjuguent, des illusions du monde qui le séduisent, de son indifférence et de sa tiédeur pour le service de Dieu, de l'instabilité de ses résolutions et du défaut de progrès dans la vertu. Ce n'est pas un mal de sentir ses maux, nous serions bien plus à plaindre de ne pas les connoître et de ne pas nous en affliger; mais si nous les connoissons et si nous les déplorons sincèrement, pourquoi n'en cherchons-nous pas le remède? Pourquoi ne profitons-nous pas du temps où nous pouvons réclamer avec fruit l'assistance divine? Pourquoi n'assistons-nous pas au sacrifice de l'autel, dans lequel l'œuvre de notre rédemption se renouvelle? C'est là que les graces du salut éternel se répandent et sont distribuées avec plus d'abondance; c'est là qu'elles sont réparties le plus libéralement à

ceux qui les demandent avec une dévotion ardente.

On y demande et on y reçoit aussi les biens temporels. Dieu ne nous en interdit pas la demande. Sous la loi de *Moyse* il y avoit des sacrifices, autant pour reconnoître les bienfaits reçus que pour en solliciter de nouveaux; et sous cette loi de servitude ces bienfaits étoient ordinairement temporels. *David* obtint par des sacrifices que son royaume fût délivré de la peste qui le ravageoit, et *Onias* obtint la santé d'*Héliodore.*

Les Livres saints en contiennent une foule d'autres exemples, et comme, suivant *St. Augustin* et *St. Jean Chrysostôme*, le sacrifice de la Loi nouvelle contient éminemment et réunit en lui-même toutes les propriétés des anciens sacrifices, il est évident que Dieu accepte aussi nos demandes pour les biens temporels qui ne sont pas contraires aux décrets de sa providence. Ce n'est point profaner les saints mystères que de réclamer les mérites de Jésus-Christ, pour l'obtention de pareilles graces. L'Église elle-même offre le saint sacrifice pour les fruits de la terre et la fertilité des champs. Nous devons, en cela même, admirer l'immense charité de Dieu, et la condescendance paternelle qu'il met à veiller à nos intérêts.

Dans le cas où nous nous trouvons, notre but

est différent, le divin Sacrifice n'est pas l'objet principal dont nous devons nous occuper, quoiqu'il n'y en ait pas de plus sûr et de plus efficace, lorsqu'on ne l'emploie qu'à des choses justes et pour des intérêts légitimes. Offrir ce saint sacrifice, ce sacrifice de louanges, de propitiation et d'obtention, dans la vue d'obtenir ce qui pourroit satisfaire nos passions et notre vanité, flatter notre orgueil ou entretenir nos désordres, seroit le plus abominable de tous les abus.

J'espère, Monsieur, que nous allons l'offrir pour une fin plus utile et plus digne de Dieu, et avec tout le respect qu'il doit inspirer. Permettez que j'appelle celui qui doit servir ma Messe, et disposez-vous à l'entendre. —Le Père sortit, et peu de temps après il reparut avec un homme, qu'à son habit et à son extérieur, je jugeai être un domestique du monastère. Ils passèrent tous deux à la sacristie.

Croiras-tu, cher *Théodore*, que dans le peu de temps que le Père mit à aller chercher cet homme et à s'habiller, je fus en proie à des pensées si extraordinaires que le souvenir m'en fait encore rougir de honte? Je n'avois jamais entendu de Messe de ma vie; lorsque quelquefois les circonstances m'avoient conduit en des lieux où on la célébroit, je n'y avois jamais porté d'attention

ni de respect. Je n'avois jamais regardé cet acte de Religion que comme une pure cérémonie. Qui pourra croire que la perversité de ma corruption invétérée fut telle, que malgré tout ce que le Père m'avoit dit, après même ce qu'il venoit de me dire, ces anciennes idées vinrent troubler ma raison ? Eh bien ! mon ami, je te l'avoue à ma confusion, et pour qu'on puisse juger jusqu'où peut aller la misère d'un homme sans mœurs et sans frein.

Le Père ne m'eut pas plutôt quitté, que songeant que j'allois entendre la Messe, je me trouvai, en un moment, dans un état inconcevable de sécheresse et d'aridité. Ton souvenir et celui des autres compagnons de nos désordres, vint se retracer à ma mémoire, et je ne pus me défendre de penser combien vous vous moqueriez de moi, si vous étiez à portée de me voir dans le cas où je me trouvois. Je commençois à craindre de m'être livré trop aisément à une pareille démarche. Enfin mes anciennes idées obsédoient mon esprit et refroidissoient mon cœur, lorsque le Père sortit, revêtu de ses habits sacerdotaux. La foudre est moins prompte dans ses effets que l'impression que son aspect produisit sur moi. Sa démarche modeste, la componction et le recueillement avec lesquels je le vis monter à l'autel, me changèrent tout-à-coup. Comme la lumière chasse en un moment les té-

nèbres ; plus prompte encore, la seule vue du Père dissipa mes folles pensées, et fit sur mon cœur l'impression la plus vive et la plus opposée aux sentimens que je venois d'éprouver.

Je me prosternai aux pieds de l'autel, et rougissant de moi-même, je repassai rapidement les idées que j'avois reçues sur la Divinité, la Religion et le saint Sacrifice. Ma confusion fut à son comble, quand je songeai que Jésus-Christ, mon Dieu et mon juge, alloit paroître à mes yeux, et sur-tout lorsque ma vue se reportant sur tous les événemens de ma vie, j'envisageai avec effroi toute l'horreur de ce long tissu d'iniquités ; cependant je me rappelai que ce n'étoit pas comme un juge, mais comme un père qu'il venoit se présenter à mon adoration ; que l'autel étoit le trône de sa miséricorde, que sa bonté m'avoit conduit dans ces lieux, probablement dans le dessein de me pardonner. Pendant toute la durée de la Messe, je fus occupé de pensées de cette nature, qui se succédèrent en tumulte et sans suite.

Je ne pourrai jamais t'exprimer l'impression que fit sur moi le moment de l'élévation. Lorsque la sonnette m'avertit de la présence de Jésus-Christ, une terreur religieuse s'empara de mon ame, mes cheveux se hérissèrent sur ma tête, mon sang coula avec plus d'impétuosité dans mes

veines, et je crus être hors de moi-même. Combien j'eusse desiré de trouver dans mon cœur plus d'amour et plus de confiance ! malheureux que j'étois ! le souvenir de mes erreurs, et surtout des outrages dont je m'étois rendu coupable envers la Religion, ne produisit en moi que plus d'effroi et de confusion. Cependant malgré mon trouble, je crois que dans certains momens je lui demandai grace et pardon, reconnoissant humblement le besoin que j'éprouvois d'apprendre de lui-même à le prier, et de lui devoir cette confiance absolue que lui seul pouvoit m'inspirer. Lorsque le Père eut achevé sa Messe, je me rendis dans ma chambre, bien résolu de commencer ma confession dès le lendemain.

Peux-tu, *Théodore*, ne pas t'étonner du pouvoir que ce Père a sur moi ? Combien de fois sa seule présence n'a-t-elle pas calmé mes agitations et rendu la tranquillité à mon cœur ? sa vue seule me pénètre de ce sentiment religieux et évangélique qui nous inspire de l'amour et du respect pour l'homme vertueux. Son recueillement, sa modestie, son affabilité, son extérieur tout entier semblent retracer à mes yeux et avec des couleurs aimables, tous les préceptes de l'Évangile. Depuis que j'ai connu des hommes vertueux et vivant saintement, je me suis dit : une des preuves les plus évidentes de la divinité

de la Religion, doit se trouver dans cet étonnant et inimitable caractère de majesté, de franchise et de sérénité qu'elle donne à ceux qui vivent selon son esprit.

Théodore, tu l'ignorois comme moi; mais tu sais à présent qu'il existe sur la terre des hommes ignorés de l'univers, qui vivent et meurent inconnus à leur siècle, et qui néanmoins sont aux yeux de Dieu les seuls dignes du respect et de l'admiration publique. Les statues des conquérans et des autres martyrs de la gloire humaine seront confondues dans le même abyme où iront se confondre les débris des trônes et des royaumes de la terre, au moment où le dernier des Élus disparoîtra de sa surface. Alors toute puissance, toute grandeur terrestre s'éclipseront devant l'éclat de la couronne céleste qui brillera sur la tête de l'humble disciple de la croix et de la pénitence.

Alors on jugera le mérite des héros de la grace et de l'éternité; alors on n'estimera, on n'admirera rien qui ne soit conforme aux pensées de Dieu. Le flambeau de l'immuable raison et de la vérité incorruptible brillera pour la première fois, et c'est à sa clarté que seront jugés les entreprises, les travaux et les actions qui n'ont cessé d'occuper les enfans des hommes. Ils reconnoîtront alors que l'univers ne pouvoit être

un spectacle digne de l'attention de son Créateur; ni par l'étendue de ses empires, ni par la magnificence de ses cités, ni par la célébrité de ses souverains, mais seulement parce qu'il étoit un lieu de passage pour les habitans du royaume de l'Éternité, parce qu'il étoit le lieu destiné aux épreuves, aux tribulations et aux amertumes; parce qu'enfin, il étoit indispensable que les hommes y souffrissent avant de pouvoir prétendre de participer à la gloire et à la vue bienheureuse de leur Dieu.

Alors on reconnoîtra que le corps modeste et inconnu des Justes, a été le motif secret de toute l'œuvre de la création, que tout s'est fait et a subsisté pour lui; que ses prières et ses gémissemens ont suspendu les vengeances de Dieu envers les coupables, et que les soupirs d'un cœur innocent et pur, influoient plus sur les destinées des états et des peuples que toute la politique de ceux qui croient gouverner le monde et être les arbitres du sort des peuples qui leur sont confiés.

Oui, mon cher *Théodore*, Dieu seul peut offrir au Juste un objet aussi sublime et aussi excellent qu'il l'est lui-même; et ce n'est que dans l'éternité bienheureuse qu'il peut trouver le modèle de ce qui doit être un jour. Les noms des dieux de la terre ne sont tracés que sur le sable; mais

ceux qui craignent Dieu sont grands, en ce qu'ils seront tels à ses yeux, et la gloire divine survivra seule à la ruine de tout ce qui existe sur la terre et de tous les monumens qui la couvrent.

Ah! *Théodore*, je voudrois pouvoir dire à tous ceux qui sont aussi insensés que je l'ai été : Enfans des hommes, adorateurs stupides des passions et des frivolités d'un monde qui doit finir, si la compassion que vous inspirez lorsque vous perdez une ame immortelle, ne surpassoit l'indignation que cause l'horreur de votre conduite, je vous dirois que vous méritez un joug aussi honteux, puisque les cœurs nobles et les esprits élevés sont seuls capables d'atteindre à la sublimité de l'Évangile, et les seuls dignes de connoître la majesté et la beauté de la Religion.

Mais il ne m'appartient pas, à moi le plus coupable d'entre vous, de blâmer et d'accuser mes frères. Je n'oublierai pas que tous les hommes pervers ont droit de me demander quelle est la puissance qui m'a retiré de leur tourbe insensée. Celui que la bonté de son souverain a fait sortir de l'obscurité et de l'indigence, ne doit en être que plus sensible aux chagrins amers qui tourmentent encore les malheureux qu'il laisse dans son ancienne situation, il ne doit jamais perdre de vue qu'il fut dans la même situation de ces infortunés. La classe des méchans et des pervers

est la mienne..... Je serois un malheureux si je laissois passer un seul jour sans rendre à mes compagnons d'infortune un tribut de larmes, lorsque je me rappellerai que j'ai été chargé des mêmes chaînes, et en proie aux mêmes tribulations et à tous les maux qu'ils endurent.

Adieu, *Théodore.*

LETTRE VINGT-UNIÈME.

Le Philosophe à Théodore.

Ce matin, mon cher *Théodore*, le Père m'a conduit à la même chapelle où il dit la Messe. Je l'ai entendue avec plus de calme et de dévotion, et il m'a semblé que l'idée de la présence de Dieu commençoit à verser quelques consolations dans mon cœur. Lorsque le Père eut fini, nous retournâmes dans mon appartement.

—Aujourd'hui, me dit-il, nous devons commencer à nous entretenir de la confession; mais je dois vous faire connoître auparavant quand et de quelle manière l'Église a reçu de J. C. le pouvoir de confesser. Lorsque vous aurez vu bien clairement que notre Sauveur lui a donné en effet le pouvoir de pardonner les péchés en son nom, vous vous livrerez à cette œuvre importante et salutaire avec plus de confiance, et vous reconnoîtrez en même temps l'obligation qu'il impose aux Fidelles de confesser leurs péchés.

Il est important d'observer la circonstance dans laquelle le divin Rédempteur communiqua à ses Apôtres le pouvoir le plus grand et le plus extraordinaire qui ait jamais pu être conféré sur

la terre, lorsqu'il les établit réconciliateurs et sauveurs de leurs frères. Après avoir consommé par sa mort le dernier mystère de sa mission laborieuse, après avoir triomphé de la mort et de l'enfer, il sort de la tombe et entre en possession du souverain pouvoir que son Père lui a donné sur la terre et dans le Ciel. Lorsque le monde ne peut plus douter de sa parole ni de sa puissance suprême sur toutes les créatures; lorsqu'il a vu briller les rayons de sa gloire par tant de miracles qui le proclamoient le maître de l'univers; enfin quand J. C. eut prouvé sa divinité par sa résurrection, il se prépara alors à former d'autres hommes qui fussent dans l'ordre de la grace; il voulut se donner des successeurs, se multiplier, se reproduire et se perpétuer lui-même dans ceux qu'il sanctifie par la vertu de sa présence et de ses discours. A cet effet, il apparoît à ses Disciples au moment où ils étoient réunis, et comme voulant leur faire connoître qu'il va les élever à la hauteur de sa suprême dignité; comme s'il vouloit montrer qu'il se prépare à une action d'une grandeur telle qu'elle nécessite un effort tout particulier: *Il souffle sur eux.......*

Il souffle sur eux! quelle image, Monsieur; un Dieu qui souffle sur des hommes! Il montre par-là qu'il veut leur communiquer son esprit et

son ame, les remplir de son souffle divin et répandre dans leurs cœurs le feu, le courage et la chaleur qui animoient le sien. On diroit qu'il fait l'un des actes les plus grands et les plus miraculeux de son immense charité; et que par cette action extraordinaire il veut leur transmettre son ame, sa force et ses pouvoirs.

La création du monde lui coûta moins d'effort; et jamais on ne le vit mettre autant d'ardeur que dans cette action. Que leur dit-il, après avoir soufflé sur eux? *Recevez l'Esprit saint. Les péchés seront pardonnés à ceux à qui vous les pardonnerez; et ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez.* Comme s'il disoit, je suis l'Agneau qui efface les péchés du monde; je suis venu guérir les pécheurs: mais je m'en vais, et je vous établis à ma place; je ratifierai ce que vous ferez en mon nom, et je vous choisis pour mes délégués. Vous serez, en mon absence, ce que je suis moi-même; vous serez les princes de la paix, les pères du siècle futur, les arbitres du genre humain, les vrais flambeaux de la terre; et je vous envoie à ceux qui l'habitent comme mon Père m'y a envoyé moi-même.

Qui pourra concevoir une mission si sublime; une confiance si grande et si favorable aux hommes? Dans le moment, l'Homme-Dieu départit aux Apôtres et à leurs successeurs tout ce que la na-

ture mortelle peut recevoir de sa gloire et de sa magnificence, son pouvoir sur le cœur et les pensées des hommes. Ce Fils infiniment aimé et adorable les rend, en quelque manière, ce qu'il est; le miroir qui nous réfléchit la lumière divine, la répétition de la grandeur infinie et la figure de la substance impénétrable; et il leur donna, ainsi qu'il l'avoit reçu, l'empire sur les nations de la terre. Peut-on penser, Monsieur, que ceux à qui Dieu a accordé une dignité aussi relevée, ceux à qui il nous prescrit de confesser nos péchés, ne soient que des hommes ?

Les confesseurs sont des hommes, sans doute; quelquefois aussi foibles que leurs pénitens; mais envisagés comme ministres de Dieu et revêtus de son autorité, ce sont autant de christs et de fils du Dieu vivant; ils sont marqués d'un caractère divin qui les élève dans ce moment au-dessus de la classe des hommes : alors ils sont d'une nature différente et placés à une hauteur unique dans ce monde, qui appartient en quelque sorte au Ciel même. Ils sont des hommes; mais la vertu du Très-Haut réside en eux : dans leur ministère ils sont supérieurs aux anges par la force et la vertu que leur communique leur incorporation au sacerdoce éternel de Jésus-Christ et leur union avec le Sauveur, pour achever l'œuvre

la

la plus grande de Dieu, celle qui forme la base de son empire sublime et impérissable.

Jésus-Christ communiqua donc le Saint-Esprit aux Apôtres par le souffle de sa bouche et par sa vertu; ils la communiquent pareillement à leurs successeurs, pour qu'ils accordent en son nom le pardon des péchés. Ce pardon donné par l'homme, émane donc du pouvoir divin dont il est l'ouvrage, puisque l'homme ne pourroit l'accorder à un autre homme. Dieu seul peut pardonner les péchés; mais l'homme qui a reçu l'Esprit saint peut l'accorder, parce que l'Esprit saint peut tout, en tant qu'il est Dieu. J. C. fils unique du Père, et dont l'esprit est celui du Père, ayant donné cet esprit à ses Ministres pour qu'ils pussent pardonner les péchés, en leur disant: *Recevez le Saint-Esprit;* il s'ensuit qu'ils ont le pouvoir de les pardonner.

Nous devons donc recourir à l'Esprit saint pour obtenir notre pardon, et nous devons le lui demander; il ne l'accordera qu'à ceux qui le desirent et le demandent. L'Esprit saint ne peut être trompé; l'homme peut l'être: car quoiqu'il ait reçu le Saint-Esprit, il ne l'a pas reçu pour tout connoître. Il l'a reçu seulement pour pardonner au nom de Jésus-Christ et par la vertu de l'Esprit saint, les péchés dont on lui demande pardon. Il est impossible de tromper l'Esprit

saint ; et celui qui seroit assez insensé pour le tenter, ne feroit qu'ajouter à ses fautes un crime plus grand : c'en seroit un horrible que de vouloir tromper l'Esprit saint. Ce fut pour ce péché que moururent subitement *Ananie* et *Saphire*. « Ce n'est pas à des hommes, leur dit *St. Pierre*, que vous avez menti, mais à Dieu (*). »

Le péché contre l'Esprit saint est si affreux que l'Évangile dit qu'il est très-difficile à pardonner. Nous devons en conclure quelles sont la franchise et l'humble simplicité que le pénitent doit apporter aux pieds des Ministres de Jésus-Christ, lorsqu'il veut obtenir la rémission de ses péchés. Pourvu que l'Esprit saint puisse lire dans son cœur ce que ses lèvres expriment, le pécheur peut s'approcher avec confiance, et l'Esprit saint lui dira avec son ministre : « Retires-toi en paix, ta foi t'a sauvé. » Ce pouvoir n'a point été donné aux hommes pour perdre les hommes, mais pour leur donner la vie. Et lors même que le pénitent souillé de crimes, ne seroit plus qu'un cadavre corrompu et sous l'empire de la mort, l'Esprit saint le ressusciteroit.

Les paroles de Jésus-Christ sont si claires qu'elles n'ont pas besoin d'explication. En soufflant sur les Apôtres, il leur dit qu'ils reçoivent

(*) Act. V. 4.

l'esprit divin ; et pourquoi ? afin qu'ils puissent pardonner et remettre les péchés ; il promet de ratifier ce qu'ils feront. Aussi le Concile de Trente, appuyé par une tradition reconnue unanimement, dit que l'Église a toujours reconnu dans ces paroles un Sacrement institué pour la rémission des péchés commis après le baptême. Cependant, malgré la certitude d'une origine si évidente et si sacrée, les hérétiques de ces derniers temps ont osé attaquer la doctrine de l'Église sur ce point ; ce que je vous dirai bientôt, vous fera connoître avec combien peu de raison et de fondement ils en ont agi. Pour pouvoir mettre quelque méthode dans ce que je vais vous dire, voici l'ordre dans lequel je me propose de vous entretenir de ce Sacrement :

Je commencerai par vous parler de ce qui est le plus sensible dans le sacrement de Pénitence, c'est-à-dire de la confession des péchés. Je vous en montrerai la nécessité, les raisons, la préparation et les conditions. Nous examinerons ensuite quelles sont les dispositions nécessaires au pénitent pour recevoir l'absolution ; je vous entretiendrai enfin de la satisfaction et des précautions nécessaires pour conserver la grace de la réconciliation. Permettez-moi, Monsieur, de vous observer que depuis long-temps vous m'écoutez sans rien dire. Aucune difficulté ne s'offre-

t-elle à vos yeux ? N'avez-vous besoin d'aucune explication ?

—Vous-même, mon Père, lui répondis-je, vous m'avez recommandé le silence dans la vue de ne point troubler l'ordre de vos idées. — Je l'ai fait, me dit-il, dans le moment où je suivois le fil des faits de la Religion ; des difficultés mises en avant auroient non-seulement pu alors l'interrompre, mais même nous éloigner du but. Maintenant que nous traitons d'objets dogmatiques et que la même crainte ne subsiste plus, je vous supplie de m'interrompre toutes les fois que vous le jugerez convenable : vos objections et vos demandes pourront au contraire nous aider à nous mieux entendre. — Il poursuivit ainsi :

Nous commençons aujourd'hui par bien établir le pouvoir qu'a reçu l'Église de pardonner les péchés, et l'obligation où sont les Chrétiens de les reconnoître et de les confesser. A cet effet, examinons les paroles de Jésus-Christ avec autant d'attention que de respect, et nous y trouverons toute l'instruction qui nous est nécessaire. Répétons ses paroles ; Jésus-Christ dit : *Les péchés seront pardonnés à ceux à qui vous les pardonnerez, et ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez.* Je vous le demande : de quelles expressions auroit-il pu se servir pour désigner d'une

manière plus claire et plus précise, un pouvoir illimité, sans distinction et sans réserve ? Qui peut avoir le droit d'établir des distinctions ou des réserves, lorsque lui-même n'en met aucune ? Pouvons-nous, lorsqu'il parle, nous livrer à des conjectures ? Comment les hérétiques modernes qui n'admettent que l'Écriture pour établir leur foi et qui nous reprochent avec amertume de nous appuyer sur des traditions humaines, osent-ils leur substituer leur opinion particulière dans un sujet si important, tandis qu'une tradition fidelle et sacrée ne fait que proposer purement et littéralement le sens naturel et non altéré des saintes et solennelles paroles de l'Évangile ?

Il est évident que l'Église ne peut ni pardonner ni retenir les péchés, si elle ne les connoît pas. Il n'est pas moins clair que personne ne peut en obtenir le pardon s'il ne le demande pas. Mais que l'Église ait reçu de J. C. un pouvoir illimité pour remettre ou pardonner à ses enfans les péchés qu'ils confessent et dont ils demandent le pardon, c'est une vérité exprimée si positivement dans les paraboles de Jésus-Christ, et pratiquée si constamment depuis les Apôtres jusqu'à nous, que l'on ne peut concevoir que l'on ait cherché à altérer une coutume consacrée par un long et ancien usage, par la profession publique et solennelle de l'Église dans

tous les temps, et appuyée avec tant de force par l'Écriture unie à la tradition.

Ce pouvoir une fois reconnu, il est bien positif que lors même que l'obligation de nous y soumettre ne seroit pas aussi expresse qu'elle l'est, la prudence seule nous y engageroit. Lorsqu'il s'agit d'un objet d'un si grand intérêt, ou pour mieux dire d'un intérêt unique et indispensable, l'on ne doit consulter d'autres lois ni suivre d'autres conseils que ceux qui nous présentent le plus de sureté. Ce seroit un raisonnement bien extravagant que celui-ci : je sais que l'Église peut me pardonner mes péchés, et que si elle me les pardonne, Dieu ratifiera le pardon qu'elle m'aura accordé : je sais aussi que mon plus grand bonheur est d'être pardonné de Dieu ; néanmoins je veux voir s'il y a un autre moyen de l'obtenir. On pourroit répondre qu'il n'en existe aucun autre, et que lors même qu'il y en auroit, il ne seroit ni aussi évident ni aussi sûr que celui-ci, puisque Dieu ne nous l'a pas désigné. On peut entasser raisonnement sur raisonnement, hasarder des opinions, mais jamais elles n'auront de certitude ; et quoiqu'on fasse, on ne pourra jamais recourir à un autre moyen sans qu'il ne présente autant de difficultés que de dangers.

Pour prouver aux protestans qui se séparent de l'Église, combien cette discussion seroit in-

sensée, j'admettrai pour un moment qu'on puisse trouver un autre moyen ; quel qu'il soit, ils ne pourront nier qu'il ne sera jamais aussi positif, aussi sûr, aussi accrédité que le nôtre. Ils ne peuvent le contester ; et ils avouent que le moyen de l'Église est sûr, qu'il n'y a aucun doute que J. C. lui donna le pouvoir de pardonner les péchés ; mais, ajoutent-ils, il n'est pas aussi certain que le devoir du pénitent soit de confesser ses péchés individuellement ; et ils en concluent que puisque cette obligation n'est pas formellement exprimée, il n'est pas nécessaire de s'y assujettir. Quoique cette obligation soit nécessairement supposée, voici en substance leur raisonnement : je suis certain d'obtenir mon pardon si l'Église me l'accorde, et j'ai quelque doute de pouvoir l'obtenir d'une autre manière ; j'abandonne donc le premier parti, et je cours le hasard du second ; telle est en substance la conclusion d'après laquelle ils règlent leur conduite. On ne raisonneroit pas ainsi dans l'affaire la plus indifférente ; et on croiroit qu'il n'y a que celle du salut éternel dans laquelle il est permis de dédaigner le parti le plus sûr.

Tâchons de ne laisser aucune obscurité dans un sujet de cette importance ; et montrons qu'il est également de notre croyance et de notre foi d'admettre que l'Église a reçu ce pouvoir, et que

nous sommes obligés de recourir à elle; de la prier et de recevoir son pardon lorsque nous le pouvons; ou au moins quand nous ne le pouvons pas, de le desirer avec l'intention de l'obtenir aussitôt que nous le pourrons. Pour cela, rappelons encore les paroles de Jésus-Christ : *Non-seulement*, dit-il, *ce que vous pardonnerez sera pardonné, mais encore ce que vous retiendrez sera retenu.* St. Matthieu nous dit la même chose en ces mots : *Ce que vous délierez sera délié, et ce que vous lierez sera lié* (*). Observez bien ces expressions : *Ce que vous lierez, ce que vous délierez.* Elles décident sans réplique le point que nous examinons, lorsqu'on entend comment l'Église peut lier les pécheurs, les délier de leurs péchés.

Rigoureusement parlant, l'Église ne peut lier personne avec les liens du péché. Comme Dieu ne peut être l'auteur du mal, l'Église ne peut pas l'être non plus. Elle peut charger notre conscience par des préceptes dont l'inobservance nous feroit tomber dans le péché mortel, si nous méprisions son autorité; mais dans ce cas elle nous lie de la même manière que Dieu nous lie par ses commandemens qui, loin d'être la cause du péché, n'ont été donnés aux hommes que

(*) Matth. XVI. 19.

pour les en préserver. En un mot, ni Dieu ni l'Église ne peuvent être regardés comme la cause de nos fautes ; cette cause n'existe que dans la volonté du pécheur qui se forge à lui-même les chaînes qui le retiennent dans son pénible et honteux esclavage.

L'Église donc, loin de lier ou de resserrer nos chaînes, ne cherche qu'à les rompre. Mais elle ne délie pas celles des hommes qui, s'étant liés eux-mêmes par les liens du péché, la forcent par leur obstination à ne pas leur accorder la grace de leur liberté. *Non impertiendo malitiam, sed non impertiendo misericordiam.* Ainsi l'action par laquelle l'Église peut lier, est ce que *St. Jean* appelle retenir ou ne pas délier ; et par-là se prouve l'obligation où nous sommes de soumettre à son pouvoir tout ce qui nous lie, puisque J. C. a dit : *Tout ce que vous remettrez et délierez sera remis et délié dans le Ciel ;* il dit aussi : *Tout ce que vous retiendrez ou ne délierez pas, ne sera pas délié dans le Ciel.* Et si la première partie de ces paroles démontre le pouvoir que l'Église a reçu de remettre tous les péchés dont on lui demande pardon ; la seconde partie prouve également l'obligation où nous sommes de le demander si nous voulons qu'ils nous soient pardonnés.

Il en résulte deux vérités établies par le Concile de Trente. La première que tous les péchés

qui nous excluent du royaume de Dieu, et qui par conséquent nous lient et nous retiennent, tels que les péchés mortels, ne peuvent être ni pardonnés ni remis que par l'absolution que l'Église nous donne ; et ce que Jésus-Christ a dit : *Ce que vous ne délierez pas restera lié.* La seconde que tous les péchés qui n'excluent pas du royaume de Dieu et qui ne nous lient pas, peuvent être soumis à son autorité pour en obtenir le pardon ; mais qu'il n'est pas obligatoire de le faire, puisque comme ils ne lient ni n'excluent du Ciel, il n'est pas nécessaire d'en être délié pour y entrer. Tout cela est renfermé si clairement dans les paroles de Jésus-Christ qu'il seroit inutile de s'y arrêter plus long-temps. Les paroles du Rédempteur disent tout.

D'un côté, elles confèrent à l'Église le pouvoir de pardonner : *Tout ce que vous remettrez et délierez sera remis et délié* ; en cela elles sont positives. De l'autre, elles lui disent : *Tout ce que vous ne délierez pas restera lié* ; en cela elles n'en sont pas moins claires. Il en résulte donc qu'il n'y a que les péchés qui ne nous excluent pas du Ciel, et que l'on nomme véniels, qui puissent être pardonnés, sans que nous soyons obligés d'en demander pardon au ministre de l'Église, quoiqu'il soit utile, saint et louable de les soumettre à leur pouvoir, ainsi

que le pratiquent les personnes pieuses. Telle est la doctrine du Concile de Trente, si conforme aux paroles de Jésus-Christ, qu'il est impossible de l'entendre d'une autre manière.

Il est convenable, répliquent quelques-uns d'entre les protestans, que l'on soumette à l'Église les péchés publics qui attaquent sa police extérieure, et elle peut avoir des droits à l'exiger. Mais quel droit a-t-elle sur les péchés secrets que personne ne peut savoir et qui ne sont connus que de celui qui les a commis ? Ceux qui font cette objection, ne considèrent pas qu'elle est dirigée contre J. C. qui a fait la loi, et qui dit positivement que ce que l'Église *ne délie pas restera lié.* Lors même que je ne pourrois pas en donner la raison, la chose n'existeroit pas moins, puisque dès que J. C. commande, il suffit de montrer et de connoître ses ordres, fût-on dans l'impuissance d'en expliquer le motif; à combien plus forte raison ne devons-nous pas y obéir lorsqu'ils sont aussi clairs ?

Mais, demandent-ils, quels sont les droits de l'Église ? —Ceux que J. C. lui a donnés ; certainement elle n'en a ni ne peut en avoir d'autres. Il est clair que J. C. les lui a donnés, puisqu'il lui a dit : *Tout ce que vous ne délierez pas restera lié.* Il n'a point distingué ce qui est public et ce qui est secret ; ses paroles mêmes excluent cette

distinction, puisqu'il dit généralement tout : *Quæcumque.* Que peuvent donc ces foibles argumens contre un texte si clair et si précis? Ou prouvez-nous que les péchés publics sont les seuls qui nous lient ; ou si vous avouez que les péchés secrets nous lient aussi, dites-nous qui pourra les délier sinon l'Église de qui J. C. dit, que *tout ce qu'elle ne déliera pas restera lié.*

Les protestans insistent en disant que l'Église ne connoît point les péchés secrets, et qu'il est impossible qu'elle les pardonne sans les connoître. Ils ont raison; mais qu'ils n'oublient pas ce qu'ils disent. Et vous, Monsieur, ne le perdez jamais de vue ; car c'est précisément d'après cette conséquence que le Concile de Trente avec toute l'Église a reconnu la nécessité de confesser tous les péchés mortels pour en obtenir le pardon ; par la même raison pour laquelle elle doit connoître les péchés qu'elle pardonne, il faut que celui qui en desire le pardon les fasse connoître. Mais avant de revenir à ce sujet, je leur demanderai si la publicité d'un crime est le seul moyen de le connoître.

Un criminel, témoin unique du crime qu'il a commis et sûr que personne ne peut le découvrir, se sentant pénétré d'horreur et de honte, va se jeter aux pieds de son roi ou du ministre qu'il s'est choisi ; et lui confessant son crime,

il implore sa grace, peut-on douter qu'il n'en donne la connoissance toute entière pour l'obtenir ? La même obligation de se soumettre au pouvoir de l'Église pour obtenir le pardon des péchés mortels, prouve celle où nous sommes de les confesser tous. Eh quoi ! parce que l'Église ne peut les connoître jusqu'au moment où on les lui confesse, sera-ce une raison pour ne pas en demander pardon, lorsqu'il est aisé de lui en donner connoissance ? ce seroit une absurdité. Je vais plus loin, et je dis que les autres moyens de connoître un délit peuvent servir à le constater légalement pour le condamner et pour punir le coupable, mais non pour l'absoudre ; il ne peut devoir cette indulgence qu'à sa déclaration libre et volontaire, parce qu'elle seule peut prouver son repentir, et que ce n'est que sur elle que l'on peut prononcer son pardon.

Ils nous disent encore qu'il suffit de confesser à Dieu ses péchés, que lui seul peut les pardonner, que les péchés secrets n'offensent que lui, et sont étrangers à tout autre. Mais à qui les Chrétiens confessent-ils donc leurs péchés si ce n'est à Dieu ? La première parole qu'ils proferent c'est celle-ci : *Je me confesse à Dieu.* Si le Prêtre qui les entend pouvoit ignorer qu'ils s'adressent à lui, parce qu'il représente la personne même de Jésus-Christ, auroit-il le droit de les en-

tendre ? oseroit-il souffrir qu'ils se missent à ses pieds ? Et qui est-il, si ce n'est un homme comme eux et peut-être plus foible encore ? N'est-il pas, ainsi que le pénitent, le serviteur du même maître et du même souverain ? C'est donc aux pieds de Jésus-Christ que les pénitens se prosternent, et ni eux ni le Prêtre ne peuvent en douter.

Ce divin Sauveur ne nous a-t-il pas dit que par-tout où deux ou trois personnes s'unissent en son nom, il sera au milieu d'eux ? Et quand le dit-il ? Observez-le bien, Monsieur, immédiatement après avoir dit : *Tout ce que vous délierez sera délié ;* comme s'il vouloit nous faire entendre que sa promesse d'être au milieu de ceux qui se rassembleront en son nom s'accomplira principalement dans la confession. En effet, si les hommes peuvent s'unir au nom de Jésus-Christ, où pourroient-ils le mieux faire ailleurs ? Jésus-Christ peut-il manquer à sa parole ? Il est donc hors de doute qu'il est entre le ministre et le pénitent pour recevoir la confession du dernier. Le Ministre ne la reçoit qu'en son nom, et le pénitent ne la fait vraiment qu'à lui : *Je me confesse à Dieu.*

Quelle consolation pour une ame pénétrée de douleur, de confusion, d'espoir et de crainte, d'être assurée que lorsqu'il se jette aux pieds du ministre de la réconciliation, J. C. le voit et est

présent ; que c'est J. C. qu'il adore, à qui il parle et à qui il s'accuse de ses péchés ; que c'est lui qu'il implore, qui lui pardonne et l'absout par les mains du Prêtre. Soyez-en bien convaincu au moment où vous vous confesserez ; n'oubliez pas que J. C. sera au milieu de nous et que c'est lui qui vous guidera pendant que vous me parlerez. Quel est l'homme qui, avec un peu de foi, viendra alors faire des distinctions et discuter avec Jésus-Christ ?

Songez qu'à peine vous aurez fléchi le genou, qu'il sera présent et qu'il vous entendra ; qu'il vient vous pardonner et vous accorder tout ce que vous lui demandez ; qu'il est la bonté suprême, et que jamais il n'a rien refusé à personne : il est vrai qu'il ne vous accordera que ce que vous lui demanderez. Trouveriez-vous donc quelque avantage à lui cacher quelques-unes de vos plaies ou de vos nécessités ? Loin d'en agir ainsi, après lui avoir découvert tout ce que vous savez, vous le prierez d'y ajouter ce qu'il sait et que vous ignorez.

Nous savons que Dieu seul peut pardonner nos péchés et nous en donner l'absolution ; n'est-il pas le maître de la donner de la manière et sous les conditions qui lui plaisent ? Et s'il n'a voulu l'accorder que par le ministère de son Église ; s'il a dit que tout ce qu'elle ne déliera

pas demeurera lié ; tous nos discours feront-ils qu'il ne l'ait pas dit ou qu'il change l'ordre qu'il lui a plu d'établir ? Et comment nous dit-on que les péchés secrets n'offensent que Dieu ? Je répondrois : à qui avez-vous demandé et de qui avez-vous reçu le baptême ? Rappelez-vous la première demande que l'on vous a faite : que demandez-vous à l'Église de Dieu ? La foi de l'Église, avez-vous répondu. Vous avez donc reçu la foi ; et quelle foi ? Peut-être une foi morte, une croyance simple et dépouillée des vérités de la Religion ; une foi sans espérance ni charité ! Écoutez le Concile de Trente (*).

« La foi, si elle n'est jointe à l'espérance et à la charité, ne nous unit pas complétement à Jésus-Christ, et ne nous constitue point les membres vivans de son corps. Aussi, dit-on, avec vérité, que la foi sans les œuvres, est une foi morte et passive ; que la circoncision ou la non-circoncision en J. C. ne sont rien sans la foi qui agit par la charité. Telle est la foi que, suivant la tradition des Apôtres, les catéchumènes demandent à l'Église, quand ils lui demandent la foi qui donne la vie éternelle ; et la foi sans espérance ni charité, ne peut la donner. C'est pour cela que l'Église leur répond immédiatement :

(*) Conc. de Tr. Sess. VI, Chap. VIII.

si

si tu veux entrer dans la vie, observes les Commandemens. Ainsi donc ceux que l'Église engendre en Jésus-Christ, reçoivent la justice chrétienne comme une tunique de prix, et ils doivent la garder pure et sans tache jusqu'au jour de Jésus-Christ, afin de se présenter avec elle à son tribunal, et obtenir par son moyen la vie éternelle. » Paroles admirables et que nous ne devrions jamais oublier. Nous ne nous unissons à J. C. que par l'Église et par la foi que nous avons reçue d'elle; cette foi n'est pas une foi morte, mais vivante par l'espérance et la charité. C'est la foi que nous avons demandée à l'Église, celle que nous avons promis de garder jusqu'au jour de Jésus-Christ, celle que nous devons présenter à son tribunal, pour obtenir la vie éternelle. C'est à ces conditions que l'Église nous a engendrés, nous a unis à Jésus-Christ et nous a rendus enfans de Dieu. Et qu'a-t-elle exigé de nous? l'observation des Commandemens. Nous l'avons promise. Elle nous a ordonné de renoncer, par un serment solennel, au démon, à ses œuvres, à ses pompes; et nous l'avons juré. Elle nous a ordonné de conserver dans sa pureté, la tunique précieuse dont J. C. nous a revêtus, et nous l'avons juré. Nos engagemens ont été publics, et ils ne seroient pas moins violés, quand les péchés seroient secrets.

Si parce que nos péchés sont secrets, nous ne rompons pas la communion et les relations extérieures que nous avons avec l'Église, les relations intérieures qui nous unissent à son esprit et à sa vie, n'en sont pas moins relâchées et détruites. Nous ne sommes plus que des membres morts de son corps; et ce qui est pire, nous avons fait mourir aussi la foi qui nous unissoit à elle. L'Église nous l'avoit donnée vivante; nous avions promis de la conserver dans cet état, mais elle est déjà morte. Et vous dites que par vos péchés secrets, vous n'avez offensé que Dieu. N'avez-vous donc pas aussi offensé l'Église? ne l'avez-vous pas blessée dans l'endroit le plus sensible? n'avez-vous pas rompu les liens précieux qui vous unissoient avec sa vie?

Qui pourra vous rendre les biens que vous aurez perdus, si ce n'est l'Église elle-même qui vous les donna la première fois? Dieu ne nous accorde rien que par elle. Nous ne pouvons donc rentrer en grace auprès de Dieu, qu'en rentrant en grace avec l'Église. Comme elle peut seule nous faire entrer de nouveau dans sa communion extérieure, quand par malheur nous nous en sommes séparés; elle seule peut nous faire entrer dans la communion intérieure de son esprit, lorsque nos péchés secrets nous en ont éloignés. Il y a plus: nous n'avons aucun autre

recours. Mais comment exercera-t-elle ce pouvoir, si le coupable ne lui confesse son crime librement et volontairement ? Quand l'Église le connoîtroit par d'autres moyens, pourroit-elle l'en décharger, le réconcilier et l'absoudre ? Il en résulte donc que la confession libre et volontaire de tous les péchés publics ou secrets, est le seul moyen qui puisse mettre l'Église à portée de pardonner les uns et les autres.

Ils nous disent aussi que la loi de grace est une loi d'amour, et que la confession est insupportable ; ce n'est là qu'un sophisme qui résulte d'une équivoque. —De quel amour parlez-vous ? Ce n'est sans doute pas de l'amour propre qui se flatte et ne cherche qu'à se satisfaire. —S'il en étoit ainsi, il faudroit anéantir cette parole de Jésus-Christ : « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à lui-même ; qu'il charge sa croix et qu'il me suive (*). » Il faut supprimer ce que dit *St. Paul :* « Ceux qui sont de J. C. ont crucifié leur chair avec leurs desirs et leur concupiscence (†). » Ce que dit *St. Pierre :* « Abstenons-nous des desirs charnels, qui ne cessent de combattre l'ame (§). » Il faudroit, en un mot,

(*) Matth. XVI. 24.
(†) Aux Galat. V. 24.
(§) I. Pierre, II. 11.

anéantir toute l'Écriture et la Religion comme ennemies de l'amour propre, et comme nous enseignant à le dompter et à le mortifier.

Si la loi de grace est la loi d'amour, c'est parce que vraiment amie de l'homme, elle n'a d'autre objet que son bien. Mais comment y procède-t-elle ? En lui dévoilant sa dignité, la grandeur de son origine et la sublimité de sa vocation ; en le dépouillant de tout ce qui le souille et l'avilit, et en lui prescrivant de faire tout ce qui peut le conduire au vrai bonheur. Voici ce que lui dit la loi de grace :

Tu te promènes d'erreurs en erreurs, tu aspires au bonheur, et tu as raison, puisque telle est la fin pour laquelle tu as été créé. Aspires donc au vrai bien, qui te donnera la paix et la joie du cœur, et commences par-là. Tu ne les trouveras jamais, si tu t'obstines à les chercher où elles ne sont pas. Tu as cru jusqu'à présent les rencontrer dans tout ce qui flatte ton orgueil, ton ambition et l'amour des richesses et des plaisirs ; c'est une erreur, et l'expérience doit t'avoir déjà convaincu de ce que je te dis. Tu ne connois aucune des douceurs que je promets, puisque tu n'as jamais voulu les éprouver ; mais tu dois savoir que la paix de l'ame n'habite pas avec les plaisirs mondains. Vois, examines de près ceux qui suivent mes préceptes ; ils sont

dans l'alégresse, tandis que tu es en proie à la tristesse et à l'inquiétude. Ceux qui me sont fidelles, en combattant leurs passions, trouvent la paix qui te fuit lorsque tu satisfais les tiennes. Tu es soumis à leur tumultueux empire, tu gémis sous leur joug, tandis qu'ils commandent tranquillement à leurs tyrans, et jouissent des douceurs de la liberté.

Tel est le langage que nous fait entendre cette loi de grace et d'amour : nous l'appliquerons à la confession des péchés. Le feu des passions précipite un jeune homme dans des excès honteux. Que lui laissent-ils après eux ? la confusion et les remords. Son ame est dans un état de souffrance ; il peut à peine se supporter lui-même. Il voudroit briser ses chaînes, et il les resserre. Il condamne ses passions, et elles l'entraînent. Il rougit de son opprobre, et n'a pas la force de changer. Sa conscience se réveille quelquefois, et elle l'importune. Il s'efforce en vain de méconnoître sa voix ; malgré lui, elle pénètre jusqu'à son cœur, et le remplit d'horreur. Les remords cuisans l'assiégent sans relâche, et la crainte de l'enfer ne tarde pas à le remplir de terreur.

Pour goûter un moment de calme dans une situation si insupportable, il s'avoue intérieurement qu'il ne sait pas quel sort nous attend après

la mort ; que puisque quelques-uns pensent que le néant est notre fin dernière, et que cela pourroit bien être........ Infortuné jeune homme ! tu aggraves tes crimes. Mais qui peut t'assurer ce fatal *peut-être*, qui te porte à te fier à cette extravagante assertion ? qui sont les Martyrs et les Prophètes qui garantissent cette impie révélation ? Tu les connois aussi bien que moi. Songes-y bien, cette vile espérance, la seule qui te reste, n'est pas plus le produit de tes desirs que le mouvement de ton cœur. Le motif qui t'aide à l'embrasser, ne devroit-il pas te la faire suspecter ? Et comment as-tu pu arriver à une situation telle que tu ne connusses d'autre félicité que ton éternel anéantissement ?

Tu dis *peut-être !*...... Quand je te l'accorderois ; ce n'est pourtant qu'un *peut-être*...... Que deviendras-tu ? malheureux, je te plains ! ton état est déplorable. Ton délire est l'effort d'une conscience qui ne peut se dérober à elle-même qu'elle est coupable, et que tu as offensé ton Dieu ; que tout passe, que la fin de ta carrière s'approche, que tu ne sais où recourir pour arrêter le mouvement qui t'entraîne ; et tu voudrois au moins remplir le peu d'instans qui te restent avec moins d'amertumes et d'angoisses.

Le malheur de cet état est d'autant plus déplorable, que dans l'aveuglement de cet infor-

tuné, il ne voit plus la seule route qu'il ait à suivre. Parce qu'il a été foible, il veut être mauvais ; et pour n'avoir pas su se retenir dans sa carrière, il se jette lui-même dans le précipice. La pénitence lui tend en vain les bras pour le sauver ; elle lui paroît trop pénible, et la confession est ce qui l'éloigne le plus. Elle exige le récit amer d'un long tissu de misères et d'horreurs qui l'effraie et l'épouvante. Il voudroit tout oublier, et il faut qu'il en rappelle le souvenir ; il desireroit l'arracher de son ame et se le cacher à lui-même, et précisément il faut qu'il ne cache rien à un homme qui au moins ignore ce dont il est coupable. S'il suffisoit au moins d'être couvert de honte devant son Dieu, mais avoir à rougir devant un homme qui l'envisagera comme un monstre ! il ne peut supporter cette idée. Telles sont les illusions que son amour propre et son excessive foiblesse emploient pour le séduire ; il ne considère pas que si la confession est amère, la situation où il se trouve est bien plus pénible. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il n'existe point d'autre voie pour sortir d'un état aussi malheureux.

Il ne se persuade pas qu'à défaut d'avoir découvert les plaies qui l'affligent, leur corruption s'est augmentée jusqu'au point de ronger ses os ; que tous ses gémissemens seront inutiles tant

qu'il est seul à les écouter. Que Dieu qui voit en lui un cœur obstiné à lui refuser une confession qui est le seul moyen de l'appaiser, le châtie d'une main plus pesante, et l'abandonne à ses propres fureurs. Le criminel qui peut donner connoissance à son supérieur d'un crime dont personne autre ne pourroit l'instruire, et qui s'abandonne à sa bonté, peut attendre son pardon; la clémence devient indispensable : alors la justice ne peut infliger aucun châtiment. Il faut donc pouvoir dire à Dieu : je t'ai fait connoître mon crime, et je ne t'ai point caché mon iniquité.

Cette seule parole, par la noblesse et la générosité des sentimens qu'elle suppose, porte avec elle la paix et la consolation de l'ame. Dites-moi, s'il étoit possible que Dieu ne connût les péchés que par l'aveu du pécheur, aurions-nous à douter de son pardon ? On pense unanimement avec raison que non; mais on dit : comment peut-on cacher ou apprendre quelque chose à Dieu ? ni l'un ni l'autre ne se peut. Comment donc le pécheur dit-il qu'il trouveroit sa tranquillité, s'il suffisoit de confesser à Dieu ses péchés ? Qu'il connoisse son erreur; qu'il sache que s'il n'en fait l'aveu qu'à Dieu qui les connoît déjà, s'il ne les confesse pas auparavant à son ministre, il ne peut espérer son pardon; et que pour lui pardonner, Dieu veut les connoître par l'aveu du pécheur lui-même.

Ceci, Monsieur, vous paroît une énigme; et est en effet un mystère de sa bonté. Cette confession qui semble un joug insupportable, n'est qu'un moyen simple et naturel d'assurer le pardon. Quelle consolation pour le pécheur qui voit son Dieu s'abaisser jusqu'à traiter avec lui comme les hommes traiteroient entr'eux, et consentir à ne savoir, pour ainsi dire, que ce que la confiance en sa bonté lui inspire de déclarer? c'est ce que Dieu fait dans la confession. Il n'a donné à ses ministres le pouvoir de la réconciliation, qu'afin de traiter ainsi avec le pécheur, et que celui-ci puisse dire à son Dieu avec autant de confiance que de vérité: je vous ai fait connoître, ô mon Dieu, toute l'injustice de mon péché, et je ne vous ai point caché mon iniquité.

Le Seigneur ne la connoît que trop; mais il seroit malheureux pour nous qu'il ne la connût que par lui-même. Le pécheur seroit à plaindre, s'il ne la connoissoit pas par le Ministre auquel il a accordé le pouvoir de la pardonner. Son desir est de savoir par lui tout ce que nous nous rappellons de nos désordres, il veut que nous nous accusions nous-mêmes; si nous pouvons dire à Dieu que nous lui avons fait connoître nos crimes, sans lui en avoir célé aucun, sa clémence réunie à sa justice le porte aussitôt à

nous donner le baiser de paix, et à nous rétablir dans son amour.

Puisque Dieu nous envoie cet homme en son nom et qu'il lui confie son pouvoir, il est positif que nous devons lui confesser notre injustice envers le Seigneur; que nous nous armions de force contre nous-mêmes; et lors même que notre devoir ne nous y obligeroit pas, notre propre intérêt devroit seul nous y porter. Nous n'avons aucun avantage à dissimuler; nous en avons un très-grand à nous accuser, puisque c'est par notre confession que nous obtenons le pardon de tout. Dites : je confesserai, et tu me pardonneras. Le Ministre lui-même invoquera le Seigneur, il joindra ses prières et ses gémissemens aux nôtres, et il nous absoudra au nom de Dieu.

Cette absolution pénétrera jusqu'au fond de notre ame, et elle y portera le repos et la paix que sans elle nous ne trouverions jamais. Alors, aux justes craintes qui nous remplissoient d'amertume, au déluge d'iniquités dans lequel nous étions noyés succédera un état de paix et de sérénité; Dieu qui étoit l'objet de notre terreur, est déjà le motif de notre confiance; il est notre refuge, il s'arme en notre faveur, et éloigne les ennemis implacables qui nous environnoient.

Tels sont les effets d'une confession humble et

sincère ; et comment un Chrétien pourroit-il la regarder comme un joug insupportable ? Quel autre moyen trouveroit-on pour obtenir le pardon des péchés ? Où pourrions-nous trouver plus de sécurité, plus de consolation et de paix ? On ne demande au pécheur que de se laisser instruire, de se laisser guider dans la voie qui mène à la vie ; de dompter les révoltes de l'amour propre, de dissiper ses inquiétudes, de songer qu'il est en la présence de Dieu quand il s'adresse à son ministre, de faire ses efforts pour chasser les pensées tumultueuses qui l'égarent et l'éloignent de Jésus-Christ ; de s'approcher enfin avec bonne foi, avec docilité, avec soumission et le desir de réussir. Rien n'est plus nécessaire, et il aura reconnu bientôt tous les avantages de l'ordre que Jésus-Christ a établi. L'insensé qui ne veut point se soumettre et qui néglige de le faire, perpétue ses maux ; tandis que l'humble Chrétien qui se précipite dans les bras de son Dieu, sera comblé des bienfaits de sa miséricorde.

—Ici, je dis au Père : il est si évident que les paroles de J. C. donnent à l'Église le pouvoir de pardonner les péchés ; l'obligation que par conséquent il impose aux Chrétiens de les confesser est si visible et les avantages du pécheur sont si palpables, qu'il ne me reste pas le moindre doute. —Puisque vous en jugez ainsi, reprit le

Père, nous nous occuperons de l'examen de conscience qui nous offre un champ vaste ; car, Monsieur, l'homme est un abyme bien profond : ce que nous croyons connoître le mieux, est ce que nous connoissons le moins, ce qui dans les replis de notre cœur nous échappe le plus : l'amour propre sait prendre tant de formes différentes qu'il nous trompe toujours, et qu'il nous peint sous des traits qui nous plaisent, sans jamais nous rendre tels que nous sommes réellement. Il vous paroîtra peut-être que ce n'est pas le moyen de vous encourager à cet examen, que de commencer par vous montrer la difficulté de vous connoître ; mais puisque l'esprit de Dieu nous dit par JÉRÉMIE : *Cor omnium inscrutabile* (*) ; sans doute il nous l'a dit pour notre instruction. Voyons comment nous pourrons parvenir à en faire cet usage.

Quoique le cœur de l'homme soit impénétrable, nous ne devons ni nous troubler ni nous livrer à une méfiance injuste, lors même que nous ne pouvons le pénétrer. Notre inquiétude ne l'empêcheroit pas d'être aussi difficile à sonder, puisqu'il est dans l'ordre de Dieu qu'il soit tel : la vertu ne consiste qu'à se conduire suivant l'ordre de Dieu. Ainsi nous devons nous

(*) Jérém. XVII. 9

examiner, puisqu'il nous l'ordonne : *Probet autem se ipsum homo* (*). Mais nous devons nous examiner, ainsi qu'il nous l'a prescrit, et d'après les lumières et les principes qu'il nous a donnés pour nous conduire. Vouloir aller plus loin, ce seroit vouloir rompre le sceau que Dieu a mis sur notre cœur.

Il est donc indispensable de s'examiner et de se juger d'après les lumières que Dieu nous a données à cet effet. Sa bonté est telle, que quoique nous sachions que nous ne pouvons nous confier que bien foiblement en notre propre jugement, il veut que le sien dépende en quelque sorte du nôtre ; comme s'il consentoit à ne pas nous juger, si nous nous jugions nous-mêmes avec impartialité. C'est ce dont nous assure le grand Apôtre, lorsqu'il nous dit : *Quòd si nosmetipsos dijudicaremus, non utique judicaremur* (†). Malgré tout cela, notre foiblesse apperçoit les difficultés, et ne peut songer à entreprendre cet examen, sans qu'elle y rencontre de grands embarras. Par où commencer ? Comment se ressouvenir de tant de choses ? Que sais-je ? Je sais seulement que je veux me sauver, et j'ignore ce que dois faire.

(*) I. Corinth. XI. 28.

(†) I. Corinth. XI. 31.

Ah ! lui dirois-je : tu veux te sauver ? perds donc toute crainte, et déjà cela te suffit ; n'aies aucun embarras pour l'examen ni pour le reste, jusqu'à ce que tu aies atteint ton but. Crois-tu que *St. Antoine* et *St. Hilarion* dans leur effrayante solitude, que les Martyrs au milieu des supplices, se soient occupés d'autres soins ? Pourquoi tous les Saints se sont-ils sauvés, si ce n'est que parce qu'ils l'ont voulu ? Tu n'as donc pas besoin de chercher s'il te faut autre chose. Ce qu'il t'importe de connoître, c'est de savoir si cette disposition est dans ton ame ; si elle y est de telle manière qu'elle y prédomine sur tout, qu'elle y gouverne tout et y décide de tout. S'il en est ainsi, tu peux être assuré de posséder cette simplicité de cœur, à qui tout est permis, et qui a des droits à tout obtenir. Jésus-Christ nous a dit : *Si ton œil est simple et droit, toute ta conduite sera remplie de lumière* (*). Les voies s'ouvriront d'elles-mêmes ; les difficultés, les embarras, les obscurités s'évanouiront. Tu ne chercheras plus que Jésus-Christ, tu le trouveras ; et celui qui le trouve, ne marche plus dans les ténèbres. Par lui-même ou par ses ministres, il sera ton guide dans la voie qui doit te conduire au salut éternel, pour lequel tu soupires.

(*) Luc, XI. 34.

Puisque tu desires te sauver, commençons l'examen de ta conscience, afin de faire une confession qui te mette dans la voie du Ciel. Commençons à voir quel est ton état actuel. On ne sauroit te déguiser que l'examen de celui dont la conduite est réglée et qui ne cherche qu'à avancer dans le chemin de la vertu, est bien différent de celui d'un pauvre pécheur qui touché de Dieu et plein de bonne volonté se présente au Ministre, ainsi que le paralytique de l'Évangile qui n'avoit pas par lui-même la force de s'aider et d'entrer dans la piscine. Ajoutons qu'il faut en même temps distinguer l'examen qui t'est nécessaire pour commencer ta confession ; et celui qui quelquefois devient indispensable pour l'achever, afin de ne pas recevoir en vain l'aspersion du sang de Jésus-Christ. Si nous parlions de ces deux choses à la fois, nous pourrions nous embrouiller; traitons donc seulement et avec ordre de ce qui est nécessaire pour faire une bonne confession générale.

Il se présente d'abord quelques difficultés. Il faut repasser la totalité d'une longue vie passée dans le désordre. Dans un tel chaos, il est difficile de trouver le premier fil ; les idées se croisent, la mémoire s'embrouille. L'ordre que l'on pourroit suivre nous échappe : on a recours aux livres où l'on trouve des examens tout faits ;

mais ils n'offrent pas la juste mesure qu'on cherche, par la raison qu'ils sont faits pour le général; à force de vouloir examiner en même temps toutes les actions de la vie, on ne les voit qu'avec plus d'obscurité. Comment donc faire cet examen ? En agissant d'une manière toute opposée.

La plus grande difficulté qu'éprouvent ceux qui, convertis à Dieu, se disposent à une confession générale, est d'envisager leur examen comme une chose impossible. Le souvenir de leurs différens péchés, leur effrayante multitude, le repentir amer de les avoir commis, la honte dont ils se sont couverts, leur éloignement pour apprendre à un autre ce que l'on voudroit se cacher à soi-même, l'amour propre qui leur suggère qu'ils vont perdre l'estime de celui qui les entendra, le desir de s'exciter à l'humilité et à la componction; la crainte de dire des choses inutiles, tout cela forme dans leur esprit et leur imagination un amas d'idées qui s'embarrassent mutuellement, parce qu'elles s'embrouillent les unes et les autres, et qu'aucune n'est placée où elle doit être.

Le devoir du Ministre est de venir au secours du pécheur qui se trouve dans une situation aussi pénible. Il doit se mettre à sa place; la charité l'y engage, sans parler de l'obligation que son devoir

devoir lui impose. Son unique but doit être alors de lui procurer le calme et la liberté de l'ame dont il a si grand besoin, et qu'il lui sera très-difficile d'obtenir, puisque toutes les circonstances se réunissent pour les lui enlever. La conscience du pécheur est comme le chaos informe duquel Dieu tira le ciel et la terre, et qui n'étoit qu'un abyme couvert de ténèbres; mais l'esprit de Dieu lui donna la vie et lui imprima un mouvement réglé. Le même esprit ramènera la beauté de la justice et de l'ordre, dans cette conscience qui est l'asile de la confusion. Ce qui importe le plus, est d'avoir du courage et de la patience, et de ne pas se persuader que tout puisse se faire à la fois et tout d'un coup.

Il faut distinguer deux classes de péchés: les uns sont clairs et évidens, les autres demandent une discussion pour les connoître. Commençons par les premiers, puisqu'ils se présentent naturellement et qu'ils n'ont pas besoin d'examen. Pour procéder avec ordre, je voudrois que le pécheur examinât sa vie, en la distinguant en différens périodes. La vie se compose de différens âges, qui sont ordinairement marqués par des époques précises, telles par exemple que la première communion ou quelques événemens remarquables. Je voudrois qu'il en fixât quatre

ou cinq ; et je crois que le meilleur moyen de s'examiner seroit de s'arrêter exclusivement à chacune d'elles en particulier, et de ne point songer aux autres avant d'avoir intièrement épuisé celle dont on s'occupe.

Chaque âge a ses obligations, ses péchés et ses affections. Les fautes les plus marquées contre la loi de Dieu et de l'Église, se présentent naturellement à l'esprit. Nous suivrons donc cette marche claire et simple, et nous tâcherons de nous rappeler cette époque de notre vie, comme si nous étions encore dans l'âge où nous l'avons vu finir. Nous nous déchargerons d'abord des péchés qui nous pèsent le plus ; et si ensuite il est nécessaire d'entrer dans quelque discussion, il sera infiniment plus facile de le faire après avoir terminé cette époque. Il est difficile que dans ces divers périodes de temps, Dieu ne se soit pas fait entendre à nous par quelques remords, et que nous n'ayons fait aucunes réflexions sur notre état malheureux : elles ont pu nous être suggérées avec plus ou moins de force. Nous tâcherons d'examiner leur durée, la succession de leur anéantissement et les causes qui ont pu le produire ; car cet abus des graces de Dieu, ne doit pas être ce qui nous afflige le moins en sa présence.

Cette division de notre vie en plusieurs époques, nous aidera beaucoup dans ce travail ; elle ne sera pas moins utile au confesseur attentif qui pourra juger par-là, et se former une idée du caractère de son pénitent, de son instruction, de sa passion dominante, ainsi que de la conduite de Dieu et de ses miséricordes envers lui. Malgré ses infidélités, il pourra ainsi pénétrer jusqu'au fond de son cœur, et peut-être le connoître mieux que le pénitent ne se connoît lui-même.

Quoique l'extérieur de sa conduite ne présente rien que de déplorable, quoique ses péchés soient sans nombre et que sa nature soit profondément corrompue, ce n'est pas quelquefois ce dont s'afflige le plus le ministre de Dieu ; c'est à la cause et au principe de ce mal qu'il s'attache. Le pis qu'il puisse rencontrer, est de trouver un cœur plein de l'amour de lui-même, qui n'a jamais connu ni suivi d'autres lois que celle de ses sens et de ses appétits ; un oubli général de Dieu et de ses obligations ; une indifférence absolue pour le salut ; un mépris décidé des vrais biens ; une vive ardeur dans la recherche des avantages illusoires, par lesquels il s'est laissé séduire.

Il s'afflige plus encore de la profanation du sang de Jésus-Christ dont le pénitent fut lavé par son

baptême ; de la violation universelle de tous les engagemens qu'il contracta avec le Rédempteur ; de la préférence donnée à l'empire du démon sur celui de Jésus-Christ, et aux maximes insensées du monde sur celles de l'Évangile ; de la recherche trop empressée de l'estime des hommes au mépris de celle de Dieu qui n'a jamais fixé un moment l'attention du pécheur. Tels sont les objets dans lesquels un confesseur soigneux lui fera reconnoître la vraie source de sa disgrace.

Il lui montrera quels ont été les résultats de cette fâcheuse disposition. Elle a entraîné son indifférence pour la Religion, elle l'a empêché de connoître l'adoration de Dieu en *esprit et en vérité ;* peut-être n'a-t-il jamais assisté que matériellement aux saints mystères, et peut-être les a-t-il profanés par une conduite indécente ; peus-être s'est-il arrêté à des pensées que la sainteté des temples ne devoit lui faire envisager qu'avec horreur : elle a produit une secrète apathie pour ce qui concerne la Religion, l'Église et tous ceux qui la composent. De là est né cet empressement à lui imputer les fautes de ceux qui n'ont que l'apparence de la vertu, ou de ceux qui la possédant réellement, n'en sont pas moins susceptibles de foiblesse et de se rendre coupables.

Le pécheur ne l'ignoroit pas, mais son cœur s'applaudissoit de cette méchanceté.

Les devoirs de votre état, lui diroit-il encore; et les obligations générales de la Religion, n'ont point fixé votre attention. Vous n'avez eu ni le desir de les remplir, ni le soin de vous en instruire; ne voulant suivre que votre volonté, il vous sembloit inutile de connoître celle de Dieu, qui néanmoins étoit bien aisée à appercevoir; il vous suffisoit de méditer les premières vérités du Catéchisme : *Pourquoi avez-vous été créé?* Est-ce pour vivre d'après vos goûts et ne suivre que votre volonté? non, sans doute; mais bien *pour connoître Dieu, l'aimer, le servir et le posséder.* Ces paroles renferment tout. Mais vous les avez oubliées; et ayant méconnu jusqu'au principe de votre existence, il n'est pas étonnant que vous n'ayez donné aucune attention à ce que vous deviez à Dieu et à votre prochain.

Quel emploi avez-vous fait de votre esprit et de vos moyens? Idolâtre de votre corps, vous n'avez vécu que pour lui; vous n'avez jamais songé qu'il est le temple de Dieu, que vous deviez le conserver pur et saint, et que tout ce qui est indigne de la Divinité qui l'habite, est une espèce de sacrilége. Quant à votre raison et à votre volonté, vous n'avez jamais pensé que

Dieu ne vous a donné l'une que pour connoître vos obligations, et l'autre pour les aimer. Vous vous êtes éloigné des moyens de vous instruire; vous avez fui la parole de Dieu et négligé la société des personnes vertueuses : vos lectures ont été frivoles ou mauvaises : vous ne vous êtes plu qu'à celles qui pouvoient égarer votre raison et vous corrompre le cœur. Vous avez craint d'entendre des discours ou de lire des ouvrages où vous n'auriez trouvé que des menaces effrayantes, des charges pénibles, des obligations justes et des promesses qui, toutes grandes et magnifiques qu'elles sont, ne pouvoient intéresser un cœur qui ne connoît d'autre jouissance que celle des biens visibles et présens.

Qu'en est-il résulté? Vous avez oublié non-seulement ce que vous vous deviez à vous-même et au prochain en général, mais encore ce que vos enfans, vos domestiques et tous ceux qui vous environnent, avoient droit d'attendre de vous; votre langue a été perfide et cruelle lorsqu'il s'est agi de satisfaire votre vengeance, vos inimitiés ou la simple malignité de votre cœur : vous n'avez jamais été retenu par la crainte d'offrir à vos frères une occasion de scandale ou de chûte. En un mot, vous avez vécu sur la terre comme

si vous ne deviez jamais rendre compte de votre conduite, ou comme si tout devoit finir avec la vie. Quelle étoit votre conduite lorsqu'il vous est venu en pensée que Dieu doit nous juger, que sa colère est terrible, qu'il nous menace de châtimens qu'il faut éviter, et nous promet des biens éternels qu'il faut mériter ?

Ces péchés, Monsieur, ne demandent pas de discussion, on les apperçoit à la première vue ; et quand le pécheur a commencé par confesser en tout ou en partie tous les péchés de cette espèce dont sa conscience se trouve chargée, il a presque fait son examen, puisqu'il a mis son confesseur en état de les connoître ; celui-ci pourra, en l'aidant sur le reste, lui faciliter la recherche de ce qui peut manquer pour compléter sa confession. Nul doute qu'alors avec un peu de travail, il parviendra à le faire ressouvenir du reste, suivant les circonstances. Je vous le répète : la confession générale ni l'examen qu'elle nécessite, ne sont point difficiles, lorsque l'on ne cherche pas à tout embrasser à la fois, et que l'on n'examine qu'une seule époque de la vie, tout au plus de dix à douze ans, et que l'on ne passe plus avant qu'après avoir examiné devant Dieu tout ce dont la conscience peut être inquiétée. L'expérience du confesseur aidera et sup-

pléera aux oublis du pénitent, s'il ne se ressouvient pas; non que le pénitent ne doive s'en ressouvenir, s'il le peut, et tout confesser, mais parce que le confesseur le mettra à portée de le faire.

—Plein d'horreur, je ne pus m'empêcher de lui dire : ah! mon Père, vous me faites trembler! Le portrait que vous venez de tracer seroit le mien, en y ajoutant un grand nombre d'autres crimes. Mais, dites-moi, suffiroit-il de confesser ses péchés en masse? —Non, me répondit le Père; il faut en indiquer le nombre et les circonstances, lorsqu'elles sont assez importantes pour former un nouveau péché ou pour le rendre plus grave. Les circonstances indifférentes doivent être passées sous silence, car il est bien difficile que la conscience ne nous avertisse pas de celles qui sont importantes, par les remords que nous éprouvons. Le principe général, c'est de confesser tout ce que notre conscience nous reproche; et en cas de doute, de consulter avec simplicité le confesseur lui-même; mais il est certain que l'on doit se confesser des circonstances qui changent l'espèce du péché.

Nous devons aussi nous accuser du nombre de fois que nous sommes tombés dans la même faute. —Mon Père, lui dis-je, est-ce le nombre

juste? —Oui, me répondit-il, lorsqu'on le peut; mais Dieu ne commande pas l'impossible. Si vous ne pouvez vous rappeler précisément le nombre de tels péchés, vous pouvez dire à peu près le temps où vous les avez commis, combien de fois vous les commettiez chaque jour, suivant ce qui vous paroîtra le plus approcher de la vérité.

En me résumant, votre but dans cet examen doit être de mettre votre confesseur à portée de vous connoître, pour vous éclairer sur ce dont votre conscience doit vous accuser, et que peut-être vous ne connoissiez pas, à défaut d'instruction : il faut qu'il puisse en même temps vous aider à faire l'examen de votre cœur ; car seul vous pourriez, sur-tout dans le commencement, vous égarer et vous perdre dans ce labyrinthe obscur.

Il faut avoir soin de ne pas confondre l'examen de perfection avec celui de nécessité ; et cette distinction doit être un grand sujet de consolation pour les pénitens qui desirant de tout leur cœur de retourner à Dieu, et sachant qu'il ne leur suffit pas d'examiner leurs actions, mais encore leur cœur, s'imaginent qu'ils doivent le connoître si complétement, qu'il ne leur reste plus rien à y découvrir. L'examen du cœur doit

être l'étude et l'occupation de la vie ; et c'est là ce que les Saints ont pratiqué. Il faut donc que le pénitent ne se décourage point dans le principe de sa conversion. Cette connoissance complète ne leur est pas nécessaire : elle n'est pas dans l'ordre de Dieu, dont la bonté proportionne à nos besoins les lumières qu'il nous accorde.

Si le pécheur se connoissoit tel qu'il est, il tomberoit dans le découragement ou dans le désespoir. La plus terrible menace du Seigneur est de lui découvrir à lui-même dans son dernier jour ce qu'il est ; mais il ne traite pas ainsi ceux qui se repentent sincèrement. On diroit qu'il ne leur découvre leurs plaies qu'à mesure qu'il les guérit ; et leurs fautes, qu'à mesure qu'il les pardonne. Plus ils s'approchent de lui, plus ils acquièrent de lumières et se dégoûtent d'eux-mêmes. La meilleure marque de leurs progrès dans la vertu, est de ne pouvoir se souffrir eux-mêmes, sans devenir insupportables aux autres, mais en ayant soin au contraire d'être envers eux pleins de patience et de douceur.

C'est une illusion de s'imaginer qu'il soit alors nécessaire de connoître son cœur aussi complétement qu'on pourra le faire dans la suite, ou de croire que parce qu'on ne le connoît pas, il

est indispensable de se livrer à des examens éternels que le découragement suivroit bientôt, parce qu'ils ne seroient pas dans l'ordre de Dieu. Pourvu que le pécheur reconnoisse de bonne foi son iniquité, son oubli de Dieu, ses obligations, ses négligences, le peu de soin qu'il a mis à s'instruire; pourvu qu'il s'empresse d'aller au-devant de cette instruction, qu'il la desire, qu'il ait l'intention de s'éloigner fidellement, suivant les lumières que Dieu lui donnera, de tout ce qui peut l'offenser, il n'en faut pas davantage, et tout ira bien. Ah! Monsieur, le maître que nous servons est le meilleur des maîtres. Celui qui le redoute et qui le croit inflexible et dur, ne le connoît pas; il ne connoît pas son service. Que les hommes réforment donc leurs idées, et embrassent avec transport un joug qui n'offre à ceux qui le portent que des douceurs et des délices.

Le but principal du pénitent qui veut changer de vie et faire une confession générale, doit donc être d'examiner ses dispositions actuelles et présentes, soit pour détester le passé, soit pour travailler sérieusement à se réformer et ne pas être scrupuleux à l'excès dans la recherche des dispositions de son cœur pendant un tel nombre d'années, qu'il est impossible de se les rappeler. Ce

qu'il importe le plus, est de sentir et de reconnoître devant Dieu que la source de tous les désordres de notre vie a été la corruption de nos cœurs. *De corde exeunt cogitationes* (*)..... dit Jésus-Christ lui-même, et il ajoute que nous ne ferons aucuns progrès si nous ne nous appliquons à corriger et à réformer ce cœur, en réveillant en lui la connoissance et l'amour des obligations que nous imposent la Religion et notre état.

Tel doit donc être l'examen du cœur, qu'il doit commencer par sa conversion, et se continuer jusqu'à ce que nous connoissions ce que la Religion nous enseigne, afin de lui obéir; et ce que notre état nous prescrit, afin de le remplir. Ceci suppose la douleur d'avoir offensé Dieu qui nous commande de remplir ces obligations; ainsi nous devons nous en instruire et les remplir autant qu'il est en nous. Ce ne seroit pas une simple illusion, ce seroit une présomption répréhensible de prétendre que ce second examen doit être absolument parfait pour se convertir; car, ainsi que je vous l'ai dit, l'étude du cœur doit être l'occupation de toute la vie.

—Et qu'entendez-vous, mon Père, lui dis-je, par ce que notre état nous prescrit? sera-ce

(*) Matth. XV. 19.

d'agir et de vivre comme ceux qui ont le même état ? — Je vous ai dit, Monsieur, répondit le Père, que le fondement de toute conversion est le desir de se sauver : personne ne se convertit dans une autre vue. Il faut donc que celui qui se convertit, tâche de trouver dans l'état ou la profession qu'il suit, les moyens d'atteindre à ce but sublime ; et par conséquent abandonner son état, s'il y est contraire, ou en bannir tout ce qui peut s'opposer à l'accomplissement de ses vœux. Il n'est aucun état, aucun emploi, aucune profession où il soit permis de se damner ; et si la Religion ne nous en faisoit un devoir, notre propre intérêt nous le conseilleroit. L'Apôtre nous a dit : *La volonté de Dieu en toutes choses est notre sanctification* (*). La conséquence qu'on tire de ce principe, n'est pas que je doive vivre comme ceux de mon état, mais bien faire en le suivant, la volonté de Dieu et travailler à ma sanctification.

D'après cette règle, vivre comme notre état nous le prescrit, c'est vivre comme quelqu'un qui veut faire son salut ; régler sa maison et sa famille, comme quelqu'un qui veut se sauver ; élever ses enfans comme quelqu'un qui veut

(*) Aux Thessal. IV. 3.

les sauver et se sauver lui-même; agir avec ses égaux, ses inférieurs et généralement avec tout le monde, comme quelqu'un dont l'ambition est de se sauver, et qui regarde son salut comme sa plus grande et son unique affaire, qui sur cet objet ne donne rien au hasard, au caprice, à ses goûts, à l'exemple et aux usages, mais qui sachant que J. C. doit nous juger tous d'après les lois de l'Évangile, prend ce livre divin, l'étudie avec attention et le suit avec fidélité. Voilà ce qu'on appelle vivre dans son état ainsi que Dieu l'ordonne. On répond à tout, on explique tout par ce peu de mots : *La volonté de Dieu en toutes choses est notre sanctification ;* et le moyen de se sanctifier se trouve dans l'Évangile.

—Le principe est évident, lui dis-je, et cependant beaucoup de personnes ne condamnent point ceux qui passent leur temps dans les jeux, les spectacles et les plaisirs. —Lorsque les conséquences d'un principe reconnu, me répondit le Père, sont claires et évidentes, on ne doit consulter qu'elles; puisque vous desirez connoître mon sentiment, je remonterai au principe, et vous jugerez vous-même. Croyez-vous qu'on puisse douter que nous ne soyons obligés de faire en tout la volonté de Dieu? Que lui demandons-

nous journellement dans nos prières, si ce n'est que *sa volonté soit faite.* Cette prière renferme deux choses; le desir d'obtenir la grace de l'accomplir nous-mêmes, et de contribuer de tout notre pouvoir à ce que les autres la fassent. Comment desirons-nous que sa volonté se fasse ? *Sur la terre comme dans le Ciel.* Il est clair que dans le Ciel, elle se fait en tout. Il est donc indubitable que dans son état chacun est obligé de faire en tout la volonté de Dieu, et que nous le reconnoissons tous les jours.

D'autre part, nous ne pouvons douter d'après St. Paul, *que la volonté de Dieu ne soit notre sanctification.* Il est donc également certain que toutes nos actions doivent tendre à notre salut, et que nous ne devons nous en permettre aucune qui nous en éloigne. D'après ces principes, consultez votre équité naturelle, et dites-moi si jamais on a pu imaginer qu'une vie toute consacrée aux plaisirs et aux délices, ce vif empressement pour la parure et la profusion de la table, ces plaisirs qui se renouvellent sans cesse, le jeu, les spectacles, cet oubli de ses enfans et de sa famille, la sanctification des fêtes et des dimanches réduite simplement à entendre une Messe précipitamment et très-tard, puissent suffire pour nous sanctifier.

Il seroit insensé de prétendre que par ces moyens nous puissions nous ouvrir le Ciel. Je ne vois pas que ces actions puissent être celles que nous entendons, lorsque nous disons qu'elles doivent toutes se rapporter à la gloire de Dieu, à l'accomplissement de sa volonté et à notre sanctification. Néanmoins la vie de ces personnes n'en admet que de cette espèce, et c'est par elles qu'ils mesurent la décence de leur état, ainsi que le pratiquent les personnes de leur rang. On peut en conclure aisément qu'une vie de ce genre est entièrement opposée au salut et devient une infraction continuelle de la volonté de Dieu qui est notre sanctification.

Je vous demande, Monsieur, si après avoir fait publiquement et pendant long-temps profession de vivre en bon Chrétien, quelqu'un changeoit un jour, et tout-à-coup venoit à se réunir aux mondains, vivre avec eux et participer à leurs plaisirs, à leurs jeux et à leurs spectacles, ce qu'ils pourroient en dire? Ne seroient-ils pas scandalisés ? ne s'en moqueroient-ils pas ? cet homme ne deviendroit-il pas l'objet de leur mépris ? ne diroient-ils pas qu'il a abandonné la vertu, et qu'il n'a pas eu la constance de suivre sa carrière ?

Et que diriez-vous vous-même de moi, si, profanant

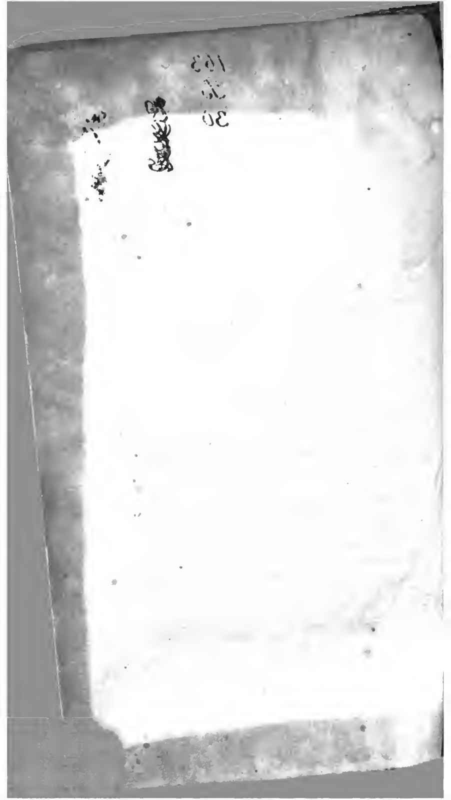
profanant par un sacrilége la parole de Dieu, j'osois vous dire qu'il n'y a rien en çela de contraire au caractère d'un Chrétien ; que vous pouvez vous le permettre, et qu'une telle conduite peut se concilier avec l'Évangile ? L'Église ne dit rien que l'on ne puisse dire en public, puisqu'elle commande de prêcher sur les toits ce qu'elle dit à l'oreille. Où sont ses ministres qui pourroient justifier publiquement la conduite que nous examinons ? je n'en ai jamais vu, je n'en connois point, et je ne crois pas qu'il y en ait. L'Église n'enseigne et n'approuve d'autre doctrine que celle qui peut se prêcher publiquement.

En matière de salut, tout est clair pour celui qui le desire sérieusement. L'Écriture dit : « Que le chemin du Juste est plein de lumière (*) ; » et d'ordinaire c'est la volonté qui offusque la raison. Quand le desir de se sauver est sincère, on voit les objets tels qu'ils sont; on acquiert les connoissances qui nous manquent, on est enflammé de l'amour de la vertu, et on pratique tout ce qui nous y conduit. Mais il me semble qu'il est tard; avec votre permission nous continuerons demain cet entretien.

(*) Proverb. IV. 18.

Le Père se retira, mon cher *Théodore*, me laissant avec le chagrin de ne pas voir encore comment je pourrois débrouiller le chaos de ma vie. Ce qu'il venoit de me dire, me sembloit d'une grande sévérité, mais l'examinant attentivement, ses raisons me parurent sans réplique. Adieu, mon cher ami.

Fin du Tome second.




163
B
30

